ALEXANDER KENT

Une mer d'encre

roman

PHÉBUS

ALEXANDER KENT

UNE MER D'ENCRE

BOLITHO-20

Traduit de l'anglais par
LUC DE RANCOURT

PHEBUS

Illustration de couverture :
John Chancellor *Perfect Hurricane* (détail)

Titre original de l'ouvrage :
The Darkening Sea, 1993

I

ATTERRISSAGE

Le chemin sinueux qui suivait la grande courbe de la baie de Falmouth était tout juste assez large pour permettre le passage d'un cavalier et de sa monture. Il était à peine moins dangereux que le sentier pédestre caché quelque part en contrebas et restait périlleux, qu'on l'emprunte pour la première fois ou que l'on se montre tant soit peu téméraire.

Ce jour-là, à l'aube, la côte paraissait déserte, sans autre bruit que les cris des oiseaux de mer, le chant aigu d'un rouge-gorge, les appels lancinants d'un coucou dont on avait l'impression qu'il ne se rapprochait jamais. La falaise s'était écroulée par endroits, si bien que, lorsque le chemin se rapprochait du bord, on entendait le fracas de la mer se brisant sur les rochers. Et à dire vrai, la mer était rarement calme.

L'air était humide et froid, alors que c'était la fin du mois de juin. Dans quelques heures, l'horizon allait s'éclaircir, la mer brillerait comme des millions de petits miroirs. Cheval et cavalier grimpèrent sans se presser une côte assez raide avant de s'arrêter, offrant le spectacle d'une statue, ou encore d'une vision qui allait s'évanouir d'un instant à l'autre dans ce paysage digne des sorcières.

Lady Catherine Somervell essaya de se détendre tout en contemplant derrière elle les lambeaux de brume qui défilaient lentement. Dans la grande demeure grise, sous le château de Pendennis, ses gens devaient la trouver folle. Comme ce jeune garçon d'écurie qui avait levé précipitamment une lanterne quand elle l'avait tiré en sursaut de son sommeil. Il avait vaguement proposé d'appeler le palefrenier en chef ou le cocher, mais elle avait refusé. Elle avait sellé Tamara, la robuste jument

que Richard Bolitho lui avait offerte, en proie à une étrange impression d'urgence qui faisait fi de toute rationalité.

Elle s'était habillée dans la grande chambre, leur chambre, envahie par ce même sentiment de détresse. Elle avait simplement attaché ses longs cheveux noirs en chignon, elle portait une épaisse jupe d'équitation et l'un des manteaux de mer de Richard, celui qu'elle mettait souvent lors de ses promenades sur la falaise.

Tamara avait pris le chemin sans hésiter. Des ajoncs et des buissons s'accrochaient à la robe de Catherine, elle sentait l'odeur de la mer. La mer, cet ennemi : c'était ce que lui avait dit un jour Richard, d'un ton un peu amer, au cours de l'un de ces trop rares moments d'intimité.

Elle flatta l'encolure de sa jument pour la rassurer. Un navire de passagers en provenance des Antilles avait apporté des nouvelles à Falmouth. La flotte anglaise, appuyant une armée considérable de soldats et de fusiliers marins, avait attaqué la Martinique, principale base des Français dans la région. Les Français s'étaient rendus, la quasi-totalité de leurs activités dans la mer des Antilles et en mer d'Espagne avaient cessé.

Lorsqu'un officier de dragons avait lu en public ces nouvelles sur la place, Catherine avait observé l'assistance. La plupart n'avaient pas le moins du monde conscience de l'importance de la Martinique, épine plantée au flanc de l'Angleterre depuis tant d'années. Au demeurant, bien peu savaient où elle se trouvait. On ne sentait guère d'enthousiasme, pas de cris de joie, car on était en 1809 et quatre ans avaient passé depuis la mort de Nelson, l'enfant chéri du pays, et la bataille de Trafalgar dont beaucoup avaient espéré qu'elle mettrait fin à cette guerre interminable.

Le paquebot avait également déposé une lettre de Richard. Une lettre écrite à la hâte et dans laquelle il ne donnait guère de détails. La bataille était finie et il allait ôter sa marque de son navire amiral, le *Prince Noir,* un quatre-vingt-dix canons. Il avait reçu pour instructions de regagner l'Angleterre sans délai. Catherine n'arrivait pas à y croire, cela faisait neuf mois qu'il était parti, elle s'était préparée à une séparation bien plus

longue, deux ans, trois ans peut-être. Elle n'existait que par les lettres qu'il lui écrivait et s'était jetée à corps perdu dans mille et une activités, aidant Bryan Ferguson, le majordome manchot de Bolitho. Tous les jeunes gens étaient enrôlés de force dans la marine, sauf s'ils bénéficiaient d'une protection particulière, et il était donc difficile de cultiver convenablement les terres. Il y avait sur la propriété plusieurs invalides, des marins qui avaient servi sous Bolitho et sur lesquels il veillait encore davantage que lorsqu'ils naviguaient sous son commandement. Nombreux étaient les propriétaires qui les auraient mis au rebut – rejetés sur la plage, comme disait Richard –, et ces vétérans auraient été condamnés à mendier auprès de ceux pour lesquels ils s'étaient battus et qu'ils avaient protégés.

Désormais, une seule chose comptait pour elle : il allait revenir. Il devait d'abord passer par Falmouth. Elle se mit à trembler, comme en plein hiver. Tout pouvait attendre, tant qu'elle ne le serrerait pas dans ses bras.

Elle avait lu et relu cette courte lettre tant et tant de fois, essayant de comprendre pourquoi l'on avait décidé de confier son commandement à un autre amiral. Valentine Keen avait été relevé, lui aussi, peut-être allait-il bénéficier d'une promotion. Elle songea à sa jeune épouse avec un sentiment d'envie. Elle était grosse, elle allait accoucher incessamment, si ce n'était déjà fait. Mais la famille fort convenable de Keen l'avait fait déménager dans l'une des belles demeures qu'elle possédait dans le Hampshire. Zénoria était la seule avec qui Catherine avait pu tout de suite parler à son aise. Amour, souffrances, courage, elles avaient toutes deux connu cela.

Catherine avait reçu une visite inattendue après l'arrivée de la lettre de Richard. Stephen Jenour, son aide de camp, nouvellement nommé au commandement d'un joli brick, *l'Orcades,* était passé la voir, profitant de ce que son bâtiment faisait relâche dans la passe de Carrick pour s'approvisionner en vivres. Il avait changé, pas seulement à cause de ce qu'il avait enduré dans la chaloupe après le naufrage du *Pluvier Doré*. Non, d'avoir perdu quelque chose lui avait donné de la maturité. Son commandement, qu'il avait accepté à la demande pressante de Richard Bolitho, était une prise qu'ils avaient faite aux

Français et qu'il avait ramenée en Angleterre. Cela l'avait éloigné de cet homme qu'il voyait quotidiennement, qu'il respectait tant, qu'il aimait même, au-delà de tout ce qu'il avait pu éprouver au cours de sa jeune existence.

Ils avaient causé longtemps, jusqu'à ce que l'obscurité envahisse la pièce. A la lumière vacillante des bougies, il lui avait fait le récit de la bataille, avec ses mots à lui, ainsi que Bolitho le lui avait demandé. Pourtant, en l'écoutant, c'était Richard qu'elle entendait parler, les marins qui s'étaient battus et qui étaient morts, les hourras et les souffrances, la victoire et le désespoir.

A quoi pouvait bien penser Richard, pendant sa traversée du retour ? A ses « Heureux Élus », à sa bande de frères ? Leur nombre avait encore diminué, avec le départ de Jenour.

Elle poussa sa monture et Tamara se remit en branle, les oreilles pointées vers la mer dont on entendait le fracas incessant sur les rochers. La marée montait. Catherine sourit. Cela faisait trop longtemps qu'elle écoutait Richard et ses amis, les pêcheurs qui rapportaient leurs prises à Flushing ou même à Falmouth.

Ici, la mer était omniprésente, elle vous attendait.

Elle l'observa, mais il y avait trop de brume et il ne faisait pas encore assez clair pour distinguer la pointe.

Elle se rappela l'une de ses promenades à cheval, à cet endroit. La campagne se réveillait, il y avait des odeurs de pain sorti du four, de digitale, d'églantier. Si elle n'avait pas vu grand monde, elle avait senti leur présence. Beaucoup de ces gens-là n'auraient manqué à aucun prix le retour d'un Bolitho. Une famille qu'ils connaissaient depuis des générations ; des hommes qui, année après année, appareillaient pour des campagnes lointaines et oubliées, ou pour de grandes batailles navales. C'était comme les portraits accrochés aux murs de la vieille demeure et qui l'observaient lorsqu'elle montait seule se coucher, consciente du calme qui régnait.

Enfin, Richard aurait au moins pu profiter pendant ses jours de mer de la compagnie d'Adam, le neveu qu'il aimait tant. Il terminait sa lettre en indiquant qu'il allait rentrer seul à bord de son bâtiment. Cela lui remit Zénoria en mémoire, et, de fil en

aiguille, Adam. Était-ce son imagination qui lui jouait des tours, ou bien son instinct, aiguisé par ses années de jeunesse ?

Elle tira un peu sur les rênes et tâta le petit pistolet qu'elle portait sur elle en permanence. Elle ne les avait ni vus ni entendus arriver. A son grand soulagement, elle reconnut leurs boutons dorés. C'étaient des gardes-côtes. L'un d'eux s'exclama :

— Eh, Lady Somervell ! Vous nous avez fait peur ! Toby se demandait s'il ne s'agissait pas de quelques messieurs qui seraient venus récupérer une petite cargaison sur la plage !

Catherine essayait de sourire.

— Je suis désolée, Tom. J'aurais dû m'en douter.

Il faisait déjà plus clair, comme pour détruire ses espoirs et exposer au grand jour son inconscience.

Tom l'observait attentivement. La femme de l'amiral, celle dont tout Londres parlait, à ce qu'on disait. Elle l'avait appelé par son prénom. Comme s'il était quelqu'un qui comptait pour elle. Il lui dit timidement :

— Puis-je me permettre de vous demander ce que vous faites dehors à cette heure, madame ? C'est dangereux.

Elle le regarda droit dans les yeux. Plus tard, il devait se rappeler ce moment. Ces superbes yeux noirs, ces hautes pommettes, cette assurance qu'elle montrait lorsqu'elle lui répondit :

— Sir Richard arrive. A bord de *l'Anémone*.

— J'savions ça, milady, on a été prévenus par la marine.

— Aujourd'hui, ajouta-t-elle, ce matin.

Ses yeux s'embuaient et elle se détourna.

Tom lui dit gentiment :

— Y a pas moyen de savoir quand, milady. Le vent, le temps, la marée…

Il s'interrompit en la voyant sauter à pieds joints sur le sentier.

— Qu'est-ce que c'est ?

Elle scrutait la baie qui commençait à se découvrir, la lumière émergeait au-dessus de la pointe comme une lame de verre.

— Auriez-vous une lunette, je vous prie ?

Le désespoir rendait sa voix un peu aiguë.

Les deux gardes-côtes descendirent de leurs montures et Tom sortit sa lunette d'un grand étui en cuir accroché derrière sa selle.

Catherine ne les voyait plus.

— Du calme, Tamara !

Elle posa l'instrument sur la selle encore tiède de la chaleur de son corps. Assez loin, près de la pointe, des mouettes volaient autour d'un petit bateau. On le distinguait mieux, les premières lueurs du soleil le teintaient de rose.

Le camarade de Tom avait lui aussi sorti sa lunette et dit au bout de quelques minutes :

— Il y a un bateau, là, Tom. Bon Dieu, c'est ça ! Vous d'mand'ben pardon, milady !

Elle ne l'avait pas entendu. Elle regardait les voiles noyées dans la brume, irréelles, semblables à des coquillages posés sur la forme plus sombre de la coque.

— Quel est ce navire, Toby ? Arrivez-vous à voir son gréement ?

Toby était assez étonné.

— Une frégate, y a pas de dout'là-dessus. Depuis toutes ces années, j'en ai vu bien assez des com'ça dans la passe de Carrick !

— Mais c'est peut-être un autre bâtiment. On va descendre au port et voir si on ne peut pas en savoir plus…

Ils se retournèrent avec un bel ensemble en l'entendant annoncer :

— C'est lui.

Elle avait complètement déplié la lunette et attendait que sa monture ne bouge plus pour y voir plus clair. Elle dit enfin :

— Je vois la figure de proue.

Elle leur tendit la lunette, le soleil l'aveuglait.

— *L'Anémone*…

Elle continuait de la voir en imagination, alors même que la frégate avait viré et s'était retrouvée plongée dans l'ombre : la femme aux seins nus qui brandissait sa trompette, la peinture dorée si claire au soleil. Elle répéta comme pour elle-même : « *Anémone*… la fille du vent. »

Elle appuya son front contre le flanc de sa jument. « Merci mon Dieu, vous me l'avez rendu. »

Le vice-amiral Sir Richard Bolitho se réveillait d'un sommeil mouvementé. Sa modeste chambre de nuit était plongée dans le noir. Instantanément, son cerveau réagit aux bruits et aux mouvements. Son instinct de marin lui disait que, dehors, la mer qui baignait cette coque fine et gracieuse était aussi sombre que sa chambre. Un beau commandement, pour lequel bien des jeunes officiers se seraient fait couper le bras droit. Il écouta un instant le bruit sinistre de la tête de safran ; le gouvernail peinait dans sa lutte contre la mer, contre la poussée du vent dans la voilure. Il entendait le friselis de l'eau contre la carène. La frégate *Anémone* virait de bord et venait à son nouveau cap. Oubliées, les longues glissades sur les lames du grand océan, le temps faisait désormais alterner périodes de soleil brûlant et averses de pluie. Dans ces parages, la mer était plus courte, les vagues plus raides. Le vaisseau plongeait dans les creux, cap sur la terre. Trois semaines depuis qu'ils avaient appareillé des Antilles. Adam avait conduit son *Anémone* comme le pur-sang qu'elle était.

Bolitho descendit de sa couchette, tenant encore l'un des barrots, le temps de s'habituer au roulis. Une frégate, nul ne pouvait rêver mieux. Il se souvenait de celles qu'il avait commandées, jeune capitaine de vaisseau, plus jeune encore qu'Adam. Des bâtiments si différents les uns des autres, et pourtant, si familiers. Mais les visages, les hommes, cela se brouillait un peu dans sa mémoire, même s'il ne les oubliait pas.

Il sentit son cœur battre plus vite en songeant à la terre, si proche. Après avoir franchi des milles et des milles dans l'océan, sans voir personne, ils étaient presque arrivés. Ils allaient jeter l'ancre dans la matinée devant Falmouth et, après une brève escale pour faire aiguade, Adam devait remettre à la voile pour rallier Portsmouth. De là-bas, il serait en mesure de prévenir l'Amirauté, grâce à ce tout nouveau télégraphe qui reliait le grand port de guerre à Londres.

C'était la veille au lever du jour qu'ils avaient aperçu le cap Lizard, avant qu'il se perde dans un banc de brume. Cela avait

rappelé à Bolitho cette autre fois, au petit matin également, il était avec Allday. Il avait murmuré le nom de Kate, il se languissait d'elle, comme en cet instant.

Le vieux Partridge, leur maître pilote, avait changé de cap au cours de la nuit. Au près serré, huniers arisés, ils avaient donné un large tour pour éviter les récifs si redoutés des Menottes.

Bolitho savait bien qu'il n'arriverait pas à se rendormir et caressa un instant l'idée de monter sur le pont, mais il craignait de distraire les hommes de quart de ce qu'ils avaient à faire. Ils avaient déjà eu du mal à s'habituer à la présence d'un vice-amiral, et un célèbre, qui plus est. Il sourit. Enfin, assez connu, tout au moins.

Il avait eu le temps d'observer et d'écouter ces hommes, un équipage de deux cent vingt officiers, marins et fusiliers qui travaillaient en bonne intelligence. La manœuvre dans la tempête ou sous les grains était parfaite, on voyait que tous étaient désormais bien amarinés. Adam pouvait être fier de ce qu'avaient réussi son jeune état-major et lui-même, avec l'aide de quelques excellents officiers mariniers, tel le vieux Partridge. Adam redoutait sans doute le retour à Portsmouth : il était fort probable qu'on allait lui enlever quelques-uns de ses meilleurs matelots pour les transférer à bord d'autres bâtiments à court de monde. Tout comme ce pauvre Jenour, songeait tristement Bolitho. Si désireux de faire son chemin dans la marine, et pourtant, déchiré par sa fidélité, par son amitié, au point qu'il rechignait à quitter son amiral pour prendre le commandement de cette prise qu'ils avaient enlevée aux Français. Pour faire bonne mesure, il s'agissait même de leur bâtiment amiral. Bolitho se remémorait aussi ses adieux, lorsqu'il avait débarqué définitivement du *Prince Noir*. Julyan, le maître pilote, celui à qui il avait prêté sa coiffure pour tromper l'ennemi lorsqu'ils en étaient venus aux prises avec le navire amiral français après Copenhague ; ce vieux Fitzjames, maître canonnier, qui pointait une pièce de trente-deux comme s'il s'agissait d'un mousquet de fusilier ; Bourchier, major fusilier, et tant d'autres encore qu'il ne reverrait jamais. Des hommes qui avaient péri, souvent de manière atroce, non pour leur roi et leur patrie, ainsi que ne

manquerait pas de l'écrire la *Gazette*, mais pour leurs camarades. Pour leur bâtiment.

La quille s'enfonça dans la houle et Bolitho entrouvrit la portière de toile qui donnait sur la grand-chambre. L'appartement était bien plus spacieux que sur les frégates plus anciennes. Rien à voir avec la *Phalarope,* la première qu'il eût commandée. Mais, ici aussi, dans ce qui était le domaine réservé au commandant, il y avait des pièces saisies derrière leurs sabords fermés. Les meubles, toutes ces petites choses qui vous rappelaient la civilisation, tout allait disparaître dans les cales. On allait démonter les tentures et les portes pour dégager le pont d'un bout à l'autre ; il n'y aurait plus que les pièces de dix-huit installées des deux bords. Un vaisseau de guerre.

Il pensa soudain à Keen. C'était peut-être la séparation qui avait été la plus déchirante. Une promotion l'attendait, et une promotion amplement méritée : commodore, contre-amiral ? Un changement considérable pour Keen. Lui-même avait connu cela dans le temps.

Un soir, alors qu'il soupait en compagnie d'Adam, le bâtiment était plongé dans l'un de ces grains comme en connaît l'Atlantique, les haubans et les enfléchures sifflaient, pareils aux instruments d'un orchestre de déments. Il avait évoqué la promotion de Keen et la différence que cela ferait pour Zénoria. Catherine lui avait dit dans une de ses lettres que la naissance était imminente. Il avait deviné qu'elle aurait bien aimé inviter la jeune femme à Falmouth. Quel serait le destin de cet enfant ? Marin, comme son père ? Les brillants états de service et les succès de Keen, en tant que chef, en tant qu'officier, lui seraient d'un précieux secours pour entamer pareille carrière.

Ou alors, une carrière juridique ? Peut-être la Cité ? La famille de Keen était immensément riche, plus riche que celles dont sortaient la plupart des aspirants qui commençaient en général à bord d'un gros vaisseau surpeuplé.

Sur le coup, Adam n'avait rien dit. Il écoutait les pas résonnant sur le plancher de pont, les ordres hurlés, les coups de barre.

— Si je devais repartir de zéro, mon oncle, je ne souhaiterais pas d'autre tuteur.

Il hésitait, il était redevenu un court instant l'aspirant efflanqué, à moitié mort de faim, qui avait fait tout ce chemin à partir de Penzance pour aller retrouver cet oncle dont il ne connaissait que le nom – Bolitho –, inscrit sur un bout de papier. Depuis ce temps-là, ils avaient tant partagé. Mais, pour le moment, il y avait une chose qu'ils ne pouvaient partager. Pas encore. Adam avait repris lentement :

— Le commandant Keen est un bien heureux homme.

Lorsque Bolitho était arrivé à bord, Adam avait insisté pour céder à son hôte sa chambre de nuit. Il se contenterait de la chambre de poupe. Cela rappelait à Bolitho un autre incident de la traversée, laquelle avait été sans histoire pour le reste. Un jour, alors qu'ils venaient d'établir la toile de beau temps, plus légère, pour l'approche avant l'atterrissage final, il avait trouvé Adam assis dans sa chambre, un verre vide à la main.

Bolitho avait immédiatement discerné sa détresse, ce dégoût qu'il semblait éprouver pour lui-même. Il lui avait demandé :

— Qu'est-ce qui te tourmente ainsi, Adam ? Raconte-moi si tu le souhaites, je ferai tout mon possible pour t'aider.

Adam avait levé les yeux avant de lui répondre :

— Aujourd'hui, c'est mon anniversaire, mon oncle.

C'était dit d'un ton si calme, si naturel, que, en dehors de Bolitho, personne n'aurait pu deviner qu'il venait de boire, et plus que de raison. Si un seul de ses officiers en avait fait autant, Adam l'aurait puni. Il aimait son bâtiment, ce commandement dont il avait toujours rêvé.

— Oui, je sais.

Bolitho s'était assis en face de lui. Peut-être ses galons dorés formaient-ils entre eux une barrière infranchissable.

— J'ai vingt-neuf ans.

Il avait jeté un regard circulaire sur sa chambre, un regard empreint de mélancolie.

— Et, à part *l'Anémone,* je n'ai rien.

Il avait bondi quand son garçon était entré :

— Mais bon sang, qu'est-ce que vous me voulez encore ?

Un geste qui n'était pas conforme à son habitude, mais sa réaction l'avait aidé à retrouver son calme.

— Je suis désolé, pardonnez-moi de vous avoir traité ainsi, profitant de ce que vous ne pouvez pas me répondre.

Le garçon avait fait précipitamment retraite, encore tout secoué de ce qui venait de se passer.

Ils avaient de nouveau été interrompus, cette fois par le premier lieutenant qui venait dire à son commandant qu'il fallait rappeler tout le monde sur le pont pour virer de bord.

Adam lui avait répondu d'un ton neutre :

— Je monte, Mr Martin.

Lorsque la porte s'était refermée, il avait pris sa coiffure et un peu hésité avant d'ajouter :

— L'an passé, le jour de mon anniversaire, une femme m'a embrassé.

— Est-ce quelqu'un que je connaisse ? lui avait demandé Bolitho.

Mais Adam n'écoutait déjà plus que les trilles des sifflets, le martèlement des pieds sur le pont.

— Je ne pense pas, mon oncle. Je crois que personne ne la connaît.

Puis il était monté.

L'opinion de Bolitho était faite. Il avait renoncé à aller prendre son manteau de mer et était monté directement sur la dunette.

Ces odeurs, le grincement des poulies et du bois, tout ce gréement courant et dormant sous tension, cela lui rendait une nouvelle jeunesse. Il se souvenait encore de la réponse de cet amiral auprès duquel il quêtait un commandement, n'importe lequel, lorsque la guerre qui avait suivi la Révolution française avait éclaté.

A l'époque, il était encore faible, conséquence de la fièvre qui avait manqué de l'emporter dans les mers du Sud. Tous les officiers se bousculaient pour obtenir, qui un embarquement, qui un commandement. Il s'était presque fait suppliant.

Je commande une frégate…

Et la réplique glacée de l'amiral :

— Non, *j'ai commandé*, Bolitho.

Cette réponse avait ouvert une blessure qui resterait longtemps à vif, très longtemps.

Il sourit, le visage détendu. Au lieu d'une frégate, on lui avait donné *l'Hypérion*. « Le vieil *Hypérion »,* comme chantaient les marins quand ils se retrouvaient dans les tavernes.

Il entendit des voix et crut déceler une odeur de café. C'était sans doute son domestique, Ozzard, avec sa tête de taupe. Ozzard qui restait toujours imperturbable, si bien qu'il était difficile de savoir ce qu'il pensait vraiment. Était-il heureux de rentrer ? Ou bien cela le laissait-il totalement froid ?

Il arriva sur le pont détrempé et aperçut quelques silhouettes sombres. L'aspirant de quart glissa un mot à l'oreille du pilote pour l'avertir que leur illustre passager arrivait.

Adam se tenait près de Peter Sargeant, son second. Bolitho se disait que cet officier allait sans doute être bon sous peu pour un commandement. Ce serait alors une grosse perte pour Adam.

Ozzard sortit de l'ombre, la cafetière à la main, et lui tendit une tasse fumante.

— Je viens de le préparer, sir Richard, mais il ne m'en reste presque plus.

Adam s'approcha, le vent humide faisait voler ses cheveux noirs.

— Nous avons la pointe de Rosemullion par le travers bâbord, sir Richard.

Cette façon très officielle de s'exprimer n'échappa pas à ceux qui les entouraient.

— Mr Partridge m'assure que nous serons devant la pointe de Pendennis à la fin du dernier quart.

Bolitho acquiesça avant d'avaler une gorgée de café brûlant. Il revoyait la boutique de Londres dans laquelle Catherine l'avait entraîné, dans St James's Street. Elle y avait acheté du café et des vins fins, du fromage et autres gâteries dont il ne s'était jamais soucié avant de la connaître. Le soleil perçait par-dessus la côte rocheuse et les collines verdoyantes qui se perdaient dans le lointain. *La maison.*

— Nous avons été vite, commandant. Dommage que vous ne puissiez pas passer un instant à la maison.

Adam répondit sans le regarder :

— Je me contenterai de l'imaginer, amiral.

Le second vint les saluer.

— Je ferai hisser notre indicatif dès que nous serons en vue, commandant.

Il s'adressait à Adam, mais Bolitho savait bien que c'était à lui qu'il parlait. Il lui répondit :

— Je crois qu'elle est déjà au courant, monsieur.

Il aperçut la forte silhouette d'Allday près d'un passavant. Comme s'il avait senti son regard, Allday leva les yeux. Sa figure tannée s'éclaira d'un large sourire.

Eh oui, mon vieux, nous, sommes là. Comme tant de fois. Et toujours ensemble.

— Paré à virer ! Du monde aux bras ! Et à larguer les perroquets !

Bolitho s'accouda à la lisse de dunette. L'*Anémone* allait virer de bord, le spectacle devait être superbe.

Et l'atterrissage, parfait.

Le capitaine de vaisseau Adam Bolitho se tenait sur la dunette, du bord au vent, les bras croisés. Il était content de pouvoir laisser l'atterrissage à son second. Il contemplait les murailles basses et le donjon du château de Pendennis qui dansaient lentement dans le lacis noir du gréement, comme pris dans un filet.

A n'en pas douter, nombreux devaient être ceux qui les observaient à la lunette à partir de la vieille forteresse. Avec le fort et la batterie construits sur l'autre pointe, cela faisait des siècles qu'elle gardait l'entrée du port. Un peu plus bas, cachée dans la verdure, à flanc de colline, se trouvait la vieille demeure grise des Bolitho, une maison chargée de souvenirs et de la mémoire de ses fils partis de ce port pour ne jamais revenir.

Il essayait de ne pas penser à la nuit au cours de laquelle Zénoria l'avait découvert, les yeux pleins de larmes, en train de boire du cognac. Il venait d'apprendre que son oncle avait disparu à bord d'un transport, *Le Pluvier Doré*. Et c'était voilà seulement un an ?

Bolitho lui avait dit que Zénoria attendait un enfant, il n'avait même pas osé penser une seconde que c'était peut-être le sien. Catherine seule avait été à deux doigts de découvrir la

vérité et l'inquiétude de Bolitho à son sujet l'avait mené bien près de tout lui avouer. Mais, s'il craignait les conséquences de ses actes, Adam craignait bien davantage de faire souffrir son oncle.

Il aperçut Allday, toujours aussi massif, près de la batterie bâbord. Lui aussi semblait perdu dans ses pensées. Il songeait peut-être à cette femme qu'il avait sauvée quand elle était tombée aux mains de voleurs, et peut-être pis ; la propriétaire de *La Tête de Cerf,* cette petite auberge de Fallowfield. *Le marin met sac à terre*.

La voix du vieux Partridge le sortit de ses rêveries.

— Laissez venir, un rhumb !

— En route nord quart nordet, monsieur !

La terre se remit à défiler. La frégate pointait son boute-hors droit sur l'embouchure et la passe de Carrick.

Ses hommes formaient maintenant un bel équipage. Il y avait fallu de la patience, quelques coups de gueule, mais Adam était fier d'eux. Son sang se glaçait encore lorsqu'il songeait à ce jour où *l'Anémone* s'était laissé attirer à portée de canon par un vaisseau qui transportait des soldats français et s'était fait tirer dessus par une batterie côtière à boulets rouges. Il ne s'en était pas fallu de beaucoup. Il laissa son regard errer sur l'embelle où les matelots attendaient, parés aux bras et aux drisses avant d'atteindre le mouillage. Les boulets rouges auraient transformé son *Anémone* bien-aimée en fournaise. Les voiles desséchées par le soleil, les manœuvres enduites de goudron, la sainte-barbe et les soutes à munition, tout se serait embrasé en quelques minutes. Il serra les mâchoires à ce souvenir : il avait réussi à se mettre hors de portée, non sans avoir tiré une bordée dévastatrice sur le navire qui avait joué le rôle d'appât, le condamnant à la fin terrible qu'ils avaient réservée à son propre bâtiment.

Il se rappelait également l'ordre reçu par le capitaine Valentine Keen : rentrer en Angleterre à bord de son vaisseau. Mais il y avait eu contre-ordre au dernier moment, et il avait embarqué à bord d'une frégate sur laquelle se trouvait l'amiral français capturé, Baratte. Là aussi, il s'en était fallu de peu. Bolitho n'avait jamais évoqué la défaillance de Herrick, qui ne

lui avait pas apporté son soutien au moment de l'engagement, alors qu'il en aurait eu tant besoin et que tout jouait contre lui.

Adam serra plus fort la lisse de dunette, jusqu'à ce que la douleur le calme un peu. *Qu'il aille au diable, celui-là.* La trahison de Herrick avait dû blesser Bolitho si profondément qu'il ne réussissait même pas à en parler.

Après tout ce qu'il avait fait pour lui – *après tout ce qu'il a fait pour moi.*

A son corps défendant, ses pensées revinrent à Zénoria. Le haïssait-elle pour ce qu'il lui avait fait ?

Et Keen, découvrirait-il un jour la vérité ?

Ce ne serait qu'une vengeance bien douce, si je devais un jour quitter la marine comme mon père dans le temps, ne serait-ce que pour protéger ceux que j'aime.

Le second lui dit à voix basse :

— L'amiral monte, commandant.

— Merci, Mr Sargeant.

Celui-là aussi, il allait le perdre à leur arrivée à Portsmouth, sans compter quelques autres de grande valeur. Voyant que l'officier l'observait, il ajouta lentement :

— Au cours des derniers mois, Peter, je me suis montré dur avec vous – puis, posant la main sur sa manche, comme l'aurait fait Bolitho : La vie d'un commandant n'est pas une existence de rêve, vous le découvrirez un jour !

Bolitho arrivait, ils se retournèrent pour le saluer. Il avait endossé sa plus belle redingote, les deux étoiles d'argent brillaient sur ses épaulettes. Il redevenait le vice-amiral, celui que l'opinion, et par conséquent la plupart des marins, respectait et chérissait tant. Un héros, le plus jeune amiral de la liste navale. Envié par certains, haï par d'autres, objet de toutes les conversations et de tous les commérages dans les tavernes comme dans les réceptions de la société londonienne la plus huppée. Celui qui avait risqué sa réputation et sa carrière pour la femme qu'il aimait : Adam était proprement incapable d'évaluer tout ce que cela représentait.

Bolitho avait son bicorne sous le bras, comme pour laisser de côté tous les symboles de son autorité. Le vent lui ébouriffait les cheveux. Des cheveux aussi noirs que ceux d'Adam, à

l'exception de cette mèche rebelle au-dessus de l'œil droit, là où un coup de couteau avait manqué de mettre un terme à son existence. Une mèche grisonnante, tel un stigmate.

Le lieutenant de vaisseau Sargeant les regardait, tous deux l'un à côté de l'autre. Pour lui, cela avait été une véritable révélation. Comme tous les membres du carré, il avait dû surmonter son inquiétude à l'idée d'accueillir un homme aussi réputé, admiré de toute la marine. Un homme qui allait partager la vie d'un vaisseau de cinquième rang. Ce qui lui avait permis d'observer l'amiral de près. Il aurait pu être le frère du commandant, tant la ressemblance entre eux était grande. Sargeant avait entendu plus d'un commentaire à ce sujet. La chaleur que l'on sentait lorsqu'ils échangeaient un regard avait aidé à mettre le carré à l'aise. Bolitho avait fait le tour du bord, « histoire de sentir le vent », comme disait son grand gaillard de maître d'hôtel, mais sans jamais se mêler de ce qui se passait. Sargeant connaissait la réputation de Bolitho, on disait qu'il avait été l'un des meilleurs commandants de frégate de son temps. Il savait qu'il devait éprouver à bord de *l'Anémone* le même sentiment de bonheur qu'Adam.

Adam dit doucement à l'amiral :

— Vous allez me manquer, mon oncle.

On l'entendait à peine, avec le tintamarre que faisaient les poulies et les hommes se ruant sur les passavants pour préparer l'une des ancres. Lui aussi voulait se souvenir de ce moment, sans le partager avec quiconque.

— J'aurais aimé que tu puisses passer à la maison, Adam.

Bolitho le voyait, le visage levé vers les hauts, puis se tournant vers les timoniers, vers la flamme qui flottait au grand mât.

Anémone s'était mise à gîter sous l'action de la barre et du vent.

Adam souriait, il ressemblait ainsi au petit garçon qu'il avait été.

— Non, cela m'est impossible. Nous n'aurons que le temps de faire aiguade avant de repartir. Je vous prie de transmettre mes hommages à Lady Catherine – il hésitait : Et mon bon souvenir à tous ceux qui se rappellent de moi.

Bolitho détourna les yeux ; Allday le fixait, la tête penchée, pareil à un chien hirsute qui se demande ce qui se passe. Il lui dit :

— Je vais prendre le canot, Allday. Je le renverrai pour qu'il vienne vous chercher avec Yovell, et tous les bagages que nous aurions oubliés.

Allday, qui avait horreur de l'abandonner, ne sourcilla pas. Il comprenait très bien, Bolitho avait envie d'être seul quand il la retrouverait.

— Paré à virer, commandant !

La voilure principale était déjà carguée, *l'Anémone* qui ne portait plus que ses huniers arisés entama une large boucle. Le vent fraîchissait, le genre de temps qu'elle affectionnait.

— Envoyez !

Une grande gerbe d'embruns jaillit au-dessus de la guibre lorsque l'ancre tomba dans l'eau. C'était la première fois qu'ils mouillaient depuis leur séjour aux Antilles, avec leur soleil et leurs plages. Les hommes, privés de ceux qu'ils aimaient, de leurs maisons, peut-être d'enfants qu'ils connaissaient à peine, admiraient les pentes herbeuses de la Cornouailles, les moutons qui paissaient aux flancs des collines, comme de petites taches blanches. Bien peu d'entre eux seraient autorisés à descendre à terre, même à Portsmouth. On avait déjà posté des fusiliers en tunique rouge sur les passavants et entre les bossoirs, parés à faire feu sur l'insensé qui essaierait de se jeter à la nage pour rejoindre le rivage.

Tout se passa ensuite comme dans un rêve. Les trilles des sifflets, le canot que l'on hissait au palan pour le mettre à l'eau, l'armement impeccable, en chemises à carreaux et chapeaux de toile cirée. Adam avait été à bonne école. On jugeait d'abord un bâtiment de guerre à sa drome et à ses armements.

— *Sur le bord !*

Les fusiliers marins s'alignèrent à la coupée. Un sergent avait pris la place de leur officier, mort de ses blessures et qui reposait désormais au fond de l'océan.

Les boscos humectèrent leurs sifflets, jetant subrepticement quelques coups d'œil à celui qui allait les quitter. Un homme qui ne se contentait pas de bavarder avec eux pendant les quarts du

soir, mais qui les écoutait, comme s'il avait réellement envie de les connaître, eux, ces gens de peu qui devraient le suivre jusque sous la gueule des canons s'il leur en donnait l'ordre. Certains en étaient encore tout surpris. Ils s'attendaient à rencontrer une légende vivante, et ils avaient découvert un être humain.

Bolitho se tourna vers eux et brandit sa coiffure. Allday surprit sa gêne soudaine lorsqu'un rayon de soleil qui se glissait entre les enfléchures et les voiles bien ferlées toucha son œil malade.

C'était toujours un mauvais moment et Allday dut se retenir pour ne pas l'aider à descendre le long de la muraille en bas de laquelle le canot bouchonnait au bout de ses bosses. Un aspirant, débout dans la chambre, s'apprêtait à recevoir son passager.

Bolitho salua la garde avant de dire en détournant le regard :

— Je vous souhaite bonne chance. Je suis fier d'avoir été des vôtres.

Et, comme dans un brouillard, des volutes de terre à briquer au-dessus des mousquets armés de leurs baïonnettes s'élevèrent tandis que les fusiliers se mettaient au « présentez armes », puis les coups de sifflets stridents, le soulagement d'Allday lorsqu'il fut arrivé sain et sauf dans le canot. Il pouvait encore voir Adam à la lisse, qui saluait timidement, la main à demi levée. Derrière lui, ses officiers et officiers mariniers espérant être les premiers à attirer son attention. A la mer comme au port, un bâtiment de guerre ne connaissait jamais le repos : des embarcations quittaient déjà les jetées du port pour se livrer, si elles y arrivaient, à toutes sortes de petits trafics, depuis le tabac et les fruits frais jusqu'aux femmes de la ville qui venaient offrir leurs services, si d'aventure le commandant leur permettait de monter à bord.

— Avant partout ! ordonna l'aspirant d'une voix aiguë.

Bolitho s'abrita les yeux pour essayer de distinguer les silhouettes massées sur la jetée. Il entendit bientôt le tintement faible des cloches dans le lointain, qui couvrait difficilement les cris des mouettes occupées à faire des cercles au-dessus des bateaux de pêche qui rentraient au port. L'horloge de l'église

sonnait la demi-heure. Le vieux Partridge ne s'était pas trompé en annonçant l'heure du mouillage : *l'Anémone* avait dû mouiller à quatre heures sonnantes.

Il distinguait des gens en uniforme en haut des marches de pierre, et un vieux avec une jambe de bois qui riait comme si Bolitho avait été son propre fils.

Bolitho le salua :

— Bonjour, Ned.

C'était un bosco qui avait servi dans le temps avec lui. C'était à bord de quel vaisseau ? Et cela faisait combien d'années ?

L'homme lui cria :

— Alors, amiral, j'espère qu'vous avez mis une bonne raclée aux Français ?

Mais Bolitho était déjà parti. Il avait aperçu Catherine qui le regardait, elle était sur l'étroit sentier privé qui conduisait à la maison.

Elle était immobile ; seule une de ses mains bougeait pour flatter l'encolure de sa monture, mais elle ne quittait pas Richard des yeux.

Il savait qu'elle serait là, il savait qu'elle avait sauté du lit avant l'aube, pour être seule à l'accueillir.

Il se sentait chez lui.

Bolitho passa le bras autour des épaules de Catherine, il sentait sa peau sous sa main. Les hautes portes vitrées qui donnaient sur la bibliothèque étaient grandes ouvertes, l'air était rempli de l'odeur prenante des roses. Elle admirait son profil, la mèche grise tranchait sur sa peau bronzée. Pour le rassurer, elle lui disait que cela lui donnait l'air distingué, alors qu'elle savait bien qu'il la détestait, comme quelque chose qui lui rappelait en permanence leur différence d'âge.

Elle lui murmura :

— J'ai toujours aimé les roses. Lorsque tu m'as emmené voir le jardin de ta sœur, je me suis dit qu'il fallait que j'en mette davantage ici.

Il lui caressait l'épaule, il avait encore du mal à croire qu'il était bien là, qu'il avait débarqué depuis une heure. Pendant

tant de semaines et tant de mois, il s'était souvenu de son courage, de sa résistance, avant et après la perte du *Pluvier Doré*. Lui-même avait alors douté qu'ils parviennent à survivre à toutes ces souffrances dans un canot non ponté, alors que les requins n'étaient jamais bien loin.

Une jeune servante qui arrivait avec du linge plein les bras le vit soudain, tout étonnée.

— Ça alors, sir Richard, bienvenue chez vous ! Ça fait rudement plaisir de vous voir !

Il lui sourit.

— Et moi donc, ma fille, je suis bien content d'être ici.

Il surprit le regard que la servante jetait à Catherine. Elle portait encore son vieux manteau, sa jupe d'équitation mouillée de rosée et pleine de poussière.

Bolitho demanda à Catherine :

— T'ont-ils bien traitée, Kate ?

— Ils ont tous été adorables. Bryan Ferguson est un roc.

— Nous avons parlé, pendant que tu allais demander du café. Il m'a dit que tu lui avais fait honte, quand il te voyait t'occuper des terres. Je suis fier de toi !

Elle laissa son regard errer sur le jardin qui descendait en pente douce jusqu'au muret. Au-delà, la mer brillait, là où s'arrêtaient les collines, comme l'eau contre un barrage.

— Tiens, ces lettres t'attendaient… – elle se tourna vers lui, soudain inquiète : Tu crois que nous réussirons à avoir un peu de temps pour nous ?

— Ils ne sauront même pas que je suis rentré tant qu'Adam n'aura pas envoyé de dépêche par le télégraphe de Portsmouth. Cela dit, on ne m'a pas expliqué pourquoi l'on me rappelait, et je crois qu'on ne le fera pas tant que je ne me serai pas rendu à l'Amirauté.

Il la regardait intensément, essayant de dissiper ses craintes, de ne pas la laisser s'imaginer qu'ils allaient de nouveau être séparés, comme la dernière fois.

— Une chose est certaine, Lord Godschale a quitté l'Amirauté. *De cela aussi*, nous aurons sans doute l'explication sous peu !

Elle parut rassérénée. Elle lui prit le bras et ils se dirigèrent vers le jardin. Il faisait très chaud, le vent était tombé et il ne soufflait plus qu'une légère brise. Bolitho se demandait si Adam allait réussir à sortir du port.

— Des nouvelles de Miles Vincent ? lui demanda-t-il. Tu m'as écrit qu'il avait été embarqué par la presse à bord de *l'Ipswich*.

Elle se renfrogna.

— Roxby a écrit au major général du port quand il a su ce qui s'était passé. L'amiral était sur le point d'envoyer une dépêche à *l'Ipswich* pour lui dire qu'il s'agissait d'une erreur.

Elle se montra fort surprise, quand il lui dit :

— Se faire enrôler ainsi après l'arrogance et la cruauté dont il a fait preuve pourrait lui faire le plus grand bien ! Ce tyranneau a besoin d'une bonne leçon. En passer par la justice de l'entrepont après celle du poste des aspirants lui fera peut-être comprendre certaines choses, encore que j'en doute !

Elle détourna son regard.

— Je suis désolé qu'Adam n'ait pas pu t'accompagner.

Mais elle chassa ses tristes pensées et se revint dans ses bras, un charmant sourire aux lèvres.

— Non, je mens ! Je ne voulais te partager avec personne. Oh, mon chéri, tu es revenu, je savais que tu allais revenir, et tu es si magnifique !

Ils reprirent leur marche en silence, puis elle lui demanda doucement :

— Comment va ton œil ?

Il essaya d'esquiver.

— Guère de changement, Kate. Parfois, il me rappelle tout ce que nous avons fait… que nous avons plus de chance que tous ces braves qui ne connaîtront jamais la douceur d'une femme qui vous serre dans ses bras, qui ne sentiront plus les odeurs de l'aube dans les collines de Cornouailles.

— Richard, j'entends du monde dans la cour, lui dit-elle.

Elle se détendit en reconnaissant le gros rire d'Allday.

Bolitho eut un sourire.

— Mon chêne. Il est resté derrière avec Yovell pour surveiller le débarquement de quelques coffres et de la superbe

cave à vins que tu m'as offerte. Je n'en laisserais le soin à nul autre.

Il parlait d'une voix calme, mais ses yeux se perdaient dans le vague.

— Tu sais Kate, ça a été une dure bataille. Nous y avons perdu beaucoup de braves – il haussa les épaules, comme fatigué : Cela dit, si le capitaine de vaisseau Rathcullen n'avait pas pris sur lui de faire ce qu'il a fait, je crois que nous aurions connu un sérieux revers.

Elle hocha pensivement la tête, elle revoyait la mine que faisait le jeune Jenour, quand il était venu la voir, à la demande de Bolitho.

— Et Thomas Herrick qui t'a laissé tomber, une fois de plus, en dépit du péril que tu courais, en dépit de ce que vous avez été l'un pour l'autre…

Bolitho se tourna vers la mer. Son œil droit le piquait légèrement.

— Oui, c'est vrai. Mais nous l'avons emporté. On dit maintenant que, sans cette victoire, le gros de nos forces aurait été contraint de renoncer à la Martinique.

— Pas « sans cette victoire », Richard, mais *sans toi* ! N'oublie jamais tout ce que tu as fait pour la marine et pour ton pays.

Il se baissa pour l'embrasser doucement dans le cou.

— Ma tigresse…

— Ça, tu peux en être sûr !

Grâce, la femme de Ferguson, arrivait, le visage réjoui, un plateau de café à la main.

— J'ai pensé que vous aimeriez le prendre dehors, milady.

— Oui, très bonne idée. Je trouve que la maison est bien agitée aujourd'hui.

Catherine se pencha brusquement et prit la main de Richard.

— Il y a trop de monde. Des gens qui viennent te voir, qui exigent de te parler, qui veulent te souhaiter la bienvenue. Nous n'arrivons même plus à nous retrouver seuls dans notre propre maison.

Elle se tourna vers lui, une petite veine battait sur son cou.

— Je me suis tant languie de toi, j'avais envie que tu me prennes, que tu fasses tout ce que tu désirais.

Elle hocha la tête, secouant ses cheveux qu'elle avait détachés.

— Tu crois que je suis folle ?

— Il y a cette petite anse, lui répondit-il en lui serrant la main.

Elle leva les yeux pour saisir son regard.

— Notre endroit à nous ? – elle attendit que sa respiration se calme : Maintenant ?

Ferguson trouva sa femme dans le jardin, près de la table en pierre. Elle regardait le café auquel ils n'avaient pas touché.

— J'ai entendu les chevaux… lui dit-il.

Voyant son expression, il vint s'asseoir près d'elle.

— Ce serait dommage qu'ils gâchent le peu de temps dont ils disposent.

Il se pencha et passa son bras unique autour de sa taille. On avait du mal à se dire qu'elle était si maigre, si maladive, lorsque le détachement de la presse l'avait ramassée avec quelques autres, dont Allday.

— Ils sont partis, ils avaient besoin de se retrouver.

Grâce passa lentement la main dans ses cheveux. Elle aussi se souvenait.

Même en ville, les gens regardaient désormais autrement la maîtresse des lieux. Au début, elle était cette traînée pour laquelle Sir Richard Bolitho avait abandonné son épouse, une femme à vous tourner la tête de tous les hommes, une beauté à couper le souffle, avec cet air altier. Certes, elle suscitait encore chez certains mépris et aversion. Mais tout avait changé, depuis les épreuves qu'elle avait endurées à bord de ce malheureux *Pluvier Doré,* dans des conditions épouvantables, ce combat désespéré pour survivre dans la chaloupe.

On racontait qu'elle avait tué l'un des mutins avec son peigne à l'espagnole lorsque le plan projeté par Bolitho pour reprendre le navire avait échoué.

Quelques dames avaient bien entendu essayé d'imaginer ce que cela représentait de partager la promiscuité d'une petite embarcation au milieu de gentils et de méchants, d'hommes

désespérés et parfois lubriques, alors que tout semblait perdu. Les hommes, quant à eux, la regardaient passer en imaginant qu'ils étaient seuls avec la femme de l'amiral.

Grâce Ferguson émergea brusquement de sa rêverie.

— Ce soir, Bryan, je fais faire de l'agneau.

Elle avait retrouvé ses préoccupations habituelles.

— Et puis je vais servir de ce vin français qu'ils aiment tant tous les deux.

Il sourit.

— Ma chérie, ça s'appelle du champagne.

Elle se leva pour aller vaquer à ses affaires, mais s'arrêta pour le serrer dans ses bras.

— Je m'en vais te dire une bonne chose. Ils ne peuvent pas être plus heureux que nous, en dépit de tous les malheurs qui nous sont tombés dessus !

Ferguson la suivit des yeux. Eh bien, encore maintenant, elle réussissait à le surprendre.

II

UN HOMME FORT HONNÊTE

Bryan Ferguson tira sur les guides de son cabriolet et regarda son ami descendre le chemin qui menait à l'auberge. *La Tête de Cerf* était installée dans un endroit agréable, le petit hameau de Fallowfield, sur l'Helford. Il faisait presque nuit, mais, par cette belle soirée de juin, on distinguait encore le ruban argenté du fleuve derrière une rangée de grands arbres. L'air était rempli de chants d'oiseaux et de bruissements d'insectes.

John Allday avait mis sa meilleure vareuse bleue, la vareuse aux boutons dorés dont Bolitho lui avait fait cadeau. Les boutons étaient aux armes des Bolitho et Allday en rougissait encore de fierté : *il faisait partie de la famille,* comme il l'avait répété maintes fois.

Ferguson voyait bien que son ami était dans ses petits souliers. Il ne l'avait jamais connu aussi nerveux depuis sa première visite au *Cerf,* après qu'il eut sauvé la vie de sa propriétaire : Unis Polin, veuve d'un second maître qui avait servi à bord du vieil *Hypérion.* Deux cheminots l'avaient attaquée alors qu'elle transportait ses maigres biens jusqu'à sa nouvelle demeure.

Ferguson réfléchissait. Avec sa tête, tannée comme du cuir, sa belle vareuse bleue et son pantalon de nankin, Allday était l'image même du mathurin, le rempart qui s'élevait contre la France ou tout autre ennemi qui aurait le front de s'en prendre à la marine de Sa Majesté britannique. Il avait tout vu, tout fait. Et de rares privilégiés savaient qu'il était bien plus que le maître d'hôtel du vice-amiral Sir Richard Bolitho. C'était aussi son ami. Ceux-là avaient peine à les imaginer l'un sans l'autre.

Mais, ce soir-là, Ferguson ne reconnaissait plus cet homme d'habitude si sûr de lui. Il se hasarda tout de même.

— Alors, John, on hésite ?

Allday s'humecta les lèvres.

— Je peux bien te le dire à toi, mais je ne le dirais à personne d'autre, je suis sous le vent de la bouée. J'ai souvent pensé à cet instant, à elle. Lorsque *l'Anémone* montrait sa doublure, pendant qu'on donnait du tour à la pointe de Rosemullion, j'avais du mal à regarder devant moi. Et à présent…

— T'as peur de passer pour un imbécile ?

— Ouais, quelque chose de ce genre. Tom Ozzard est de cet avis.

Ferguson hocha la tête.

— Oh, lui ! Qu'est-ce qu'il y connaît aux femmes ?

Allday le regarda :

— Ben tu vois, ça, j'en suis pas trop sûr.

Ferguson lui toucha le bras. Il était dur comme du bois.

— C'est une gentille. Juste ce qu'il te faut quand tu mettras sac à terre. Cette foutue guerre ne peut pas durer encore bien longtemps.

— Et Sir Richard ?

Ferguson se tourna vers le fleuve qui rouait ses eaux sombres. Voilà, c'était ça. Il l'avait bien deviné. Le vieux chien se faisait du mouron pour son maître, comme d'habitude.

Allday prit son silence pour de la désapprobation.

— Je ne l'abandonnerai pas. Tu l'savions ben !

Ferguson engagea le poney dans la descente.

— C'est seulement hier que t'as j'té l'ancre et depuis c'moment, tu es là, buté comme un vieil ours. Tu pourrais pas penser à aut'chose, des fois ?

Il lui fit un grand sourire :

— Bon, on verra bien, pas vrai ?

C'était la veille de la Saint-Jean, une fête qui remontait au paganisme, même si on l'avait habillée de traditions chrétiennes.

Les vieux se souvenaient encore du temps où l'on célébrait cette fête après le coucher du soleil en allumant des feux dans

toute la campagne. On y jetait des fleurs sauvages et des herbes. Lorsque tout était en place, les couples de jeunes gens sautaient main dans la main à travers les flammes, ce qui était supposé porter chance. On récitait des formules rituelles en vieux cornouaillais. La fête était accompagnée de ripailles et de beuveries, des esprits chagrins prétendaient que tout cela avait plus à voir avec la sorcellerie qu'avec la religion.

Mais, aujourd'hui, tout était calme, même si l'on apercevait des feux épars dans le lointain. Quelque fermier ou propriétaire célébrait la fête avec ses ouvriers. On avait cessé d'allumer des guirlandes de feu depuis que le roi de France avait été décapité et que la Terreur avait dévasté le pays comme une traînée de poudre. Si quelqu'un avait été assez imprudent pour remettre en vigueur la vieille coutume, on aurait rappelé tous les paysans et la milice aux armes, car une chaîne de feux était désormais synonyme d'invasion.

Ferguson fit jouer ses rênes. C'était presque l'heure, il fallait qu'il tire quelque chose au clair. Il avait entendu parler de cette vieille blessure qui avait failli le tuer aussi sûrement qu'un boulet ennemi lorsqu'il s'était porté au secours de cette femme attaquée par deux voleurs. Allday était capable de croiser le fer avec n'importe qui et de se battre comme un lion tant que sa blessure le laissait tranquille. Mais il y avait un long chemin à faire pour rentrer de l'auberge jusqu'à la maison des Bolitho à Falmouth. Et un chemin sombre : tout pouvait arriver.

Il lui demanda sans ménagement :

— Si elle se montre gentille avec toi, John – enfin, si…

Contre toute attente, Allday lui fit un grand sourire.

— Je ne vais pas passer la nuit ici, si c'est ce que tu veux dire. Sa réputation en prendrait un coup. Pour la plupart des gens, elle reste une étrangère.

Soulagé, Ferguson s'écria :

— Une étrangère qui vient du Devon !

Il prit un air grave comme ils pénétraient dans la cour.

— Faut que j'aille rendre visite au vieux Joshua, le maçon.

Il s'est blessé sur nos terres, voilà quelques jours, et madame m'a demandé d'aller lui porter quelques petites choses pour le réconforter, le temps de se remettre.

Ce qui fit ricaner Allday :

— Du rhum, c'est ça ? – puis redevenant sérieux : Mon Dieu, Bryan, tu aurais dû voir Lady Catherine quand on était dans cette chaloupe de merde – il hocha la tête : Sans elle, je me demande si on en serait sortis vivants.

La petite voiture s'enfonça dans le sol quand Allday en descendit.

— On se retrouve à ton retour.

Lorsque Ferguson reprit le chemin, Allday était toujours planté devant la porte de l'auberge.

Il empoigna la grosse poignée en fer comme s'il était sur le point de lâcher une bête sauvage et poussa la porte. Sa première impression fut que les lieux avaient changé. Fallait-il y reconnaître la main d'une femme ?

Un vieux paysan était assis près de l'âtre vide, une chope de bière à la main et, dans l'autre, une pipe qui semblait éteinte depuis longtemps. Un chien de berger couché à ses pieds se contenta de suivre Allday du regard alors qu'il fermait la porte derrière lui. Deux négociants, fort bien mis, se retournèrent, soudain inquiets à la vue de la vareuse bleue et des boutons dorés. Ils croyaient sans doute qu'il s'agissait d'un détachement de presse qui faisait une rafle de dernière minute pour trouver des recrues. Par les temps qui couraient, il n'était pas rare que des marchands innocents se fassent cueillir ainsi, car la presse devait sans relâche chercher de quoi satisfaire les besoins de la Flotte. Allday avait même entendu parler d'un jeune marié arraché aux bras de son épouse alors qu'ils franchissaient le porche de l'église. Ferguson avait raison, la plupart des gens se trouvaient sans doute aux fêtes de la Saint-Jean qui se donnaient un peu partout. Ces deux-là se rendaient probablement au marché de Falmouth, et avaient prévu de passer la nuit ici.

Tout était fait pour vous accueillir. Le parfum des fleurs, une table sur laquelle était posé un assortiment de bons fromages, des pintes à bière accrochées, tout ce à quoi peut rêver un homme de la campagne quand il est loin de chez lui. Ceux engagés dans les escadres de blocus, ou qui, embarqués à

bord de frégates comme *l'Anémone,* ne mettraient pas le pied à terre pendant des mois, peut-être des années.

— Et qu'est-ce qui vous ferait plaisir ?

Allday se retourna d'un bloc pour découvrir un homme assez grand, sûr de lui, qui portait un tablier vert, et qui le regardait par-dessus les fûts de bière. Lui aussi, à n'en pas douter, pensait qu'il faisait partie de la presse honnie. Les détachements de presse ne venaient pas souvent dans les auberges, car cela aurait fait fuir la clientèle. Cet homme rappelait vaguement quelque chose à Allday, mais on devinait surtout chez lui du dépit, de la rancœur. Il était trop bête, il aurait dû s'en douter. Et qui sait, Ozzard, si discret, avait peut-être tenté de lui éviter cette blessure.

— J'ai une fameuse bière de Truro, je suis allé la chercher moi-même.

L'homme croisa les bras et Allday aperçut un tatouage fort voyant : deux drapeaux croisés et le numéro 31. Cela le fit souffrir davantage. Même pas un marin. Presque pour lui-même, il dit :

— Le 31e d'infanterie, le vieux régiment du Huntingdonshire.

L'homme le regarda, un peu surpris.

— Tiens, c'est étrange, vous savez ça ?

Il commença de contourner les barriques et Allday entendit le martèlement caractéristique d'une jambe de bois. Il s'approcha, plaqua sa main dans celle d'Allday, complètement transformé.

— Je suis vraiment un imbécile, j'aurais dû deviner ! Vous êtes John Allday, celui qui a sauvé ma sœur de ces bêtes féroces.

Allday l'examina attentivement. *Ma sœur*. Bien sûr, il aurait dû voir la ressemblance. Les mêmes yeux. L'homme reprit :

— Je m'appelle John, moi aussi. J'ai été boucher dans ce vieux trente et unième, jusqu'à ce que je perde ça.

Allday le voyait revivre tous ces souvenirs. Comme Bryan Ferguson et tous les malheureux matelots qu'on voyait dans chaque port, sans parler de ceux qu'il avait vu passer par-dessus bord, cousus dans leur hamac, tels des détritus.

— Il y a une chaumière juste à côté, et quand elle m'a écrit pour me demander…

Il se retourna et annonça doucement :

— Mais la voilà, grâce à Dieu.

— Bienvenue au pays, John Allday.

Elle était toute mignonne et proprette dans sa robe neuve, les cheveux soigneusement ramassés au-dessus des tempes. Il lui dit timidement :

— Vous êtes faite à peindre… euh, Unis.

Elle continuait à le regarder fixement.

— Je me suis habillée spécialement pour vous quand j'ai appris que Sir Richard était de retour. Je ne vous aurais jamais plus adressé la parole si…

Puis elle courut vers lui et le serra dans ses bras, à lui en couper le souffle, alors qu'elle lui arrivait à peine à l'épaule. Allday aperçut derrière elle le petit salon et la maquette du vieil *Hypérion* qu'il lui avait offerte.

Comme deux autres voyageurs faisaient leur entrée, elle le conduisit au salon. Avec un sourire entendu, son frère John ferma la porte derrière eux.

Elle le poussa littéralement dans un fauteuil et lui dit :

— Je veux que vous me racontiez tout, tout ce que vous avez fait. J'ai trouvé un fameux tabac pour votre pipe – un douanier m'en a apporté. J'ai jugé inutile de lui demander *où* il l'avait trouvé.

Elle s'agenouilla devant lui en le regardant intensément.

— Je me suis fait tant de souci pour vous. Chaque fois qu'un paquebot arrive, on a des nouvelles de la guerre. J'ai prié pour vous, vous savez…

Bouleversé, il vit des larmes tomber sur sa poitrine, cette poitrine que les cheminots avaient essayé de dénuder, ce fameux jour. Il lui dit :

— Quand je suis arrivé, à l'instant, j'ai d'abord cru que vous vous étiez lassée de m'attendre.

Elle renifla et s'essuya les yeux avec son mouchoir.

— Et moi qui voulais me faire belle pour vous !

Elle lui fit un grand sourire.

— Vous avez cru que mon frère était un peu plus que ça, pas vrai ?

Puis, d'un ton plus ferme :

— Je n'ai jamais reproché à Jonas d'être marin, et je ne vous le reprocherai jamais non plus. Il suffit que vous me disiez que vous êtes revenu pour moi et pas pour une autre.

Elle disparut avant qu'Allday ait eu le temps de répondre et revint avec un cruchon de rhum. Elle le lui mit dans les mains et les enserra entre les siennes.

— Maintenant, vous restez assis ici et vous vous fumez une bonne pipe.

Elle se releva, les poings sur les hanches.

— Je vais vous préparer des vivres, cela vous fera sûrement du bien après ce que vous avez pratiqué à bord !

Elle était excitée comme une petite fille.

Allday attendit qu'elle se fût approchée du buffet.

— Mr Ferguson va venir me rechercher un peu plus tard.

Elle se retourna et il vit qu'elle avait compris ce qu'il voulait dire.

— Vous êtes un bien honnête homme, Mr Allday.

Elle se rendit à la cuisine pour aller « aux vivres », non sans lui jeter par-dessus son épaule :

— Mais vous auriez pu rester, tout aussi bien. Je tiens à ce que vous le sachiez.

Il faisait nuit noire et il n'y avait qu'un croissant argenté pour éclairer le ciel lorsque Ferguson arriva dans la cour de l'auberge avec son poney et sa voiture. Il attendit de voir la silhouette d'Allday émerger de l'obscurité, et la voiture dansa un peu.

Allday se retourna vers l'auberge où seule une fenêtre était encore éclairée.

— Je t'aurais bien fait entrer t'en jeter un, Bryan, mais je préfère attendre qu'on soye à la maison.

Bryan était trop inquiet pour sourire. C'était *sa maison,* la seule qu'il possédât.

Ils reprirent le chemin sans mot dire. Le poney encensa un peu au passage d'un renard, entraperçu à la lumière des lanternes. Des feux de la Saint-Jean brillaient un peu partout, il

y allait avoir quelques maux de têtes quand l'aube ramènerait les hommes aux champs et dans les laiteries. Ferguson n'y tint plus.

— Alors, John, comment ça s'est passé ? A sentir ton haleine, je devine qu'elle ne t'a pas laissé mourir de soif ni de faim !

— On a causé.

Il songeait à la caresse de ses mains sur les siennes, à sa façon de le regarder, et à ses yeux rieurs.

— Le temps a passé bien vite. Pas plus long qu'un quart du soir.

Il pensait aussi à ce ton particulier qu'elle avait pris en lui disant par-dessus l'épaule : « Mais vous auriez pu rester, tout aussi bien. Vous le savez. » *Un bien honnête homme*. Il ne s'était encore jamais considéré ainsi.

Il se tourna sur son siège et dit, un peu hésitant tout de même :

— On va se marier, y a pas d'erreur là-dessus !

Les deux semaines qui s'écoulèrent après le passage rapide de *l'Anémone* à Falmouth passèrent comme l'éclair. Bolitho et sa Catherine profitèrent de cette période pour s'amuser et se redécouvrir. Leurs jours et leurs nuits étaient consacrés à l'amour qui les laissait épuisés dans les bras l'un de l'autre. Au début, ils avaient éprouvé une certaine timidité, comme le jour du retour de Bolitho. Ils étaient montés à cheval tels deux conspirateurs, étaient descendus jusqu'à la petite crique qu'ils appelaient leur anse. Cela leur permettait d'échapper à ceux qui les réclamaient et de se retrouver seuls. L'anse formait un mince croissant de sable blanc caché entre deux hautes falaises ; les contrebandiers l'avaient utilisée dans le temps, du moins ceux qui étaient assez audacieux ou inconscients pour tenter le passage entre les récifs déchiquetés. Puis, un jour, un rocher était tombé, fermant définitivement la passe.

Abandonnant leurs montures sur le sentier de la falaise, ils étaient descendus jusqu'au sable ferme. Arrivée là, elle avait ôté ses bottes et laissé l'empreinte de ses pieds nus sur la grève. Ils s'étaient étreints, elle avait senti cette timidité soudaine qui

s'emparait de lui, l'hésitation d'un homme qui ne se sent pas sûr de lui, doutant peut-être de sa capacité à l'aimer.

C'était leur endroit à eux et il en serait toujours ainsi. Il l'avait regardée se défaire de ses vêtements, comme elle l'avait fait à bord du *Pluvier Doré*, au début de l'épreuve qu'ils allaient endurer, mais elle avait montré une passion, une sorte de sauvagerie qu'il ne lui avait jamais connue jusqu'alors. Le soleil jouait sur leur nudité, ils étaient tombés sur le sable chaud avant de comprendre que c'était la renverse. Ils s'étaient jetés dans la mer qui léchait la rive en bruissant, se laissant lessiver par l'eau, riant aux éclats. Puis, sautant d'un rocher à l'autre, ils étaient allés se réfugier sur une autre plage.

Il y avait eu aussi ces soirées, consacrées aux réceptions officielles. Lewis Roxby avait mis les petits plats dans les grands et organisé des banquets somptueux à la hauteur de son surnom, le « roi de Cornouailles ». Ils avaient eu des moments de tranquillité, partageant leurs souvenirs, ceux qui leur revenaient lorsqu'ils traversaient à cheval la propriété et les villages alentour. Des têtes connues, des nouveaux venus également, les saluaient avec une chaleur telle que Bolitho n'en avait encore jamais rencontrée. L'étonnement qu'ils suscitaient lorsqu'ils étaient ensemble lui était plus familier. Apparemment, tout le monde trouvait inconcevable que le vice-amiral, le plus fameux des enfants de Falmouth, choisisse de se promener sur les sentiers ou au flanc des collines comme n'importe quel pékin. Mais il avait appris depuis longtemps que, après avoir connu l'ambiance confinée d'un vaisseau du roi, après la routine lassante et les contraintes du commandement, un officier qui n'exerçait pas son corps et son esprit était un insensé.

Ce que leur avait annoncé Allday les avait pris totalement au dépourvu.

— Ah ça, mon vieux, s'était exclamé Bolitho, cela fait très très longtemps que je n'ai pas appris d'aussi bonne nouvelle !

Catherine l'avait embrassé sur la joue, mais l'air hésitant d'Allday l'avait étonnée.

— Je suis un homme compliqué, répétait-il, ainsi qu'il le faisait souvent, comme si le plaisir que manifestait quelqu'un d'autre ébranlait ses certitudes.

Ils étaient allongés dans leur lit à écouter le grondement sourd de la mer par les fenêtres ouvertes. Elle lui avait dit :

— Tu sais ce qui le trouble tant, Richard ?

Elle s'était blottie contre lui, ses longs cheveux brillaient à la lumière de la lune. Il l'avait serrée plus fort, la main posée sur son dos nu, encore moite de leurs derniers ébats.

Il avait hoché la tête.

— Oui, il craint que je ne l'abandonne à terre. Oh, Kate, si tu savais combien il me manquerait ! Mon chêne. Mais tu ne peux imaginer le plaisir que j'éprouverais si je savais qu'il est enfin *en sécurité*, qu'il peut jouir d'une nouvelle existence avec sa femme que je ne connais pas encore.

Elle avait posé son doigt sur ses lèvres :

— Il décidera quand il voudra, Richard, à son rythme.

Puis elle changea d'humeur, ce retour à la réalité leur avait rappelé à tous deux que le monde existait en dehors d'eux.

Elle l'avait embrassé très lentement.

— Imagine que je prenne sa place ? J'ai déjà porté l'habit de matelot, dans le temps. Qui remarquerait que tu as un nouveau maître d'hôtel ?

Ferguson, qui fumait une dernière pipe dans l'air nocturne tout embaumé, l'avait entendue rire, ce rire qu'il connaissait si bien. Il était heureux pour eux, et triste à la fois qu'ils ne puissent en profiter plus longtemps.

Ils avaient eu des nouvelles de Valentine Keen, de retour dans sa maison du Hampshire. Zénoria lui avait donné un fils prénommé Perran Augustus. A en juger par le ton de sa lettre, Keen ne se sentait plus de fierté ni de joie. Un fils : à ses yeux, c'était déjà un futur amiral.

Bolitho s'était interrogé sur le choix de ce prénom, Perran, un très vieux prénom cornouaillais. Zénoria avait dû insister, peut-être pour se protéger de la famille de Keen, plutôt envahissante.

Catherine lui avait seulement dit :

— C'était le prénom de son père.

Elle s'était rembrunie et Bolitho s'était demandé si ce n'était pas à cause de ce triste passé. Le père de Zénoria avait été pendu pour un crime qu'il avait commis en se battant pour défendre les droits d'ouvriers agricoles, et la part qu'y avait prise Zénoria l'avait fait condamner indirectement à la déportation. Keen l'avait sauvée et avait lavé l'honneur de son nom. Bolitho ne savait toujours pas si c'était un amour vrai ou la seule gratitude qui leur avait donné un fils.

— Que se passe-t-il, Kate ?

Il l'avait attirée à lui. Elle commença lentement :

— Je ferais n'importe quoi pour te donner un enfant, notre enfant. Pas un enfant qui serait condamné à porter l'uniforme du roi dès qu'il aurait atteint l'âge, comme tous ceux dont je lis les noms dans l'église où ta famille est honorée. Pas un enfant non plus qui serait trop gâté, contre son bien !

Il l'avait sentie se raidir quand elle avait ajouté, amère :

— Mais cela m'est impossible, et, finalement, j'en suis contente. Je préfère profiter de ton amour, jouir de chaque moment lorsque nous sommes ensemble, même si ces instants sont trop brefs. Et puis, parfois, ce démon revient me tourmenter. Parce que tu m'as tant donné, tes amis, ou ceux que tu croyais être tels, la liberté qui t'habite et qui te pousse à ne pas remarquer ceux qui guettent tous tes gestes avec envie.

Elle se laissa aller dans ses bras, scrutant chacun de ses traits. Des larmes roulaient sur son visage, ce qui lui arrivait rarement.

— Tu en fais tant pour les autres et pour ton pays. Comment osent-ils faire preuve d'une telle haine, d'une telle mesquinerie dans ton dos ? A bord du *Pluvier Doré*, j'ai souvent eu très peur, mais je n'aurais voulu échanger mon sort avec personne. Ce sont tes qualités, dont tu n'as même pas conscience, qui ont conquis mon cœur. On parle de toi, on fait des chansons sur toi dans les tavernes – marin entre les marins, comme ils disent, mais ils ne sauront jamais ce que j'ai fait et connu grâce à toi.

Et puis, à la fin de la seconde semaine, un messager à cheval envoyé par l'Amirauté était monté jusqu'à la vieille demeure grise en contrebas du château de Pendennis. Il venait remettre

dans l'habituelle enveloppe scellée les ordres qu'ils attendaient tous les deux.

Bolitho alla s'asseoir près de l'âtre vide, dans la grande salle où il avait écouté ses premières histoires de mer, de contrées lointaines, les récits que lui faisaient son père et son grand-père. Difficile à présent de distinguer l'un de l'autre, dans cette maison où avait commencé la vie de tant des siens, comme en témoignaient tous les portraits accrochés aux murs, et où bien peu étaient revenus. Il tourna et retourna l'enveloppe entre ses mains. Combien de fois en avait-il reçu de semblables… *A réception de ces ordres… vous vous rendrez sans tarder…* A bord d'un bâtiment, pour rallier une escadre, afin d'accomplir une mission inconnue au service de Sa Majesté qui en demandait toujours plus, jusque sous la gueule des canons si nécessaire.

Il entendait la femme de Ferguson discuter avec le messager. Elle ne le laisserait pas partir sans l'avoir abondamment rassasié ni sans lui avoir fait goûter son cidre maison. Le reçu signé par Bolitho allait faire le chemin inverse vers Londres, passer de secrétaire à secrétaire, jusqu'aux chefs de l'Amirauté. Des gens qui connaissaient à peine les innombrables marins et vaisseaux qui mouraient pour leur roi et leur pays, et qui s'en souciaient encore moins. Il suffisait d'un trait de plume de l'un de ces gratte-papier pour que des hommes meurent ou se retrouvent horriblement défigurés, tel cet inébranlable James Tyacke. Bolitho le revoyait comme si c'était hier, la *Larne*, son brick qui venait sur la chaloupe à bout de bord, alors qu'ils étaient sur le point de mourir. A présent, Tyacke, que les négriers qu'il pourchassait avaient surnommé le « diable à la demi-figure », commandait son bâtiment comme seul lui savait le faire, et dans un but connu de lui seul. Ces secrétaires de l'Amirauté se seraient détournés avec horreur s'ils avaient vu cette figure ravagée, tout simplement parce qu'ils étaient incapables de deviner le courage et l'orgueil de celui qui portait cette cicatrice comme un talisman.

Il sentit la présence de Catherine et, lorsqu'il leva les yeux, vit qu'elle avait retrouvé son calme.

— Je suis là, lui dit-elle.

Il déchira l'enveloppe et parcourut rapidement les lignes tracées d'une belle écriture ronde sans remarquer son inquiétude quand, inconsciemment, il frotta son œil malade.

Il lui dit lentement :

— Nous allons devoir retourner à Londres, Kate.

Puis il laissa errer son regard sur les arbres, sur le ciel clair que l'on apercevait à travers les portes grandes ouvertes. *Il fallait quitter ces lieux.*

Il se souvint soudain que son père s'était assis là, dans ce fauteuil, lorsque bien souvent il leur racontait des histoires, à lui et à ses sœurs. De là où il était, on apercevait les arbres et le flanc de la colline, mais pas la mer. Était-ce pour cette raison que son père, si courageux, si sévère, aimait se tenir à cet endroit ?

— Ce n'est pas un nouveau vaisseau amiral ?

Elle parlait d'une voix très calme, mais au mouvement rapide qui soulevait sa poitrine, on devinait qu'elle déguisait ses sentiments.

— Apparemment, ils aimeraient discuter d'une nouvelle stratégie – il haussa les épaules : Quelle qu'elle soit.

Elle devinait ce qu'il en pensait. Son cerveau se rebellait à l'idée de devoir quitter cette paix qu'ils avaient partagée au cours de ces deux semaines.

— Même si elle ne vaut pas Falmouth, Richard, ma maison de Chelsea est un petit paradis.

Bolitho reposa l'enveloppe sur la table et se leva.

— Ce que l'on disait de Lord Godschale était exact. Il a quitté l'Amirauté et ce Londres qu'il aimait tant, même si je soupçonne que ce ne soit pas pour les bonnes raisons.

— Qui vas-tu rencontrer ?

Elle parlait d'un ton égal, très calme, comme si elle savait déjà à quoi elle devait se préparer.

— L'amiral Sir James Hamett-Parker.

Il revoyait nettement cette bouche aux lèvres minces, ces yeux clairs, comme si l'amiral avait fait irruption dans la pièce.

Elle plaqua la main sur sa poitrine :

— Ce n'est tout de même pas celui qui…

Il eut un sourire triste.

— Mais si, Kate chérie, le président de la cour martiale qui a jugé Thomas Herrick.

Et dire que c'était seulement l'an passé. Il ajouta :

— Ainsi, c'est lui qui tient le fouet désormais.

Il se retourna en entendant Ozzard qui arrivait avec deux verres sur un plateau.

Catherine regarda le petit homme en souriant.

— Vous arrivez au bon moment, c'est encore mieux que si vous aviez un sablier !

Ozzard la fixa, toujours aussi impassible.

— Merci, milady – et à Bolitho : J'ai pensé qu'un peu de vin du Rhin vous conviendrait, sir Richard.

Il n'y avait pas de secrets dans cette maison, la nouvelle allait bientôt se répandre dans la propriété puis en ville. Bolitho repartait. Pour la gloire ou pour quelque nouveau scandale, il était trop tôt pour le savoir. Il attendit que la porte se referme et tendit un verre à Catherine.

— Je lève mon verre à ma Kate bien-aimée.

Il s'exécuta dans un sourire.

— Ne t'inquiète pas trop du successeur de Godschale. A mon avis, mieux vaut connaître son ennemi que de perdre un ami.

— Faut-il vraiment que ce soit toujours toi, Richard ? Je te l'ai déjà dit bien des fois, même au risque de t'irriter. Je sais que tu détesterais recevoir une affectation à terre… à l'Amirauté peut-être, où les chefs respectés dans ton genre ne courent pas les rues, j'imagine ?

Il lui prit son verre et le posa à côté du sien. Puis il lui saisit les mains et la contempla un bon moment. Elle pouvait presque ressentir la lutte intérieure qui se déroulait en lui.

— Cette guerre ne peut plus durer bien longtemps, Kate. Sauf si le Destin nous devient contraire, elle *doit* cesser. L'ennemi va perdre son beau moral une fois que nos soldats arpenteront ses rues.

Elle savait que ce qu'il lui disait était important, trop vital pour qu'elle se risque à l'interrompre.

— J'ai passé ma vie à la mer, comme tous ceux de ma famille. Pendant les vingt ans et au-delà où j'ai servi, j'ai combattu les Français, ainsi que les alliés qu'ils s'étaient faits à

telle ou telle époque – mais *toujours les Français*. J'ai vu trop d'hommes et de petits garçons se faire hacher au combat, je me blâme moi-même du sort de bien d'entre eux – il lui serra les mains plus fort et conclut : Cela suffit. Lorsque l'ennemi affalera ses couleurs…

Elle le regardait fixement.

— Tu as l'intention de démissionner ? De renoncer à cette vie que tu as toujours connue ?

Il esquissa un sourire. Plus tard, en songeant à cet instant, elle se dirait qu'elle avait vu alors le vrai Richard, celui qu'elle avait aimé avant de manquer de le perdre, celui qu'elle ne partageait avec personne.

— J'ai envie de rester avec toi, Catherine. Lorsque la guerre sera finie, c'est une nouvelle marine qui naîtra, avec des officiers plus jeunes, comme Adam, qui amélioreront la vie du marin.

— Comme cette chanson que chantait un jour Allday, « pour veiller sur la vie du pauvre mathurin ». Nos hommes l'ont bien mérité, et plutôt cent fois qu'une.

Ils se dirigèrent vers les portes, elle désirait voir le verger et le flanc de la colline, avec toute cette floraison de roses qu'elle avait plantées avant son retour. Bolitho lui dit doucement :

— Il y a un moment où cela doit arriver dans la vie de tout marin.

Il contempla pour la première fois la mer ; l'horizon se découpait nettement, comme la lame d'un sabre.

— Je pense que ce brave Nelson le savait, lui aussi, bien avant de monter sur le pont, le jour de Trafalgar.

Il la regarda.

— Mais je ne suis pas encore prêt, Kate chérie. Le sort en décidera, pas Hamett-Parker.

Ils entendirent des claquements de sabots dans la cour des écuries, le messager s'en retournait avec la brève réponse de Bolitho aux lords de l'Amirauté.

Il lui sourit encore et lui serra plus étroitement la taille. *Qu'il en soit ainsi.*

III

UNE VOIX DANS LA NUIT

Bolitho et Catherine mirent six jours à faire le long voyage jusqu'à Londres. S'ils avaient pris leur voiture et changé régulièrement les chevaux, ils seraient arrivés plus tôt. Mais l'Amirauté n'avait pas fixé de date précise de convocation, se contentant d'écrire « comme il vous conviendra ». Il fallait bien que le rang d'amiral offre quelques privilèges.

Allday était installé à côté de Matthew, le chef cocher. Beaucoup de gens les regardaient, des passants et des paysans poussaient parfois des cris d'enthousiasme quand la voiture cahotait sur les pavés des villes et des villages ou faisait voler des nuages de poussière sur les chemins de terre et les routes royales.

Comme prévu, Allday avait été formel, il ne voulait pas rester à Falmouth.

— Et supposons qu'on vous donne un autre commandement, sir Richard ? Qu'est-ce qu'ils iraient penser de tout ça ?

Il n'avait pas précisé ce qu'il entendait par *ils*.

— Un vice-amiral de la Rouge, chevalier du Bain, pas moins, et qui n'a même pas son maître d'hôtel !

Bolitho lui avait fait remarquer qu'Ozzard et Yovell restaient à Falmouth tant que les choses n'étaient pas décantées, mais Allday avait été aussi têtu qu'il osait l'être.

— Un domestique et un pousseur de plume ! On n'en manque jamais, de ces gens-là !

Catherine, elle, lui avait expliqué qu'Allday avait besoin de prendre l'air, ne serait-ce que pour s'habituer à sa nouvelle situation.

Elle somnolait de temps en temps, la tête posée sur ses genoux tandis que défilaient arbres, églises, champs et fermes. Une fois, elle se cramponna à son bras, les yeux grands ouverts, comme si elle revivait un vieux cauchemar, ou pis encore.

Bolitho profitait de ce qu'elle dormait pour réfléchir à ce qui risquait de l'attendre. Peut-être ne verrait-il pas cette fois de têtes familières. Pas de bâtiments dont les noms lui auraient rappelé de violents souvenirs, ni d'amis disparus à jamais.

On allait peut-être l'envoyer en Méditerranée pour relever le vice-amiral Lord Collingwood, le plus cher ami de Nelson dont il avait été le second à Trafalgar. De notoriété publique, Collingwood était malade, certains le disaient même à l'article de la mort. Il ne s'était pas ménagé, il avait été à la mer presque sans interruption depuis la bataille au cours de laquelle Nelson avait péri, pleuré par tout le pays. Collingwood s'était même abaissé jusqu'à supplier qu'on le relève de son commandement en Méditerranée, mais Bolitho ne savait pas ce qu'avaient répondu les lords.

Il songeait à la suggestion que lui avait faite Catherine de demander une affectation à terre. Il se surprenait lui-même en constatant qu'il ne regrettait pas sa décision de débarquer et qu'il ne lui avait pas fait part de sa détermination. La mer serait toujours là, il y aurait toujours des guerres. La famille Bolitho avait suffisamment prouvé son courage par le passé, on ne voyait pas pourquoi l'esprit de lucre et la soif de puissance ne continueraient pas à faire fureur.

Il passa sa main dans les cheveux de Catherine et lui caressa le cou jusqu'à ce qu'elle remue légèrement dans son sommeil. Il se souvenait de l'amour qu'ils avaient partagé, même pendant ce voyage qui n'en finissait pas. Les propriétaires rouges de plaisir, les servantes qui leur faisaient la révérence, les clients qui leur adressaient de grands signes, tout cela se brouillait un peu dans sa tête. Seul le souvenir de leurs nuits restait très net. Ils avaient besoin l'un de l'autre, de nuits semblables à celle-ci, étendus, enlacés en silence. Ou encore, quand ils prenaient le frais, le soir, accoudés à la fenêtre dans un village endormi, dans une ville où l'on entendait des grincements de roues et où l'horloge de l'église sonnait les heures.

Une fois, alors qu'il lui confiait combien il redoutait de la quitter, elle s'était tournée vers lui dans l'obscurité, ses longs cheveux défaits, roulant sur ses épaules nues.

— Je t'aime, Richard, je t'aime plus que ma propre vie, car sans toi, il n'y a plus de vie. Mais après ce que nous avons enduré à bord du *Pluvier Doré*, nous resterons toujours ensemble. Où que tu sois, je serai avec toi, et quand tu auras besoin de moi, j'entendrai ta voix.

Elle avait pris son visage entre ses mains avant de continuer :

— Tu représentes tant de choses pour moi, le plus aimable de tous les hommes. Tu es ma main que je mets entre les tiennes. Parfois, tu parais si fragile que tu ne vois même pas l'amour que te portent les autres. Tu es mon amant, et je suis ta maîtresse ou tout autre nom que tu voudras me donner. Et puis tu es aussi un ami, quelqu'un vers qui l'on peut aller sans craindre de se faire rejeter. Je ne veux pas que tu changes, je ne veux pas essayer de te changer. Mais si d'autres tentent de t'atteindre ou de nous séparer, alors…

Il l'avait serrée très fort avant de lui murmurer, le visage noyé dans ses cheveux :

— Voilà ma tigresse qui montre ses griffes ! Le soir tombait lorsqu'ils atteignirent enfin la Tamise, pas très loin de la taverne dans laquelle Bolitho avait été retrouver Herrick en secret, avant son passage en cour martiale, pour lui proposer d'assurer sa défense. Il avait pris le refus de Herrick comme une porte que l'on claque. C'était l'année dernière, et cela paraissait déjà si loin. En passant le grand pont au-dessus des eaux noires et brillantes, il aperçut des navires mouillés là comme des ombres, vergues brassées et voiles ferlées, attendant peut-être la prochaine marée qui leur permettrait de quitter le port de Londres avant de déployer leurs ailes pour gagner la mer et qui sait, le grand océan. Le système circulatoire du commerce, de la survie, envié autant qu'il était haï par tous les autres. La marine, à bout de ses capacités, avait du mal à maintenir le blocus des ports ennemis tout en assurant l'escorte de la navigation marchande, mais tous les patrons à bord de ces navires somnolents comptaient sur elle, et c'était bien normal.

On distinguait quelques lumières au bord de l'eau, des hommes de peine qui essayaient de se faire embaucher et qui allaient rester là toute la nuit. De jeunes dandys qui revenaient des salles de jeu ou s'y rendaient, ou qui allaient retrouver leur femme. Et de l'autre côté du fleuve, les jardins d'agrément où Catherine lui avait fait découvrir son Londres à elle, qu'il connaissait si mal.

La route finit par longer le fleuve et les chevaux se mirent à trotter dans une rue bordée d'arbres du nom de Cheyne Walk.

Bolitho descendit de voiture, tout courbatu, mais soulagé de voir qu'il n'y avait personne pour les accueillir. Leur maison, haute et étroite, avec son balcon de fer et la pièce qui donnait sur le fleuve, était devenue leur second havre. Ici, les gens vaquaient à leurs occupations et ne s'intéressaient pas plus que ça à tous ceux qui possédaient ou louaient une telle propriété. Que l'on fût général ou indigent, artiste ou femme entretenue, chacun pouvait trouver son intimité.

Sophie, la bonne de Catherine, à demi espagnole, était arrivée la veille. Elle avait prévenu la gouvernante et préparé les lieux pour leur venue.

Allday aida Catherine à descendre à son tour et lui dit, l'air tranquille :

— Vous en faites pas pour moi, milady. Simplement, je réfléchis.

Elle lui sourit.

— Je n'en ai jamais douté – puis, se retournant : *l'a pas d'erreur !*

Bolitho posa la main sur la manche d'Allday :

— Battez-vous tant que vous voudrez, mon vieux, la bataille est déjà perdue !

Un peu plus tard, du petit balcon, ils contemplaient la nuit qui s'étendait sur la ville. Les portes-fenêtres étaient grandes ouvertes et l'air qui montait du fleuve était glacial, mais la gouvernante, pleine de bonnes intentions, avait allumé du feu dans toutes les cheminées pour évacuer l'humidité dans les pièces inoccupées. Catherine frissonna lorsqu'il passa son bras autour de sa taille en lui donnant un baiser sur l'épaule. Ils virent passer deux soldats qui titubaient un peu, sans doute des

officiers en garnison et qui regagnaient vaille que vaille leur caserne. Une petite vendeuse de fleurs, un panier vide sur l'épaule. Elle serait sans doute debout bien avant le lever du jour pour aller cueillir ce qui était nécessaire à son commerce. Catherine dit doucement :

— J'aimerais tant que nous soyons chez nous.

Elle avait le même ton très calme qu'en ce jour terrible, lorsqu'ils avaient dû abandonner *Le Pluvier Doré*. *Ne me laisse pas*.

Comment avait-elle pu montrer cette foi inébranlable, alors qu'elle croyait fermement qu'ils ne reverraient jamais leur demeure ?

— Nous y retournerons bientôt, Kate.

Ils rentrèrent et se déshabillèrent avant de s'allonger côte à côte dans l'obscurité. Les souvenirs, un avenir incertain, voilà ce qui les préoccupait, ils songeaient à tout cela sans rien dire. Une fois cependant, Bolitho sembla émerger de son sommeil. Il l'imaginait assise au bord du lit près de lui, elle lui caressait la peau du bout des doigts. Il crut l'entendre dire tout doucement : « Ne me laisse pas. » Mais ce n'était qu'un rêve.

Le vice-amiral Sir Richard Bolitho descendit d'une jolie petite voiture, Allday lui tenait la portière. Tout comme Matthew, le cocher, son solide maître d'hôtel avait mis sa meilleure vareuse et son plus beau pantalon. Bolitho avait également remarqué que la voiture était impeccable et toute brillante, alors qu'elle était la nuit précédente encore couverte de boue lorsqu'ils avaient atteint Chelsea. Il nota les armes de sa famille qui décoraient la portière, ce qui lui rappelait le blason sculpté sur la grande cheminée en pierre de Falmouth. Cela ne faisait que quelques jours. De toute sa vie, jamais la demeure ne lui avait autant manqué, et si vite.

— Je n'ai aucune idée du temps que cela va durer, leur dit-il.

Le jeune Matthew baissa la tête, sa figure ressemblait à une pomme bien mûre au soleil du petit matin. On l'appelait encore le jeune Matthew dans toute la propriété, souvenir de toutes ces années pendant lesquelles il s'était occupé des chevaux.

— Retournez à Chelsea et conduisez Lady Catherine où elle souhaitera se rendre.

Puis, s'adressant à Allday, l'air entendu :

— Je vous serais reconnaissant de lui tenir compagnie.

Il crut le voir froncer le sourcil, comme s'il se disait in petto : « Je vous l'avais bien dit, que vous ne pouviez pas vous passer de moi ! »

Allday grommela pourtant :

— Je reste ici, sir Richard, et y a pas d'…

Il laissa sa phrase en suspens, mais ne put s'empêcher de sourire. Il se souvenait sans doute de cet instant où Catherine l'avait taquiné en répétant son expression favorite.

Bolitho leva les yeux vers la façade austère de l'Amirauté. Combien de fois était-il venu jusqu'ici ? Pour prendre ses ordres ; pour supplier qu'on lui donne un bâtiment, n'importe quel bâtiment ; pour demander un emploi, lorsque les nuages de la guerre s'amoncelaient une fois de plus au-dessus de la Manche. Cet endroit où il avait retrouvé Herrick, où ils s'étaient serrés la main comme de vieux amis, mais aussi, où ils s'étaient séparés, devenus comme étrangers l'un à l'autre. Bolitho avait fait prévenir de sa venue et se demandait si le successeur de Godschale le ferait attendre, ou peut-être même surseoirait à cet entretien. C'était assez étonnant. Dans ce petit monde fermé qu'était la marine, il connaissait à peine Sir James Hamett-Parker. La première fois qu'il avait entendu vraiment parler de lui, c'était lors de la grande mutinerie dans le Nord et à Spithead. Toute l'Angleterre avait été stupéfaite, horrifiée de ce défi lancé à l'autorité et qui avait incité même les hommes les plus sûrs à se révolter ouvertement, laissant le pays sans défense et à la merci des Français.

Les mutins s'étaient réunis en comités, avec des délégués chargés de défendre leur cause. Ils réclamaient de meilleures conditions de vie pour tous, la solde, la nourriture, l'abolition de la discipline sévère qui avait fait de quelques vaisseaux de véritables prisons flottantes. A bord de ces bâtiments, les commandants pouvaient faire de l'existence de leurs marins un véritable enfer. Certains de ces officiers qui s'étaient rendus célèbres pour leur dureté et leur manque de cœur avaient été

débarqués sans ménagement et relevés de leur commandement. L'un d'eux s'appelait Hamett-Parker.

A l'Amirauté, quelqu'un avait dû décider de ne pas faire preuve de la moindre bienveillance ni de la moindre faiblesse lorsque Herrick était passé en cour martiale. Il était évident que l'on s'attendait à voir rendre un verdict de culpabilité. Si son capitaine de pavillon n'avait pas fait volte-face, il est sûr que Herrick aurait été condamné et, très probablement, condamné à mort. L'idée rigide que se faisait Hamett-Parker de la discipline rendait évident le choix de lui faire présider cette cour.

Bolitho fit jouer son sabre à son côté, non le sabre d'honneur magnifique dont lui avait fait présent le bon peuple de Falmouth pour ses hauts faits en Méditerranée et lors du combat d'Aboukir, mais son vieux sabre de famille. Forgé en 1702 pour son arrière-grand-père, le commandant David, il était plus léger que les sabres modernes, mais toujours en aussi bon état. Un geste de défi ? D'aucuns y auraient vu une marque de suffisance. Il sourit intérieurement. La différence est mince.

— Puis-je vous aider, amiral ?

Un planton de l'Amirauté occupé à astiquer les deux grands dauphins de cuivre qui soutenaient une cloche de bateau s'interrompit dans sa tâche en le voyant. En un éclair, il avait remarqué les épaulettes dorées aux deux étoiles d'argent, le galon sur la manche, et, plus important encore, la médaille d'or d'Aboukir à son cou.

— Bolitho.

Il savait qu'il n'avait pas besoin d'en dire plus.

— Qu'est devenu Pierce ?

L'homme le regardait toujours.

— Il a filé son câble, sir Richard, j'en ai bien peur.

Et il hocha la tête, se demandant encore comment cet officier si renommé, adoré de ses marins et de tous ceux qui servaient sous ses ordres, pouvait bien se souvenir du nom du vieux portier.

— Je suis désolé, répondit Bolitho. Y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour lui ?

Le gardien secoua négativement la tête.

— L'a été malade un bout d'temps, sir Richard. Y parlait souvent de vous, ça c'est vrai.

— Il m'a tellement appris, répondit lentement Bolitho…

Mais il se tut, furieux contre lui-même. Un lieutenant de vaisseau était apparu dans l'escalier et l'observait, un sourire figé aux lèvres. Apparemment, on avait prévenu de son arrivée. Il suivit le jeune officier et se souvint soudain de Jenour. Comment son commandement tout frais se passait-il ? Après le naufrage du *Pluvier Doré*, les prodiges qu'il avait dû accomplir pour reprendre le contrôle du bâtiment dont s'étaient emparés les mutins l'avaient fait gagner en maturité. Il avait fini par se convaincre qu'il était prêt à faire profiter d'autres d'une expérience chèrement gagnée. Comme le lui avait dit Keen lorsque la *Larne*, le brick de Tyacke, les avait retrouvés : « Aucun d'entre nous ne sera plus jamais le même. »

Il avait peut-être raison. Qui aurait pu croire que Bolitho annoncerait son intention de quitter la marine lorsque la guerre serait enfin terminée ? Il marchait dans les coursives, passait devant des portes impersonnelles, devant ces rangées de sièges dans lesquels des commandants attendaient de voir l'un de leurs supérieurs pour recevoir félicitations, promotion ou réprimande. Il vit avec satisfaction qu'ils étaient vides. Les commandants, même très jeunes, n'avaient plus de prix. La guerre avait fait sa moisson. Lui-même s'était trouvé là bien des fois, à attendre, à espérer, à redouter ce qui risquait de lui arriver.

Ils s'arrêtèrent devant la grande porte à double battant derrière laquelle trônait Godschale dans le temps. Lui aussi, dans sa jeunesse, avait commandé une frégate, ils avaient d'ailleurs été promus ensemble capitaines de vaisseau. Là s'arrêtait la ressemblance. Godschale aimait mener la belle vie : il adorait les réceptions et les bals, les grands banquets, les manifestations officielles. Aucune jolie frimousse n'échappait à son œil acéré, et sa femme était si mortellement ennuyeuse qu'il considérait sans doute ces petits plaisirs comme parfaitement justifiés.

Sans faire preuve de beaucoup de tact, il avait tenté de faire revenir Bolitho chez lui, avec sa femme et sa fille Elisabeth.

Quant à ses conceptions stratégiques, songeait Bolitho, il avait trop souvent montré ses failles quand il s'agissait d'estimer le nombre de bâtiments disponibles, les problèmes de ravitaillement, l'énormité des distances océaniques qui permettaient à l'ennemi de choisir ses victimes comme il l'entendait. Mais, en dépit de l'habitude détestable qu'avait Godschale de balayer les obstacles d'un revers de manche, Bolitho savait que, étonnamment, il allait lui manquer, lui, sa grandiloquence et tout le reste.

Il se retourna en prenant brusquement conscience que le lieutenant de vaisseau lui parlait. Il n'avait sans doute pas arrêté depuis qu'ils avaient quitté le hall d'entrée.

— Nous avons accueilli avec enthousiasme la nouvelle de votre récente victoire sur le contre-amiral Baratte. Je suis très honoré d'être le premier à vous accueillir.

Bolitho ne put se retenir de sourire. Ce jeune homme parlait un français sans accent. Il irait loin.

Les portes s'ouvrirent puis se refermèrent derrière lui et il découvrit l'amiral Sir James Hamett-Parker derrière une énorme table de marbre. Il semblait être installé là depuis un bon bout de temps, les yeux rivés sur les portes, attendant les premières secondes de leur confrontation. La grande cave à vins, la pendule avec ses chérubins, la maquette du premier commandement de Godschale, tout avait disparu. L'air de la pièce paraissait même avoir été renouvelé.

Hamett-Parker se leva lentement et lui serra la main.

— Bienvenue, sir Richard – il lui indiqua un siège : J'ai jugé bon que nous nous voyions sans attendre. J'aimerais vous entretenir d'un certain nombre de sujets.

Le ton était incisif, mais il parlait sans hâte, comme si chaque mot prononcé était le fruit d'une longue réflexion.

— Je vois que votre neveu a effectué rapidement la traversée. Lorsque le temps est en cause, je deviens grippe-sou. On n'en a que trop gaspillé ici même.

Bolitho était tout ouïe. Voulait-il insinuer que Godschale était coupable ? Ou essayait-il de tester sa loyauté ?

À pas lents, Hamett-Parker s'approcha d'une fenêtre et tira légèrement le rideau.

— J'ai assisté à votre arrivée, sir Richard. Je constate que vous êtes venu seul.

Ainsi, il l'avait observé. Pour voir si Catherine était avec lui, ou si elle était restée dans la voiture.

— Je viens de Chelsea, sir James, répondit-il.

— Ah.

Il n'ajouta rien. Bolitho observait ce profil bien dessiné, le nez légèrement aquilin, tout ce qui révélait le jeune homme qu'il avait été derrière le masque. Ses cheveux étaient grisonnants, blancs par endroits, si bien qu'au soleil on avait l'impression qu'il avait une perruque. Il portait même le catogan à l'ancienne mode. L'homme n'aurait pas déparé dans un portrait exécuté un siècle plus tôt, mais Bolitho savait que Hamett-Parker n'avait que dix ans de plus que lui.

— Les avis diffèrent sur ce que fera l'ennemi si, ou plutôt, *quand,* Sir Arthur Wellesley débarquera en Espagne, jusqu'à la victoire. Les dépêches qui nous parviennent de la Péninsule restent encourageantes – on attend d'un jour à l'autre la conclusion de cette affaire. Mais les Français ne se rendront pas pour avoir perdu l'Espagne. Nos forces sont étirées sur d'énormes distances, nos mâts ne suffisent pas à répondre aux besoins, à supposer que nous trouvions des équipages si nous en avions davantage. L'ennemi sait parfaitement tout cela. Nous ne risquons plus rien aux Antilles et pourrions en retirer un certain nombre de vaisseaux. Il leva les yeux et ajouta sobrement :

— Mais pas suffisamment !

— Je pense que les Français vont intensifier leurs attaques contre nos lignes de communication, lui répondit Bolitho.

— Vraiment ? fit l'amiral en levant le sourcil. Voilà qui est fort intéressant, le duc de Portland me disait sensiblement la même chose il y a peu.

Le Premier Ministre. Bolitho esquissa un léger sourire. Il l'avait oublié, celui-là. Quand on enchaînait campagne sur campagne, lorsque l'on voyait hommes et navires se faire déchiqueter, celui qui détenait l'autorité immédiatement après le roi semblait un personnage de bien peu d'importance.

— Je vois que cela vous amuse ?

— Je vous demande pardon, sir James. On dirait que je suis un peu hors-jeu.

— Peu importe. Je crois comprendre qu'il est assez malade. J'ai bien peur qu'il n'y ait personne pour tenir fermement la barre avant longtemps.

Bolitho cligna des yeux. Un mince rayon de soleil passait au-dessus l'épaule de l'amiral et l'obligea à détourner la tête.

— La lumière vous gêne-t-elle ?

Bolitho se raidit : était-il au courant ? Et si oui, comment ?

— Ce n'est rien, répondit-il.

Hamett-Parker revint lentement à son bureau, à pas comptés, chichement mesurés, comme ses mots.

— Vous vous demandez sans doute pourquoi l'on vous a relevé de votre commandement ?

— C'est bien naturel, sir James.

Il remarqua pour la première fois les yeux de l'amiral. Des yeux si pâles qu'ils en étaient presque incolores.

— Naturel ? Ce que vous dites là est étrange. Cela dit, il nous faut causer des menaces que pourraient faire peser les Français sur nos routes maritimes. Une frégate, un simple corsaire suffisent à immobiliser des vaisseaux de guerre que nous ne pourrions même pas affecter à cette mission si nous en disposions. L'opinion généralement admise est qu'un certain nombre d'opérations sont en préparation – et elles seront accélérées si, comme nous l'imaginons, Wellesley bat les Français à plate couture dans la Péninsule. Le Premier Ministre souhaite connaître votre avis, de même que Sir Paul Sillitœ.

Voyant la surprise de Bolitho, il ajouta :

— Encore une chose que vous ignoriez, apparemment. Sillitœ est le principal conseiller du Premier Ministre et de quelques autres personnages haut placés. Sa Majesté elle-même n'ignore pas ses avis.

Bolitho se demandait s'il fallait voir dans cette remarque un trait d'humour sardonique ou du sarcasme. Mais non. Il devinait assez bien ce qui se passait dans la tête de cet homme. Il était grand et élancé, il se déplaçait avec la sûreté d'un escrimeur. Un visage sombre, intéressant, aux orbites profondément enfoncées. Vif et tranchant comme l'acier. Lors

de cette réception ridicule donnée par Godschale, il avait su se montrer charmeur et attentionné avec Catherine, quand le duc de Portland la méprisait ouvertement. Un homme bien étrange, mystérieux, mais à ne pas sous-estimer. Bolitho avait appris que Sillitœ avait fait toute la route jusqu'à Falmouth pour assister au service célébré à sa mémoire après la disparition du *Pluvier Doré*, lorsque l'on croyait qu'ils avaient tous péri. Il n'avait pas besoin de mettre Catherine en garde contre d'autres intentions qu'il aurait pu avoir.

Il songea à elle, ce matin, tiède entre ses bras, le serrant contre son corps, le regardant se faire raser par Allday. Ils étaient ensuite descendus prendre un léger breakfast. Qu'elle soit vêtue d'un châle grossier ou d'une somptueuse robe de soie sauvage, comme lorsqu'ils s'étaient retrouvés à Port-aux-Anglais, elle ne passait jamais inaperçue. Non, Catherine ne se laisserait jamais prendre par un stratagème, aussi subtil soit-il.

— Lorsque vous commandiez une frégate, sir Richard, vous étiez célèbre pour votre allant.

Hamett-Parker gardait le même ton sec.

— *Mais moi,* je n'ai connu de toute ma vie que la ligne de bataille – puis changeant une nouvelle fois d'amure : Je crois me souvenir que vous avez été capitaine de pavillon de Sir Lucius Broughton, à bord de *l'Euryale*.

— J'étais alors capitaine de pavillon du contre-amiral Thelwall, jusqu'à ce qu'il soit relevé de son commandement à cause de son état de santé. Ce n'est qu'ensuite que Broughton a hissé sa marque à bord de *l'Euryale*.

— Au ton de votre voix, je devine que vous ne l'aimiez guère. J'ai toujours pensé qu'il s'agissait d'un excellent officier général. Tout comme moi, il savait oublier les sentiments lorsqu'il s'agissait de discipline et de sens du devoir.

Il serra le poing, regrettant peut-être d'en avoir trop dit, avant de poursuivre :

— Vous avez été impliqué dans la grande mutinerie ?

C'était dit sur le ton du reproche.

— Nous avons eu de la chance à bord de *l'Euryale*.

— De la chance ? Que vient faire la chance là-dedans ? Nous étions alors en guerre contre un ennemi impitoyable et nous le

sommes toujours. Je commandais le *Cydnus,* un deux-ponts de quatre-vingt-dix. Bien armé, parfaitement entraîné, il rendait jalouse toute l'escadre.

Bolitho le surprit qui serrait encore le poing. Là se trouvait la faille de Hamett-Parker, l'incident qu'il ne pourrait jamais oublier.

— On trouve toujours quelques pommes pourries dans un tonneau. La conspiration destinée à déclencher une mutinerie dans mon équipage s'est répandue chez ces nigauds et autres têtes brûlées comme du poison. Ils m'ont défié – moi, leur commandant.

Ses yeux clairs brillaient comme du verre exposé à la lumière. Comme s'il ne parvenait toujours pas à y croire. Ces marins ordinaires, assez communs, osaient exiger que l'on respecte leurs droits. Ils avaient risqué la mort, que ce soit par pendaison on en subissant le châtiment du fouet sur tous les vaisseaux. C'était là le sort qu'avait connu plus d'un délégué des équipages. Bolitho répliqua assez sèchement.

— L'amiral Broughton était un imbécile. S'il était aujourd'hui l'un de mes officiers, je le lui dirais tout aussi bien !

Mais ils se ressaisirent tous deux et Hamett-Parker reprit :

— Mes états de service sont de ceux dont on peut être fier – et balayant son bureau d'un regard entendu : Je crois que je ne suis pas le seul à m'en rendre compte.

— Qu'attend-on exactement de moi, sir James ? lui demanda Bolitho.

Il se surprenait lui-même de rester aussi calme. Il bouillonnait intérieurement, cet homme insensible le mettait en rage, et en rage contre lui aussi.

— Il nous faut trouver un plan, un plan simple à mettre en œuvre, qui ne nous mettra pas à dos les marines des pays qui ne sont pas encore impliqués dans le conflit.

— Vous voulez parler des Américains, sir James ?

— Je n'ai pas dit cela ! répondit-il en brandissant l'index et avec un petit sourire. Je suis heureux que nous ayons pu nous entretenir avant l'arrivée des autres.

Il attira quelques papiers à lui.

— Je suppose que mon chef de cabinet connaît l'adresse à laquelle vous êtes descendu à Londres ?

— Je l'imagine aussi, sir James.

Il était probable que la moitié de Londres était au courant.

— Puis-je me permettre de vous demander quelque chose ?

L'amiral sortit une grosse montre en or et la consulta rapidement.

— Je n'ai pas beaucoup de temps.

Bolitho songeait à Godschale, non sans une certaine tristesse. *On ne peut pas être partout*.

— Quel va être le sort de mon capitaine de pavillon, Valentine Keen ?

Hamett-Parker fit la moue.

— J'ai cru un instant que vous alliez me parler de quelqu'un d'autre – il haussa les épaules, visiblement irrité : Il sera nommé commodore, une fois que tout sera réglé. Et s'il fait ses preuves, je suis certain qu'il accédera au rang d'officier général, ainsi que nous-mêmes en avons eu le privilège.

Bolitho se leva et surprit le regard que jetait son interlocuteur sur son vieux sabre.

— Puis-je disposer, sir James ?

L'entretien était terminé, on remettait les lames au fourreau. Pour l'instant.

— Je vous en prie.

L'amiral se laissa aller dans son grand fauteuil, les mains jointes comme aurait fait un pasteur de campagne. Il ajouta :

— Le vice-amiral Sir Lucius Broughton, cet imbécile comme vous dites sans trop de ménagement, est mort dans l'exercice de son devoir, il était gouverneur du pénitencier en Nouvelle-Galles du Sud.

Ses yeux clairs ne cillèrent pas lorsqu'il conclut :

— Il va être remplacé, et fort honorablement, j'imagine, par votre ami, le contre-amiral Herrick.

Bolitho fit brusquement volte-face, ouvrit les portes à la volée et manqua de percuter le chef de cabinet.

Hamett-Parker l'avait atteint au plus profond, mais était-ce volonté de blesser ou pour quelque autre raison, il ne le savait pas et il s'en moquait. Que voulait-il au juste ? Il avait

soigneusement évité toute allusion à Catherine, ou au « scandale », comme il le pensait sans doute.

Il dévala l'escalier, la tête pleine de réflexions et de souvenirs. Cette seule mention de *l'Euryale* : Thelwall qui crachait ses poumons, Broughton assistant à cette terrible séance de fouet, impassible. Mais, plus encore que tout le reste, Catherine. C'était lorsqu'il commandait *l'Euryale* qu'il avait fait sa connaissance. Elle se trouvait à bord d'un navire marchand, le *Navarra* ; des pirates barbaresques avaient tué son mari et elle avait maudit Bolitho qu'elle accusait d'avoir causé sa mort.

— Ce bel officier de marine que voilà aurait-il envie de rentrer confortablement ?

Il fit demi-tour, le soleil l'aveuglait à moitié, et il l'aperçut à la fenêtre d'une voiture, qui le regardait. Elle souriait, mais ses yeux sombres étaient remplis d'inquiétude.

— Comment as-tu deviné ?

Elle lui prit le poignet lorsqu'il grimpa et lui répondit simplement :

— Je devine toujours.

L'amiral Sir James Hamett-Parker avait écarté le rideau et observait cette jeune femme qui aidait Bolitho à prendre place dans l'élégante voiture.

— Ainsi c'est elle, cette célèbre Lady Catherine.

Sir Paul Sillitœ venait de pénétrer dans la pièce par une autre porte et se trouvait derrière l'amiral. Il sourit.

— Ne vous avisez pas de jamais sous-estimer cette dame, sir James, ni de vous en faire une ennemie.

Il s'approcha nonchalamment du bureau jonché de papiers et ajouta avec une certaine froideur :

— Ou bien vous vous ferez un nouvel ennemi, moi-même. Je vous le promets bien, amiral !

Bolitho était assis sur un banc à l'ombre d'un arbre solitaire, dans le petit jardin soigné derrière la maison. Tout était calme à cet endroit, le fracas des roues cerclées de fer et le bruit des chevaux ne parvenaient là qu'étouffés, comme lointains. Il y avait derrière le mur des remises destinées au voisinage pour les chevaux et quelques voitures.

Il regardait Catherine occupée à cueillir des roses, il se demandait si elle regrettait toujours Falmouth, la demeure qui devait lui paraître immense à côté de cette petite maison de ville. Elle portait une robe courte, ce qui lui permettait de profiter du soleil au zénith. Il distinguait la marque sombre sur les épaules, toujours visible, résultat des terribles brûlures qu'elle avait subies à bord de la chaloupe.

Cela faisait trois jours qu'il avait rendu visite à Hamett-Parker. L'incertitude et l'attente le minaient.

Elle se tourna vers lui, l'air troublé.

— Enfin, Richard, n'y a-t-il aucun moyen de savoir ce qui se passe ? Je sais que c'est ce à quoi tu penses.

Il se leva et s'approcha d'elle.

— Je ne fais pas une compagnie bien agréable, Kate chérie. J'ai envie d'être avec toi sans cette épée de Damoclès au-dessus de la tête !

Le vent fit voler quelques feuilles du *Times* qui s'éparpillèrent dans l'herbe. On y parlait de nouvelles attaques ennemies contre le trafic maritime, autour du cap de Bonne-Espérance. Les bâtiments naviguaient isolément, sans escorte. Tout semblait se passait comme Hamett-Parker l'avait pressenti. Supposons qu'on lui ordonne de retourner au Cap, destination initiale du *Pluvier Doré* lorsque s'étaient produits la mutinerie puis le naufrage, aussi soudains qu'une tempête ? Les vaisseaux qui se livraient à ces attaques, s'agissait-il de bâtiments de guerre ou bien de corsaires ? Dans tous les cas, il fallait bien qu'ils relâchent quelque part.

Elle lui effleura le visage.

— Tu recommences à te faire du souci. Tu détestes rester inactif, c'est cela ?

Elle fit glisser lentement son doigt sur ses lèvres.

— Ne me dis pas le contraire, Richard, je te connais si bien !

La cloche de la rue sonna, la porte était ouverte, et ils entendirent les rires de Sophie qui parlait à quelqu'un.

— Elle a dix-sept ans à présent, dit Catherine à Richard. Un bon parti pour un honnête homme.

— Tu la traites plus comme ta fille que comme une domestique. Je t'ai bien observée.

— Parfois, elle me fait penser à ce que j'étais lorsque j'avais son âge – elle détourna le regard : Et je ne lui souhaite pas d'endurer le même sort que moi !

Bolitho ne répondit pas. Elle était comme Adam, elle lui raconterait peut-être un jour, plus tard.

Sophie apparut en haut des marches.

— Une lettre, milady – et jetant un coup d'œil à Bolitho : Pour sir Richard.

Il essayait d'imaginer Catherine à seize ans, l'âge qu'avait Sophie lorsqu'elle était arrivée chez eux. Tout comme Jenour, on aurait dit qu'elle avait mûri d'un coup après les aventures de la chaloupe et des mutins.

Elle tendit une enveloppe carrée à Bolitho.

— C'est un bel officier qui l'a déposée, milady. Il vient de l'Amirauté.

Catherine reconnut le carton que Bolitho tenait dans ses mains hâlées. C'était un carton d'invitation, magnifiquement gravé, le texte était surmonté d'armoiries.

— C'est Hamett-Parker. Une réception qu'il donne pour fêter sa nomination. Apparemment, Sa Majesté viendra.

Il sentait la rage l'envahir. Lorsque Catherine lui prit le carton des mains, elle en comprit la raison. Elle n'était pas conviée.

Elle vint s'accroupir à côté de lui.

— A quoi t'attendais-tu, Richard ? Quoi que nous fassions, quoi que nous pensions, les autres trouveront toujours que c'est inconvenant.

— Je ne m'y rendrai pas. Qu'ils aillent tous au diable.

Elle le contemplait et retrouvait chez lui quelque chose d'Adam et de tous les autres dont les portraits étaient accrochés à Falmouth.

— Non, tu dois y aller. Si tu refuses, ce sera pris comme une insulte envers le roi. As-tu réfléchi à cela ?

Il poussa un soupir.

— Non, mais je parie que quelqu'un d'autre y a pensé, en revanche.

Elle lut l'adresse qui figurait sur le carton.

— St James's Square. *Très très* bel endroit, j'imagine.

Bolitho l'écoutait à peine. Ainsi, tout recommençait. On essayait de les séparer, ou de les condamner immédiatement si Bolitho s'avisait de l'emmener.

— Je me demande si Sillitœ sera là…

— C'est probable. Apparemment, il garde plusieurs fers au feu.

— Mais tu lui ressembles comme deux gouttes d'eau.

Il se dit qu'elle le taquinait, pour essayer de lui faire oublier l'invitation. Mais non, elle ne plaisantait pas.

— Je n'en suis pas si sûr, Kate.

Elle posa la tête sur ses genoux et lui dit doucement :

— Alors, attendons, nous verrons bien. Tu peux être bien sûr d'une chose, mon chéri : ce n'est pas un rival – personne ne pourrait devenir ton rival.

Il déposa un baiser sur son épaule nue et elle frissonna.

— Oh, Kate, que deviendrais-je sans toi !

— Tu es un homme. Mon homme.

Elle leva ses yeux brillants vers lui.

— Et je suis ta femme.

Elle fit la moue avant de s'exclamer :

— *L'a pas d'erreur !* – puis, se reprenant : Pauvre Allday, qu'aurait-il pensé de tout cela ?

Elle ramassa ses roses et ajouta comme incidemment :

— Ils essayent de me discréditer à travers toi, ou de toute autre manière. Mais c'est un petit jeu que je ne connais que trop bien.

Elle effleura son épaule, là où il l'avait embrassée. Elle avait retrouvé son air paisible, comme perdue.

— Je vais accepter l'invitation de Zénoria et partir dans le Hampshire – et voyant qu'il s'assombrissait : Juste pour ce jour-là. C'est une sage précaution, crois-moi.

Ils rentrèrent, on entendait Sophie qui parlait à quelqu'un dans la cuisine.

Elle se tourna vers lui et lui dit avec un léger sourire :

— Je crois que je me suis fait mal au dos – voyant qu'il avait compris : Peut-être pourrais-tu jouer les hardis navigateurs et revenir l'explorer ?

Un peu plus tard, blottie dans ses bras, elle murmura :

— Parfois, mon chéri, je suis obligée de te rappeler ce qui importe vraiment…

Elle se cambra lorsqu'il l'effleura.

— Et ce n'est pas…

Mais le reste se perdit dans leur étreinte.

IV

STRATÉGIE

Le capitaine de vaisseau Adam Bolitho tira sur les rênes de son grand cheval pommelé. Il regardait la demeure qui se trouvait derrière le mur de pierre. Un mur tout neuf, sans doute l'une de ces nombreuses clôtures construites par des prisonniers français. Il donna une tape sur la crinière de sa monture et contempla les collines environnantes, ces collines du Hampshire, si tranquilles, comme sans âge. Ici, le paysage était très différent de son pays à lui, où il était rare de ne pas apercevoir la mer.

Lorsqu'il traversait un village en suivant l'antique route des diligences, les gens l'observaient avec une certaine curiosité. La présence d'un officier de marine était chose rare dans la région, alors que les officiers de l'armée de terre y pullulaient.

Il regarda sa main et étendit les doigts au soleil. Il faisait chaud. Il se sentait très calme, paisible. Il était sur le point de rire tout seul. Et pourtant, il n'en avait aucune envie. Plus que jamais, il se demandait s'il avait bien eu raison de venir.

L'*Anémone* était mouillée à Spithead où elle attendait les ordres, mais il se trouvait à court d'hommes depuis que le major général lui avait demandé avec insistance d'en transférer quelques-uns à bord de vaisseaux « qui en avaient davantage besoin », alors que sa frégate n'appareillerait pas avant un certain temps. Comme il l'avait prévu, il avait dû se séparer de son second, Peter Sargeant.

Leurs adieux avaient été mélancoliques, mais Adam n'avait pas hésité, sachant trop combien il était important de le laisser profiter d'une chance de promotion. Dans le cas de Sargeant, le

commandement d'une goélette. Dans la marine, on vous donne rarement une seconde occasion.

Aubrey Martin, son officier en troisième, était monté d'un cran. Ils attendaient de recevoir un jeune officier et quelques aspirants. Ayant ainsi perdu certains de ses officiers mariniers les plus amarinés, son second et meilleur ami, qu'il avait dû céder pour satisfaire à d'autres besoins de la Flotte, Adam savait qu'il lui faudrait du temps pour redonner à *l'Anémone* son statut de frégate d'élite et pour souder son équipage.

Le responsable de l'arsenal avait su qu'Adam avait prévu d'aller faire une petite promenade à cheval, ne serait-ce que pour échapper à ces ordres et autres demandes incessantes qui sont le lot de tout commandant lorsqu'il a le malheur de tomber sous la patte d'un amiral. Ce responsable avait reçu deux lettres adressées à Valentine Keen, plis qui avaient été réexpédiés par le *Prince Noir* des Antilles et qui l'attendaient à Portsmouth.

Il avait dit à Adam :

— La première vient de chez son tailleur de Londres, le même que le mien. Je reconnaîtrais ce grippe-sou n'importe où. Mais on ne sait jamais – et il avait ajouté : Bon, peu importe, cela vous fera une jolie petite trotte.

Sur ce point, en tout cas, il avait raison. Son robuste cheval gris lui avait été prêté par un major fusilier, officier qui possédait tellement de montures qu'il lui faudrait servir pendant des centaines d'années pour les entretenir sans autres revenus.

Adam reprit son examen de la maison. Elle se trouvait à environ cinq miles de Winchester, et il n'y avait guère de villages alentour. Cinq miles – il se dit qu'il en aurait allègrement franchi dix fois plus.

Mais pourquoi était-il donc venu ? Admettons que Keen se doute de quelque chose, ou que Zénoria lui ait avoué la vérité. Il fallait qu'il regarde les choses en face, sans essayer de se voiler la réalité. Il l'avait possédée. Dans un moment de passion et de désespoir, alors qu'ils croyaient tous deux avoir perdu un être aimé à bord du *Pluvier Doré*.

Il l'avait possédée. Si elle s'était refusée à lui, il n'osait imaginer ce qui se serait passé. Il aurait été conduit au désastre

et aurait brisé le cœur de son oncle. Quant à elle, on en aurait dit qu'il n'y a pas de fumée sans feu. La voie de la facilité pour les menteurs et les sceptiques.

Le souvenir de la fureur qui s'était emparée de lui lorsqu'il avait entendu dans cette auberge un inconnu insulter le nom des Bolitho lui revenait souvent. Et il en arrivait chaque fois à la même conclusion désespérée : *une fraction de seconde de plus et je l'aurais tué.*

Imbécile. Rebrousse chemin tant qu'il est encore temps. Tout en se le disant, il enfonça ses éperons dans les flancs de son grison. Il repartit au trot dans la descente qui conduisait au grand portail. Les deux piliers étaient surmontés de cerfs en bronze. La famille était riche et influente, on savait que le père de Keen avait jugé que son fils était fou de rester dans la marine quand il aurait pu embrasser n'importe quelle autre carrière.

Un vieux jardinier était accroupi dans les plates-bandes, sa brouette à côté de lui. Adam le salua au passage en remontant la grande allée. Il remarqua une longue carabine de chasse posée contre la brouette. Domestiques ou pas, l'endroit devait être fort isolé. Comment une fille aussi libre que Zénoria pouvait-elle bien vivre ici après avoir connu les côtes sauvages de sa Cornouailles ?

La demeure était encore plus vaste et imposante que ce qu'il s'était imaginé. Des colonnades, un portique superbe orné de lions sculptés et autres animaux étranges, des marches d'une telle propreté qu'on aurait pu y déjeuner.

Tout cela aurait dû le faire sourire, mais il était trop crispé. En comparaison, la vieille maison grise de Falmouth avait bien pauvre allure. Ici, c'était un endroit accueillant, où l'on pouvait vivre.

Un homme chétif, tout ratatiné, sortit de nulle part et tint les rênes de sa monture tandis qu'Adam descendait de cheval.

— Donnez-lui à boire, je ne serai pas long.

L'homme acquiesça, impassible.

Adam continua de regarder la demeure pendant que le valet menait son cheval derrière le bâtiment. Il se disait que, s'il en détournait les yeux, il allait défaillir.

L'un des deux grands battants s'ouvrit vers l'intérieur et, avant qu'il ait eu le temps de s'avancer, une femme à l'allure guindée, un trousseau de clés accroché à la ceinture, l'accueillit sans chaleur.

— Capitaine de vaisseau Adam Bolitho, madame. J'ai des plis pour le commandant Keen.

Mais peut-être avait-il déjà été promu amiral ?

— Votre visite était-elle annoncée, commandant ?

— Non. Non, pas exactement.

Habitué qu'il était à voir des marins sauter sur leurs pieds au moindre de ses ordres, ce ton glacé l'avait désarçonné.

Elle restait fermement campée dans le cadre de la porte.

— Le capitaine de vaisseau Keen est absent, commandant.

Elle était sur le point de lui indiquer où il se trouvait, mais se ravisa.

— Souhaitez-vous lui laisser un message ?

Il y eut un bruit de voix à l'intérieur et il reconnut la voix de Zénoria :

— Que se passe-t-il, Mrs Tombs ?

Adam sentit son cœur battre plus vite. La gouvernante était bien nommée.

La porte s'ouvrit en grand et elle était là, le regardant fixement. Elle portait une robe à fleurs très simple et avait coiffé ses cheveux noirs en chignon. Seuls bijoux, des perles aux oreilles et un pendentif dont il se dit qu'il devait valoir une petite fortune à lui tout seul. Il ne savait pas exactement à quoi il s'attendait, mais elle ressemblait à une fillette habillée en femme. Comme si elle jouait un rôle.

— Je… je suis désolé, Mrs Keen. J'ai des lettres à déposer.

Il fouilla dans ses poches, mais se prit la manche dans le sabre court qu'il affectionnait.

— Mon bâtiment relâche à Portsmouth. J'ai pensé…

La gouvernante revêche intervint :

— Tout va bien, madame ?

— Oui.

Zénoria secoua la tête, il l'avait déjà vue le faire lorsqu'elle avait les cheveux lâchés et qu'ils ruisselaient comme une nappe de soie.

— Pourquoi cela n'irait-il pas bien ?

— Très bien, madame.

La gouvernante recula pour laisser entrer le visiteur.

— Si vous avez besoin de quelque chose…

Et elle s'éloigna sans bruit sur les dalles de marbre, ses derniers mots sonnaient comme une mise en garde.

Après quelques secondes de silence, Zénoria parla :

— Vous savez que vous n'êtes pas le bienvenu dans cette demeure, commandant.

Elle regardait autour d'elle, semblant craindre d'être entendue. Mais la maison était totalement silencieuse, comme si elle écoutait. Comme si elle observait.

— Je suis navré, je vais me retirer.

Elle recula quand il esquissa un pas dans sa direction.

— S'il vous plaît. Je ne voulais pas vous offenser. Je pensais que votre mari serait là.

Il la perdait sans remède, il ne l'avait même pas effleurée.

Elle restait étrangement calme, d'un calme presque menaçant.

— Il est à Londres, à l'Amirauté. Il sera de retour dans la soirée.

Ses yeux lançaient des éclairs.

— Vous n'auriez pas dû venir, vous le savez fort bien.

Une porte s'ouvrit puis se referma sans bruit et elle lui dit :

— Venez dans la bibliothèque.

Elle le précéda, toute droite et menue dans cette demeure qui ressemblait à une cathédrale. *La fille aux yeux de lune,* c'étaient les mots de son oncle.

Des piles de livres étaient posées sur la table. Elle lui dit, comme si la chose allait de soi :

— Ils sont tous à moi. Ils attendent que notre nouvelle maison soit prête.

Elle leva les yeux vers les hautes fenêtres, une abeille tapait contre la vitre.

— Tout le monde est si gentil avec moi, ici… mais je dois toujours tout *demander*. Je n'ai pas de voiture, on m'a dit de ne pas faire d'équitation toute seule. Il y a des voleurs de grand

chemin dans les environs, il paraît que des déserteurs rôdent non loin d'ici. Cela ressemble à un désert !

Adam revit alors le jardinier et son mousquet.

— Et quand quitterez-vous cet endroit ?

Il osait à peine lui adresser la parole.

Elle haussa les épaules. Ce qui lui infligea un nouveau coup.

— Cette année, l'an prochain, je n'en sais rien. Nous habiterons près de Plymouth. Ce n'est pas la Cornouailles, mais ce n'est pas trop loin. A dire vrai, je trouve cette existence décourageante. La plupart des membres de la famille sont à Londres, et la plus jeune sœur de Val ne veut jamais laisser le bébé seul.

Adam essayait de se souvenir de cette sœur. C'était elle qui avait perdu son mari en mer.

— Je ne vois personne. Il n'y a que lorsque Val revient que je puisse…

Elle parut se rendre soudainement compte de ce qu'elle disait et s'exclama :

— Et vous, que devenez-vous ? Toujours le héros courageux ? Le fléau de l'ennemi ?

Mais elle ne parvenait pas à s'enflammer. Adam finit par prendre la parole.

— Je pense à vous si souvent que j'en suis comme hors de moi-même.

Une ombre passa devant la fenêtre et il aperçut une jeune femme qui traversait le gazon impeccablement tondu, un bébé dans les bras.

— Il est si petit, fit-il enfin.

— Cela vous surprend, n'est-ce pas ? Vous pensiez peut-être qu'il était plus âgé – vous vous disiez qu'il pourrait être votre fils ?

Elle persiflait, mais lorsqu'il se retourna, elle avait les larmes aux yeux, de vraies larmes.

— J'aurais tellement aimé que ce soit le mien. Le nôtre !

Il entendit son cheval que l'on ramenait devant la maison. La gouvernante serait sûrement soulagée s'il partait sur-le-champ. Elle allait probablement informer Keen de sa visite.

Il posa les deux plis sur la table.

— Pour votre mari. C'est la clé qui devait me permettre d'ouvrir votre porte, mais j'ai échoué…

— À quoi vous attendiez-vous ? Que je vous accueille dans ma couche sur votre bonne mine, parce que vous obtenez toujours ce que vous voulez ?

Il ramassa sa coiffure et chassa une mèche rebelle sur son front. Il ne se rendit pas compte que la vue de ce geste familier la faisait sursauter.

— Je n'en voulais pas d'autre que vous, Zénoria.

C'était la première fois qu'il prononçait son nom.

— Je n'ai ni le droit ni le courage de vous dire que je vous aimais.

Elle tira sur un cordon de soie pour sonner.

— Partez, je vous prie.

Elle le regarda regagner la porte de la bibliothèque, elle restait immobile.

— Peut-être Dieu voudra-t-il bien nous pardonner à tous les deux, mais moi, je ne pourrai jamais vous pardonner.

La porte se referma. Zénoria ne bougea pas pendant de longues minutes, jusqu'à ce qu'elle entende le palefrenier remercier le commandant pour les quelques pièces qu'il lui avait glissées dans la main. Ce ne fut qu'à ce moment qu'elle prit un petit ouvrage dans l'une des piles et, après avoir hésité, l'ouvrit. Entre les pages, au milieu du livre, il y avait deux roses sauvages, elles étaient devenues fines comme de la soie. Il les lui avait offertes au cours de cette promenade à cheval, le jour de son anniversaire – elle dit tout haut dans la pièce silencieuse : « Et je *vous* aimais, Adam. Je vous aimerai toujours. »

Puis elle sécha ses larmes, remit sa robe en place et sortit au soleil.

Le vieux jardinier travaillait toujours sans trop se donner de peine, rien n'avait bougé sauf sa brouette et son mousquet. Au bout de l'allée, entre les piliers du portail, elle apercevait la route, déserte. Comme s'il ne s'était rien passé.

Elle entendit son enfant pleurer, la sœur de Val qui tentait de le calmer, elle qui aurait tant souhaité en avoir un.

Tout était comme avant, mais elle savait qu'elle avait tout perdu.

Bolitho s'arrêta entre les colonnades à l'entrée de la salle de bal. Il profita de ce qu'un valet l'annonçait pour accoutumer ses yeux à la lumière.

Le crieur avait la voix aiguë, personne n'avait dû l'entendre avec le tintamarre que faisaient les violons de l'orchestre et le brouhaha général. La demeure, située dans cette rue à la mode qu'était Saint James, était fort impressionnante, « noble » comme l'avait dit pertinemment Catherine. Elle était bien trop vaste pour les besoins de Hamett-Parker qui l'occupait seul. L'amiral avait perdu sa femme dans un accident de chasse, mais il appréciait certainement le faste. Bolitho avait également remarqué dans le hall une statue de marbre représentant un centurion, il savait qu'elle datait du propriétaire précédent. L'amiral Anson avait ainsi voulu rappeler le vaisseau à bord duquel il avait mis sa marque.

Des valets de pied et quelques fusiliers marins réquisitionnés en renfort essayaient de se frayer un passage à travers la foule grouillante. Il y avait là quelques tuniques rouges de fusiliers, mais les tenues bleues et blanches des marins constituaient le gros des invités. Pratiquement aucun officier en dessous du grade de capitaine de vaisseau. Quant à Sa Majesté, aucune trace. Bolitho avait entendu dire qu'il lui arrivait souvent de ne pas se rendre aux réceptions de ce genre, même si ses gens se fatiguaient à les lui rappeler.

Il observa avec un certain agacement qu'il y avait beaucoup de femmes. La plupart étaient sans doute des épouses légitimes, mais certaines, l'air effronté, le décolleté provocant, ne faisaient certainement pas partie des invités. Peu importe, personne ne faisait attention à elles. Lorsqu'un officier avait une aventure, les autres ne s'en mêlaient pas. Si Catherine était arrivée à son bras, avec l'allure qu'elle avait en de telles rares occasions, on aurait entendu une mouche voler et tous les regards se seraient portés sur elle.

Quelqu'un lui prit sa coiffure, avant de se perdre dans la mêlée. Un autre, un fusilier, lui tendit un plateau en s'approchant précautionneusement. Bolitho le regarda, l'air perplexe, et l'homme lui murmura comme un conspirateur :

— Prenez de ça, sir Richard, c'est du fameux cambusard – il était à deux doigts de lui faire un clin d'œil : Je suis fier de vous avoir servi, j'vais l'raconter aux copains !

Bolitho goûta au vin. Il était *vraiment* bon. Et, chose surprenante, bien frais.

— Je vous connais ?

Le fusilier lui décocha un large sourire, comme si pareille chose était impossible.

— Pour ça, non, sir Richard. J'ai embarqué à bord du *Benbow,* j'étais sur la dunette quand vous êtes arrivé – son visage se ferma : J'ons été blessé, vous voyez, sans quoi que j's'rais resté étendu là-bas raide mort avec tous mes camarades.

Bolitho entendit quelqu'un claquer des doigts. Se retournant, il vit un capitaine de vaisseau qu'il ne connaissait pas et qui faisait signe au fusilier de rappliquer.

Ce dernier était l'un des fusiliers de Thomas Herrick, il trouvait qu'il avait eu bien de la chance d'être seulement blessé et d'avoir survécu à ce terrible jour.

Bolitho aboya :

— Monsieur, vous ne savez donc pas vous tenir ?

Le capitaine de vaisseau découvrit les insignes de son rang avant de fondre dans la foule comme un poisson disparaît dans un étang.

Il reprit :

— Le contre-amiral Herrick était mon ami.

Le fusilier hocha pensivement la tête. Il avait vu ce capitaine de vaisseau s'empourprer puis reculer, piteux, sous l'algarade de cet homme. Encore un truc à raconter aux copains, quand il aurait regagné ses quartiers.

— J'sons au courant, sir Richard. Vous d'mand'pardon, mais j'pens'que c'étiont point conv'nable de l'expédier en Nouvelle-Galles du Sud.

Bolitho lui prit un second verre de son *fameux cambusard* et opina. Pourquoi avait-il dit : *c'était* mon ami ? N'y avait-il décidément plus aucun espoir ? Toute amitié était-elle définitivement morte entre eux ? Herrick avait toujours été un homme têtu, parfois au-delà de toute raison. Il n'arrivait toujours pas à admettre l'amour de Bolitho pour une femme qui

n'était pas son épouse. Et cela, alors que Catherine avait été la seule à rester au chevet de sa Dulcie bien-aimée lorsqu'elle se mourait du typhus. Que Catherine n'ait pas connu le même sort, cela tenait du miracle.

Par un trou dans la foule, il aperçut Hamett-Parker. L'amiral le regardait fixement ; ses yeux clairs renvoyaient la lumière des centaines de bougies, on aurait dit des éclats de verre.

Bolitho s'approcha de lui. Le fusilier avait disparu, il était allé chercher un autre plateau. Bolitho avait senti son haleine, du cognac : il avait intérêt à faire attention et à ne pas se faire prendre par un officier.

Hamett-Parker hocha la tête.

— Je savais déjà quel charisme émane de vous, sir Richard. On dirait que ce vulgaire soldat fait partie de vos admirateurs.

— Je tire toujours un grand réconfort à fréquenter des gens comme lui, sir James. J'ai vu de mes yeux ce que ses camarades et lui-même ont enduré. Lui et d'autres dans son genre me rappellent ce que nous leur devons, nous qui les commandons.

L'amiral grommela :

— Je n'en disconviens pas. Mais nous devons prendre garde à ce que la popularité ne nous fasse pas plus d'amis que l'exercice de l'autorité.

Il jeta un coup d'œil circulaire sur la foule bruyante.

— Lord Godschale en aurait été d'accord, ne croyez-vous pas ?

— Et qu'est-il devenu ?

Il voyait bien que Hamett-Parker essayait de le harceler.

— À l'heure qu'il est, il a dû faire une bonne partie du trajet jusqu'à Bombay.

L'amiral semblait indifférent, mais le ton de sa voix disait autre chose.

— Il a trouvé un emploi de la plus haute importance à la Compagnie des Indes. Je dirais même, un emploi extrêmement lucratif.

Bolitho avait peine à imaginer Godschale échanger les plaisirs de la vie à Londres pour la chaleur torride et les fièvres des Indes. Hamett-Parker continua :

— Mais je pense que ce n'est pas surprenant. On peut passer l'éponge sur une indiscrétion, pas sur un scandale politique – et le regardant d'un œil glacé : Ainsi que je vous le disais, un chef doit donner l'exemple.

— Le capitaine de vaisseau Keen était-il convié ce soir, sir James ?

Hamett-Parker esquissa un sourire.

— Non. Il est jeune marié, je veux le laisser un peu en paix.

— J'avais espéré qu'il serait promu amiral.

— *Vraiment ?*

Bolitho souhaitait que quelqu'un vienne les interrompre et mettre un terme à cette joute verbale.

— Non. Moi-même, j'ai d'abord été commodore.

Hamett-Parker devait le savoir mieux que quiconque.

Essayant de dominer sa colère, Bolitho ajouta :

— Cela fait longtemps que je connais le capitaine de vaisseau Keen. Il a été aspirant sous mes ordres. C'est un excellent officier et un homme d'honneur.

— Et il appartient à une famille puissante et fort influente, n'est-ce pas ? Je respecte l'intérêt que vous lui portez, bien sûr, mais vous devez admettre que le capitaine de vaisseau Keen doit être bien plus qu'un *excellent officier* pour hisser sa marque de contre-amiral. Il aura toutes les occasions de faire ses preuves, je vous le promets.

Un valet de pied arriva avec un seul verre sur son plateau. L'amiral le prit en disant :

— C'est bien rafraîchissant dans des circonstances comme celles-ci.

Bolitho nota qu'il buvait de la limonade. Peut-être pour mieux surveiller les bouffonneries de ses subordonnés et de ses pairs alors que vins du Rhin et de Madère coulaient à flots.

Hamett-Parker fronça le sourcil, avant de se reprendre aussi sec, car il avait aperçu Sir Paul Sillitœ. Il était fort élégamment vêtu de soie gris foncé et portait un sabre court à la hanche.

— Pardonnez-moi d'être en retard, sir James.

Autour d'eux, quelques invités firent mine de ne pas écouter. Ils n'allaient pas être déçus.

— J'étais avec le Premier Ministre – nous nous trouvions ensemble chez Sa Majesté. Finalement, le roi ne viendra pas.

Hamett-Parker le regardait d'un œil torve.

— Et qu'est-ce qu'il peut bien avoir, cette fois-ci ?

Sillitœ sourit à Bolitho pour la première fois avant de répondre :

— Sir James, nous avons reçu à l'instant des nouvelles de Talavera[1]. Le général Wellesley a remporté une grande victoire sur le maréchal Soult. La guerre est pratiquement gagnée dans la Péninsule.

Tout le monde se taisait, puis les gens se passèrent le mot, dans la demeure, et à l'extérieur. Il y eut des explosions de joie, les cris faisaient trembler les lustres comme des morceaux de glace s'entrechoquant.

Hamett-Parker hocha la tête.

— Cela est arrivé plus tôt que prévu.

Il restait impassible.

Sillitœ prit un verre de vin, souriant toujours.

— Voici l'occasion de fêter votre nomination, sir James. Félicitations ! – puis se tournant vers Bolitho : Et c'est un grand moment pour vous également. Sans vous et vos marins, pas un soldat n'aurait posé le pied sur le sol ennemi !

— Nous allons souper incessamment, le coupa Hamett-Parker. Tout le monde n'en est pas, prévenez les convives !

Comme l'amiral s'en allait pour aller jouer les hôtes, mais d'assez mauvaise grâce, Sillitœ dit d'un ton léger :

— Vous êtes venu seul, sir Richard ?

Ses yeux acérés ne manquaient rien.

— Je suis venu parce que Lady Catherine a insisté.

Sillitœ hocha imperceptiblement la tête.

— Cela me paraît sage. Il y a des jours où la discrétion est plus utile que toute une escadre.

Bolitho se sentit soudain très las.

— Je ne puis attendre. Je vais m'excuser.

---

1 Bataille qui eut lieu les 27 et 28 juillet 1809, en Castille, mais Wellesley, fait vicomte de Wellington de Talavera, fut contraint de se retirer au Portugal. (Toutes les notes sont du traducteur.)

— Nous nous reverrons très bientôt, répondit Sillitœ en haussant les épaules. Nous allons avoir tous deux du travail maintenant que Wellesley a balayé son vieil adversaire.

— De quoi s'agit-il ?

Il avait envie de se retirer, mais il voulait savoir.

— Prodiguez-moi vos conseils, sir Richard, et je les transmettrai au duc de Portland. Les Français veulent étrangler notre commerce – nos lignes de communication vitales, si vous préférez.

— J'ai lu les comptes rendus de leurs dernières attaques. Si nous n'avions pas capturé le contre-amiral André Baratte, j'aurais volontiers vu sa main derrière tout cela.

Sillitœ sourit doucement.

— Vous êtes très perspicace. Mais nous avons libéré Baratte pour l'échanger contre Lord Derwent qui a été fait prisonnier en Espagne. Comprenez-vous ? Vous venez tout juste de rentrer en Angleterre et vous manifestez tout votre talent – il eut un large sourire, cette fois-ci : Surtout à mon profit !

Il sortit sa montre et étouffa un bâillement.

— Ma voiture m'attend. Si vous le voulez bien, je vous ramène à Chelsea. Nous serons plus tranquilles pour causer.

Lorsqu'ils arrivèrent en vue de la Tamise, la rue était noyée sous une averse. Sillitœ ne perdit pas de temps et interrogea Bolitho sur ce qu'il pensait de ces menaces contre le trafic marchand.

— Je suis tout ouïe, sir Richard, je suis impatient de bénéficier de votre science. Vous me donneriez cinq cents ans que je ne ferais pas encore un marin digne de ce nom !

Bolitho ruminait, songeant à la bêtise de ceux qui avaient décidé d'échanger Baratte contre un vague aristocrate anglais. Baratte avait acquis sa réputation lorsqu'il n'était que capitaine de frégate. Il avait été promu commodore, puis contre-amiral. On avait essayé à maintes reprises de le capturer au combat, sans succès. C'était le *Tybalt* de Bolitho qui avait finalement réussi dans cette entreprise. On disait de Baratte qu'il détestait l'Angleterre au moins autant qu'il aimait son propre pays. Et maintenant, il avait disparu, sans doute bien mieux informé des

forces et faiblesses de son ennemi qu'avant sa capture. Sillitœ reprit :

— Nous tenons le cap de Bonne-Espérance, essentiellement grâce à vous. Cela devrait suffire ?

Bolitho revoyait dans sa tête les routes commerciales, celles qui venaient des Indes et des Antilles, puis jusqu'à la Nouvelle-Galles du Sud, où la colonie grossissait de jour en jour. Baratte pouvait sans difficulté s'emparer de tout bâtiment à partir du moment où il en avait décidé ainsi. Mais il lui fallait une base, un endroit où faire aiguade et réapprovisionner ses bâtiments, décharger ses prises. Pas question de paresser comme de vulgaires pirates qui pillent et tuent au hasard de leurs rencontres. Il répondit enfin :

— Nous aurions besoin d'une escadre légère, rapide, une flottille même. Six frégates, un commandant compétent…

Voyant la réaction de Sillitœ, il ajouta :

— Oui, *je sais,* autant demander la lune. Mais sans stratégie précise, nos pertes vont empirer et Leurs Seigneuries seront obligées finalement d'envoyer d'avantage de vaisseaux, peu importe qu'on en ait un besoin plus urgent dans nos eaux.

Il détourna le regard vers la fenêtre, il aurait préféré que Sillitœ fût assis à sa droite. Son œil le picotait, il avait envie de le frotter, même en sachant que cela ne le soulagerait guère. Il reprit :

— Tout comme Baratte, j'imagine que, dans le fond, je suis toujours resté le commandant d'une frégate que j'étais. J'en ai commandé trois. Cela dépasse tout ce que l'on peut imaginer.

— Vraiment ? Et *L'Hirondelle ?*

Il se raidit.

— C'était une corvette, à peine aussi grosse qu'un sixième-rang.

Comme Hamett-Parker, Sillitœ s'était livré à quelques recherches.

— Je vois.

Bolitho poursuivit :

— Nous avons nos croisières de lutte contre la traite, devant Bonne-Espérance et Freetown. Leur aide pourrait être

précieuse, ne serait-ce qu'en interrogeant les négriers quand on les attrape.

Cela lui rappelait Tyacke. Un marin exceptionnel, un homme qui vivait en solitaire depuis qu'il avait été défiguré, capable pourtant d'inspirer le respect et même une sorte d'affection à ceux qui servaient sous ses ordres. Ce jour-là, alors qu'ils étaient aux portes de la mort, le plus endurci des survivants n'avait pu s'empêcher de rendre grâces au Ciel à la vue de la *Larne*.

— C'est l'une des choses, reprit Sillitœ, que j'apprécie chez vous. Vous ne rejetez jamais une idée avant de l'avoir soigneusement examinée. Vous l'explorez, comme seul un officier de métier peut le faire. Notre tout nouveau lord de l'Amirauté n'est pas encore prêt à se laisser fléchir. Mais il faudra bien qu'il y vienne.

— Pourquoi Lord Godschale a-t-il quitté ses fonctions ?

Sillitœ répondit avec une certaine froideur :

— Vous aussi, vous savez vous montrer direct. Godschale, je pense que vous le savez, aimait bien les femmes. Mais il n'était ni constant ni prudent. Il compromettait une dame de qualité, avant de l'abandonner pour une autre. Pour son malheur, l'une de celles qu'il a négligées était l'épouse d'un membre de la Chambre des lords. Je ne peux pas vous en dire plus.

— Il risque de ne pas trop aimer Bombay.

Sillitœ, dissimulé dans l'ombre, se tourna vers lui.

— Cela me semble évident.

Il faisait fort sombre lorsqu'ils atteignirent la maison, mais la pluie avait cessé et quelques étoiles brillaient déjà entre les nuages.

— J'ai une faveur à vous demander, Richard.

Bolitho avait déjà une main sur la poignée.

— Oui ?

— Vous aurez besoin d'un bon aide de camp lorsque vous aurez reçu votre affectation, maintenant que le jeune Jenour est apprenti commandant. Je crois que j'ai ce qu'il vous faut.

On aurait dit qu'il souriait dans l'obscurité.

— Mon neveu, pour être précis. Pour le moment, il est lieutenant de vaisseau à bord de ce vieux *Canopus*. Son bâtiment va entrer en réparations de longue durée dans le Nord.

— Il faudrait d'abord que je le voie.

— Naturellement, je vais m'en occuper. Il ne fait pas partie de ces jeunes blancs-becs assez suffisants… il est intelligent et a reçu une meilleure éducation que beaucoup de ceux qui portent l'uniforme bleu marine.

— Je ne peux rien vous promettre.

Penser que Sillitœ pouvait avoir un neveu ou même une famille était assez étrange. Catherine lui avait dit qu'il avait connu feu son mari, le vicomte Somervell. Dans quelles circonstances, il se le demandait. Le jeu, le duel, conversations à bâtons rompus ? N'importe lequel de ces sujets mène en général aux autres. Mais pas Sillitœ, non, il était trop habile, trop secret.

Il regardait la maison plongée dans l'ombre.

— Mes hommages à Lady Catherine. Quel dommage qu'elle ne soit pas chez elle – puis, tapant sur le toit de sa voiture : En route !

Bolitho passa la main sur son œil. Il avait toujours fait confiance à l'intuition de Catherine lorsqu'il s'agissait de jauger les gens. Attendons de voir, lui avait-elle dit. Concernant Sillitœ, le conseil était judicieux.

La gouvernante lui ouvrit la porte et lui dit :

— J'ai disposé le couvert pour vous, sir Richard.

— Merci, mais je n'ai pas d'appétit. Je vais regagner notre chambre.

Notre chambre. Il referma la porte derrière lui et contempla leur petit paradis, la chemise de nuit qu'elle portait si souvent lorsqu'elle se mettait au lit car elle savait qu'il l'adorait. On sentait l'odeur de son parfum, c'était comme si elle allait arriver d'un moment à l'autre.

Il s'approcha de la fenêtre en entendant une voiture ralentir au coin de la rue, mais elle dépassa la maison. Ils n'avaient été séparés que parce qu'elle avait craint qu'on ne le blâme de ne pas s'être rendu à cette réception. Hamett-Parker apprendrait qu'il s'était éclipsé assez tôt, on lui rapporterait qu'on l'avait vu avec Sillitœ. Il se débarrassa de sa lourde vareuse et

l'abandonna sur le dossier d'une chaise, et sourit en songeant qu'Ozzard aurait trouvé ces façons de faire indignes.

Il resta là à contempler les ombres dansantes jetées par une chandelle solitaire. Il la voyait s'agenouiller près de lui, ou étendue à ses côtés, les cheveux défaits sur l'oreiller, quand elle l'attendait, sans honte aucune, fière même de ce corps qu'il allait explorer jusqu'au point où il ne pourrait plus attendre.

Il s'endormit bientôt et, même ainsi, elle était avec lui.

V

PAS DE SECRETS

En cette mi-août de l'an 1809, l'attitude générale de la population anglaise était un mélange d'apathie et de désintérêt, sauf pour ceux qui avaient un être cher en mer ou dans l'armée. Après les victoires de Wellesley dans la Péninsule, succès qui lui avaient valu de recevoir du roi le titre de duc de Wellington à son retour en Angleterre, leur véritable ennemi, la France, semblait soudain bien lointain. Il n'y avait guère que dans la Cité de Londres, dans les établissements financiers ou les compagnies d'assurance que l'on avait conscience des graves dommages causés au commerce et au trafic maritime.

Bolitho s'était rendu à deux reprises à l'Amirauté. Il y avait été accueilli par quatre de Leurs Seigneuries, deux officiers et deux civils. La placidité qui, en apparence, régnait à l'Amirauté le laissait un peu ébahi, alors qu'il en sortait chaque semaine des centaines d'instructions et ordres divers destinés aux escadres ou aux bâtiments isolés, ordres qui la plupart du temps étaient obsolètes compte tenu du délai qu'ils mettaient à leur parvenir.

Lorsqu'il avait retrouvé Catherine, il avait été troublé par sa réticence à parler de sa visite chez Zénoria. Il avait tout de même réussi à comprendre que la jeune femme n'en pouvait plus dans la famille de Keen, qu'elle étouffait sous leurs assauts de gentillesse. Et lorsqu'ils avaient reçu une invitation à se rendre au baptême dans le Hampshire, il avait senti que Catherine s'assombrissait davantage.

Il savait que l'incertitude sur sa future affectation la troublait : l'état de santé de Collingwood qui s'aggravait ouvrait pour la première fois une possibilité en Méditerranée. Pourtant,

l'Amirauté – et d'aucuns ajoutaient, le roi soi-même, dont la santé mentale se détériorait chaque jour – refusait toujours à Collingwood de rentrer comme il le souhaitait.

Il avait évoqué ce baptême avec Catherine et avait senti plus fortement encore que quelque chose n'allait pas.

Elle avait fini par venir se blottir à ses pieds, le visage dissimulé derrière sa chevelure.

— Val est fou de joie. Il tient à inviter tous ses amis, enfin tous ceux qui seront en Angleterre à ce moment-là – il sentit qu'elle hésitait lorsqu'elle ajouta : Y compris Adam.

— C'est peu probable, Kate. *L'Anémone* est à court d'équipage, j'imagine. Il va être obligé d'aller à l'intérieur des terres pour trouver du monde. Quand on commande une frégate, on n'est jamais aussi bien qu'en mer et loin des amiraux !

— Dans ce cas, j'en rends grâces à Dieu, lui avait-elle répondu – puis, levant les yeux vers lui : Je sais que tu l'aimes comme un fils, et j'ai l'impression de trahir en te disant ce que je te raconte. Mais c'est mon devoir, nous nous sommes juré depuis le début qu'il n'y aurait pas de secret entre nous.

Bolitho l'avait écoutée sans l'interrompre. Ce qu'elle avait discerné sur le visage d'Adam le jour du mariage de Val à Zennor ; comment elle avait eu vent de ses visites à Falmouth ; l'esclandre qui s'était produit dans un relais de poste lorsqu'Adam avait provoqué un inconnu sous prétexte qu'il insultait la famille Bolitho, mais il s'était contenté de souffler la flamme d'une bougie devant de nombreux témoins. Zénoria lui avait également dit qu'Adam était venu la voir peu de temps avant, qu'il avait fait toute la route à cheval de Portsmouth où *l'Anémone* avitaillait.

Bolitho lui avait caressé les cheveux pour la calmer, mais il était tout perturbé. Comment avait-il fait pour ne rien remarquer, au cours de leur longue traversée au retour des Antilles ?

Ne voyait-il décidément que ce qu'il avait envie de voir ? Son neveu s'était toujours montré impétueux, du jour où il avait embarqué, jeune aspirant efflanqué. Il n'avait jamais imaginé qu'il pourrait ressembler à son frère Hugh. Et pourtant… Hugh

avait toujours eu le sang chaud, incapable de mettre un mouchoir sur ses rancœurs. Le commandant James, leur père, disait de lui que c'était une mauvaise engeance, mais il y avait sans doute autre chose.

Puis Catherine s'était exclamée :

— Il faut que Zénoria ait une maison bien à elle, un endroit où elle pourra être elle-même. Elle est jeune, Richard chéri, mais ce qu'elle a vécu lui a donné envie de mordre la vie à pleines dents et cela, la famille de Keen ne peut le comprendre !

Le jour du baptême arriva et, comme convenu, ils se rendirent à la grande demeure où de nombreux amis tant du pays que de Londres étaient venus saluer l'enfant prénommé Perran Augustus. Augustus était le prénom du père de Keen. Il n'y avait pas suffisamment de place dans la petite église du village pour accueillir tout le monde, mais on avait prévu dans les jardins assez de victuailles et de boissons pour nourrir un régiment.

Bolitho avait promis de ne pas laisser soupçonner à Zénoria qu'il connaissait une part de son secret. Si Valentine Keen découvrait un jour la vérité, ou s'il avait seulement vent de rumeurs, personne ne pouvait imaginer comment tout cela se terminerait.

Les festivités donnèrent lieu à plusieurs incidents, tous insignifiants pris séparément, mais assez gênants pour qu'ils reprennent avec soulagement la route de Chelsea le jour même. Le premier avait éclaté lorsque l'on avait exposé les nombreux cadeaux apportés par les invités, certains de grande valeur ou offerts par des membres de la famille, d'autres émouvants par la gentillesse qu'on y devinait. Par exemple, un petit cheval de bois joliment sculpté et accompagné d'une carte de la main d'Ozzard, attestant que c'était l'œuvre d'Allday. Lorsque Bolitho et lui étaient arrivés, Keen les avait présentés comme « les deux hommes qui m'ont sauvé la vie à un moment où je me croyais perdu ».

La chose s'était produite avant que tout le monde se dirige vers l'église. Une porte était restée ouverte et Bolitho avait surpris le père de Keen, visiblement furieux.

— Parfois, je me dis que tu es un fieffé imbécile ! Tu es certainement capitaine d'un vaisseau du roi, tu es brave – mais as-tu une cervelle ? En tout cas, il ne te reste plus rien de celle que tu as reçue en naissant !

Catherine avait essayé de tirer Richard par le bras, néanmoins Bolitho avait entendu la suite :

— Pourquoi ne pas rester ici, le temps que ce garçon grandisse, hein ? J'aimerais me dire qu'il prendra ma suite à la Cité, ou qu'il se fera avocat. Je n'ai pas envie de découvrir un jour son nom sur les listes de morts ou de disparus !

Ce qui avait déclenché cet éclat, c'était le cadeau qu'avait choisi Keen pour son petit garçon : un joli poignard d'aspirant « que tu porteras fièrement un jour ». Lorsque Keen le leur avait montré, Bolitho avait remarqué l'air désespéré de Zénoria qui avait jeté un coup d'œil furtif à Catherine, sans doute sa seule véritable amie.

Il continuait d'agiter de sombres pensées. Il revoyait encore Adam quand il l'avait surpris en train de boire plus que de raison dans sa chambre, pendant la traversée du retour. Et dire que cela faisait à peine deux mois ? *J'aurais dû m'en rendre compte, j'aurais dû le secouer*.

Puis il y avait eu une autre anicroche, prévisible celle-là. Une femme s'était approchée de Bolitho puis, après avoir lancé un regard de défi à Catherine, lui avait dit en parlant trop fort :

— J'ai pris le thé à Londres avec votre épouse voici quelques jours, sir Richard. Ce fut très agréable.

Elle s'était violemment empourprée lorsque Bolitho lui avait répondu, fort calme :

— Agréable pour vous, si vous me permettez.

Il avait remarqué la tête que faisaient certains invités qui se donnaient des coups de coude, mais ceux qui venaient des villages alentour avaient montré un plaisir évident à voir pour la première fois de leur vie Richard et Catherine ensemble.

— Ma chère, avait dit Catherine à l'indiscrète, laissez-le donc tranquille ! Et laissez les autres faire leur sale besogne !

Un inconnu avait alors crié dans la foule : « Un hourra pour Dick et sa belle dame ! »

Il avait tout l'air d'un marin, sans doute avait-il servi sous ses ordres dans le temps. Comme un fantôme qui se serait dressé au milieu de tous ceux qui ne le reverraient plus jamais.

Lorsqu'ils furent dans leur voiture, avec Allday assis en face d'eux et qui s'était assoupi sur-le-champ en exhalant une forte odeur de rhum, Catherine lui avait demandé à mi-voix :

— Serons-nous bientôt fixés ?

Bolitho lui serra le bras, elle n'avait pas besoin de lui en dire plus. C'était toujours ainsi, cette menace permanente, chaque heure et chaque jour dont il fallait essayer de profiter.

— Je pense que oui. Sir Paul Sillitœ m'a parlé d'un nouvel aide de camp et j'en déduis qu'il en sait plus qu'il ne veut bien le dire.

— Tu vas prendre son neveu ?

— Je ne sais pas. Parfois, mieux vaut ne pas connaître trop bien les gens et ne pas se soucier d'eux d'une façon qui pourrait les blesser et même leur être nuisible – il hésita un peu : Nous avons trop parlé de l'océan Indien pour que ce soit simple coïncidence. Une campagne éclair pour mettre fin à ces attaques constantes contre nos navires de commerce.

— Cela veut dire que tu pourrais retourner au Cap ?

Ils restèrent silencieux, revivant le cauchemar qu'avait été leur naufrage. Bolitho reprit :

— Mais cette fois-ci, ce sera à bord d'un vaisseau du roi. Nous donnerons cent milles de tour au récif !

Elle se serra plus fort contre lui et lui dit :

— J'aimerais tant partir avec toi, quel que soit l'endroit où ils t'envoient.

Il regardait les maisons défiler dans les lueurs rouges du couchant, se demandant combien de marins et d'amiraux en herbe avaient parcouru cette route avant lui.

— Un ami que j'ai à l'Amirauté m'a appris qu'Adam allait recevoir l'ordre d'appareiller sous peu. Il pense qu'on l'envoie à Gibraltar.

Il revoyait l'expression qu'avait eue Adam en lui disant, l'an passé : « Pour mon dernier anniversaire, une femme m'a embrassé. » Il aurait dû comprendre lorsque, en réponse à l'une de ses questions, Adam lui avait dit que personne ne la

connaissait. Déjà à cette époque, il devait se sentir déchiré. Mais cela deviendrait bien pis s'il n'arrivait pas à maîtriser ses sentiments. Il ajouta :

— Je vais lui parler, Kate, dès que cela me paraîtra sans risque.

Elle s'était endormie contre son épaule.

Trois jours après le baptême, Bolitho reçut la convocation de l'Amirauté qu'il attendait.

Catherine avait insisté pour l'accompagner et Bolitho s'était surpris lui-même en ne protestant pas. Si son devoir devait les séparer, il voulait profiter de chaque instant qu'il pouvait passer avec elle.

Il faisait beau et chaud, des gens se promenaient sur les places bordées d'arbres.

Bolitho la regarda descendre les marches, Sophie sur les talons.

— Eh bien, mon chéri ? Trouves-tu que cela me va ?

Elle portait une robe bleu foncé, presque la couleur de sa vareuse, et elle aussi avait aussi des galons dorés.

— L'épouse de l'amiral, ou, en tout cas, sa femme !

Elle ouvrit l'éventail qu'il lui avait rapporté de Madère et se cacha à demi derrière lui, ce qui donnait davantage d'éclat à ses yeux. Et sous l'éventail, on ne voyait plus que sa poitrine se soulever doucement, trahissant son émotion.

Il la prit par les épaules.

— Je n'ai jamais été plus fier de toi.

Mais, arrivé à l'Amirauté, il ne put manquer de remarquer les regards qu'on leur jetait, ce qui le rendit soudain plus méfiant.

Se penchant un peu, il l'embrassa dans le cou en lui murmurant un seul mot : *ensemble*. Puis il remit sa coiffure et grimpa les marches.

On ne le fit pas attendre ; il fut accueilli par le même lieutenant de vaisseau que la première fois. Inutile de se demander pourquoi on ne l'avait pas avisé de la libération de Baratte lors de sa dernière visite. Était-ce un simple oubli, ou craignait-on qu'il fasse un esclandre ?

Étaient assis au bout de la table l'inspecteur de la marine, un gros amiral congestionné, deux autres lords de l'Amirauté, Hamett-Parker et son secrétaire. Comme Bolitho l'avait prévu, Sillitœ était là, un peu à l'écart, impassible.

Hamett-Parker haussa le sourcil, tic qu'il avait déjà pendant le procès de Herrick devant la cour martiale.

— Vous avez fait vite, sir Richard.

L'un des amiraux que Bolitho ne connaissait pas déclara :

— De la part de ce conseil, je tiens à vous remercier pour votre patience et pour l'aide inappréciable que vous nous avez apportée depuis votre retour à Londres. Votre expérience, pas seulement dans l'art de la guerre, mais également dans les opérations que vous avez eu à conduire avec l'armée, vous désigne tout naturellement pour cette mission.

Ils opinèrent tous du bonnet, à l'exception de Hamett-Parker.

L'orateur poursuivit.

— A en croire ce que nous dit Sir Paul Sillitœ, nous comprenons que vous songez à une force de, disons, huit frégates ? Cela, bien entendu, est absolument hors de question.

Bolitho songeait à Godschale. *On ne peut pas tout faire.*

Il posa un coude sur le bras de son fauteuil et effleura son œil. Il n'était pas retourné voir le chirurgien. Avait-il accepté l'idée que c'était désormais sans espoir ?

— L'armée se rassemble au Cap, sir Richard. Vous êtes d'assez haut rang pour l'aider dans son action, sans nécessairement devoir appliquer sa stratégie. Le gouvernement de Sa Majesté britannique a en effet l'intention d'envahir l'île française de Maurice. Mais, auparavant, nous devons retrouver les forces navales ennemies au milieu de cet océan et les détruire.

Bolitho dit brusquement :

— Personne ne peut y arriver sans bâtiments.

— Des frégates, et peut-être aussi, quelques petits bâtiments, commenta Hamett-Parker.

— Oui, répondit Bolitho en le regardant. Sans cela…

Hamett-Parker réagit aussitôt :

— Il existe une frégate neuve, la *Walkyrie*. Elle vient d'être admise au service et se trouve à Plymouth. Son commandant est cornouaillais comme vous, compléta-t-il avec un petit sourire, rien de moins !

Bolitho avait entendu parler de cette frégate d'un nouveau type. Elle avait été conçue comme une réalisation expérimentale et était destinée à se mesurer aux frégates de l'ennemi, de plus fort tonnage. Ces mêmes frégates qui, à leur tour, avaient été copiées par un nouveau concurrent, la marine américaine. Plus grosse que toutes les frégates en service dans la Flotte, la *Walkyrie* portait quarante-deux pièces, mais on disait qu'elle était plus rapide et plus manœuvrante que les vaisseaux de trente-huit, tels que *l'Anémone*.

Hamett-Parker poursuivit :

— Capitaine de vaisseau Aaron Trevenen, le connaissez-vous ?

— J'en ai entendu parler.

Hamett-Parker plaqua ses paumes l'une contre l'autre, un geste qu'il affectionnait.

— Décidément, voilà encore un exemple de vos appréciations lapidaires sur un homme valeureux ?

— Voilà plusieurs mois, intervint Sillitœ – j'ai l'impression que cela fait des années –, nous nous sommes rencontrés à la résidence de Godschale, sur le bord de la Tamise. Vous vous souvenez peut-être que Lady Catherine m'avait réprimandé car…

— Pas de remarques d'ordre personnel ici, sir Paul ! coupa Hamett-Parker.

Sillitœ fit comme s'il n'avait pas entendu et reprit un peu plus fort :

— Réprimandé, donc, pour vous avoir chargé, sir Richard, d'une nouvelle mission assez difficile. J'avais répondu que nous n'avions personne d'autre, que personne n'était plus qualifié ni meilleur que vous pour faire ce qu'il y avait à faire. Après la terrible expérience qu'elle a vécue lors de la perte du *Pluvier Doré,* je suis certain qu'elle serait, cette fois, d'accord avec moi.

Hamett-Parker ravala sa rage.

— Je vais faire tenir à la *Walkyrie* les ordres qu'il convient. Vous prendrez passage à son bord avec votre état-major, Trevenen sera l'officier le plus ancien de votre future flottille. Je vous ferai savoir ce que je considère comme nécessaire au cas où…

— Si je dois diriger cette affaire contre Baratte, lui répondit Bolitho…

Il vit sursauter deux de ses interlocuteurs. Ignoraient-ils décidément ce qui se passait et ce à quoi il fallait s'attendre ?

— … c'est moi qui *vous* en informerai, sir James.

Il salua et se dirigea vers la porte. Sillitœ le suivit, comme il s'y attendait.

Une fois dehors, Bolitho lui dit :

— J'ai bien peur d'avoir abordé un sujet que j'aurais préféré éviter.

— Je suis convaincu de ce que j'ai déclaré. Les marins vous respectent, vous avez su gagner leur cœur. Ils savent que vous ne les trahirez pas pour le plaisir de courir après votre gloire et que vous ne sacrifierez pas leur vie sans bonne raison.

Il observait le profil de Bolitho, on sentait à voir ce visage tanné qu'il était sensible autant aux arguments qu'aux sentiments qu'il exprimait. Il insista.

— Si c'est réalisable, vous le ferez. Sinon, nous serons obligés de reprendre les choses de zéro – et, presque indifférent : A ce moment-là, le roi sera devenu complètement fou. Plus important encore, certains n'auront plus peur de le dire !

Ils s'arrêtèrent dans l'escalier sous une haute fenêtre. Sillitœ suivait ce qui se passait en bas et dit :

— Si vous saviez comme je vous envie, Richard. Je ne vous envie qu'à cause d'elle.

Bolitho aperçut Catherine, elle s'abritait les yeux pour regarder par la vitre, on aurait cru qu'elle avait entendu ce que venait de dire Sillitœ.

Lequel éclata de rire.

— Allons, n'ayez pas de ces pensées ! – puis, redevenant sérieux : Bon, parlons de votre nouvel aide de camp.

Bolitho l'écoutait à peine.

— Nous allons rentrer à Falmouth – il frissonna : Si vous saviez combien je déteste ces lieux, les gens sont figés dans le passé – et, sans ciller : Envoyez-le moi à Falmouth avec un mot d'introduction.

Sillitœ l'observait, l'air amusé :

— Est-ce tout ? Eh bien, je m'en occupe.

Il suivit des yeux Bolitho qui descendait les marches et crut le voir trébucher dans un virage. Il le héla :

— Si vous retrouvez Baratte, n'hésitez pas, *tuez-le* !

Mais il avait disparu.

Un peu plus tard, en repensant à cette scène, Bolitho se dit que cela résonnait comme un conseil d'ami.

Debout près des portes grandes ouvertes, Bolitho regardait le jardin et le verger. La brise de mer qui lui rafraîchissait le visage embaumait la rose.

Encore quelques jours, et il lui faudrait prendre le chemin de Plymouth. Il sentait la présence de Catherine qui, installée au coin de la cheminée, l'observait. Elle avait essayé de lui cacher les préparatifs qu'elle faisait de son côté avant leur séparation : des chemises neuves qu'elle avait achetées à Londres, du vin de la boutique de St James's Street et qu'elle avait fait expédier directement à Plymouth. Ozzard s'occupait des coffres, vérifiait tout, impassible comme toujours. Il était ainsi, songea Bolitho, depuis que le vieil *Hypérion* était parti par le fond. Un homme hanté par quelque chose, et pourtant, dans la chaloupe après leur naufrage, il s'était montré d'une force de caractère surprenante, assistant un mourant, rationnant eau et nourriture, cherchant à repérer le mutin qui s'était dissimulé parmi eux.

— Et John Allday ?

Bolitho se tourna vers elle. On aurait cru qu'elle lisait dans ses pensées.

— Il ne restera pas à terre. Et son mariage, si mariage il doit y avoir, attendra notre retour.

— Je suis soulagée. Je me sens toujours rassurée quand il est près de toi.

Ses yeux sombres étaient pleins de questions tues, comme lorsqu'elle l'avait trouvé en train de lire la liasse d'ordres qu'il avait reçus de l'Amirauté.

— Cela va être dur pour toi ?

Bolitho vint s'asseoir près d'elle et lui prit la main, celle qui portait ce bel anneau de diamants et de rubis. Il le lui avait passé au doigt juste après le mariage de Keen à Zennor, dans la petite église à la sirène.

— Je vais avoir la *Walkyrie,* on va également me donner *Triton*.

— C'était le bâtiment de Baratte ?

— Oui. Cela risque de le pousser à tenter des choses insensées.

Il effleura l'anneau, à l'endroit où elle avait porté l'alliance de Somervell.

— Il faut que je te demande quelque chose, Richard. Tu n'aimes pas trop le capitaine de vaisseau Trevenen ? Et tu vas avoir besoin de t'appuyer sur lui.

Il haussa les épaules.

— Nos chemins se sont croisés de temps à autre. Son père a servi dans le temps avec le mien – je suppose que cela a un rapport. C'est bien le genre de commandant que je m'attendais à voir choisir par Hamett-Parker.

Il leva la tête pour contempler ses yeux, sa bouche.

— Mais j'aurai aussi *l'Anémone,* si Leurs Seigneuries sont assez bonnes pour me la donner.

Il vit que cette nouvelle la soulageait.

— Il a besoin de toi, Richard.

Il lui répondit en souriant :

— Nous verrons.

On entendit des bruits de voix et Grâce Ferguson entra, soucieuse comme à l'accoutumée de ne pas les déranger.

— Il y a là un officier qui souhaite vous voir, sir Richard.

Catherine mit la main sur sa poitrine et murmura :

— Il vient de l'Amirauté ?

— Un lieutenant de vaisseau, répondit Mrs Ferguson, un certain George Avery.

Bolitho lâcha la main de Catherine et se leva.

— Le neveu de Sillitœ.

— Est-ce bien pertinent ? lui demanda-t-elle. Et si c'était une ruse, avoir à sa main un aide de camp qui connaîtrait tous tes secrets ?

Il lui sourit.

— Mais non, Kate chérie. S'il ne fait pas l'affaire, je le renverrai à la Flotte du Nord – et à la gouvernante : Faites-le entrer.

— Tu vas tant leur manquer, lui dit Catherine, ils t'aiment tellement.

Il se détourna, son œil le picotait.

— Je préfère ne pas y penser.

L'officier arriva. Il avait visiblement emprunté plusieurs voitures pour venir, il était couvert de poussière et ses vêtements étaient tout froissés.

Bolitho le surprit en annonçant :

— Je suis Richard Bolitho. Et voici Lady Catherine Somervell.

Il se dit que cela devait décontenancer Avery, peu habitué à ces manières. Cet officier général si célèbre, simplement vêtu d'un pantalon et d'une chemise, et qui ressemblait à un jardinier plus qu'à un amiral, chevalier du Bain en prime, s'il vous plaît.

— Asseyez-vous, Mr Avery, je vous en prie. On va vous servir un rafraîchissement.

Sans avoir besoin de la regarder, il entendit Catherine se diriger vers la porte.

— Je m'en occupe.

— Asseyez-vous.

Il s'écarta légèrement pour éviter que les derniers rayons du soleil couchant ne lui irritent l'œil. Avery n'était pas exactement tel qu'il se l'était imaginé. Grand, les cheveux poivre et sel, il semblait assez âgé pour un officier de son grade, en tout cas, certainement plus âgé qu'Adam. Sillitœ lui avait envoyé une lettre d'introduction comme promis, mais, conformément à son habitude, Bolitho l'avait gardée pour la lire après l'entretien. Il voulait d'abord se forger sa propre opinion.

— Racontez-moi votre vie.

L'officier regardait la pièce, s'imprégnant de cette histoire, les portraits, les vieux livres que l'on apercevait par la porte de la bibliothèque. Il avait le visage marqué, comme quelqu'un qui a traversé bien des épreuves et ne peut oublier.

— J'ai servi comme second lieutenant à bord du *Canopus,* sir Richard.

Il avait une voix de basse assez profonde, avec un très léger accent. Originaire de l'ouest, sans doute du Dorset.

Il essayait de se détendre, un muscle après l'autre, mais ne pouvait réprimer sa curiosité, comme s'il était encore tout surpris de se retrouver là.

— Le *Canopus* a besoin d'un sérieux carénage, sir Richard. La moisissure et le blocus, ce pauvre vieux a beaucoup souffert.

— Et auparavant ?

Lorsqu'il répondit, Bolitho reconnut tout de suite chez lui un certain désespoir.

— J'étais embarqué à bord d'une goélette, *La Jolie,* prise aux Français deux ans plus tôt. Nous étions en croisière dans le golfe de Gascogne lorsque nous nous mîmes en chasse d'un navire de commerce hollandais qui faisait cap droit sur la terre. Nous utilisions souvent cette tactique car *La Jolie,* de construction française, n'éveillait pas les soupçons.

Il ajouta amèrement :

— Avec nos pièces de faible calibre, que pouvions-nous faire ? – il semblait revoir la scène : J'étais second, le commandant était également lieutenant de vaisseau. Je l'aimais bien, mais…

— Mais ?

Avery le regarda dans les yeux et Bolitho se rendit compte qu'il avait des yeux dorés, très clairs, comme un chat sauvage.

— Je pense qu'il était irresponsable, sir Richard.

Bolitho s'effleura l'œil sans y penser. *La Jolie*. Ce nom ne lui disait rien. Il aurait peut-être dû lire la lettre de Sillitœ.

Avery s'était tu, s'attendant à être interrompu, une réprimande peut-être, pour avoir osé critiquer son commandant, même s'il était très jeune à l'époque.

— Nous avons logé deux boulets dans la coque du hollandais et il est venu dans le vent. Le patron croyait sans doute que nous étions plusieurs.

Son visage s'était figé.

— Et c'était vrai. L'autre était une corvette française, elle est sortie de derrière une pointe, toutes voiles dehors. Nous n'avions aucune chance. Nous étions déjà au près, au vent de la terre, mais tout ce que mon commandant a trouvé à dire, c'est : « On en aura deux pour le prix d'une. » Ce sont les derniers mots qu'il a prononcés sur cette terre, un boulet l'a coupé en deux alors qu'il faisait un geste de défi en direction de l'ennemi.

Il se tut un long moment, avant de reprendre :

— La corvette a fauché notre pont, de l'avant à l'arrière. Les hommes tombaient, mouraient. J'entends encore les hurlements, ceux qui suppliaient. Puis j'ai été touché à mon tour. Allongé sur le pont, j'ai vu nos gens amener les couleurs. S'ils avaient continué à se battre, ils se seraient fait tuer.

— Si vous n'aviez pas été blessé, lui demanda Bolitho, leur auriez-vous donné l'ordre de le faire ?

Avery était sur les charbons ardents, il le voyait bien. Il s'était probablement posé bien des fois la question.

— Cela se passait à l'époque de la paix d'Amiens, sir Richard, j'ai été fait prisonnier. Comme j'étais blessé, je crois que les Français ont été assez contents de me relâcher – un silence : Et je suis passé en cour martiale.

Bolitho voyait la chose comme s'il y était. Les vieux ennemis s'étaient servis de la paix d'Amiens comme d'une excuse pour se réarmer et panser leurs plaies. Personne ne croyait qu'elle durerait longtemps. Par conséquent, pour préparer la Flotte à l'imprévisible, il avait fallu trouver un prétexte, aussi dérisoire fût-il.

Avery reprit :

— J'ai été reconnu non coupable de lâcheté ou d'imprudence. Mais *La Jolie* avait amené ses couleurs, si bien que, blessé ou pas, j'ai reçu un blâme.

Il se leva à demi de son siège.

— Je savais bien que c'était sans espoir. Je suis désolé de vous avoir fait perdre votre temps.

Acquitté, mais condamné à rester lieutenant de vaisseau jusqu'à ce qu'on le renvoie ou qu'il se fasse tuer.

— Avez-vous de la famille ? lui demanda doucement Bolitho.

Il parut tout d'abord ne pas avoir entendu.

— Non, je n'ai personne, en dehors de mon oncle que je connais à peine.

Bolitho aperçut l'ombre de Catherine par la porte restée ouverte.

— Falmouth n'est pas Londres, commença-t-il, mais nous avons un excellent tailleur, Joshua Miller, dont la famille fournit la mienne depuis des générations. Vous allez vous faire faire la tenue qui convient à un aide de camp.

La tête que fit Avery lui était insupportable, mélange d'étonnement, de gratitude, d'incrédulité, tout cela à la fois. Bolitho ajouta :

— Mon propre neveu s'est trouvé un jour dans la même situation, obligé de quémander. Les choses ne seront pas faciles pour vous. Vous irez voir Mr Yovell, mon secrétaire, il vous instruira de vos devoirs. Où avez-vous laissé votre bagage ?

Avery essayait de reprendre ses esprits.

— Dans la cour de l'auberge, sir Richard. J'aurais dû y prendre une chambre, mais je n'y croyais pas.

— Faites-les porter ici, lui répondit Bolitho. Cela vous permettra de trouver vos marques et de faire la connaissance de la petite équipe qui travaille avec moi.

— Je ne sais que dire, sir Richard ! Je vous promets simplement…

— Ne promettez rien ! A long terme, c'est plus sage – puis après avoir hésité : Si cela peut vous rassurer, il m'est arrivé un jour de rendre mon sabre pour sauver la vie de quelqu'un qui m'était très cher.

Il revoyait Allday tombant sous cette lame espagnole, cette terrible blessure qui le rendait encore incapable de réagir lorsqu'il était pris au dépourvu.

— Et j'espère que je saurai me montrer suffisamment fort si le cas devait se reproduire.

Lorsqu'il se retourna, le grand officier, tout émacié, le cheveu prématurément gris, avait disparu, comme un fantôme surgi du passé.

Catherine était là. Elle l'enlaça. Il l'embrassa dans le cou.

— Ai-je bien agi, Kate ?

Elle resta un bon moment sans pouvoir parler.

— C'est quelqu'un de bien. Je n'oublierai jamais sa tête lorsqu'il est sorti.

Il la serra très fort, essayant de prendre la chose à la légère. Mais, pendant tout le récit de ce lieutenant de vaisseau, c'était lui-même qu'il voyait. *Cela aurait pu m'arriver*.

Plus tard, dans la lumière du soir, alors qu'une légère brume montait de la mer, ils allèrent se promener tous les deux sur le sentier qui menait à l'échalier puis, un peu plus loin, au chemin de la falaise. Ils restèrent là à admirer la mer qui se brisait sur les rochers. Des mouettes plongeaient et rebondissaient sur les vagues, elles avaient le monde entier pour elles.

Elle lui dit soudain :

— Je veux aller avec toi à Plymouth, j'ai envie d'être près de toi, jusqu'au dernier moment.

Il la tenait dans ses bras, ses longs cheveux balayaient son visage. Le jour où *l'Anémone* avait vu les rivages de Cornouailles, le temps dont ils disposaient leur avait semblé éternel, il s'étendait devant eux, plein de promesses. A présent, dans quelques jours peut-être, ils seraient séparés, il faudrait qu'il se contente de ses lettres et de souvenirs pour se réconforter.

— Si tu veux, Kate. Je suis aussi avide que tu sais être convaincante.

Ils rentrèrent à la vieille maison et Bolitho, surpris, trouva Yovell qui consultait quelques ouvrages dans la bibliothèque.

Catherine lui fit les gros yeux :

— Je vous interdis de vous surmener, Mr Yovell ! – avant d'éclater de rire : Je monte.

Elle lança un regard à Bolitho.

— Tu n'auras rien à regretter, Richard.

Bolitho ne savait pas exactement ce qu'elle entendait par là. Il demanda à Yovell :

— Comment cela s'est-il passé avec Mr Avery ?

Yovell souffla un peu de buée sur ses bésicles cerclées d'or et les essuya vigoureusement avec son mouchoir.

— C'est un homme qui a de nombreux talents, sir Richard. Il entend le latin. Il fera l'affaire.

On ne pouvait imaginer plus grand compliment dans sa bouche.

Bolitho monta à son tour, passant devant tous les portraits qui le fixaient des yeux, sur fond de batailles et de campagnes oubliées. La maison était encore tiède de la chaleur du jour, on entendait gronder le tonnerre.

Il entra dans la chambre et la vit, debout devant une fenêtre grande ouverte. Il n'y avait pas un souffle d'air, la flamme des chandelles montait, immobile, pas une ombre ne tremblait.

Il lui encercla la taille et elle se tourna vers la grande glace sur pied ornée de centaines de chardons sculptés. Elle avait appartenu à la mère de Bolitho, qui était écossaise, cadeau du commandant James. Richard admirait son reflet dans le miroir : elle portait cette chemise de nuit qu'il aimait le plus, avec son cordon d'or, et son corps se découpait nettement sur son ombre.

— Souviens-toi, pas de regrets. Fais de moi ce qu'il te plaira. Prends-moi, use de moi, car je suis tienne – et j'ai toujours été tienne, alors même que nous ne le savions pas.

Il sentit son corps remuer contre le sien, il se mit à jouer avec le petit cordon autour de son cou. Il avait l'impression de voir dans la glace un autre la posséder, un étranger.

— Doucement.

Elle regardait le miroir, les lèvres humides, puis elle défit le cordon et laissa tomber sa chemise, découvrant ses seins qu'il enveloppa des mains. Elle était complètement nue et sa chevelure tombait sur ses épaules, comme pour la protéger.

Il l'emporta sur leur lit et s'allongea près d'elle, la caressant, embrasant ses seins, son corps, ses jambes, jusqu'à ce que cela devienne insupportable.

Il se débarrassa de ses habits, elle fit semblant de le repousser avant de murmurer :

— Bon, je me rends…

Le reste de la phrase se perdit, il s'allongea sur elle et la pénétra, la tenant par les poignets, la prenant comme cet étranger qu'il avait aperçu dans le miroir.

Le tonnerre grondait, on devinait des éclairs. Mais dans cette chambre, tout n'était plus que paix.

VI

LA WALKYRIE

La grande rade que l'on appelle l'Hamoaze et qui sépare l'arsenal de Plymouth du pays environnant brillait comme de l'étain bruni au soleil du matin. On était au dernier jour du mois d'août et l'air était pourtant déjà frais, des rideaux de crachin balayaient la campagne du Devon.

La mer était sillonnée de bateaux de toutes sortes et de toutes tailles, deux majestueux vaisseaux de ligne tiraient sur leurs câbles dans la belle brise de mer. Des charbonniers, bas sur l'eau, avec leurs lourdes cargaisons destinées aux villes qui bordent la Tamar ou à l'arsenal. Une machine à mâter les suivait, traînant à la remorque un gros tas d'espars et profitant de la marée pour remonter du Sound avant d'embouquer la passe étroite qui protégeait le port.

Pour tout terrien peu au fait de ces choses, un bâtiment de guerre ressemblait comme deux gouttes d'eau à un autre et seule la taille pouvait faire une certaine différence. Mais un marin aurait immédiatement remarqué la frégate ancrée sous l'arsenal. Avec son boute-hors élancé, son tableau joliment incliné sous les fenêtres de poupe où était inscrit son nom, *Walkyrie,* elle était beaucoup plus grosse qu'un cinquième rang et, sans l'embelle d'un seul tenant, serait facilement passée pour un bâtiment de ligne.

Des hommes s'activaient sans se presser près des coupées, dans le gréement et sur les vergues. Une dernière inspection générale : qui aurait pu dire pour combien de temps elle allait partir ? C'était un vaisseau tout neuf, sorti des célèbres chantiers Bucklers, et il n'avait été admis au service que depuis

deux mois. Les officiers et l'équipage avaient subi une pression considérable.

Il avait fallu récupérer avec l'aide du major général un complément d'état-major et de marins à bord d'autres vaisseaux stationnés à Plymouth. L'amiral était plus conscient que tout autre de l'importance de la *Walkyrie*. Convenablement menée, elle pouvait se mesurer à n'importe quel bâtiment de guerre, hormis les bâtiments de ligne. Elle avait été conçue pour accueillir un chef d'escadre de toute taille.

A l'arrière, dans la grand-chambre, le capitaine de vaisseau Trevenen réfléchissait à cette éventualité. Il contemplait les appartements mitoyens que l'on avait déjà préparés pour le vice-amiral Richard Bolitho, lequel les occuperait aussi longtemps que la situation l'exigerait.

Il se disait que ces locaux étaient des plus confortables, si l'on songeait que la *Walkyrie* ne permettait de se tenir debout que sur une largeur d'une quinzaine de mètres, un peu moins à l'arrière, et l'on s'y trouvait fort à l'aise. Trevenen avait passé le plus clair de sa carrière à bord de frégates ou bâtiments similaires. Il savait que c'était sans doute la dernière fois. Un joli bâtiment, et, capitaine de vaisseau ancien, il avait toutes les chances d'être promu amiral lorsque la *Walkyrie* serait entrée en service pour de bon. On ne lui avait rien promis, mais il était dans la marine depuis assez longtemps pour savoir lire entre les lignes.

C'était un homme plus trapu que bien bâti, la mâchoire forte, le visage sillonné de pattes-d'oie, résultat d'innombrables heures de quart par tous les temps. Ses cheveux châtain-roux étaient coupés court, pas assez court cependant pour que l'on ne devine pas quelques mèches grises. Il avait quarante ans, mais paraissait plus âgé. Il se mit debout, les mains dans le dos, comme pour mieux savourer la longueur de son bâtiment. Convenablement menée, la *Walkyrie* était un commandement de rêve. Malgré ses dix-huit cents tonnes, elle répondait immédiatement. Leur maître pilote n'avait pu dissimuler son étonnement lorsqu'ils avaient dépassé les dix-huit nœuds, en dépit de sa taille et de ses quarante-deux pièces, canons et caronades.

Trevenen referma la porte de communication, comme pour chasser de ses pensées l'amiral qu'il attendait. Il ne voulait pas le laisser accéder chez lui, c'était trop dangereux. Il entendit derrière la portière de toile le fusilier de faction faire claquer la crosse de son mousquet sur le pont et se prépara à accueillir son visiteur.

C'était le lieutenant de vaisseau Urquhart, son second, un homme vif, qui s'exprimait calmement. Il avait déjà occupé cette fonction à bord d'une autre frégate. Trevenen le savait très bien, et il n'était pas le seul. Il savait également que, comme les autres, Urquhart n'avait pas encore pu jauger son commandant en un laps de temps aussi bref.

Et cela vaut mieux, songea-t-il, souriant presque. Presque.

Il entendit taper à la porte et répondit :

— Entrez !

Tout en se dirigeant vers l'arrière, son bicorne sous le bras, Urquhart jeta un coup d'œil à la chambre de jour, s'attendant peut-être à y trouver quelque touche personnelle, des indices qui lui permettraient de mieux cerner celui qui, seul maître après Dieu, tenait dans ses mains le sort de deux cent vingt hommes.

La chose n'échappa pas à Trevenen.

— Vous voilà de bien bonne heure, Mr Urquhart. Quelque chose qui ne va pas ?

— C'est le chirurgien, commandant, répondit Urquhart. Il souhaite s'entretenir avec vous.

Il rougit violemment sous le regard perçant de Trevenen. Des yeux sombres, profondément enfoncés, mais qui lui mangeaient tout de même la figure. Urquhart ajouta timidement :

— C'est au sujet de la punition, commandant.

— Je vois. Dites-lui que je n'ai pas l'intention d'en discuter. Je veux que tout soit exécuté et terminé avant que l'amiral monte à bord.

Il se tourna vers les hautes fenêtres de poupe au moment où un yawl, gîtant fortement sous la brise, passait dangereusement près du tableau de la frégate. Puis, claquant des doigts alors que le second s'apprêtait déjà à disposer :

— Non, autant, Mr Urquhart. *Je vais le recevoir !*

Urquhart referma la portière d'une main tremblante. A bord de son bâtiment précédent, et quand ils étaient entre eux, son commandant l'appelait par son prénom. Si cela arrivait jamais à Trevenen, il se dit qu'il en mourrait de saisissement.

Il trouva le chirurgien qui patientait près du carré, sa coiffure cabossée dans les mains. C'était un homme négligé, à l'abondante chevelure grisonnante et au visage ravagé par la boisson. Mais on disait que c'était un bon chirurgien, tout en espérant ne pas avoir à le vérifier.

— Cela ne sert à rien, la punition sera exécutée – il haussa les épaules, l'air las : Il va vous recevoir.

Le chirurgien n'en démordait pas, l'air furieux.

— Le commandant a bien insisté pour que le bosco fasse usage du fouet à gros nœuds ! Personne ne peut supporter ça !

— Je n'y peux rien, lui répondit Urquhart.

Dans son for intérieur, il était du même avis que le chirurgien, mais montrer quoi que ce soit alors que l'on venait d'embarquer aurait été pure folie. Ce bâtiment avait plus de chance que bien d'autres et le commandant en était certainement conscient. Ils avaient peu de matelots enrôlés de force en comparaison des autres bâtiments. Ils avaient en outre réussi à trouver une vingtaine de nouveaux qui, même s'ils n'étaient pas marins, étaient de robustes et intrépides mineurs d'étain cornouaillais mis au chômage lorsque leur puits s'était écroulé.

Le factionnaire claqua des talons en aboyant :

— Le chirurgien, commandant !

Le garçon ouvrit la porte et la referma aussitôt.

— Vous vouliez me voir ?

Trevenen était debout, ses larges épaules contre les fenêtres derrière lesquelles on apercevait l'eau qui miroitait et des bâtiments qui passaient.

— Oui, commandant, à propos de ce paysan, Jacobs. Je ne puis garantir qu'il survivra à sa punition. C'est la deuxième fois qu'il subit le fouet en deux semaines, commandant.

— En effet, mais cet homme est un rustre et un ignare. Je ne tolère aucune insubordination et je ne tolère pas davantage que l'on mette en cause l'autorité de mes subordonnés.

Le garçon du commandant arriva sur la toile à damier du pont et posa un grand verre de vin à portée de main de son maître.

— Je sais, protesta le chirurgien, que c'est un rustre et un ignare, je ne défends pas sa…

Le commandant leva la main.

— J'ai une question à vous poser.

Le chirurgien, la figure rouge, regardait le grand verre. Trevenen poursuivit :

— Vous étiez en fonction à bord de *l'Hypérion,* le vaisseau amiral de Sir Richard Bolitho, je crois ?

George Minchin le regardait fixement, totalement pris de court par cette question.

— Eh bien, oui, commandant. J'étais à bord lorsqu'il a sombré.

Il se ressaisit et reprit avec une certaine fierté :

— J'ai été le dernier à débarquer de ce pauvre vieux.

— Tout ceci est entre nous, naturellement, mais nous allons lever l'ancre dès que nos passagers seront à bord. Conformément aux instructions de l'Amirauté, ce bâtiment va jouer un rôle officiel. Votre Sir Richard Bolitho va mettre sa marque à bord.

Le chirurgien était tout ému. Comment un homme pouvait-il tomber dans une telle déchéance ? Trevenen lui demanda :

— Que pensiez-vous de lui ?

Le regard de Minchin se perdit dans le vague, loin de cette chambre et de ce vaisseau. Il entendait le rugissement de tonnerre et le recul des pièces sur ce vieux soixante-quatorze, les flots ininterrompus de blessés et de mourants qu'on lui descendait dans l'entrepont, les bailles où l'on jetait les membres amputés, « les ailes » comme disaient ironiquement les mathurins. Les bailles qui dégorgeaient des débris que leur fournissaient scies et scalpels. Des bras, des jambes, des morceaux d'hommes que Minchin connaissait. Et pendant ce

temps, le pont supérieur qui tremblait sous les coups furieux de la bataille qui faisait rage tout autour.

— C'est l'homme le plus merveilleux que j'aie jamais rencontré. Un gentilhomme, mais au sens noble du terme. Je l'ai vu essuyer une larme en apercevant un pauvre bougre en train de mourir. Il ne faisait pas le fier, il était capable de s'agenouiller et de lui tenir la main pendant ses derniers instants – et jetant un regard sombre au commandant : Pas comme certains !

— Très louable. Mais la punition sera exécutée ce matin à dix heures et vous y assisterez, monsieur. J'ai appris depuis longtemps qu'autorité et sévérité ne vont pas l'un sans l'autre !

Il attendit que la porte se fût refermée derrière la silhouette dépenaillée de Minchin. Cet homme était un imbécile. Il allait essayer de le remplacer dès que possible. Même si les chirurgiens compétents et qui acceptaient de faire ce travail de boucher étaient durs à trouver.

Il goûta le vin du bout de la langue. Le plus difficile allait être de ne pas montrer et même de dissiper la vieille animosité qui datait du jour où son père et le commandant James Bolitho s'étaient brouillés. Trevenen était originaire de Truro et il en voulait à Bolitho de ce qu'on disait de lui, qu'il était l'enfant le plus éminent de Cornouailles. Il fronça le sourcil et pinça les lèvres.

Nous verrons bien.

A dix heures sonnantes, les sifflets firent retentir leurs trilles dans les entreponts et sur les passavants. Les fusiliers gagnèrent leurs postes sur la dunette.

— A tout l'équipage ! A tout l'équipage ! Rassemblement à l'arrière aux postes de punition !

Le second se rendit à la chambre, mais Trevenen lui dit fort calmement :

— J'ai entendu, Mr Urquhart. Il n'y a guère de bruit à bord et je désire que cela continue ainsi.

Puis il ramassa le dossier qui contenait le Code de justice maritime et, après avoir rapidement jeté un coup d'œil à ses appartements, sortit de chez lui.

Impitoyable ? Urquhart poussa un soupir. Non, ce n'était même pas cela. Il était totalement insensible.

Lady Catherine Somervell se tenait près des grandes fenêtres dans la chambre qu'ils allaient occuper une seule nuit. Ces fenêtres donnaient sur un modeste balcon orienté au sud, sur le Sound de Plymouth. Apparemment, elle aurait du beau temps pour son voyage de retour jusqu'à Falmouth. Un frisson la prit. Elle aurait peut-être dû retourner à Londres, cette ville qu'elle avait si bien connue autrefois. Mais elle savait qu'elle avait besoin de retrouver la vieille demeure grise en contrebas du château de Pendennis. Elle aurait de quoi s'y occuper au milieu de ces gens qui, pour la plupart, gardaient leur quant-à-soi et ne lui adressaient même pas un regard lorsqu'elle passait. Elle aurait pu rester éternellement une étrangère en Cornouailles. Même Yovell subissait le même traitement, alors qu'il ne venait que du Devon. Désormais, ils la respectaient, et pour elle, cela comptait. Ils devaient être nombreux à penser qu'elle était au-dessus de tout ça, qu'elle était habituée aux commérages et aux mensonges, mais il n'en était rien. Et voilà que l'homme qu'elle aimait plus qu'elle-même, qui était prêt à tout risquer pour elle et à cause d'elle, allait s'en aller. Voilà qu'il allait retrouver cet autre monde, à la merci de la mer cruelle, avec ses dangers qu'elle avait connus pendant un court moment, et qui les avaient encore rapprochés, si c'était possible.

L'arsenal avait envoyé une voiture et quelques porteurs pour prendre les coffres et les caisses de Bolitho et les déposer à bord. La cave à vins qu'elle lui avait offerte pour remplacer celle qui gisait au fond de l'eau avec son vieil *Hypérion* était restée à Falmouth, tant que l'avenir n'était pas dégagé. Cela lui ferait un souvenir, quelque chose qui lui appartenait.

Allday était parti avec Ozzard et Yovell pour s'assurer qu'on ne volerait rien entre l'arsenal et le vaisseau, comme il l'avait déclaré. Le lieutenant de vaisseau Avery, l'air toujours aussi sévère, était quelque part au rez-de-chaussée de l'auberge *Le Lion d'Or,* le meilleur établissement de Plymouth.

Elle avait dit au revoir au petit équipage de Bolitho, comme il les appelait, mais Allday s'était arrangé pour traîner un peu.

— Je prendrai grand soin de sir Richard, milady. Craignez rien.

Il paraissait abattu, triste même.

— C'est plus dur, cette fois-ci ? lui avait-elle demandé.

Il l'avait regardée, l'air placide.

— Ouais, c'est plus dur. Quand qu'on sera rentrés à la maison, vous viendrez à not'noce ?

Elle avait senti son cœur se briser en l'entendant dire : *à la maison*.

— Nous ne la manquerions pour rien au monde.

Elle l'avait serré dans ses bras. Un marin, un vrai de vrai, qui sentait le rhum, le tabac et le goudron, toutes ces odeurs de la mer.

— Et soyez bien prudent, John. Je tiens énormément à vous.

Il s'était montré surpris et ému de l'entendre l'appeler par son prénom. Elle lisait dans ses pensées à livre ouvert. Une femme qui avait fait des mariages, misérables ou dans la haute, qui s'était déshabillée pour enfiler des vêtements d'homme lorsque leur navire était drossé sur les rochers, qui avait presque tué un mutin avec son peigne espagnol : que pouvait-elle éprouver en compagnie des pauvres gens ?

Elle entendit Bolitho qui arrivait de la pièce d'à côté, lissant ses poches comme il en avait l'habitude.

Il était grave, son uniforme et ses galons dorés faisaient comme un mur entre eux. Il portait son beau sabre d'honneur et elle savait qu'il avait confié à Allday le vieux sabre de famille.

A leur arrivée, elle s'était tenue là, debout près de cette fenêtre, et il lui avait dit :

— Dans le temps, les tenanciers mettaient une lunette à la disposition de leurs clients qui pouvaient ainsi admirer le trafic dans le Sound.

Il avait pris un ton léger, mais il y avait un je-ne-sais-quoi dans sa voix, une sorte de tristesse indéfinissable.

— Je suppose qu'un voyou l'aura dérobée.

— Des secrets ? lui avait-elle demandé.

— Je devais appareiller alors. Je commandais *l'Hypérion*. J'ai l'impression que cela fait si longtemps, c'était il y a près de quinze ans.

Elle avait songé au portrait de sa première épouse, Cheney. Elle l'avait trouvé, tout poussiéreux et oublié là où Belinda l'avait caché. Elle l'avait nettoyé et accroché à sa place sur le mur.

Bolitho avait continué :

— C'est la dernière fois que je l'ai vue. Elle est morte pendant que j'étais à la mer.

Cela avait été un moment émouvant. Elle savait qu'elle allait regarder ce portrait de plus près, à son retour à Falmouth. La jeune épousée qui, s'il n'y avait pas eu cet accident tragique, lui aurait donné un enfant.

Une domestique apparut à la porte.

— Vous d'mand'pardon, sir Richard, la voiture, elle est là.

— Merci.

Il se tourna vers elle, ses yeux gris remplis de souffrance.

— J'aurais tant aimé que tu viennes avec moi, mais je pars directement à l'arsenal. Cela me peine de te quitter, de me retrouver encore une fois empêtré dans les affaires des autres.

Il s'approcha de la fenêtre ouverte et ajouta :

— Mon Dieu, mais il y a foule dehors !

Catherine l'observait, voyait son désarroi. Pourquoi fallait-il qu'il soit toujours aussi surpris lorsque, quel que soit l'endroit, les gens avaient envie de le voir ? Pour ces hommes et ces femmes ordinaires, il était celui qui les protégeait, le héros qui se dressait entre eux et l'ennemi détesté.

— Nous devons nous dire adieu, Kate chérie. Il faudrait avoir un tombereau, pas une voiture.

Ils restèrent ainsi enlacés, immobiles, s'embrassant, essayant de profiter de la toute dernière minute.

Elle lui murmura :

— Lorsque tu reviendras, je te reprendrai le médaillon. Descends-les voir, Richard, je regarderai d'ici.

— Non. Non, pas d'ici – il essayait de sourire : Viens devant la porte, ils vont adorer.

Elle hocha la tête, elle comprenait. Cette fenêtre devant laquelle il y avait eu une lunette, c'était à cet endroit qu'il avait vu Cheney pour la dernière fois, en partant rejoindre son bâtiment.

— Très bien. Ensuite, je ferai appeler Matthew et ne crains rien, nous serons sous bonne garde.

Elle lui effleura les lèvres du bout des doigts, ils étaient gelés. Un ultime contact. Elle repensait à leur dernière nuit, incapables de s'aimer, ils songeaient à l'aube, à ce jour. A maintenant.

— Je t'aime tant, Kate chérie. Je sais que je laisse un peu de moi-même derrière moi.

Ils descendirent l'escalier, Bolitho aperçut Avery derrière le propriétaire du *Lion d'Or*. Lequel était tout sucre tout miel en voyant l'intérêt que suscitait son hôte prestigieux. C'était sans doute lui qui avait vendu la mèche.

Bolitho avait remarqué que, lorsqu'il marchait, Avery avait une épaule plus haute que l'autre, suite sans doute de sa blessure lorsque la goélette s'était rendue aux Français. Mais le vieux tailleur de Falmouth avait fait de la belle ouvrage, Avery avait une tout autre allure dans son uniforme neuf avec ses parements blancs et son bicorne galonné d'or. Ces tailleurs étaient capables de vous confectionner une tenue en moins de quatre jours. Avec les allées et venues continuelles d'officiers de marine, ils auraient pu aisément travailler vingt-quatre heures par jour si nécessaire. Bolitho s'était dit plus d'une fois que celui de Falmouth aurait fait fortune en montant à Londres.

Avery se découvrit devant Catherine :

— Au revoir, milady.

Elle lui tendit sa main et il y posa ses lèvres.

— Nous n'avons guère eu le temps de faire ample connaissance, Mr Avery. Nous y remédierons à votre retour.

— C'est trop aimable à vous, milady, répondit timidement Avery.

Il était évident que c'était un homme blessé, et pas seulement physiquement.

Le propriétaire poussa la porte et ils furent assourdis par les clameurs. Les gens poussaient des vivats et criaient dans la plus grande confusion.

— Vous allez conduire les Français à leur perte, comme Drake !

Un autre :

— Dieu vous bénisse, Dick, et vot'dame pareillement !

Tout retomba dans un silence étrange lorsque Avery ouvrit la porte de la voiture aux armes de la marine, l'ancre et le câble enlacé. Bolitho jeta un dernier regard à Catherine, sa bouche tremblait, mais il était le seul à s'en être rendu compte. Elle avait les yeux fixes, trop fixes, mais il savait que, pour elle, ils étaient seuls au monde.

— Mon bien-aimé.

Elle ne put poursuivre. Ils s'embrassèrent, il régnait un silence absolu, comme si la foule était trop impressionnée, trop triste peut-être pour émettre un seul son. Lorsqu'il monta enfin à côté d'Avery, la rue éclata en clameurs. Des chapeaux volaient dans les airs et deux fusiliers qui passaient se découvrirent en signe de respect.

Elle vit le cocher donner un petit coup de fouet à ses deux chevaux et les roues s'ébranlèrent en claquant sur les pavés. Les gens continuaient à pousser des vivats, des petits garçons couraient le long de la voiture, avant qu'elle ait pris toute sa vitesse. Il ne cessa de la regarder pendant tout ce temps, jusqu'au moment où ils eurent disparu au coin de la rue. Pas une seule fois il ne leva les yeux vers la fenêtre du balcon, et elle en fut toute bouleversée.

Elle retourna dans leur chambre et, sans aller refermer la fenêtre, contempla la foule qui se dispersait, puis les bruits s'étouffèrent, comme le flot qui reflue.

Sophie l'attendait, ses yeux lui mangeaient la figure.

— Comme que j'étais fière, madame, tous ces gens qu'y avait !

Catherine hocha la tête, la main serrée sur la poitrine, elle avait presque peur de respirer, elle ne parvenait pas à croire qu'il était parti.

— C'est ce qu'ils avaient fait pour ce malheureux Nelson – puis, brusquement : Dites à Matthew de rassembler nos affaires.

— C'est déjà fait, milady.

Sophie était toute saisie. Lady Catherine aurait dû être dans tous ses états, elle aurait dû éclater en sanglots. Elle ne comprenait pas pourquoi cette grande dame, avec ses cheveux

sombres, ses hautes pommettes, n'éprouvait pas le besoin de partager ce qu'elle ressentait, pas même avec elle.

— Sophie, descendez, lui dit plus calmement Catherine. J'ai une dernière chose à régler.

Restée seule, elle se dirigea vers la fenêtre, là où une autre l'avait regardé s'en aller.

— Puisse mon amour te protéger à jamais.

Elle avait parlé à voix haute, d'abord sans se rendre compte que ces mots étaient ceux qui étaient gravés sur le médaillon.

Elle descendit lentement l'escalier en soulevant sa jupe d'une main. L'aubergiste lui fit une courbette.

— Dieu soit avec lui, milady !

Elle lui rendit son sourire, et se figea en entendant une voiture s'arrêter derrière celle qui portait les armes de Bolitho.

— Qu'y a-t-il, milady ?

Matthew fit un geste pour lui prendre le bras, sa grosse bouille soudain inquiète.

Catherine observait l'autre voiture dont quelqu'un descendait.

Cette jaquette avec des épaulettes qu'elle connaissait si bien, cette main tendue pour prendre celle de sa maîtresse tandis que les domestiques s'activaient pour descendre leur bagage.

— Ce n'est rien, Matthew.

Elle hocha la tête, la rue et la voiture se brouillaient devant ses yeux. Elle ajouta, abattue :

— Emmenez-moi à la maison.

Tandis que Matthew se hissait sur son siège où attendait un garde du corps au visage dur, et desserrait le frein, elle se décida à se retourner pour jeter un coup d'œil à leur fenêtre. Il n'y avait pas de fantômes. Mais était-ce bien vrai ? Y avait-il quelqu'un, là, derrière, qui la regardait partir, attendant encore ce vaisseau qui était rentré trop tard ?

Sophie lui tenait la main, comme une enfant.

— Ça va mieux maintenant, milady ?

— Oui, lui répondit-elle, soudain heureuse d'avoir cette fille avec elle pendant le long voyage de retour jusqu'à Falmouth.

Elle essaya de la rassurer :

— Si Allday était là, je crois bien que je lui demanderais de me verser un godet.

Mais cela ne réussit qu'à l'attrister davantage.

Ne me quitte pas…

Le lieutenant de vaisseau George Avery s'arrêta, tandis que Bolitho se dirigeait vers l'un des nombreux bassins. Bâtiments en réparations, que l'on regréait parfois, vaisseaux en cours de construction. Plymouth était un port fort animé, l'air vibrait sous le bruit des marteaux et le crissement des scies. Des attelages de chevaux déhalaient des longueurs de cordages vers un vaisseau en cours de gréement. Là, des hommes transformaient cet amas informe en filets de haubans et d'enfléchures. Spectacle d'une grande beauté pour certains, bagne pour ceux qui devraient les armer par tous les temps et par toutes les mers.

C'était un bassin bien précis qui intéressait Bolitho. Celui dans lequel on avait déposé son vieil *Hypérion* après cette terrible bataille, à une époque où il était jeune capitaine de vaisseau. Un fier bâtiment qui, même déjà marqué par la mort, le pont déchiqueté, la coque crevée, refusait de périr. On l'avait transformé en ponton, comme celui qu'il voyait à présent dans le même bassin. Les mots de Nelson n'en paraissaient que plus justes, lorsque pour combler les manques et les pertes dans la Flotte, on avait sorti *l'Hypérion* de son humble position pour le remettre en service, paré une fois de plus à prendre sa place dans la ligne de bataille, seul endroit digne de lui. Et quand Bolitho avait eu à choisir son bâtiment amiral, il en avait étonné plus d'un à l'Amirauté en demandant son ancien bâtiment. Nelson avait fait taire ceux qui protestaient en disant : « Donnez-lui le bâtiment qu'il souhaite avoir ! »

L'*Hypérion* était vieux, certes, mais le petit amiral avait fait le même choix pour ce qui devait être son dernier vaisseau amiral, le *Victory*. Il avait quarante ans de service lorsqu'il avait brisé la ligne de l'ennemi à Trafalgar, et Nelson avait payé son courage de sa vie.

Un peu plus tard, toujours à partir de cet arsenal, Bolitho était rentré chez lui dans une maison vide et personne pour s'en

émouvoir. Désormais, il avait quelqu'un qui le soutenait, sa Catherine bien-aimée, et il vivait un amour qu'il n'aurait jamais cru possible.

Avery le regardait, intrigué.

— Amiral ?

Bolitho se tourna vers lui.

— Des souvenirs anciens. C'est ici que j'ai laissé un vieux bâtiment. Mais il est venu me retrouver. Jusqu'à ce jour d'octobre, six jours avant Trafalgar. Certains disent que nous avons préparé le terrain pour Nelson… seul le Destin le sait. J'y repense souvent, et aussi, au fait que mon neveu est le seul à avoir croisé Nelson en personne. J'en suis heureux, c'est quelque chose qu'il n'oubliera jamais.

Il songea soudain à ce que Catherine lui avait raconté, qu'elle avait le sentiment d'avoir trahi. Mais elle était la seule à avoir remarqué quelque chose dès le début. Les autres ne devaient jamais être au courant, ni savoir que c'était inévitable. La fille aux yeux de lune, et le jeune capitaine de vaisseau. Cela aussi, peut-être était-ce le Destin.

Son nouvel aide de camp devait le croire fou. Fort probablement, il regrettait sa décision de débarquer du *Canopus* à Chatham. Ils se remirent en marche et quelques compagnons occupés à hisser un espar au mât de misaine d'une frégate leur firent de grands gestes en criant :

— Bonne chance, sir Richard ! Vous allez réduire en miettes ces salopards !

Bolitho leva son bicorne et leur répondit :

— Occupez-vous de nous fournir des vaisseaux, les gars, on s'occupe du reste !

Les hommes se mirent à rire en se donnant de grands coups de coude dans les côtes, comme si la plaisanterie était des meilleures.

Mais Avery, lui, vit la tête que faisait Bolitho quand il se retourna. Ses yeux brillaient, et il dit d'une voix remplie d'amertume :

— C'est facile, quand on n'a pas besoin d'y aller soi-même !

— Je crois qu'ils voulaient être gentils, sir Richard.

— Vous croyez ? lui répondit froidement Bolitho. Dans ce cas, j'en suis désolé pour vous – puis, prenant Avery par le bras, il se reprit : Pardonnez-moi ! Ce n'est pas ainsi que je veux me conduire !

Ils atteignirent le quai principal et Bolitho resta un instant à contempler les bâtiments au mouillage, le trafic incessant des petites embarcations portuaires. Il était sur les nerfs. *J'ai besoin de toi, Kate.* A sa manière, si mystérieuse, elle entendait les mots qu'il prononçait en silence. Le soleil lui chauffait le dos, il sentait son médaillon battre contre sa peau moite sous sa chemise, une des chemises neuves qu'elle lui avait achetées. Cela le calma un peu et, lorsqu'il lui revint en mémoire que, jeune enseigne, il ne possédait qu'une seule et unique paire de bas sans âge, il faillit presque sourire. *Bénie sois-tu, Kate, tu m'as entendu…*

Avery lui dit doucement :

— Le canot arrive, sir Richard.

Il semblait craindre de le distraire de ses pensées. Il n'était ni timide ni aussi facile à décrypter que Jenour : non, il était plus renfermé, il prenait son temps.

Sur la mer, un joli petit canot émergeait de derrière une épave à l'ancre avant de virer vers l'appontement. Les avirons montaient et descendaient comme des os blanchis. Bolitho effleura son œil et Avery lui demanda immédiatement :

— Puis-je faire quelque chose pour vous, sir Richard ?

— Je crois que j'ai attrapé quelque chose dans l'œil.

Le mensonge lui était venu naturellement. Mais combien de temps Avery – comme Jenour – mettrait-il à comprendre la vérité ?

— Qui se trouve à bord du canot ?

Avery eut l'air rassuré.

— Un enseigne, amiral.

Cela lui faisait un drôle d'effet, de ne pas avoir Allday près de lui en ce moment. Il aurait examiné d'un œil critique l'armement du canot et vérifié le moindre détail. Et il n'était pas davantage à bord.

— Un bien joli canot, sir Richard, commenta Avery.

Le brigadier était déjà debout, gaffe mâtée. L'enseigne restait à côté du barreur pour évaluer la courbe.

— *Matez !*

Les hommes dressèrent leurs avirons, pales impeccablement alignées. Cela en disait long sur leur entraînement, alors que la *Walkyrie* n'avait pris armement que depuis peu de temps.

Le canot vint mourir sur son erre contre les marches couvertes d'algues et le brigadier crocha dans un anneau.

L'enseigne sauta à terre, la coiffure à la main, et se mit au garde-à-vous avec un sourire épanoui.

— Finlay, sir Richard, troisième lieutenant.

Bolitho voyait que son regard allait de l'un à l'autre, de ce célèbre vice-amiral à ce lieutenant de vaisseau dont les aiguillettes d'or accrochées à son épaule disaient qu'il était son aide de camp.

— Très bien, Mr Finlay. Vous avez là un armement remarquable.

Il vit l'officier battre des cils, comme s'il n'était guère habitué à se faire complimenter.

— Merci, sir Richard !

Avery descendit dans la chambre, puis leva la tête vers son nouveau supérieur qui avait mis sa main en visière pour contempler la terre, la forme arrondie du mont Edgcumbe, les petites chaumières serrées au soleil.

Bolitho savait bien que les deux officiers l'observaient. Les marins de l'armement restaient immobiles sur les bancs de nage, même si la proximité de la terre suffisait en général à relâcher un peu les rigueurs de la discipline.

Au revoir, Kate chérie. Même si l'immensité nous sépare, tu es toujours près de moi.

Et, serrant son sabre contre lui, il embarqua.

L'enseigne sauta à son tour et ordonna :

— Poussez ! A déborder devant ! – puis lorsque le courant les eut dégagés : Sortez ! Avant partout !

Une petite brise ridait l'eau et piquait les yeux de Bolitho, comme pour tourner en dérision sa tenue officielle. Il se tourna vers les nageurs, proprement mis avec leurs chemises à

carreaux et leurs coiffures de toile cirée. Mais il y avait quelque chose de différent, quelque chose qui n'allait pas. Ils gardaient les yeux rivés sur leurs avirons, les corps poussaient sur les poignées avant de se rejeter en arrière lorsque les pales mordaient l'eau à l'unisson. Il essaya de chasser ces pensées. Un bâtiment neuf, un commandant qu'ils ne connaissaient pas pour la plupart, un avenir incertain. La chose n'était guère surprenante. Un canot de rade, avirons mâtés, passa. L'officier debout dans la chambre se découvrit pour le saluer. A présent, se dit-il, tout le monde doit être au courant. Il se retourna vers les marins. Ils n'étaient pas hostiles, ni indifférents, non, ils avaient l'air de chiens battus. C'était le seul mot qui convînt.

Ainsi donc, Trevenen n'avait pas changé. Lorsqu'il s'agissait de discipline et d'exigence, on disait de lui que c'était un fanatique.

Finlay, le troisième lieutenant, se hasarda :

— La voilà, sir Richard.

Bolitho s'abrita les yeux. La *Walkyrie* était impressionnante, sans aucun doute. A cette distance, elle paraissait aussi grosse que *l'Hypérion,* alors que c'était un deux-ponts de soixante-quatorze.

Finlay s'agitait nerveusement sur son banc.

— Bosco, faites donc attention ! Le courant nous pousse au cul !

L'homme de barre fit signe qu'il avait compris et évalua du regard leur erre.

Bolitho aperçut les tuniques rouges des fusiliers qui avaient déjà pris position et eut l'impression qu'ils étaient là depuis un certain temps. Le soleil se reflétait sur les nombreuses lunettes braquées et, même à cette distance, on entendait les trilles des sifflets. Il lui avait fallu des années pour s'habituer à tout ce cérémonial, il était crispé lorsqu'il montait à bord pour la première fois. Il avait toujours essayé de ramener les choses à leur juste valeur, de se convaincre qu'ils étaient, eux, plus inquiets de ce qu'ils allaient découvrir que l'inverse.

Un canot de la frégate poussait de l'autre bord, faisant force rames, il y avait deux fusiliers en armes dans la chambre.

Avery dit tranquillement :

— Il y a un cadavre à bord, amiral.

Bolitho l'avait vu lui aussi. Le corps était recouvert d'un morceau de toile, un bras pendait en abord, comme si l'homme était endormi.

— Que s'est-il passé ? demanda Bolitho – et, comme Finlay gardait le silence, il répéta sèchement : Je vous pose *une question,* Mr Finlay.

Fixant un point à l'horizon, l'enseigne répondit :

— Un homme puni, sir Richard – il avait du mal à continuer : Il est mort ce matin en subissant sa punition.

Bolitho vit le nageur de tête lui jeter un bref coup d'œil suppliant.

Bolitho enfonça sa coiffure sur sa tête, le vent projetait des embruns par-dessus le plat-bord.

— Et qu'avait-il fait ?

Finlay était tout pâle, on aurait dit qu'il était en train de révéler quelque chose qui aurait dû rester caché, comme si cela risquait de lui retomber dessus.

— Il… il a insulté un aspirant, sir Richard.

— Et alors ?

— Trois douzaines de coups de fouet, sir Richard.

Il se mordait si fort la lèvre qu'on se demandait comment il ne saignait pas.

Bolitho savait pertinemment que son aide de camp écoutait leur échange, apprenait, essayant peut-être de comprendre pourquoi un personnage aussi haut placé dans la marine se souciait du sort d'un simple matelot. Des hommes qui subissaient le châtiment du fouet, cela arrivait tous les jours et un de plus ne faisait guère de différence. Il y en avait bien, particulièrement durs à cuire, qui pouvaient supporter trois douzaines de coup ou plus, et survivaient avec les cicatrices laissées par ce fouet d'infamie. Mais la discipline qui régnait dans l'entrepont était souvent bien pire, lorsque par exemple un marin se faisait prendre à voler les maigres possessions d'un camarade. C'était quelque chose qui arrivait, tout le monde le savait. Cette forme de justice expéditive les séparait du carré et des officiers mariniers aussi sûrement qu'un cordon de fusiliers.

Bolitho se concentra sur la frégate, beaucoup plus proche maintenant. Les mâts de hune s'élançaient dans le ciel, le pavillon rouge flottait au-dessus du tableau et les couleurs royales au beaupré. Il examina la figure de proue impressionnante de la *Walkyrie* : une vierge qui portait un casque à cornes et une cuirasse, l'une des fidèles gardiennes d'Odin. Elle tendait le bras comme pour montrer un héros mort du Walhalla. Mais, à sa surprise, la jolie figure sculptée n'était teinte que d'une méchante peinture jaune fournie par l'arsenal. C'était étrange. La plupart de commandants auraient mis la main au gousset pour décorer les figures de proue et le « pain d'épice » autour de la poupe. C'était ce qu'avait fait Adam pour la nymphe séduisante de *l'Anémone,* entièrement dorée à l'exception des yeux. Toutes choses égales d'ailleurs, cela montrait que le commandant avait connu des succès et qu'il ne rechignait pas à écorner un peu ses gains de prise. C'était bien peu, mais il y avait plus à dire sur le compte de Trevenen qu'il ne l'aurait cru.

Il ignorait toujours la raison pour laquelle son père n'aimait guère la famille Trevenen, et son grand-père en avait apparemment pensé tout autant. Des histoires de terres, de propriétés ou quelque autre querelle – cela pouvait venir de n'importe quoi.

Lorsque le canot passa sous le boute-hors, il leva la tête pour examiner la batterie principale. Elle était constituée de puissants dix-huit livres, alors que la plupart des frégates n'embarquaient que des pièces de douze, comme cela avait été le cas de la sienne.

Il avait entendu dire que la toute jeune marine américaine était même allée plus loin, que leurs plus grosses frégates embarquaient des pièces de vingt-quatre. Elles en étaient peut-être moins manœuvrantes, mais, avec une bordée aussi formidable, elles étaient capables de démâter l'ennemi avant qu'il fût en portée.

Le canot entama une boucle serrée et Bolitho aperçut des silhouettes rassemblées à la coupée, les hamacs soigneusement serrés dans les filets de branle, la peinture fraîche, noire et chamois, qui rendait la coque aussi réfléchissante que du verre.

— Ohé du canot !

Le cri sorti du fond des âges roula en écho sur l'eau, même si ceux qui observaient à la lunette savaient depuis longtemps que l'amiral arrivait.

L'enseigne empoigna son porte-voix :

— Amiral, *Walkyrie !*

Bolitho songea à Allday. Il n'aurait eu besoin que de sa main pour que sa voix porte suffisamment.

Avery vit l'amiral ajuster son sabre rutilant. Grimper le long de la muraille n'était pas facile, cela glissait. Aucun officier, et surtout pas un amiral, n'aurait aimé piquer dans l'eau tête la première après s'être pris les pieds dans son sabre.

Bolitho se faisait la même réflexion. Allday était toujours là pour donner la main en cas de nécessité. Il était encore plus aux petits soins depuis qu'il savait qu'il avait un œil en mauvais état, mais gardait ce secret pour lui comme quelque chose de précieux, connu de quelques rares élus.

Avirons rentrés, le canot crocha dans les cadènes et Bolitho se saisit des mains courantes. Il attendit que la houle se calme pour entamer rapidement la montée contre le rentré de muraille. Il pensait à Catherine, à leurs promenades, à leurs randonnées au grand galop dans la campagne. Et cela l'aida : lorsqu'il franchit la porte de coupée, il n'était pas le moins du monde essoufflé.

Les fusiliers se mirent au « présentez armes », de la poudre à briquer jaillissait au-dessus des baïonnettes, les sifflets lancèrent leurs trilles. Les jeunes garçons de la clique, fifres et tambours, entonnèrent *Cœur de chêne*. Après le silence qui régnait dans le canot, le tintamarre était assourdissant.

Bolitho se découvrit pour saluer la dunette et les couleurs tandis que sa propre marque montait au mât de misaine avant de claquer au vent.

Il aperçut le capitaine de vaisseau Aaron Trevenen qui se détachait du groupe de ses officiers. Sans un sourire, il lui dit :

— Bienvenue à bord, sir Richard. C'est un honneur pour moi de vous voir mettre votre marque à mon bord, même si ce n'est que temporaire.

Bolitho répondit de manière tout aussi réglementaire.

— Un bien beau bâtiment, commandant.

Il entendit Avery qui montait derrière lui. Il se demandait sans doute comment la *Walkyrie* accueillerait confortablement un amiral qui venait de connaître un gros vaisseau de ligne.

Bolitho balaya du regard les silhouettes entassées sur les passavants et dans les enfléchures, la masse bleue et blanche rassemblée sur la dunette où officiers et officiers mariniers se tenaient dans un silence respectueux.

— Vos appartements sont préparés, sir Richard, reprit Trevenen. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, je ferai de mon mieux pour vous satisfaire.

Il cilla presque imperceptiblement en voyant la médaille d'Aboukir qu'il portait autour du cou. Et le sabre d'honneur ne lui échappa pas non plus.

— Peut-être souhaiteriez-vous que je vous présente mes officiers ?

Le visage de Bolitho était impassible.

— La traversée va être longue jusqu'au Cap, commandant. J'espère que j'aurai l'occasion de faire connaissance avec chacun de vos marins avant l'arrivée.

Il n'avait pas élevé le ton, mais il vit que les yeux profondément enfoncés de son interlocuteur brillaient, comme s'il avait reçu une insulte.

Le commandant se découvrit et ordonna :

— Des vivats pour sir Richard Bolitho ! *Hourra ! Hourra !*

Les marins qui suivaient la scène et les officiers mariniers se mirent à crier, mais on ne sentait pas d'enthousiasme, aucune chaleur. Lorsque tout le monde se fut tu, Bolitho se souvint de l'armement du canot.

Ce fut alors qu'il vit Allday pour la première fois. Il se tenait près d'un imposant dix-huit livres et portait sa belle tenue à boutons dorés. Il avait encore réussi à rester à l'écart.

Leurs regards se croisèrent, ils restèrent ainsi un moment. Puis Allday lui fit un bref signe de tête.

C'était là tout ce dont il avait besoin.

VII

CONFRONTATIONS

Bolitho se tenait sur le balcon de sa chambre. Se protégeant les yeux de la lumière aveuglante, il examinait la masse impressionnante du rocher de Gibraltar. La *Walkyrie* avait fait vite en dépit de son tonnage, cinq jours seulement, et elle aurait même pu faire mieux si elle n'avait pas dû attendre la frégate ex-française qui l'accompagnait et qui avait été rebaptisée *Laërte*. Il la distinguait à peine dans la brume légère qui flottait sur le mouillage encombré et qui faisait penser à la fumée du canon vue par un artiste. S'il avait raison, Baratte savait-il que son ancien bâtiment avait appareillé d'Angleterre sous un nouveau nom ? C'était bien probable. Leurs Seigneuries auraient sans doute souhaité lui garder son nom, mais il y avait déjà un *Triton* sur la liste navale et la question avait été tranchée.

Il entendait des bruits de pieds nus sur le pont au-dessus de sa tête, et, de temps à autre, un ordre impératif immédiatement exécuté. Cela le changeait des frégates qu'il avait connues. Tout devait être fait dans la seconde et en silence. Celui qui ne répondait pas, qui marchait au lieu de courir, même si c'était un vulgaire aspirant qui l'appelait, s'exposait à prendre un coup de garcette d'un bosco ou d'un officier marinier de quart.

Ils se balançaient sur leur câble devant Gibraltar depuis sept jours. Les nouveaux embarqués admiraient la silhouette du Rocher ou regardaient avec envie le spectacle coloré des commerçants locaux qui passaient sans arrêt. Mais ceux-là n'étaient jamais autorisés à accoster. On avait refait le plein d'eau douce et envoyé les sacs de courrier à terre. Il ne pouvait plus ordonner à Trevenen d'attendre plus longtemps.

Bolitho ne le connaissait guère plus que lorsqu'il l'avait accueilli à bord, et se demandait ce que son aide de camp pouvait bien en penser. Même en matière de discipline, lorsque Bolitho avait évoqué le cas de ce marin mort sous le fouet, il n'avait pas réussi à savoir son sentiment.

Trevenen lui avait répondu, presque indifférent :

— J'ai rendu compte de son décès dans mes dépêches adressées à l'Amirauté.

Il y avait comme une touche de triomphe dans sa voix.

— Je suis le commandant le plus ancien de cette escadre, j'ai donc le pouvoir d'agir en conséquence. Vous n'étiez pas présent, sir Richard, et de toute manière, ce n'était pas un cas majeur.

— La vie d'un homme, par exemple ?

Les retrouvailles avec le vieux chirurgien de *l'Hypérion* avaient été une étrange expérience. Il était resté toujours aussi farouchement indépendant et ne semblait pas à son aise sous les ordres de Trevenen. Bolitho avait évité de lui parler de la séance de fouet et s'était contenté de lui demander :

— Je croyais que vous aviez quitté la marine après la perte de *l'Hypérion*.

— J'y ai songé, sir Richard. Mais ils ne veulent pas de moi chez moi.

Minchin avait balayé le pont d'un geste vague :

— Et en outre, le rhum est plutôt meilleur sur les vaisseaux du roi !

Cet homme qui avait vécu la bataille, sans moyen de savoir ce qui se passait alors que les membrures craquaient et cassaient autour de lui, avait réussi à impressionner Sir Piers Blachford, ce célèbre chirurgien de Londres qui se trouvait à bord de *l'Hypérion* pendant le combat. Difficile d'imaginer deux hommes plus dissemblables.

Bolitho s'éloigna des épais vitrages et des appuis encore chauds du soleil de l'après-midi. Il regagna le petit bureau que l'on avait installé à son usage et à celui de Yovell. Ce n'était pas ce que l'on trouvait sur un bâtiment de ligne, certes, mais cela faisait l'affaire. Il imaginait la traversée jusqu'à Freetown, puis toujours plus loin, dans le sud, le long des côtes africaines

jusqu'au Cap et à Bonne-Espérance, des lieux où il avait vu et fait tant de choses.

A Freetown, on devait lui fournir des renseignements plus précis, qu'il aurait le temps de digérer avant d'arriver au Cap. S'ils voulaient toujours envahir l'île Maurice, il leur faudrait de nombreuses troupes, des chevaux, de l'artillerie et du ravitaillement. Comme aux Antilles, il faudrait protéger toutes ces cargaisons. S'il ne parvenait pas à dénicher les Français de l'île qui servait de base à leurs vaisseaux, Leurs Seigneuries devraient lui envoyer des bâtiments en renfort, que cela leur plaise ou non. Mille après mille, à chaque relève de quart, au milieu des exercices continuels imposés par Trevenen, il s'éloignait toujours un peu plus de Catherine. Dans le temps, il s'y serait attendu, il se serait préparé à leur séparation. C'était sa vie, comme c'était et avait toujours été l'existence d'un officier de marine.

Mais, avec Catherine, tout avait changé. Parfois, jusqu'au jour où ils s'étaient retrouvés à Antigua, il y avait eu des moments où il se moquait de vivre ou de mourir. Seule la confiance que plaçaient en lui tant d'hommes, dont la vie dépendait de son talent, ou de son manque de talent, avait eu raison de cette insouciance.

Contrairement à Jenour, Avery ne lui était pas d'une grande aide pour tout ce qui ne relevait pas de la routine quotidienne et des stricts devoirs de sa charge. Bolitho avait déjà connu des officiers comme lui, capables de rester cachés à bord d'un bâtiment de guerre surpeuplé. Il prenait ses repas au carré, mais passait le plus clair de son temps dans le minuscule réduit qui lui servait de chambre, ou sur le pont, à l'arrière, où il contemplait les changements d'humeur de la mer.

Bolitho avait été invité par le carré juste avant leur appareillage de Plymouth : une compagnie assez agréable d'hommes, jeunes pour la plupart, à l'exception du chirurgien à l'air revêche, du maître pilote et du commis. Un carré comme on en trouvait sur tout vaisseau de ce genre. Seul le commandant connaissait les forces et les faiblesses des officiers, des officiers mariniers et des aspirants qui les secondaient. L'arrivée d'un vice-amiral avait suscité chez eux une grande curiosité, mais ils

s'étaient montrés trop polis pour dire autre chose que quelques mots. Si la sévérité de Trevenen les révoltait, et à l'exception de Minchin, ils n'en montraient rien.

Il y avait eu une autre séance de fouet cet après-midi-là. La punition avait été si longue, si impitoyable, on n'entendait que les battements de tambours qui scandaient le sifflement des lanières sur le dos nu. Même après qu'Ozzard eut refermé la claire-voie, il n'avait pas réussi à se boucher les oreilles. Le coupable avait apparemment été surpris à boire du rhum dans la cale où il faisait de la peinture.

Deux douzaines de coups. L'homme avait craqué peu de temps avant la fin, gémissant comme un animal blessé.

C'est lui le commandant, il a toute autorité, y compris la mienne car j'ai le devoir de le soutenir. Je ne puis rien y faire.

Trevenen devait savoir exactement ce qu'il avait le droit de faire, jusqu'où il pouvait aller sans risquer de subir les critiques de l'autorité supérieure.

Mais il savait aussi que Bolitho pouvait ruiner tout espoir de promotion au rang d'officier général, il lui suffirait d'une phrase tombée dans la bonne oreille. *Il me comprend sans doute mieux que je ne le comprends.*

Bolitho entendait le bruit des embarcations que l'on hissait par-dessus les passavants avant de les saisir sur leurs chantiers. La *Laërte* devait être en train d'en faire autant. Cette frégate prise aux Français était le commandement dont tout jeune officier rêvait. Lors de son armement, à l'arsenal renommé de Toulon, elle portait trente-six canons, ainsi que deux grosses pièces de chasse qui pouvaient se révéler fort précieuses s'ils devaient drosser des maraudeurs à la côte. Son commandant était jeune et avait été promu à peu près en même temps qu'Adam. Il s'appelait Peter Dawes. Fils d'amiral, il allait chercher la moindre occasion de prouver sa valeur.

Adam le souciait énormément. L'*Anémone* aurait dû les rallier à Gibraltar juste après leur arrivée, deux jours plus tard au pis, qu'elle ait réussi ou non à compléter son équipage. Trevenen y avait fait allusion, mais il semblait se contenter d'observer, en attendant la décision de Bolitho. Décision qu'il avait prise peu après la séance de fouet. Ils allaient appareiller

en compagnie de la *Laërte* et poursuivre leur traversée jusqu'à Freetown.

Les sifflets commencèrent à résonner, des bruits de pieds se faisaient entendre le long des passavants et dans les descentes, la *Walkyrie* s'ébrouait comme un animal qui se réveille.

Il entendait le cliquetis du cabestan et les criailleries d'un violon. Les marins pesaient de tout leur poids sur les barres, la frégate venait lentement sur son ancre.

Il avait connu cela tant et tant de fois. Les appareillages l'avaient toujours excité, il se souvenait de son enthousiasme lorsqu'il était aspirant ou enseigne de vaisseau. Le bâtiment qui revient à la vie, les hommes parés à sauter à leurs postes, des brasses et des milles de cordages précisément à leur place, chacun avec son emploi. Il faut exercer le même effort partout, comme le lui répétait sur tous les tons un vieux maître pilote.

Puis il entendit un nouveau bruit de pas dans la coursive, un pas lourd. Comme on pouvait s'y attendre, c'était le commandant.

— Parés à appareiller, sir Richard.

Ses yeux n'exprimaient rien d'autre qu'une interrogation.

— Je vais monter.

Il se dit soudain qu'il n'était pratiquement jamais monté sur le pont depuis que la *Walkyrie* avait levé l'ancre à Plymouth.

Il jeta un coup d'œil dans sa chambre et aperçut l'ombre fluette d'Ozzard près de la porte de l'office.

— J'espère que *l'Anémone* parviendra à rattraper le temps perdu.

Il avait réfléchi tout haut, comme il l'aurait fait avec Keen ou Jenour.

— Je suppose que nous aurons droit à quelques explications, sir Richard. Je crois que le commandant de *l'Anémone* est votre neveu ?

— C'est exact – il soutenait le regard glacé de Trevenen : De même que mon aide de camp est le neveu de Sir Paul Sillitœ, conseiller du Premier Ministre. Je suis toujours surpris de l'existence de tels liens.

Et il sortit, mais il se sentait un peu gamin d'avoir rendu la monnaie de sa pièce à Trevenen. Il voulait le défier ? Soit.

— Du monde en haut ! A déferler les huniers !

Bolitho aperçut Allday près des filets, l'air sombre. Il regardait les hommes qui, nus jusqu'à la taille, escaladaient les enfléchures comme des singes. La plupart d'entre eux portaient des cicatrices, quelquefois pâlies avec le temps, d'autres fois encore livides, des coups de fouet reçus.

— Ancre à pic, commandant !

— Faites donner de la garcette à ces feignants au cabestan, Mr Urquhart ! répondit sèchement Trevenen. Ils se traînent comme des vieilles femmes, aujourd'hui !

Voyant un quartier-maître bosco qui se dirigeait vers eux, sa garcette à la main, les matelots redoublèrent d'efforts, enfonçant leurs pieds dans le pont comme s'ils avaient des serres.

— Haute et claire, commandant !

Bolitho remarqua l'air soulagé du second. Les hommes avaient évité une bonne raclée. Pour cette fois.

Les huniers et le foc prirent le vent, puis ce fut le tour de la grand-voile de misaine. La *Walkyrie* commença à virer et à venir vers le Rocher, le bord sous le vent solidement appuyé dans l'eau.

Elle n'était pas sortie du mouillage que la haute pyramide de voiles de beau temps s'élevait au-dessus du pont où les marins s'activaient, matérialisant la force puissante qui la tirait sur l'eau. L'autre frégate virait elle aussi pour venir suivre dans les eaux, image même de la beauté et du défi.

Il se tourna de l'autre côté du tableau où s'étendait une masse de terre sombre et basse. L'Espagne. Certains connaissaient la paix, sous la protection de l'Angleterre ; d'autres seraient trop terrifiés par les régiments de Napoléon pour se rendre. Bolitho se souvenait de ce discours optimiste entendu lors de la réception chez Hamett-Parker : « La guerre est presque gagnée. » Combien de fois avait-il vu ces rivages, sachant que de nombreuses lunettes étaient braquées sur les bâtiments qui quittaient cette énorme forteresse naturelle. De rapides coursiers se tenaient prêts à emporter des messagers au grand galop pour prévenir les guetteurs et les batteries côtières. *Les Anglais sont sortis*. Il connaissait bien les Espagnols,

d'abord alliés réticents, puis adversaires. Et il préférait encore cette dernière situation.

Il dit à Allday :

— Descendez avec moi.

Il savait que les hommes de quart l'écoutaient, n'en croyant pas leurs oreilles. Encore un aspect de sa légende. Ce vice-amiral qui pouvait d'un claquement de doigts les envoyer en enfer si l'envie lui en prenait, un homme extrêmement célèbre dans la marine. Pourtant, bien peu nombreux étaient ceux qui l'avaient seulement aperçu, plus rares encore ceux qui avaient servi sous ses ordres. Et maintenant, le voilà qui prenait la descente en compagnie de son solide gaillard de maître d'hôtel, comme de vieux amis, comme les marins qu'ils étaient.

L'air était relativement plus frais entre les ponts et ils gagnèrent l'arrière où le fusilier de faction se tenait entre deux portes, celle de Trevenen et celle des appartements de Bolitho. Un visage inexpressif, immobile, mousquet baïonnette au canon, les yeux à l'infini.

Ozzard les attendait dans la chambre. Vin blanc pour l'amiral et rhum pour son maître d'hôtel.

Bolitho alla s'asseoir sur le banc pour contempler la mer qui bouillonnait autour du safran.

— Mais quel est donc *leur problème,* mon vieux ?

Allday leva son gobelet en clignant des yeux à cause du soleil.

— J'ai connu dans le temps un vieux chien, fallait voir comment qu'il rampait quand son maître levait son bâton sur lui les jours qu'il avait bu.

Il parlait d'une voix lointaine, comme s'il revoyait la chose.

— Un jour, il lui est arrivé dessus. Eh ben, ce salopard n'a plus jamais eu l'occasion de recommencer !

Il avala une goulée de rhum et conclut après une seconde de réflexion :

— Et à bord de c'bâtiment-ci, y a plus d'un chien !

Le capitaine de vaisseau monta sur le pont et commença par jeter un coup d'œil au compas puis aux voiles, l'une après l'autre. L'*Anémone* tirait pleinement parti d'une belle brise de

noroît qui soulevait des myriades de moutons blancs sur la mer bleu-gris. Les voiles claires étaient tendues comme du métal. Une grande activité régnait sur le pont car, même si le jour venait de se lever, les marins étaient occupés à laver le pont du bord sous le vent où la mer surgissait régulièrement par les sabords en gargouillant autour des jambes nues, avant de s'évacuer par les dalots. Sur la dunette, d'autres briquaient le planchage, nettoyant et polissant le bois clair avant que le soleil soit assez chaud pour ramollir les coutures et rendre ce travail impossible.

Aux yeux des nouveaux embarqués, Adam ne correspondait sans doute pas à l'idée que l'on peut se faire du brillant commandant d'une frégate. Tête nue, sans même avoir enfilé sa vieille vareuse de mer fatiguée, sa chevelure noire flottant au vent, il ressemblait à un pirate.

Il lui avait fallu plus de temps que prévu pour parer Spithead et il avait mis à terre un détachement de presse. La petite troupe était revenue avec seulement trois hommes, dont aucun n'avait jamais été à la mer. Devant la pointe de Portsmouth, il avait été plus chanceux lorsque, presque par hasard, l'*Anémone* était tombée sur un cotre à hunier commandé par un enseigne de vaisseau bien connu et qui était chargé de la presse dans les parages. L'officier se montrait plein de ressources ; il suivait bien souvent les bâtiments marchands qui rentraient dans le Solent ou à Southampton. Il avait découvert depuis un bon bout de temps que les maîtres ne rémunéraient en général qu'un nombre minimal de marins, afin de faire des économies. Une fois que les hommes avaient été payés – et l'enseigne observait souvent l'opération avec sa lunette de signaux –, le cotre arrivait bord à bord et les malchanceux, quelquefois à vue de leur maison, étaient embarqués puis confiés au bâtiment de garde.

Adam avait ainsi récupéré douze hommes, tous marins. C'était encore insuffisant, mais cela allait un peu alléger la charge des officiers et des officiers mariniers. Cela dit, cette opération l'avait éloigné de la route et, en atteignant Gibraltar, il avait compris que son oncle ainsi que la seconde frégate avaient déjà remis à la voile.

Son second s'approcha et le salua.

— Vent de suroît, commandant. En route au cap ordonné.

Adam songeait à ces ordres encore scellés et qu'il devait remettre à son oncle. Encore plus de six mille milles à franchir, avec une escale à Freetown sur la côte ouest de l'Afrique. Il aurait été jusqu'à la Lune : un petit bâtiment, *son* bâtiment, il était libre d'agir à sa guise sans personne pour lui ordonner de faire autrement.

Le lieutenant de vaisseau Martin le regardait, l'air inquiet. Son commandant n'avait jamais été quelqu'un de facile lorsque les choses tournaient mal. Son prédécesseur, Sargeant, qui avait débarqué pour prendre un commandement, avait fort bien réussi en dépit de son jeune âge. Il faisait tampon entre l'équipage et le commandant, comme tout bon second doit le faire et avait en outre bénéficié d'une amitié que Martin ne s'était pas encore vu offrir.

— Commandant commença-t-il, je me demandais… faut-il établir les bonnettes lorsque les hommes auront pris leur déjeuner ?

Adam leva les yeux pour examiner les bâtons de bonnettes fixés sous les vergues. Lorsqu'on les déployait, avec la traction supplémentaire qu'elles offraient, *l'Anémone* pouvait gagner quelques nœuds de mieux.

Il remarqua une odeur de graisse qui sortait par la cheminée de la cambuse et prit soudain conscience du manque d'assurance de son second. Au grand étonnement de Martin, il lui donna une tape sur le bras et lui dit en souriant :

— Je ne fais pas une compagnie fort agréable, Aubrey. Restez avec moi, car je suis aux cent coups en ce moment !

Le soulagement de Martin se lisait sur sa figure, mais il eut la sagesse de ne pas demander à son commandant les raisons de son désespoir.

— A dire vrai, continua Adam, je ne suis pas très pressé de rallier les autres.

— Mais votre oncle, commandant ?

Adam se mit à sourire de toutes ses dents.

— C'est surtout mon amiral, et je n'aurai garde de l'oublier.

Il se retourna en voyant le maître pilote émerger de la descente.

— Ah, Mr Partridge, j'ai une tâche à vous confier.

— À vos ordres, commandant, grommela le vieil officier marinier.

— Si nous tracions une route jusqu'à Madère, en supposant que le vent soit portant, quand cela nous mettrait-il à Freetown ?

Partridge ne battit même pas des cils.

— Ouh la la, commandant, moi qui m'attendais à une question délicate !

Il jeta un regard tout épanoui à son commandant qui n'avait pas la moitié de son âge, encore que nul ne connaissait exactement celui de Partridge. Il ajouta :

— La vigie devrait voir la terre, à l'heure qu'il est. Je vais aller vérifier ça sur la carte.

Il se retira et Adam hocha la tête, plein d'admiration.

— Quel type ! Si je lui en donnais l'ordre, il nous emmènerait jusqu'à la Grande-Barrière sans la moindre hésitation.

Le second, qui n'avait pas vu dans le contenu des ordres pour la mer ou dans les instructions de l'Amirauté la moindre allusion à une escale à Madère, lui dit :

— Puis-je vous demander, commandant, pourquoi cet endroit-là ?

Adam s'approcha de la lisse de dunette pour observer les deux timoniers chargés de la grande roue double. Dans des circonstances comme celle-ci, il ne pouvait oublier qu'il était à court de monde, sans compter tous les autres problèmes que rencontre un commandant. Mais, hors la femme qui hantait ses pensées, il aurait pu dire qu'il était heureux.

— Aubrey, dit-il à son second, Madère est une véritable oasis, on y trouve de l'eau potable à profusion, aussi bien pour les braves capitaines marchands que pour les prédateurs dans notre genre. Des navires de toutes nationalités y font relâche pour réparer, pour faire des vivres, pour embarquer du vin. On y trouve aussi en général quelques matelots bien amarinés qui,

pour une faute quelconque, ont été laissés à terre par leur bâtiment !

Il souriait de toutes ses dents comme le petit garçon qu'il avait été.

— Bon, envoyez la bordée de quart prendre son déjeuner, l'odeur me retourne déjà le cœur. Cela fait, nous changerons de route, cap sur Funchal, puis nous continuerons directement vers la Sierra Leone.

Ils levèrent la tête d'un seul mouvement en entendant la vigie héler du grand mât :

— Ohé du pont ! Terre en vue par bâbord avant !

Le vieux Partridge réapparut, dissimulant mal sa satisfaction :

— Vous voyez, commandant, qu'est-ce que j'avais dit ?

Le second essaya timidement de soulever une objection :

— Mais, supposez que les autorités ne soient pas d'accord en voyant que nous cherchons du monde ?

— Nous ne recruterons que des volontaires, naturellement, répondit Adam en souriant.

Ils éclatèrent de rire tous les deux et des marins qui se trouvaient là se regardèrent tandis que les sifflets appelaient la bordée de repos aux rations.

Comme Adam se dirigeait vers la descente, le vieux maître pilote grommela :

— C'est tout lui, Mr Martin. Ça l'excite. Et ça vaut mieux pour nous autres !

— A votre avis, qu'est-ce qui l'inquiète comme ça ?

Le vieux Partridge gonfla ses joues et répondit, l'air dédaigneux :

— Une femme, bien sûr ! Les officiers devraient pourtant savoir ce qu'il en est !

De retour dans sa chambre où le garçon l'attendait avec son déjeuner, Adam songea soudain à son oncle, à son amour magnifique qu'il enviait tant. Bolitho avait déjà fait escale à Madère, il y avait acheté un éventail et de la dentelle pour Catherine.

Peut-être, s'il descendait lui-même à terre, pourrait-il dénicher de l'argenterie, un bijou… Il se tourna vers les fenêtres

de poupe pour cacher son visage au garçon. Elle ne le porterait jamais, elle n'accepterait même pas ce cadeau venant de lui. Après le refus cinglant qu'elle lui avait opposé, il était fou de seulement y penser.

Il entendait vaguement, à l'autre bout du bord, un violoneux qui jouait une gigue. Un autre marin l'accompagnait au sifflet. Ils devaient passer la Ligne un peu après Freetown. On allait accueillir en grande pompe Neptune et sa cour, les novices subiraient quelques traitements un peu rudes au cours d'une cérémonie traditionnelle à bord des vaisseaux du roi depuis des temps immémoriaux.

Adam alla s'asseoir et contempla la tranche de porc grillé qui dansait dans son assiette au gré des mouvements de la plateforme.

Les officiers n'échappaient pas au sort commun. Il s'en souvenait encore, il était alors enseigne de vaisseau. On l'avait intégralement déshabillé, il avait manqué de s'étrangler avec la bouillie infâme dont on l'avait badigeonné pour le « raser ». C'était un plaisir simple, mais les marins sont des gens simples. Le baptême de la Ligne pouvait l'aider à souder son équipage. Il savait que le vieux Partridge jouerait le rôle de Neptune. Il repoussa son assiette, incapable décidément de chasser la jeune femme de son esprit.

Sous voilure réduite, la frégate *Anémone* venait de virer de bord une fois de plus avant l'atterrissage. L'île de Madère brillait au soleil de l'après-midi. Avec ses hautes collines couvertes de fleurs, elle ressemblait à une île de conte de fées.

— Ohé du pont !

Quelques marins qui n'étaient pas de quart levèrent les yeux, mais la plupart des hommes continuèrent de regarder avidement la terre.

Même vue d'aussi loin sur son perchoir, la vigie avait l'air surpris de ce qu'elle apercevait.

— Bâtiment de guerre, commandant ! Vaisseau de ligne !

— L'un des nôtres, commandant ? demanda Martin.

Adam observait l'île dans le lointain.

— Je me demande ce qu'un vaisseau de ligne pourrait bien fabriquer dans le coin. On ne m'a rien dit à ce sujet. Et d'où peut-il bien venir ? De l'escadre de blocus, des Antilles ? Cela me semble peu vraisemblable.

Puis, ramassant une lunette :

— Je monte, Aubrey. Gardez le même cap tant que je n'en ordonne pas autrement.

Il gagna les enfléchures et commença la montée, la lunette passée sur l'épaule. Puis, se baissant, il dit à son second :

— Au moins, cela prouvera aux hommes qu'ils ne sont pas commandés par un infirme !

Monter dans les hauts ne l'avait jamais gêné, même lorsqu'il n'était qu'aspirant, contrairement à son oncle bien-aimé qui lui avait confié la peur qu'il en éprouvait lorsqu'il était jeune. Il se pencha pour regarder sous ses pieds, il apercevait la pâleur laiteuse de la lame d'étrave, les minuscules silhouettes sur la dunette et le passavant du côté de l'île. Il y avait là des engagés et des hommes enrôlés par la presse, de bons gars ou des coriaces, dont quelques-uns qui avaient échappé de justesse au gibet. Une seule chose les soudait : il fallait encore faire en sorte que leur bâtiment devienne leur bien le plus précieux.

Il atteignit le grand croisillon et salua d'un signe de tête la vigie ainsi qu'un autre marin, Betts, qui avait un œil de lynx.

— Alors, Betts, vous hésitez ? lui dit Adam.

Il déplia sa lunette et passa une jambe autour d'un hauban.

— J'sais pas trop, commandant. Il ressemble à un deux-ponts, mais…

Adam leva son instrument puis attendit que *l'Anémone* se fût stabilisée en émergeant d'un creux.

— Il s'agit d'une frégate, Betts. Mais je comprends votre hésitation.

Il ferma un peu l'œil pour mieux y voir. Peut-être était-ce la *Walkyrie*, dont il avait tant entendu parler. Mais il chassa immédiatement cette idée. Son oncle lui aurait laissé un mot à Gibraltar s'il avait modifié ses plans. Alors, un français ? Non, ils n'oseraient jamais, ce serait aussi périlleux que de se retrouver au vent d'une côte si un bâtiment anglais du genre de *l'Anémone* apparaissait. Il déplia sa lunette une fois encore et

retint son souffle comme une légère risée faisait flotter le pavillon de poupe du vaisseau, les bandes et les étoiles de la nouvelle marine américaine.

Il referma son instrument d'un coup sec et observa le vaisseau dont ils se rapprochaient. Pourtant, ce vieux Betts avait tout vu à l'œil nu, sauf le pavillon.

Il se laissa glisser le long d'un étai et rejoignit ses officiers à l'arrière, bien conscient des regards emplis de curiosité qui le suivaient, des hommes que, pour la plupart, il connaissait à peine. Pour l'instant. Il se retourna vers les autres.

— C'est un yankee, et un gros.

Jervis Lewis, son second lieutenant nouvellement transféré d'un autre bâtiment, lui demanda :

— Faut-il mettre en batterie, commandant ?

Martin lui jeta avec un air dégoûté :

— Nous ne sommes pas en guerre, espèce d'imbécile !

Le maître pilote grommela pourtant :

— Enfin, pour autant qu'on sache, monsieur.

Adam arborait un large sourire.

— Je n'ai noté aucune activité à son bord – et à son second : Vous vous souvenez ? Les prédateurs.

Il s'approcha de la lisse et examina le pont principal, les longs dix-huit livres tout noirs sous les passavants.

— Prenez les dispositions de chenalage, Mr Martin.

Puis, cherchant des yeux l'aspirant des signaux :

— Vous, Mr Dunwoody, arborez un pavillon neuf pour montrer nos bonnes intentions et faites préparer vos gens. Soyez paré à envoyer et à recevoir tout signal.

Les officiers coururent à leurs tâches, heureux d'avoir quelque chose à faire. Ce qui laissa Adam songeur : heureux qu'on leur dise ce qu'ils avaient à faire.

Le lieutenant de vaisseau Martin observait son commandant. *Elle*, quelle qu'elle fut, à supposer que le pilote eût raison, serait fière de voir son homme ainsi.

— Je descends me changer, lui dit Adam. Dites à mon garçon de me trouver une chemise propre.

Il jeta un dernier regard à l'île, il avait l'impression de sentir l'odeur des fleurs mêlée à celle du sel.

Il ne se passerait probablement rien, mais son instinct s'était réveillé et l'avait sorti de ses pensées moroses avec la force d'une lame d'acier.

Le soleil était monté au-dessus des têtes de mât qui dessinaient des cercles dans le ciel et Adam souffrait dans sa lourde vareuse. Sa chemise, dénichée par un garçon qui n'était certes pas Ozzard, lui collait déjà à la peau.

Il y avait de nombreux navires au mouillage ou accostés aux débarcadères. Pavillons de tous pays, toutes nationalités mélangées, comme leurs équipages.

La frégate américaine les surplombait de toute sa hauteur. On lisait sur le tableau, sous le grand pavillon rayé, son nom inscrit en lettres d'or, *Unité*. Lorsque *l'Anémone,* mouillée à son tour, commença à tirer sur son câble et à osciller paresseusement sur son reflet, Adam aperçut la guibre peinte en bleu et décorée d'étoiles dorées. La figure de proue représentait un citoyen tenant un rouleau de parchemin dans sa main tendue, probablement un héros ou un martyr de la révolte contre le roi George.

Le lieutenant de vaisseau Martin laissa retomber son porte-voix lorsque la dernière voile fut ferlée et rabantée sur sa vergue. Ses hommes travaillaient plus vite et mieux, se dit-il, mais ce n'était pas encore parfait. Il dit à Adam :

— Je n'ai jamais entendu parler de cette frégate, commandant.

— Ni moi non plus. A voir sa silhouette, elle est toute neuve, et regardez-moi ses dents ! Des vingt-quatre livres, si je ne me trompe pas !

Lewis, leur nouveau second lieutenant, déclara, l'air important :

— Je n'aimerais pas trop m'y frotter !

Mais il se tut sous le regard que lui jeta Adam.

— Bâtiment en tenue de mouillage, commandant !

— Bien. Nous allons mettre à l'eau un canot pour le cas où un irresponsable tenterait de déserter et d'aller rejoindre notre gros voisin, et la terre de la liberté !

Martin se demanda la raison de ce ton amer.

Un quartier-maître bosco cria :

— Ils envoient une embarcation, commandant ! Il y a un officier à bord !

— Faites rassembler la garde !

Un lieutenant de vaisseau de grande taille passa la porte de coupée et après s'être découvert face à la poupe, commença :

— Est-ce bien au commandant que j'ai l'honneur de m'adresser ?

— Capitaine de vaisseau Adam Bolitho, frégate de Sa Majesté britannique *Anémone*.

— Le capitaine de vaisseau Nathan Beer, de l'*Unité*, vous envoie ses compliments. Il m'a chargé de vous prier à bord ce soir au crépuscule, commandant. Un canot viendra vous prendre.

Il jeta un coup d'œil rapide sur le pont.

— Je vois que n'avez guère de monde, commandant.

— Mes compliments à votre commandant… il hésita.

Il aurait peut-être dû dire *mes respects,* mais cela aurait sous-entendu qu'il se considérait comme subordonné à l'Américain.

— J'en suis très honoré – puis, dans un sourire : Mais j'utiliserai mon propre canot.

Encore des saluts, et l'Américain s'en fut. Adam reprit :

— Je vais descendre à terre pour faire la paix avec les autorités. Mettez un autre canot à l'eau pour notre chirurgien et pour le commis, s'il y a besoin de médicaments et de fruits frais pour l'infirmerie.

Mais il songeait toujours à son visiteur. Ainsi, ce serait de commandant à commandant, et tout ce qu'il y a de plus protocolaire. Nathan Beer – ce nom, à défaut de celui de son bâtiment, lui disait quelque chose. Il aperçut le canot que l'on passait par-dessus la lisse. Il avait belle allure, mais cet officier américain avait eu le temps de jauger leur puissance – ou mieux, leurs faiblesses. Il se tourna vers son second :

— Vous assurerez l'intérim en mon absence. Au moindre doute, faites-moi prévenir.

Il le laissa bien s'imprégner de ces derniers mots.

— Mais je vous fais totale confiance.

Il se dirigea vers la coupée où la garde s'était rassemblée une fois de plus.

— Si un déserteur essaie de s'enfuir à la nage, prévenez le canot de rade. Mais on ne tire pas dessus s'il persiste. Je préfère le savoir noyé que tué par balle.

Puis, montrant la frégate du menton :

— Ils nous regardent. Ennemis ou pas, ce ne seront jamais nos amis. Ne l'oubliez pas !

Le capitaine de vaisseau Nathan Beer était un homme imposant, dans tous les sens du mot. Il accueillit Adam à la coupée avec une jovialité et une aisance tout à fait conformes à son personnage. Avec sa large figure burinée par le vent, des cheveux rebelles à peine parsemés de gris, ses yeux bleus, il serait passé en Angleterre pour un gentilhomme campagnard. Les commandants de frégate que connaissait Adam étaient plutôt jeunes, encore que, certains avaient mis du temps à gravir tous les échelons.

Adam examina le large pont principal. C'étaient réellement des vingt-quatre livres et cela lui rappelait la remarque peu délicate du second lieutenant lorsqu'ils étaient arrivés au mouillage. *L'Unité* ferait un adversaire formidable. Il savait que Beer l'observait, mais sans l'empêcher le moins du monde de procéder à cet examen avec l'œil du professionnel. Peut-être fallait-il prendre son attitude comme un avertissement.

— Descendons, nous allons prendre un peu de madère. J'imaginais que j'aimerais ce breuvage, mais c'est un peu trop doux pour moi.

L'arrière du bâtiment était également fort spacieux. Même ainsi, Beer était obligé de courber la tête pour passer entre les barrots.

Un garçon de carré prit la coiffure d'Adam et l'examina sans vergogne tout en lui servant un verre de vin.

Beer était bien plus âgé que ce qu'avait imaginé Adam. Même s'il paraissait en parfaite santé, il devait approcher de la soixantaine, davantage peut-être. Dans sa main, son verre ressemblait à un jouet.

— Puis-je vous demander ce qui vous amène dans ces parages, commandant ?

— Bien sûr. Je passe faire des vivres et, naturellement, voir de plus près un bâtiment qui m'a attiré l'œil.

Beer fit un grand sourire et ses yeux en disparaissaient presque derrière les rides.

— Voilà une réponse sans détour !

Adam but une petite gorgée. Un seul et rapide regard lui en avait appris beaucoup. Le mobilier était luxueux, un portrait représentant une femme et deux petites filles était accroché à la cloison près du sabre de cérémonie de Beer.

— Commandez-vous ce bâtiment depuis longtemps, monsieur ?

Beer le fixa très attentivement du regard.

— Depuis le jour où il a goûté à l'eau salée à Boston. Cela a été passionnant de le voir se construire, même pour un vieux marin dans mon genre. J'habite Newburyport, pas très loin de là… – il s'interrompit – Vous connaissez ?

— J'y suis passé.

Beer n'insista pas.

— Je suis très fier de commander *l'Unité*. Aucun vaisseau ne peut se mesurer à elle, en tout cas, pas une seule frégate. Quant aux autres, je peux leur montrer mon cul en cas de besoin !

Adam entendit quelqu'un appeler, puis de grands éclats de rire. Un vaisseau heureux, visiblement. Cela ne l'étonnait pas, quand on voyait son étonnant commandant.

Beer reprit :

— Notre marine est encore modeste, mais nous progressons. Nos officiers doivent faire preuve de zèle et se montrer hommes de conviction. J'ai eu le privilège de faire escale en France, récemment – les choses changent, là-bas. Comme mon pays, la France a connu une nouvelle naissance avec la Révolution, mais la tyrannie demeure. Vos succès dans la Péninsule pourraient faire resurgir les vieux démons.

— Nous les battrons, répondit Adam, comme nous les avons battus sur mer. Et maintenant, nous sommes en train de les écraser en Espagne.

Beer devint grave.

— Voilà des réflexions bien profondes pour quelqu'un d'aussi jeune, si vous me permettez.

Il prit son verre que l'on avait rempli de nouveau et continua, sans regarder Adam.

— Vous allez porter des dépêches à votre Sir Richard Bolitho. Ici, tout le monde est au courant, avec ces navires qui viennent et qui repartent, trop contents de s'échanger des informations après des mois de mer. Seriez-vous son fils, par hasard ? Votre patronyme n'évoque pas grand-chose pour moi, à une exception près.

— Je suis son neveu, commandant.

— Je vois. Celui que j'ai connu était un renégat qui nous avait rejoints contre les Britanniques pour nous aider à conquérir notre indépendance.

— N'aurait-il pas commandé une frégate qui s'appelait *l'Andiron ?*

— Était-ce votre père ? Je *le savais !* Ces yeux, les mêmes attitudes. Je ne l'ai pas beaucoup fréquenté, mais je le connaissais de réputation, suffisamment pour être peiné de sa mort.

— Vous aurez donc bénéficié d'un privilège que je n'ai pas eu.

Quelque chose lui disait de ne rien ajouter. Peut-être ce secret était-il enfoui depuis trop longtemps, mais lui ne dévoilerait jamais de quelle façon était mort son père.

Beer reprit :

— Je crois qu'il n'était pas heureux. Le problème, avec les renégats, c'est que personne ne leur fait plus jamais confiance.

Il eut un petit sourire forcé.

— Prenez John Paul Jones, par exemple !

Mais son humour tombait à plat.

— Revenons à vous, lui demanda Adam. Votre mission consiste-t-elle également à remettre des dépêches ?

Beer répondit nonchalamment :

— Nous avons commencé à déployer nos ailes. La marine britannique domine le grand large, mais l'acquisition d'une puissance aussi terrifiante lui a coûté un lourd tribut. Les

Français pourraient bien jouer encore un de leurs tours. Napoléon aurait trop à perdre s'il acceptait de se soumettre.

— Et nous de même, commandant.

Beer prit la tangente.

— Ce que l'on apprend, ces navires américains qui sont interceptés par vos croisières et fouillés parce qu'on les soupçonne de contrebande – à mon avis, vous cherchez surtout à vous emparer de nos marins pour les incorporer dans votre marine. Notre Président a fait part à deux reprises de son vif mécontentement et a obtenu quelques vagues promesses du gouvernement de Sa Majesté. J'espère qu'elles sont sincères.

Pour la première fois, Adam eut un sourire.

— Auriez-vous l'intention de vous allier à la France contre nous une seconde fois ?

Beer le regarda d'abord, avant de sourire à son tour.

— Décidément, vous êtes comme j'étais à votre âge !

— Nous parlons la même langue, commandant. Je crois que c'est notre seule ressemblance.

Beer sortit sa montre.

— Commandant, je compte appareiller avec la marée. La prochaine fois, j'espère que nous pourrons souper en compagnie.

Comme si quelqu'un avait donné le signal, ils prirent tous deux leurs coiffures et se retrouvèrent sur le pont dans le froid.

Adam songeait au mouillage, très encombré, et donc au large tour que Beer devrait prendre pour en sortir. Dans l'obscurité, seuls un commandant et un marin d'exception en étaient capables.

— Présentez mes compliments à votre oncle, commandant. Voilà un homme que j'aimerais rencontrer !

Les fanaux dansaient dans le canot de *l'Anémone* qui bouchonnait sur la houle. La coque s'illuminait parfois d'éclairs phosphorescents. Dunwoody, le plus vieux de leurs aspirants avec ses seize ans, tenait la barre.

Beer posa son énorme battoir sur le fût d'une pièce.

— Espérons que cette rencontre n'aura pas lieu devant la gueule de ces bébés !

Ils se couvrirent, Adam descendit dans le canot. Il entendait le cabestan qui tournait à grand bruit, on avait déjà largué quelques voiles qui se gonflaient et claquaient sur fond de ciel étoilé.

Le canot poussa et *l'Unité* retourna à l'anonymat, ombre parmi les ombres. Encore une coïncidence ? Ou bien Beer l'avait-il retenu à son bord assez longtemps pour que *l'Anémone* n'ait pas le temps de lever l'ancre pour le suivre. Cette réflexion le fit sourire. Cela valait aussi bien avec un équipage novice.

Il demanda à l'aspirant :

— Quelles sont les nouvelles, Mr Dunwoody ?

Ce garçon était vif et intelligent et il était tout naturel qu'on l'eût choisi pour s'occuper de cette chose importante que sont les signaux. Si la guerre continuait, il pouvait être enseigne d'ici un an. Et Dunwoody le savait très bien.

— Les chaloupes ont ramené dix hommes à bord, commandant. Ils ont tous des sauf-conduits, car ils appartiennent à la Compagnie des Indes orientales.

Il se pencha en avant pour observer une embarcation de pêche qui passait.

— L'officier en second juge que ce sont des hommes de premier brin, commandant.

C'était sans doute vrai. La Compagnie se faisait une fierté de ses marins. De bonnes conditions de vie, des gages plus que convenables, et des bâtiments assez bien armés pour repousser même un vaisseau de guerre. Tout ce qu'il aurait fallu faire dans la marine de guerre. Ces dix hommes en renfort étaient un don du Ciel. Ils avaient dû s'enivrer et rater l'appareillage de leur bâtiment.

Adam lui demanda :

— Ils croient que nous sommes en partance pour l'Angleterre ?

Le jeune garçon plissa le front en se rappelant le sourire sarcastique du second et répéta ce qu'il lui avait entendu dire :

— C'est ce qu'il leur a dit, mais il a ajouté qu'ils devraient travailler jusqu'à ce que nous arrivions là-bas.

Adam ne put se retenir de sourire dans l'obscurité. Martin apprenait vite.

— Eh bien oui, *nous* rentrerons en Angleterre. A la fin !

Il entendit des cris en provenance de la grosse frégate américaine et songea à l'homme impressionnant qui la commandait.

Et il a connu mon père. Il jeta un regard inquiet à son aspirant, effrayé à l'idée d'avoir parlé à voix haute et d'avoir été entendu. Mais non, le garçon scrutait l'eau noire à la recherche du feu de poupe de *l'Anémone* qui devait se trouver quelque part au-dessus d'eux.

— Ohé du bateau !

L'aspirant mit ses mains en porte-voix :

— *Anémone !*

Était-ce son père disparu, était-ce à cause de son bâtiment, Adam ne savait trop, mais il se sentait fier de lui.

A bord de la grosse frégate, les gabiers étaient alignés sur les vergues, d'autres marins s'étaient attelés au cabestan. Le câble raidi plongeait plus droit dans l'eau. Le second se tourna vers son commandant et lui demanda lentement :

— Ce capitaine de vaisseau Bolitho. Il ne va pas nous chercher noise ?

Beer sourit.

— Son oncle, peut-être, mais pas lui, à mon avis.

— A pic, commandant !

Ils en oublièrent tout le reste, le vaisseau s'ébranla sous la poussée du vent. Libéré de la terre, détaché de l'île et rendu à son élément.

Lorsqu'ils eurent quitté le mouillage, ce même officier vint faire son rapport sur la dunette.

— Du monde aux bras.

Beer observait la rose qui dansait.

— Nous changerons de route dans dix minutes, faites passer.

L'officier hésita :

— Vous avez donc connu son père pendant la guerre, commandant ?

— Oui.

Il songeait au visage grave de ce jeune commandant, poussé par quelque chose qu'il ne parvenait à vaincre. Comment aurait-

il pu lui dire la vérité ? Mais cela n'avait plus d'importance. *La guerre*, comme disait son second, était finie depuis bien longtemps.

— Oui, je l'ai connu. C'était un salopard – mais cela reste entre nous.

L'officier s'éloigna, surpris et heureux à la fois que son commandant l'ait mis dans ses confidences.

Vers minuit, toute la toile dessus, *l'Unité* faisait route plein sud avec toute l'immensité de l'océan pour elle seule.

VIII

AMIS ET ENNEMIS

Une semaine après avoir appareillé de Gibraltar, la *Walkyrie* et sa conserve jetèrent l'ancre à Freetown, en Sierra Leone. Alors que la traversée avait été très rapide, la dernière journée fut d'une longueur comme Bolitho ne se rappelait pas en avoir connu. Il faisait une chaleur torride et les hommes, nus jusqu'à la taille, essayaient de passer d'une tache d'ombre à une autre. La lumière était si aveuglante qu'il était impossible de distinguer la mer du ciel.

Puis le vent tomba complètement et le commandant Trevenen fit aussitôt mettre la drome à la mer pour prendre la frégate en remorque, à la recherche d'air qui les conduirait vers la longue ligne de côte verdoyante.

Bolitho savait, pour l'avoir chèrement appris, que, sur ces rivages, les marées, les courants, les caprices du vent pouvaient faire perdre patience au marin le plus expérimenté. Et l'humeur de Trevenen ne s'arrangea pas lorsqu'il vit que la *Laërte,* qui n'était pourtant qu'à quelques milles par le travers bâbord, gonflait ses voiles et gagnait sans peine sur le vaisseau amiral.

Monteith, quatrième lieutenant, grimpa sur la guibre sous les focs qui pendaient lamentablement et commença de hurler dans son porte-voix pour encourager les trois chaloupes.

— Mais donnez-leur donc de la garcette, Mr Gulliver, débrouillez-vous pour qu'ils se décarcassent un peu plus ! – et comme il voyait la colère que suscitait sa consigne : Ordre du commandant !

Bolitho, qui entendait tout de sa chambre, vit Allday lever les yeux du vieux sabre qu'il polissait religieusement.

Le pont était une véritable fournaise. Dehors, à bord des embarcations, sans aucune protection, ce devait être bien pis. Les chaloupes ne pouvaient guère faire autre chose que permettre à la frégate de gouverner, surtout avec un bâtiment de la taille de la *Walkyrie*.

Il se tourna vers l'arrière, vers le spectacle de la houle qui ondulait, du ciel incolore, comme si les couleurs s'étaient évanouies sous la brûlure.

— Faites venir mon aide de camp.

Il entendit Ozzard quitter la chambre. La traversée avait été pénible, la *Walkyrie* n'était pas conçue pour servir de vaisseau amiral et pourtant, il n'était pas un passager ordinaire.

Par une nuit étouffante, il s'était réveillé en sursaut, coincé dans sa couchette. C'était toujours le même cauchemar, *Le Pluvier Doré* qui se traînait sur ses membrures déchiquetées, la mer qui bouillonnait autour de l'épave, l'écume qui s'était colorée brusquement de rouge lorsque les requins s'étaient précipités sur les hommes en train de se noyer et qui, pour la plupart, étaient trop estourbis pour prendre conscience de ce qui leur arrivait.

Dans son cauchemar, il essayait d'agripper Catherine, mais quelqu'un d'autre la tenait, quelqu'un qui avait éclaté de rire en voyant la mer se refermer sur lui.

C'était la première fois qu'il réussissait à en apprendre un peu plus sur le compte de George Avery, son nouvel aide de camp. Lorsqu'il s'était réveillé, il l'avait trouvé assis près de lui dans la chambre plongée dans l'obscurité, avec le safran qui cognait comme un tambour funèbre.

— Je vous ai entendu pousser un cri, sir Richard. Je vous ai apporté quelque chose.

C'était du cognac, il l'avait avalé en deux gorgées, un peu honteux qu'Avery le voie dans cet état. Il tremblait si violemment qu'il avait craint d'abord que ce ne soit cette vieille fièvre qui le reprenait, cette fièvre dont il avait manqué périr dans les mers du Sud.

— J'ai pensé, lui avait dit Avery, qu'il valait mieux que ce fut moi plutôt qu'un autre.

Il avait visiblement observé Trevenen avec la plus grande attention, et son détachement apparent ressemblait à un mensonge.

Après s'être tu un moment, Avery avait ajouté qu'il avait lui-même été sujet à des cauchemars après la perte de sa goélette contre les Français. Prisonnier de guerre, grièvement blessé, il était plus un boulet qu'une prise de choix pour ceux qui l'avaient capturé. On l'avait conduit dans un petit village et un officier de santé était venu l'examiner, sans guère de résultat. Ce n'était pas cruauté de la part des Français, ni haine pour l'ennemi, mais tout simplement, ils étaient convaincus que l'issue serait fatale. Et, après la Terreur, la mort ne réussissait plus à leur faire peur.

Finalement, lorsqu'il avait commencé à se remettre, quelques villageois l'avaient pris en pitié. Et quand il avait été libéré, après la paix d'Amiens, ils lui avaient fourni des vêtements chauds, du pain et du fromage en prévision de son voyage de retour.

Bolitho avait repris ses esprits et offert du cognac à son aide de camp, qui racontait tout cela très tranquillement. Avery lui avait ensuite parlé de sa détresse lorsqu'il était passé en conseil de guerre. Même à bord du vieux *Canopus,* certains officiers l'évitaient, comme si son contact avait pu les salir et compromettre leur avancement.

Bolitho avait bien souvent entendu parler d'officiers qui, après savoir servi avec distinction au cours de plusieurs campagnes, n'avaient ensuite jamais fait l'objet de la moindre promotion. Peut-être Avery appartenait-il à cette catégorie et que sa petite goélette armée, *La Jolie,* serait son seul et unique commandement.

Avery lui avait parlé de Sillitœ.

— Ma mère était sa sœur. Je crois qu'il s'est cru obligé de faire quelque chose en sa mémoire. Il ne s'est guère manifesté lorsqu'elle en avait réellement besoin. Trop fiers, trop têtus… voilà des traits qu'ils avaient en commun.

— Et votre père ?

Il avait peut-être haussé les épaules, mais il faisait trop sombre pour le savoir.

— Il était à Copenhague, sir Richard, lors de la première affaire. Il servait à bord du *Gange,* un soixante-quatorze.

Bolitho avait hoché la tête.

— Je connaissais bien ce vaisseau. Capitaine de vaisseau Fremantle.

Avery avait poursuivi, toujours tranquille :

— Je sais qu'il y a eu de nombreux tués. Mon père en faisait partie.

Le lendemain, après s'être entretenu avec Yovell d'affaires de signaux, Avery était revenu lui parler. Il lui avait dit brusquement :

— Lorsque mon oncle m'a parlé de cette affectation comme d'une chose possible, j'ai manqué d'éclater de rire. Ou d'éclater en sanglots. Sauf votre respect, sir Richard, j'avais du mal à envisager que vous m'accepteriez, quels que soient mes états de service, alors que des dizaines de lieutenants de vaisseau ne rêvaient que de cela !

A présent, alors que le dernier ordre donné résonnait encore dans la chaleur étouffante de sa chambre, Bolitho prit sa vareuse, avant de changer d'avis. Personne ne semblait connaître les vrais antécédents de Trevenen, mais il était plus qu'évident qu'il devait son commandement à Sir James Hamett-Parker. Pour quelle raison ? Une faveur en échange de services qu'il lui aurait rendus par le passé ?

Il répondit brièvement à Avery :

— Demandez au commandant de venir me trouver, je vous prie.

Tout en attendant, il continua à réfléchir à ce qu'il pensait de Trevenen. Pour commander une frégate, il était plus vieux que la norme, surtout pour une frégate comme celle-ci, première de son espèce.

Et puis il y avait aussi une certaine méchanceté chez cet homme. Il passait apparemment beaucoup de temps à compulser les rôles, les journaux des vivres et des rechanges avec Tatlock, son commis à l'air apeuré. C'était comme cette histoire de peinture de l'arsenal pour la figure de proue. Trevenen était connu pour avoir accumulé les parts de prise lors d'attaques contre des navires de ravitaillement ennemis, et il

n'était pas à court de ressources. C'était un homme qui ne lâchait rien de ses sentiments, de ses espoirs, de son passé.

Le fusilier de faction aboya :

— Le commandant, amiral !

Trevenen entra, sa coiffure à la main, et fronça légèrement le sourcil pour mieux distinguer Bolitho après la lumière aveuglante qui régnait sur le pont.

— Je souhaite que vous annuliez ce dernier ordre, commandant. Cela ne sert à rien qu'à faire souffrir. En dehors de Mr Gulliver, votre cinquième lieutenant, qui était encore aspirant voilà seulement quelques mois, les autres aspirants présents dans les chaloupes sont trop inexpérimentés pour comprendre quoi que ce soit, si ce n'est qu'ils doivent obéir aux ordres.

Trevenen le fixait avec calme.

— J'ai toujours regardé cela comme…

Bolitho leva la main.

— Écoutez-moi. Je ne vous ai pas fait venir ici pour vous parler de divers sujets tels que le sens de la loyauté et de la discipline. Je vous *dis* de suspendre cet ordre. Je souhaite en outre que vous inculquiez à vos officiers, par l'entremise de votre second, ce principe de ne pas tolérer la moindre brimade. Cet homme, Jacobs, celui qui est mort sous le fouet quelques jours après avoir subi une première punition, avait subi les railleries d'un aspirant qui n'est encore qu'un gamin, et qui s'est conduit comme un gamin !

Il se sentait plein de colère. Mettre en cause l'autorité d'un commandant était contraire à tous ses principes. Si les choses évoluaient et qu'il devait mener une opération majeure contre les corsaires français, il aurait besoin d'un commandant pleinement en mesure d'assumer ses responsabilités, et Trevenen, en sa qualité de capitaine de pavillon, y jouerait un rôle majeur. Et si l'animosité qu'il ressentait n'était que la suite de ces anciennes querelles de familles ? Ou bien, était-ce quelque chose de moins clair, et dans ce cas, de plus grave ?

Mais peu importe, il était désormais engagé.

Trevenen répondit d'une voix sourde :

— J'ose croire que je connais mon devoir, sir Richard.

Bolitho le regarda, prenant cette soudaine rancœur comme un coup.

— Et permettez-moi de vous dire, commandant, que je connais également le mien !

La porte se referma, une règle tomba de son bureau sur la toile à damier noir et blanc qui recouvrait le pont.

Bolitho sentit la coque trembler, avant d'entendre les soudains claquements des poulies et des drisses. Ce vent fantasque ridait la surface et redonnait vie aux voiles.

— Du monde en haut !

— Parés à reprendre la drome !

Il y eut un coup de sifflet, puis des piétinements.

Il se laissa aller en arrière dans un siège et tira sur sa chemise qui lui collait à la peau. Il sentait le médaillon sous ses doigts et pensa à Catherine, à Falmouth, trois mille milles sur l'arrière. Quand sa première lettre l'atteindrait-elle ? Il lui avait suggéré de l'adresser directement au Cap, mais, même ainsi…

Avery arriva de la chambre contiguë et lui jeta un regard interrogateur. La lumière qui passait à travers les fenêtres de poupe se reflétait dans ses yeux sombres. *Il doit savoir exactement ce qui vient de se passer ici.* Bolitho entendit de nouveaux cris, les grincements des palans ; on hissait les embarcations à bord. Leurs armements ne devaient jamais apprendre qu'il était intervenu, mais ils étaient sans doute trop épuisés pour s'en soucier.

Il se leva en voyant arriver Ozzard qui sortait de sa chambre à coucher avec une chemise propre.

Avery demanda :

— Faudra-t-il saluer, sir Richard ?

Bolitho lui fit signe que oui. Il tâtait le terrain.

— Il y a ici un capitaine de vaisseau qui commande les bâtiments de patrouille contre les négriers. Je crois que je le connais.

Il sourit, en dépit de ce qui restait de sa colère contre Trevenen. En général, dans cette grande famille qu'est la marine, on retrouve assez souvent des visages connus.

Le pont s'inclina et il reprit :

— Signalez à la *Laërte* de prendre poste dans les eaux.

Puis il enfila sa chemise propre.

Avery l'observait sans rien dire, il savait bien que, s'il donnait cet ordre, c'était pour éviter à Trevenen l'humiliation de se faire dépasser par sa conserve.

Ozzard tendit sa vareuse à Bolitho et attendit patiemment qu'il enfile les manches. Il le regarda s'exécuter avec un petit sourire contrit. Il avait remarqué dans les yeux de Trevenen son expression, lorsqu'il avait trouvé son amiral avec sa chemise toute froissée et à peu près rien d'autre sur le dos. S'ils devaient se battre, songea-t-il, Trevenen du moins serait déjà convenablement mis.

Comme Avery s'apprêtait à disposer, Bolitho le rappela :

— Dites-moi si le brick *Larne* est mouillé.

Il s'approcha des fenêtres et fit la grimace en posant les mains sur le rebord. La présence de Tyacke lui ferait du bien. Il avait quelques souvenirs amers de ces parages, mais pas lorsqu'il s'agissait du plus brave des hommes.

Sur le pont, il n'y avait pas un souffle d'air et pourtant, les voiles claquaient et se gonflaient comme si le vaisseau lui-même leur soufflait dedans. La *Laërte* avait docilement pris poste sur l'arrière, son pavillon et sa flamme de guerre se détachaient nettement sur le ciel brumeux.

Allday se tenait à côté de lui, la coiffure rabattue sur les yeux, ses énormes bras croisés sur la poitrine.

Quelques matelots finissaient de saisir les embarcations sur leur chantier, alors qu'il faudrait tout recommencer lorsqu'on jetterait l'ancre. Ils étaient déjà fort bronzés et certains souffraient même de brûlures, à force de vivre sous un climat qu'ils n'avaient jamais connu.

Un jeune marin avait à l'épaule une longue traînée rouge, comme une cicatrice, résultat d'un coup de garcette reçu alors qu'il souquait sur son aviron. Il sentit que quelqu'un l'observait et leva les yeux vers l'endroit où se trouvait Bolitho, contre la lisse de dunette. Bolitho lui fit un imperceptible signe de tête.

Le marin regarda tout autour de lui, comme s'il avait peur qu'on le voie, puis esquissa un sourire avant de retourner à ses saisines.

Allday murmura :

— C'est un commencement.

Rien ne lui échappait.

Bolitho avait mal à l'œil et se détourna, au cas où Allday s'en serait rendu compte, de cela aussi.

Le premier coup de salut éclata en écho et roula encore sur l'eau, tiré par une petite batterie côtière au flanc de la colline. Pièce après pièce, la *Walkyrie* répondit, quinze coups en tout pour l'homme dont la marque flottait en tête de misaine. Allday voyait les épaules carrées de Bolitho et savait très bien ce à quoi il pensait. Bien rares étaient ceux qui auraient pu comprendre, ni même commencer à comprendre. Tout cela, les saluts, les honneurs, le pouvoir, cela ne signifiait rien pour lui. Et voilà, il avait suffi du sourire apeuré d'un terrien anonyme, enrôlé de force, pour l'émouvoir. Allez vous demander pourquoi elle l'aimait.

Du monde là-haut ! A carguer les huniers ! Parés à rentrer la grand-voile !

Un officier cria :

— Bosco ! Activez-moi ces hommes ! Allez, Mr Jones !

Mais l'énorme bosco, gros comme une barrique, haussa les épaules et ne broncha pas.

Urquhart, le second, salua et annonça :

— Canot de rade à son poste, commandant !

Trevenen regarda ostensiblement ailleurs, mains serrées dans le dos.

— Paré à mouiller par tribord, je vous prie.

Il évitait soigneusement Bolitho.

— Affalez la brigantine et carguez les perroquets. Préparez-vous à venir dans le vent.

— Pas de signe de la *Larne*, sir Richard, lui dit Avery.

— Du monde aux bras !

Bolitho mit une main en visière pour examiner les bâtiments présents un peu partout. Il y en avait de gros et de plus modestes à l'ancre, des prises visiblement, des négriers ramenés ici par des commandants comme Tyacke.

Un vieux soixante-quatorze était mouillé tout près de la côte. Il servait de bâtiment de commandement et

d'hébergement à l'homme qui dirigeait les croisières et menait une guerre personnelle contre la fièvre et la mort subite.

En dépit des nouvelles lois édictées contre la traite, ce trafic perdurait de façon rampante. Les négriers couraient de plus grands risques, mais les gains étaient également plus élevés pour ceux qui réussissaient. Certains des navires qui se livraient à ce commerce étaient aussi puissamment armés que les bricks et goélettes lancés à leur poursuite. La plupart des officiers de marine pensaient que tout cela était peine perdue, à l'exception cependant de ceux qui effectuaient des croisières lointaines et qui y gagnaient de grosses parts de prise. Il leur suffisait de les mettre à l'abri, le temps que la guerre soit terminée, et ils se montreraient ensuite tout aussi hypocrites que tous ceux qui n'avaient pas eu à se battre. Les besoins pressants en navires de guerre, peu importait leur taille, rendaient sans objet ces supposées prétentions humanitaires.

— La barre dessous !

— La barre est dessous, commandant !

La *Walkyrie* pivota et sa grosse ancre plongea dans une gerbe d'embruns qui s'éleva plus haut que la guibre. Puis la frégate s'immobilisa doucement sur son câble. Trevenen leva la tête vers les vergues où les gabiers rassemblaient les voiles pour les rabanter.

— Je souhaite prendre le canot, commandant, dit Bolitho à Trevenen. J'ai l'intention de faire visite au commandant de la station.

Il regarda la dunette.

— Le spectacle de notre arrivée a dû être superbe.

Il n'obtint pas de réponse et se dirigea vers la descente. Il était évident qu'il n'en obtiendrait pas.

Le lieutenant de vaisseau Avery demanda :

— Mr Guest, vous pouvez descendre, je vais avoir besoin de vous sous peu.

Mais l'aspirant se figea sur place en entendant son commandant intervenir d'un ton sec :

— C'est moi qui donne les ordres ici, *monsieur* Avery, et je vous demande de ne pas vous en mêler ! Contentez-vous de la position que vous avez obtenue par faveur !

— Je proteste, commandant.

Trevenen fit un petit sourire :

— Vraiment ?

Mais Avery ne lâcha pas prise.

— C'est la seule chose que nous ayons en commun, *commandant*.

L'aspirant avait du mal à déglutir.

— Que dois-je faire, commandant ?

Trevenen fit un grand geste comme pour s'en débarrasser.

— Faites ce que je vous dis, et la peste soit de votre impertinence !

Avery serrait si fort les poings qu'il en avait mal.

Espèce d'imbécile que je fais. Tu t'étais juré de te contenir, de ne rien faire qui aggrave encore ta situation…

Allday l'observait avec dans les yeux un sourire imperceptible. Le solide bosco lui dit à voix basse :

— En plein dans la flottaison, monsieur. Bien joué !

Avery le regarda fixement. Personne ne lui avait encore parlé ainsi. Puis il se mit à sourire malgré lui, il avait tout oublié. Le vice-amiral et son maître d'hôtel. Etonnant.

Il entendit la voix de Bolitho par la claire-voie.

— *Mr Avery !* Lorsque vous en aurez terminé, je vous serais obligé de venir m'aider !

Allday pouffa de rire et Avery se précipita dans la descente. Il en avait encore un bout à apprendre, comme ce jeune Jenour. C'était comme le vieux sabre de la famille, Bolitho avait deux facettes.

Le capitaine de vaisseau Edgar Sampson, qui commandait à Freetown, regardait Bolitho et Avery s'installer à leur aise dans deux fauteuils de cuir qui avaient connu des jours meilleurs. Son bâtiment, un modeste quatrième rang qui avait porté autrefois le fier nom de *Marathon,* servait désormais de bâtiment base, de poste de commandement et de navire de ravitaillement pour la flottille anti-négriers. On avait maintenant du mal à l'imaginer dans la ligne de bataille ou dans quelque autre rôle véritable. Le balcon à l'ancienne était décoré de pots de fleurs et l'on n'avait même pas installé de fausses

pièces en bois pour remplir les sabords désormais vides. Ce vaisseau n'appareillerait plus jamais et lorsque Leurs Seigneuries décideraient qu'il était devenu inutile, il finirait probablement en ponton, ou encore, s'il était déjà trop tard pour cela, on le démantèlerait sur place à Freetown.

Sampson s'exprimait à toute vitesse, d'une voix excitée. Il fit signe à son serviteur noir de poser ses verres et d'aller chercher du vin. Le domestique ne disait pas un mot, mais regardait son commandant comme si c'était un dieu.

— Je savais que vous arriviez, sir Richard, lui dit Sampson, mais lorsque j'ai aperçu une frégate arborant une marque de vice-amiral à l'avant, j'ai eu peine à y croire ! J'aurais aimé avoir le temps de mettre en place une garde d'honneur pour l'occasion !

Il lui montra les fenêtres d'un geste vague.

— La plupart de mes fusiliers marins sont affectés à une mission de protection jusqu'au départ du *Prince Henry* qui doit lever l'ancre demain.

Bolitho avait aperçu le vaisseau en question lorsque son canot avait traversé le mouillage. Il était gros, vieux, mal entretenu. Avant même que le canot de rade soit arrivé sur eux, il l'avait reconnu pour ce qu'il était : un transport de déportés. Dieu soit loué, Keen n'était pas là. Cela lui aurait rappelé sa première rencontre avec Zénoria. Attachée comme une vulgaire criminelle, les vêtements arrachés sous les yeux des spectateurs, prisonniers, gardiens et marins qui la regardaient ainsi, nue. Et cette blessure qui allait de l'épaule à la hanche, dont elle garderait à jamais la cicatrice. Comme une flétrissure.

En voyant qu'il avait affaire à un amiral, l'officier du canot de rade l'avait salué avant de mâter les avirons en signe de respect.

Sampson poursuivait :

— Il a été pris dans la tempête et est venu faire relâche pour réparer. Je serai bien content quand il sera parti, je peux vous le dire !

Le serviteur noir arriva et remplit les verres avec une certaine solennité.

— Merci. Tu apprends vite !

L'homme sourit, tout aussi solennellement, avant de se retirer.

— Je l'ai arraché à un négrier, commenta Sampson. Il est dur à la tâche, mais je crois qu'il est de meilleure souche que beaucoup d'autres.

Et voyant le regard perplexe d'Avery, il ajouta tristement :

— Les négriers lui ont arraché la langue. Il a pourtant survécu, assez longtemps pour voir ses tortionnaires se balancer à ces arbres là-bas, sur la pointe.

Avery lui demanda :

— A quoi ressemble le *Prince Henry*, commandant ?

Sampson leva son verre.

— A votre santé, sir Richard ! Je me sens bien coupé du monde dans ce trou nauséabond, mais pas assez loin toutefois pour ne pas avoir entendu parler de vos exploits et de votre bravoure.

Il engloutit son vin, qui était tiédasse.

— Quand quelque chose m'échappe, le commandant Tyacke, de la *Larne*, ne manque pas de m'en informer. Un homme bien étrange, encore que, ce ne soit guère surprenant !

Il sembla se souvenir tout à coup de la question d'Avery.

— Dans cette sorte de métier, Mr Avery, les bâtiments de transport ne valent que ce que valent leurs capitaines. Ils représentent un enfer sur terre pour certains, et le moyen d'échapper au bourreau pour d'autres. Il est bourré à craquer de criminels, de meurtriers et de gens arrêtés sans justification pour faire bonne mesure. Tout le monde a envie de s'échapper, et le capitaine doit être sans cesse aux aguets.

Bolitho vit la tête que faisait Avery, qui n'en perdait pas une miette. Un visage résolu, où l'on décelait aussi une certaine mélancolie.

Il songeait au transport. La traversée jusqu'à la colonie était longue, très longue, c'était à l'autre bout du monde. Il se souvenait de la définition sans appel qu'en avait donné l'amiral Broughton lorsqu'il avait quitté l'Amirauté : « L'oubli ! »

— Je crois comprendre qu'aucun courrier n'est arrivé avant nous, commandant ?

Sampson hocha négativement la tête. Il n'était pas très vieux, mais s'était laissé aller et ressemblait au genre de personnage que l'on trouve dans les cruelles caricatures de James Gillray[2]. Une chevelure abondante, des bas en accordéon et une bedaine qui tendait les boutons de sa vareuse à la limite de la rupture. Comme le vieux *Marathon,* il savait qu'il finirait ses jours ici.

— Non, sir Richard, pas avant la semaine prochaine, et ce n'est même pas sûr. Mais bon sang, j'ai failli oublier ! Le nouveau commandant de la marine à Sydney est aussi à bord du *Prince Henry*. Je crois que vous le connaissez, sir Richard.

Bolitho agrippa l'accoudoir de son fauteuil. Ce n'était pas possible, et il se dit en même temps que c'était inévitable. Le Destin.

Il dit lentement :

— Le contre-amiral Herrick.

Le visage de Sampson s'épanouit :

— Et en plus, je perds la mémoire, j'en ai bien peur. On m'avait dit que vous vous connaissiez, mais je ne lui en ai rien dit quand il est descendu à terre – il hésita : Je ne veux pas manquer de respect envers votre ami, sir Richard, mais il ne s'est guère montré bavard. Il m'a demandé à voir où l'on fait attendre les esclaves libérés avant de les mettre en sûreté.

Avery posa son verre, conscient qu'il se passait quelque chose.

Il avait entendu parler de la cour martiale, du revirement d'un témoin qui avait sauvé Herrick d'un verdict de culpabilité. Cela lui rappelait trop sa propre expérience pour qu'il l'oublie. Il y avait eu également cette histoire, lorsque Herrick avait refusé son soutien au vice-amiral Bolitho, avant la prise de la Martinique. Étaient-ils encore amis ?

Bolitho demanda :

— Si je vais à bord du *Prince Henry,* serait-il… – il se tut en voyant l'air embarrassé de Sampson : Je vois que non !

---

2 Célèbre caricaturiste anglais de l'époque (1757-1815).

— Je ne peux pas vous en empêcher, sir Richard. Vous êtes l'officier le plus ancien ici, et probablement le plus ancien tout court au sud du quinzième parallèle !

— Mais ma présence à bord de ce transport, avant cette traversée qui n'en finira pas et qui va durer une éternité, pourrait affaiblir sérieusement l'autorité du capitaine Williams.

— Comme je vous le disais, le capitaine Williams est un homme rude, mais ce n'est pas un tyran et il n'a pas non plus envie de le devenir sous la pression des circonstances.

— Voilà qui est bien dit, pardonnez-moi de vous avoir mis dans une situation aussi délicate.

Sampson le regarda fixement. De la part de tout amiral, et sans parler d'un aussi fameux, il se serait attendu à se faire remettre à sa place, à se faire dire de surveiller ses propos.

Un officier arriva à la porte et Sampson dit d'un ton las :

— Si vous voulez bien m'excuser, sir Richard, il faut que je m'occupe d'un accident – il haussa les épaules : Tant que la relève n'est pas arrivée, c'est moi qui joue les guérisseurs. Mon chirurgien est mort il y a quelques semaines d'une morsure de serpent.

— Je ne vous retiens pas davantage, lui répondit Bolitho.

Sampson en parut atteint.

— J'avais osé espérer que nous pourrions souper ensemble – et se tournant vers Avery : Et avec vous, naturellement.

— Nous en serons ravis.

Bolitho se tourna vers Avery après le départ du capitaine de vaisseau. Sa gratitude vous brisait le cœur.

— Je crois que ce sera un repas mémorable, Mr Avery, mais si c'était moi qui commandais ici, je serais trop heureux de voir arriver de la visite et serais navré au départ.

Avery le vit quitter son siège. Ses cheveux noirs frôlaient les énormes barrots. Il effleurait les objets comme s'il ne les voyait pas ; peut-être cela lui rappelait-il un autre vieux vaisseau. Et elle aussi.

Il en apprenait chaque jour davantage. Sillitœ avait certainement su en quoi consistait ce qu'il lui proposait. Il avait affaire à un homme sans aucune vanité, capable de consacrer son temps à aider un rebut de la marine dans le genre du

capitaine de vaisseau Sampson. Il se faisait visiblement du souci pour celui qui était, ou qui avait été son ami. Sa question au sujet du courrier avait encore appris autre chose à Avery. Il songeait à cette fois où Bolitho avait retiré devant lui sa chemise souillée, sans aucune arrogance, sans la moindre gêne. C'était alors qu'il avait aperçu le médaillon. Bolitho le portait sans doute toujours sur lui. Il revoyait le visage de cette femme, sa gorge, ses pommettes hautes. L'amour que Bolitho lui portait compensait, et au-delà, la haine des autres et la protégeait de ceux qui auraient voulu lui nuire. Des commérages qui lui étaient venus aux oreilles, Avery savait que ce n'était pas la première fois que cela lui arrivait.

Allday devait tout savoir d'elle, il devait même partager beaucoup des souvenirs qui lui étaient liés, si ce n'était tous. Avery se mit à sourire. Il n'était pas encore accoutumé à causer aussi librement avec un simple marin. Il dit enfin :

— Dites-moi si je me trompe, sir Richard et je vous demanderai de m'excuser, de me pardonner mon ignorance.

Bolitho le regarda avec attention.

— Je ne me suis pas rendu compte jusqu'à ce jour que vous étiez du genre à essayer de vous faire bien voir ou de vous faire sonder. Précisez votre pensée.

— Votre grade, votre position, pour ne pas parler du reste, seraient reconnus sur-le-champ à bord du *Prince Henry* – il hésita sous le regard perçant des yeux gris : Peut-être ces gens-là ne connaissent-ils ni votre nom ni votre réputation…

Il pataugeait lamentablement.

Bolitho lui répondit doucement :

— Mais je représenterais pour eux une autorité supérieure, est-ce bien cela ? Derrière l'homme, ils verraient le juge, le magistrat, le juriste qui les a fait condamner.

— C'est ce que j'essayais d'exprimer, sir Richard.

Bolitho se retourna et lui posa la main sur l'épaule.

— Vous n'avez fait que dire la vérité.

Avery baissa les yeux sur la grande main brunie par le soleil, posée sur sa vareuse. Il avait l'impression de ne plus être lui-même. Et lorsqu'il répondit enfin, il crut entendre la voix d'un étranger.

— Un lieutenant de vaisseau paraîtrait de moindre importance, sir Richard. Je pourrais y aller et porter une lettre au contre-amiral si vous le souhaitez.

Il sentit Bolitho serrer plus fort ses doigts sur son épaule en répondant :

— Il ne viendra pas. Je le sais.

Avery attendit la suite, il y avait dans sa voix un ton de tristesse.

— Mais vous avez été aimable de me le proposer.

Et il retira sa main.

Avery dit timidement :

— Le capitaine de vaisseau Sampson pourrait l'inviter lui-même.

L'officier entra précisément à ce moment et se dirigea aussi sec vers sa cave à vins. Il en sortit une bouteille de cognac et dit d'une voix rauque :

— Je vous demande pardon, sir Richard.

Il vida son verre d'un trait et se resservit.

— La gangrène est une chose affreuse. De toute manière, c'est trop tard… Ce n'est pas ce que j'aurais préféré pendant votre visite, sir Richard !

Avery se racla la gorge avec bruit.

— Sir Richard se demandait si vous ne pourriez pas inviter également le contre-amiral Herrick, commandant ?

Sampson les regardait comme un noyé qui voit arriver un sauveur inespéré.

— J'en serais *absolument ravi*, sir Richard ! Je vais immédiatement prévenir mon domestique et faire porter un mot au *Prince Henry* par mon canot.

Bolitho consulta du regard son aide de camp.

— Vous courez un gros risque, monsieur.

Il le vit baisser la tête.

— Mais, comme disait notre Nel, les ordres formels ne remplaceront jamais l'esprit d'initiative d'un officier ! – puis souriant : Il ne viendra peut-être pas.

Une petite voix intérieure semblait lui dire *: Tu ne le reverras jamais. Au grand jamais.* Tout comme Sampson,

comme des navires qui passent et ne sont plus que des souvenirs.

Le maître d'hôtel de Sampson arriva en trombe, presque la copie conforme d'Ozzard, mais avec un fort accent des faubourgs est de Londres. Il leur resservit du vin et dit :

— D'mand'pardon, amiral, mais mon vieux père a servi sous vos ordres, c'était à bord d'une frégate, *l'Ondine*. Et y paye le rhum à ceux qui veulent bien l'écouter seriner ses rengaines là-dessus !

Il se retira. Bolitho contemplait pensivement son verre de vin tiède. La famille, de nouveau. Et pourtant, il ne lui avait même pas dit son nom.

Comme le soir tombait sur les bâtiments à l'ancre et que les feux de mouillage scintillaient sur l'eau comme des lucioles, Bolitho entendit un canot qui crochait dans les porte-haubans. Les quelques rares fusiliers se mirent au garde-à-vous, on percevait des voix étouffées. Sampson accueillit le second officier général à être venu le voir depuis des jours.

Bolitho se surprit à regarder la portière de toile. Avery était debout près des fenêtres de poupe, à peine plus qu'une ombre à la lueur des chandelles qui vacillaient. Pourquoi avait-il douté de la venue de Herrick ? Pas par curiosité, ni par amitié, mais parce qu'il avait toujours fait son devoir et respecté les procédures. Il ne se montrerait jamais discourtois quand il était invité par quelqu'un comme le capitaine de vaisseau Sampson, quoi qu'il en pensât, par ailleurs.

Et c'était bien cela le pire, songeait Bolitho. Il le connaissait bien, trop bien sans doute.

Un fusilier de faction ouvrit la portière et les visiteurs apparurent en pleine lumière.

Bolitho eut alors deux surprises. Il ne se rappelait pas avoir vu Herrick autrement qu'en uniforme, même lors de rencontres informelles en mer, et fut peiné de voir combien il avait vieilli en aussi peu de temps.

Herrick portait une redingote sombre ; elle aurait pu aussi bien être noire et seule la chemise blanche tranchait un peu avec son aspect lugubre. Il était tout voûté, sans doute des suites de la blessure reçue à bord du *Benbow,* son vaisseau amiral. Les

traits étaient tirés, des rides profondes marquaient la commissure des lèvres, mais, comme il s'avançait sous les lampes qui dansaient, Bolitho constata que ses yeux étaient inchangés, toujours aussi clairs, bleus, comme au temps où il était lieutenant de vaisseau, lorsqu'ils s'étaient connus.

Ils se serrèrent la main, Herrick avait la poigne toujours aussi dure, ferme, comme du cuir tanné. Bolitho lui déclara :

— Cela fait plaisir de vous voir, Thomas. Mais je n'aurais jamais cru que nous nous reverrions dans ces circonstances.

Herrick jeta un coup d'œil au plateau chargé de verres que lui tendait le serviteur noir. Herrick lui demanda seulement :

— Bière ?

Sampson hocha négativement la tête. Il commençait à se faire du souci.

— Non, amiral, je regrette.

— Aucune importance.

Herrick prit un verre de vin rouge et dit :

— Je ne l'aurais jamais cru non plus, sir Richard. Mais nous devons faire notre devoir et je n'ai aucun désir de rester en Angleterre – les yeux bleus se figèrent – sans emploi.

Étonnamment, Bolitho se rappelait ce grand fusilier, à la réception donnée par Hamett-Parker, à Londres. Il avait parlé de « cet homme hors pair ». Il avait ajouté qu'il trouvait peu opportun qu'on envoie Herrick en Nouvelle-Galles du Sud.

Herrick regarda ensuite Avery et nota les aiguillettes d'or fixées à son épaule.

— Le précédent a reçu une autre affectation, je crois ?

— Oui. Stephen Jenour a désormais un commandement.

— Encore un qui a de la chance.

— Il l'a bien mérité.

Herrick regardait son verre que l'on remplissait encore, comme s'il ne se souvenait pas d'avoir bu le premier. Puis il se tourna vers le capitaine de vaisseau Sampson :

— À votre santé, commandant, mais je n'envie pas votre tâche – il poursuivit à l'intention de tout le monde : C'est étrange, n'est-ce pas, d'un côté nous affaiblissons nos défenses et nous déployons des hommes et des vaisseaux alors que l'on en a un besoin pressant ailleurs, simplement pour aller

rechercher et libérer une bande de sauvages qui ont commencé par se vendre mutuellement aux négriers !

Il sourit et, l'espace d'une seconde, Bolitho crut revoir l'officier têtu et bon enfant qu'il avait connu. Herrick reprit :

— Et pendant ce temps, nous traitons nos propres hommes comme des animaux, non, moins bien que des animaux, à bord de bâtiments qui ne peuvent que dégrader et faire du mal aux hommes et aux femmes qui s'y trouvent !

Changeant de sujet, il demanda :

— Et comment va sa seigneurie, sir Richard. Et la jeune Elisabeth, va-t-elle bien, elle aussi ?

— Lady Catherine est en parfaite santé, Thomas.

Le seul fait de lui donner son titre avait été comme une gifle.

Herrick hocha lentement la tête.

— Pardonnez-moi. J'avais oublié.

De façon surprenante, le repas auquel les avait conviés Sampson était fort appétissant. On leur servit du gibier à plume et des poissons succulents apportés par les pêcheurs locaux.

Sampson ne remarqua pas la tension qui régnait entre ses deux hôtes les plus éminents, ou fit mine de n'en rien voir. Le temps de passer aux fruits et aux excellents fromages laissés par un vaisseau de la Compagnie des Indes de passage, il arrivait à peine à aligner deux mots sans s'embrouiller.

Bolitho lui jeta un petit coup d'œil. L'important, c'était qu'il fût content.

Herrick lui demanda :

— Vous avez de grosses opérations en perspective, sir Richard ? On dirait qu'ils usent de vous jusqu'à la corde. Je serai peut-être mieux dans cette colonie.

Un lieutenant de vaisseau passa un œil.

— Mr Harrison vous présente ses respects, commandant, le canot de l'amiral est là.

Herrick se leva brusquement pour consulter sa montre.

— Il est à l'heure.

Il allait s'adresser au capitaine de vaisseau, mais il s'était endormi et ronflait doucement. Il y avait une traînée de vin sur son gilet, on aurait cru l'œuvre d'un tireur ennemi.

— Au revoir, Mr Avery. Je vous souhaite bonne chance. Je suis sûr que vous aurez un avenir aussi brillant que ce que promettent vos origines.

Bolitho le suivit derrière la portière, mais il avait décelé de l'amertume dans ses yeux.

Il faisait relativement plus frais sur la dunette plongée dans la nuit. Il dit à Herrick :

— Dans son cas, c'est inexact. Il a eu sa part de mauvais traitements.

— Je vois.

Mais le sujet n'avait pas l'air de l'intéresser.

— Je suis sûr que vous serez un bon exemple pour lui.

— Thomas, ne pouvons-nous pas être amis ?

— Et plus tard, vous me rappellerez que je vous ai laissé tomber, que je vous ai laissé combattre alors que toutes les chances étaient contre vous ? – il se tut, avant de reprendre plus calmement : A ce propos, j'ai perdu tout ce à quoi je tenais quand Dulcie est morte. Pendant que vous jetiez tout par-dessus bord pour…

— Pour Catherine ?

Herrick le regardait fixement à la lueur du fanal de coupée.

— Elle a tout risqué pour votre épouse, lui dit Bolitho, la voix dure. L'an passé, elle a enduré des épreuves qui l'ont laissée couverte de cicatrices, comme les brûlures du soleil qu'elle a sur tout le corps.

— Cela n'y change rien, sir Richard – il se découvrit pour saluer la garde : Nous en avons tous les deux tant perdu que nous ne pouvons plus crier au secours !

Et il s'en fut. Quelques secondes plus tard, le canot poussa, et l'on n'aperçut plus bientôt que son sillage.

— J'ai bien fait de passer par là, sir Richard.

Bolitho se retourna et aperçut Allday près de l'échelle de dunette.

— Qu'est-ce qui vous a fait venir ?

Mais il connaissait la réponse.

— J'ai entendu des choses. Rapport au contre-amiral Herrick qui rentrait sur le *Marathon*. J'm'ai dit qu'vous pourriez avoir besoin d'moi.

Il le regardait dans l'ombre, Bolitho le sentait. Il lui prit le bras.

— N'en dites pas plus, mon vieil ami.

Il trébucha et un bras couvert d'écarlate se tendit, un fusilier qui accourait pour les secourir.

— Merci.

Bolitho poussa un soupir. *Il croit sans doute que je suis soûl.* Sa vue était brouillée et il laissa Allday le précéder. Herrick ne lui avait même pas demandé comment allait son œil, alors qu'il était au courant.

Si seulement il recevait une lettre de Catherine. Une lettre longue ou brève, mais la voir, la lire et la relire pour l'imaginer, les cheveux lâchés sur les épaules dans leur chambre qui donnait sur la mer. Son expression lorsqu'elle s'interrompait, la plume sur les lèvres, comme il l'avait vu faire lorsqu'elle travaillait aux comptes avec Ferguson. Je *suis ta femme.*

Il dit brusquement :

— Venez à l'arrière. On va se servir un godet, comme vous dites !

— Le commandant va pas trop aimer, sir Richard !

— Il n'est pas en état de s'en soucier, mon pauvre vieux.

Allday sourit de soulagement, heureux d'être venu. Juste à temps, à voir ce qu'il voyait.

Ils s'assirent à la table couverte de reliefs et Avery dit, un peu hésitant :

— Quelle bonne soirée, sir Richard.

Il paraissait tendu, dans un état d'agitation.

Bolitho s'empara d'une bouteille et lui répondit :

— Calmez-vous, Mr Avery. Ce soir, il n'y a pas d'officiers, rien que des hommes. Rien que des amis.

Ils levèrent leurs verres avec cérémonie.

— Alors, dit Avery, aux amis ! Quels qu'ils soient !

— Bien dit, répondit Bolitho en choquant son verre contre ceux des autres.

Et il se mit à boire ; il revoyait Herrick dans sa redingote foncée. Quand il écrirait à Catherine, il ne lui parlerait pas de ce fiasco qu'avait été leur rencontre. Elle devait l'avoir pressenti, quand il continuait d'espérer.

IX

INTRIGUE

Lewis Roxby, noble, propriétaire terrien et magistrat, surnommé non sans quelque raison le « roi de Cornouailles », se tenait au pied du clocher de l'église Saint-Charles-Martyr. Le vent glacé qui déboulait de la passe de Carrick lui tirait des larmes. A côté de lui, le curé de la célèbre église de Falmouth lui redisait d'un ton monotone combien il était nécessaire d'améliorer l'intérieur des lieux. Ainsi, l'école du dimanche qu'il avait aidée à créer pourrait être étendue aux jours de semaine. Mais il fallait d'abord procéder à des réparations sur la toiture et stopper les moisissures qui se développaient au sommet du clocher.

Roxby était conscient de l'importance qu'il y avait à aider l'église et la communauté paroissiale. Ou plutôt, de l'importance qu'il y avait à ce que l'on sache qu'il le faisait. Richard Hawkins Hitchens était probablement un bon pasteur et s'intéressait beaucoup à l'éducation des enfants. Le recteur en titre ne faisait que de rares visites à Falmouth. La dernière fois, c'était lors du service funèbre à la mémoire de Sir Richard Bolitho, au moment où l'on croyait qu'il avait péri en mer à bord du *Pluvier Doré*.

Roxby se souvenait encore des scènes d'enthousiasme lorsque deux officiers d'Adam avaient fait irruption sur la place au grand galop pour annoncer que Bolitho était sain et sauf. L'oraison funèbre de ce malheureux recteur s'était perdue dans le brouhaha lorsque les gens étaient sortis pour célébrer la nouvelle dans les tavernes.

Il se rendit soudain compte que le curé s'était tu et l'observait attentivement.

Il s'éclaircit la gorge :

— Bon, eh bien, cela représente une somme.

Voyant l'air abasourdi de son interlocuteur, il comprit qu'il commettait une bévue.

— Mais je vais regarder la chose. Je suppose que c'est effectivement nécessaire.

La ruse atteignit sans doute son but, car le curé lui fit un grand sourire. Roxby tourna les talons, assez irrité contre lui-même car il savait que cela allait lui coûter encore de l'argent. Il vit son cheval qui l'attendait avec son palefrenier et essaya de penser à des choses plus agréables, comme le bal de chasse qu'il comptait donner.

— Elle arrive, m'sieur, lui dit le palefrenier.

Roxby vit alors Lady Catherine Somervell qui tournait au coin de la *Tête du Roi* sur sa grande jument et traversait la place. Quand on y pensait, se dit Roxby, le nom de cette auberge était plutôt mal venu, sachant quel avait été le sort du roi Charles.

Il enfonça sa coiffure sur sa tête et essaya de ne pas regarder dans sa direction. Elle était vêtue de velours vert foncé, de la tête aux pieds, une capuche à demi tirée sur ses cheveux, ce qui accentuait encore la finesse de ses traits.

Il s'avança pour l'aider à descendre de sa monture, mais elle dégagea son pied botté de l'étrier et sauta à terre sans effort. Il lui baisa la main, il sentait son parfum même à travers le gant épais.

— C'est gentil à vous d'être venu, Lewis.

Elle l'avait appelé par son prénom, ce qui le fit frissonner. Pas besoin de se demander pourquoi son beau-frère en était tombé amoureux.

— Rien ne pourrait m'être plus agréable, ma chère.

Il lui prit le bras et ils marchèrent jusqu'à une épicerie. Il s'excusa de sa hâte et ajouta :

— Ce curé est gourmand. J'ai bien peur qu'il ait en tête autre chose que ce dont il a besoin !

Elle marchait avec aisance et hésita à peine lorsqu'ils quittèrent l'abri des maisons. L'air vif fit tomber la capuche sur ses épaules. Roxby était déjà tout essoufflé et faisait de gros efforts pour le lui cacher, comme il essayait de le cacher à sa

femme bien-aimée, Nancy. Il ne lui était jamais venu à l'esprit qu'il buvait beaucoup et avait une alimentation trop riche, et que son état n'était donc guère surprenant.

— Je dois vous mettre en garde, chère amie, lui dit-il, ce que vous voulez faire va vous coûter cher.

Elle se tourna vers lui, un léger sourire aux lèvres.

— Je sais, et je vous suis reconnaissante de vous en soucier. Mais je veux faire quelque chose pour la propriété. A quoi sert de moissonner si les prix sont fixés par le marché ? Il y a tellement d'endroits où l'on a besoin de toutes sortes de céréales, des endroits où les moissons sont médiocres, au point que les gens frisent la pauvreté.

Roxby la regardait, étonné de son enthousiasme. Il savait qu'elle avait tiré beaucoup d'argent des propriétés de feu son mari, il aurait cru qu'elle le consacrerait à des vêtements, à des bijoux, à des maisons et ainsi de suite. Mais il savait qu'elle était fermement décidée et lui dit :

— J'ai trouvé le bateau que vous cherchez. La *Maria José,* elle se trouve à Fowey. J'ai envoyé l'un de mes amis y jeter un œil. C'est un habitué des tribunaux de prise.

— De prise ?

Roxby essayait de s'adapter à son pas.

— Elle a été capturée par les cotres de la douane. Contrebande. Vous pouvez la rebaptiser si vous le souhaitez.

Elle hocha la tête, ce qui fit s'échapper quelques cheveux de son peigne ; ses mèches volaient au vent.

— Richard dit toujours que changer le nom d'un bâtiment porte malheur – puis, le regardant droit dans les yeux : Je suppose que je n'ai pas besoin de demander ce qui est arrivé à son équipage ?

Il haussa les épaules.

— Ma chère, de toute manière, ils ne se livreront plus jamais à la contrebande.

— Sommes-nous loin de Fowey ?

— Une trentaine de milles par la grand-route. Seulement, le temps se gâte… – il réfléchit : Je n'ai pas envie de vous laisser y aller sans protection. Je vous accompagnerais bien, mais…

Elle se mit à sourire :

— Cela n'arrangerait pas votre réputation, j'imagine.

Il rougit.

— J'en serais très honoré, lady Catherine, et je serais fier de le faire. Mais on a besoin de moi ici avant que l'hiver s'installe. Vous pourriez faire halte à St Austell – j'y ai des amis. Je vais m'en occuper.

On comprenait au ton de sa voix : *si vous décidez vraiment d'y aller*.

Elle se détourna pour contempler les moutons qui se levaient autour des navires marchands au mouillage, les embarcations menées à l'aviron qui roulaient et tanguaient en vaquant à leurs affaires. Même à travers son gros manteau, le froid la piquait. Des feuilles flottaient à la surface de l'eau, les branches nues des arbres luisaient encore de la pluie tombée pendant la nuit. Et pourtant, on était encore en octobre, dans les derniers jours il est vrai.

Elle avait discuté de son idée d'acquérir un bâtiment avec un avocat venu tout exprès de Londres, pour se faire conforter dans ses projets. Il s'était montré aussi sceptique que Roxby. Seul Ferguson, le majordome manchot, avait manifesté de l'enthousiasme lorsqu'elle lui avait expliqué ce qu'elle comptait faire.

— C'est un joli bateau, lady Catherine, et costaud. Il pourrait naviguer jusqu'en Ecosse ou en Irlande si besoin. Ces gens-là savent ce que c'est que la famine, sûr que vu de chez eux, ça serait une bonne idée !

— Le voilà ! s'exclama Roxby en pointant sa cravache.

Avec ce froid, il était encore plus rougeaud que d'habitude.

— Les deux-mâts ? lui demanda-t-elle en le regardant de ses yeux sombres. Un brick ?

Il dissimula sa surprise, comment connaissait-elle ce genre de chose ?

— Et pas seulement un brick, mais un brick charbonnier, assez large au maître bau, avec des cales profondes qui le rendent capable d'emporter n'importe quelle cargaison.

Elle mit une main en visière pour mieux l'examiner. Il tirait lentement des bords pour entrer au port, ses lourdes voiles

brunes se découpaient sur la pointe et la batterie de la colline St Mawes.

— Deux mille livres, disiez-vous ?

— Deux milles guinées, j'en ai peur, répondit Roxby, l'air soucieux.

Il surprit ce même sourire espiègle qu'elle avait eu chez lui au cours de ce souper. Elle lui répondit tranquillement :

— Nous verrons bien.

Voyant à quel point elle était décidée, Roxby reprit :

— J'arrangerai cela. Mais ce n'est pas exactement dans les compétences d'une femme et ma Nancy va me gronder si je vous laisse faire !

Elle se rappela soudain ce jeune aspirant qui avait été le plus cher ami de Richard, celui qui avait donné son cœur à celle qui avait finalement épousé Roxby. Roxby était-il au courant ? La sœur de Richard se languissait-elle encore de ce garçon mort si jeune ?

Cela l'amena à avoir une pensée pour Adam. Richard avait-il déjà réussi à lui parler ?

— Je rentre à cheval avec vous, lui dit Roxby, c'est sur mon chemin.

Il fit signe à son palefrenier, mais elle était déjà remontée en selle.

Ils chevauchèrent ainsi en silence jusqu'à ce qu'apparaisse entre les arbres déchiquetés et couchés par le vent le toit de la demeure des Bolitho. Une demeure massive, solide, sans âge, songea Roxby. Il s'était dit, à l'époque où la situation n'y était pas si brillante, qu'il pourrait faire un jour une offre de rachat.

Il jeta un coup d'œil de côté à la femme en vert. C'était le passé. Avec une personne comme elle, son beau-frère pouvait faire ce qu'il entendait.

— Il faut que vous veniez souper chez nous, lui dit-il d'un ton affable.

Elle ramena un peu les rênes, Tamara pressait le pas en voyant la maison.

— C'est très aimable à vous, mais plus tard, n'est-ce pas ? Embrassez Nancy pour moi.

Roxby la regarda disparaître entre les piliers usés par le temps. Elle ne viendrait pas. En tout cas, pas tant qu'elle ne saurait pas, pas tant qu'elle n'aurait pas de nouvelles de Richard.

Il soupira et fit faire demi-tour à son cheval. Son palefrenier trottait derrière à distance respectueuse.

Il essaya de penser à autre chose pour oublier la jolie femme qui venait de le quitter. Le lendemain matin, il allait être très occupé. Deux individus pris à voler des poulets avaient battu le gardien qui essayait de s'y opposer. Il devait assister à leur pendaison. Ces exécutions attiraient toujours une foule, pas autant toutefois que lorsqu'il s'agissait d'un bandit de grand chemin ou d'un pirate.

La pensée des pirates le ramena à ce brick charbonnier. Il allait remettre à Lady Catherine une lettre d'introduction qu'elle pourrait fournir à ses amis et une seconde, destinée à eux seuls. Il se sentait honoré de pouvoir la protéger, même s'il désapprouvait son idée de se rendre à Fowey.

Il était fatigué et se sentait quelque peu abattu lorsqu'il arriva dans sa grande demeure. Les allées et les communs étaient bien entretenus, les murs et les jardins en bon état. Des prisonniers de guerre français avaient fait le plus gros du travail. Ils étaient plutôt heureux d'échapper à la prison ou pis encore, aux pontons. Du coup, il se sentit charitable et ce fut d'assez bonne humeur qu'il retrouva sa femme dans l'entrée avec tant de choses à lui raconter. Aux dernières nouvelles, Valentine Keen, qui venait d'être promu commodore, et sa jeune épouse devaient leur rendre visite avant que Keen reçoive une nouvelle affectation.

Roxby en était content, mais annonça tout de même, l'air morose :

— S'ils amènent ici leur braillard, arrangez-vous pour que je ne le voie pas !

Puis il éclata de rire. Cela ferait du bien à Nancy d'avoir un peu de compagnie. Il songea à Catherine : et à elle aussi.

— Il faudra que nous invitions quelques amis, Nancy.

— Comment va Catherine ? lui demanda-t-elle doucement.

Roxby alla s'asseoir et attendit qu'une domestique lui retire ses bottes, tandis qu'une autre arrivait avec un verre de cognac. Magistrat qu'il était, il jugeait plus prudent de ne pas trop s'enquérir de son origine.

Il revint à sa question.

— Il lui manque, ma chère. Elle vit tambour battant pour ne pas voir passer les jours.

— Vous l'admirez, n'est-ce pas, Lewis ?

Il leva le regard. Elle avait un joli visage et des yeux dont il se disait, du temps de sa prime jeunesse, qu'ils étaient bleu lavande.

— Je n'ai jamais vu d'yeux comme les siens, répondit-il enfin.

Elle s'approcha de son fauteuil et il passa le bras autour de sa taille, qui était assez considérable, alors qu'elle avait été si fine autrefois.

— Excepté les vôtres, naturellement !

— Naturellement ! s'exclama-t-elle en éclatant de rire.

Elle se retourna en entendant la pluie fouetter les fenêtres. Roxby, en terrien qu'il était, pouvait se permettre de ne pas s'en soucier. Mais elle, fille de marin et sœur de l'officier de marine le plus respecté depuis la mort de Nelson, murmura : « Mon Dieu, être en mer un jour comme celui-ci… »

Mais Roxby somnolait déjà au coin du feu.

J'ai tout, se disait-elle. Une belle maison, une position enviable dans la société, deux beaux enfants et un mari qui m'aime tendrement.

Pourtant, elle n'avait jamais oublié le jeune homme qui lui avait donné son cœur voilà si longtemps, et elle le voyait parfois dans ses rêves avec sa vareuse bleue et ses parements blancs, son visage si ouvert, des cheveux aussi blonds que ceux de Valentine Keen. Elle pensait en ce moment à lui comme s'il avait été là, dehors, bravant la mer et la tempête, comme si un beau jour il allait surgir dans la maison, et que ni l'un ni l'autre n'auraient vieilli ni changé.

Elle sentit sa gorge se nouer dans un sanglot et murmura : « Oh, Martyn, où es-tu ? »

Seule la pluie lui répondit.

Lady Catherine Somervell arpentait sa chambre. Elle s'arrêta pour écouter la pluie qui tambourinait sur le toit avant de redescendre à gros bouillons par les gouttières.

Une bonne flambée brûlait dans la cheminée et, en dépit du froid mordant qui régnait dehors, la maison était tiède et confortable. Elle avait pris un bain chaud et frissonnait encore des frictions vigoureuses que lui avait prodiguées Sophie sur le dos et les épaules. Finalement, elle avait bien fait de ne pas aller à Fowey ou de ne pas rejoindre les amis de Roxby à St Austell : toutes les routes, y compris les plus importantes, devaient être inondées ou transformées en pièges boueux, pour les chevaux comme pour les voitures.

Tout le monde avait été gentil avec elle, même l'agent du tribunal de prise qui avait fini par surmonter la surprise que lui avait causé le fait de devoir négocier avec une femme.

Elle se versa un peu du café préparé par Grâce Ferguson qui avait discrètement posé près de la tasse un verre de cognac.

Cela faisait du bien de revenir chez soi, d'autant qu'elle avait trouvé en rentrant Valentine Keen, arrivé juste avant elle avec sa jeune épouse.

Elle les imaginait, dans la grande chambre au bout du corridor. Peut-être déjà dans les bras l'un de l'autre, épuisés d'avoir fait l'amour. Ou paisibles, comme ils s'étaient montrés pendant le souper, incapables de penser à autre chose qu'à ceci : ils allaient bientôt être séparés. Le commodore Keen, puisque tel était dorénavant son titre, n'arrêtait pas de donner des nouvelles de son fils resté dans le Hampshire. L'une de ses sœurs avait insisté pour garder l'enfant afin qu'ils puissent faire ce voyage ensemble.

Catherine s'était demandée si la véritable raison n'était pas de la ménager, car elle avait confié un jour à Zénoria qu'elle ne pouvait avoir d'enfant. Mais elle ne lui avait pas dit pourquoi et ne le ferait jamais.

Chaque fois qu'elle avait poussé Keen à parler de sa nouvelle affectation, elle avait perçu une lueur de tristesse dans les yeux de Zénoria. Ils allaient connaître une nouvelle séparation, si vite après la fin dramatique du *Pluvier Doré* et leurs retrouvailles,

après la joie que leur avait donnée la naissance de leur enfant. Tout cela allait leur être enlevé dès que Keen aurait rejoint son escadre.

Elle avait ressenti une pointe de jalousie lorsque Keen lui avait dit qu'il avait une chance de voir Richard, avant ou après avoir conduit ses bâtiments au Cap. On préparait l'invasion de l'île Maurice, Keen en était presque certain, afin de mettre un terme une fois pour toutes aux attaques constantes contre la navigation.

— Croyez-vous que ce sera difficile, Val ?

Il avait paru presque détaché.

— Il est toujours plus facile de défendre une île que de s'en emparer. Mais si nous arrivons à rassembler assez de troupes, et si c'est Sir Richard qui prend la barre, cela devrait être possible.

Catherine n'avait pas osé regarder la jeune femme lorsque Keen s'était exclamé, enthousiaste :

— Nous allons nous retrouver en famille, et Adam en sera !

Cela aussi l'avait peut-être abattue. Les marins devaient prendre la mer, même ce pauvre Allday avait dû faire un choix bien difficile.

Elle songea à la lettre qui l'attendait à son retour de Fowey. Richard lui avait écrit de Gibraltar. Elle se tourna soudain vers la fenêtre, la pluie avait faibli et une nappe de lumière lunaire éclairait la maison. Novembre, et sa première lettre. C'était peut-être le début d'une longue série.

Sa lettre était pleine d'amour et de tendresse et les milliers de milles qui les séparaient la rendaient plus émouvante encore. Il ne parlait guère de la *Walkyrie* et de son commandant, il ne parlait pas non plus d'Adam, sauf pour lui dire qu'ils allaient quitter le Rocher sans attendre que *l'Anémone* les ait ralliés.

« Chaque nouveau jour dresse un obstacle entre nous, chère Kate, et si tu ne viens pas me retrouver pendant les quarts de nuit, tout mon être se languit de toi. Une nuit, voilà quelque temps, alors que nous remontions le long du cap Finistère et que le vent essayait de nous drosser sur la côte, tu es venue. La chambre était noire comme du goudron, mais tu étais là, debout près des fenêtres de poupe, tes cheveux volaient au vent alors

même que l'endroit était clos. Tu m'as souri et je me suis précipité pour te saisir. Mais, lorsque je t'ai embrassée, tes lèvres étaient glacées. Et je me suis retrouvé seul, en pleine possession de mes moyens, car ta visite m'avait donné une force nouvelle. »

Elle s'assit au bord de leur lit et ouvrit les lettres une fois encore. Timide, parfois hypersensible, c'était un homme qui donnait tant, que les autres en exigeaient toujours davantage. *Il est plus facile de défendre une île que de s'en emparer*. Quel effet bizarre, entendre Keen énoncer cette opinion. Encore une chose qu'il avait apprise de Richard, comme tant d'autres qu'elle avait connus : Oliver Browne, Jenour, et bientôt peut-être, son nouvel aide de camp, George Avery.

Dans un mois, ils allaient entamer les préparatifs de Noël. Tout passait si vite… Et pendant tout ce temps-là, elle allait attendre avidement des nouvelles, guetter le petit postier, écrire à Richard en se demandant quand ses lettres lui parviendraient.

Elle lissa son lit du plat de la main. A l'endroit où elle s'était donnée tant de fois. Le lit était préparé pour la nuit, Sophie y avait déposé une chemise de nuit comme elle le faisait toujours.

Comment Zénoria allait-elle prendre cette séparation ? Elle était à peine remise de la précédente, lorsqu'elle avait su la nouvelle bouleversante du naufrage.

Adam lui avait appris lui-même ce qui s'était produit. Etait-ce alors que tout était arrivé entre eux ?

Elle se leva et s'approcha de la fenêtre. La plupart des nuages s'étaient évanouis, les derniers survivants défilaient doucement vers le sud-ouest et la lumière de la lune leur donnait l'apparence de blocs massifs.

Catherine prit sa chemise et resta nue un moment avant de jeter sa robe sur une chaise.

Elle regarda la grande glace sur pied devant laquelle elle se tenait avec Richard, elle voyait sa main qui la déshabillait avec une lenteur exquise. Cette main vigoureuse qui parcourait son corps, qui l'explorait comme elle le suppliait de le faire.

Puis elle ouvrit en grand la fenêtre. L'air frais sur son corps nu la fit presque suffoquer.

« Je suis là, Richard. Là où tu es. Je suis avec toi ! »

Et, dans le silence qui s'était fait, elle crut l'entendre crier son nom.

Sir Paul Sillitœ observait les voitures qui luisaient comme du métal sous le crachin persistant. Il se demandait comment il faisait pour supporter cette existence. Il possédait deux propriétés en Angleterre et une plantation à la Jamaïque, où il aurait pu échapper à ce froid qui lui glaçait les os.

Il savait exactement pourquoi il vivait ainsi et ce mécontentement passager n'était lui-même qu'une facette de sa nature impatiente.

On était en novembre, il n'était pas encore trois heures de l'après-midi, et on ne voyait déjà plus jusqu'à l'autre côté de la rue. Londres était mouillé, froid, pitoyable.

Il entendit l'amiral Sir James Hamett-Parker qui revenait dans la pièce et lui demanda :

— L'escadre est-elle prête à appareiller, sir James ?

L'amiral paraissait soucieux. Peut-être Hamett-Parker trouvait-il ce projet plus difficile qu'il n'avait cru ? Il songea à Godschale, qui se trouvait désormais à Bombay. Lui, *même lui*, était meilleur par certains côtés. Mais il allait certainement dénicher une femme pour alléger son fardeau. Sillitœ savait que la femme de Hamett-Parker était morte. Il sourit intérieurement. Morte d'ennui, probablement.

— J'ai envoyé mes ordres aujourd'hui même. Dès que le commodore Keen s'estimera satisfait, je lui ordonnerai de se préparer à prendre la mer.

Il se tourna vers Sillitœ, cachant à peine le peu de considération qu'il lui inspirait.

— Y a-t-il du nouveau chez le Premier Ministre ?

Sillitœ haussa les épaules.

— Lorsque le duc de Portland a décidé de démissionner de ce poste prestigieux, à cause de son mauvais état de santé, à l'entendre en tout cas, nous nous attendions à assister à certains changements, au moins à un changement de stratégie. Et le mois qui suit, nous voilà gratifiés d'un autre tory, Spencer

Perceval, qui, si on lui en laisse le temps, risque de faire encore plus de dégâts que le duc.

Hamett-Parker restait assez pantois de voir Sillitœ afficher ainsi son antipathie. C'était dangereux, même entre amis. Mais le pire était à venir.

— Avez-vous songé, sir James, que, sans chef digne de ce nom, nous nous retrouvons exposés à toutes sortes de périls ?

— Les Français ?

Les yeux profondément enfoncés de Sillitœ se mirent à briller quand il répondit :

— Pour une fois, ce ne sont pas les Français qui sont notre ennemi. La pourriture est à l'intérieur.

Il s'échauffait.

— Je veux parler de Sa Majesté. Personne ne voit donc que c'est un fou furieux ? Et chaque ordre, sur terre ou en mer, doit être soumis à son approbation.

Hamett-Parker jeta un regard aux portes fermées et répondit, un peu mal à l'aise :

— Mais il est le roi. Il est du devoir de chacun de…

Il eut l'impression que Sillitœ lui sautait dessus.

— Alors, amiral, vous êtes bien bête ! Si cette opération contre l'île Maurice échoue à cause de ses hésitations, croyez-vous une seule seconde qu'il en assumera la responsabilité ?

L'amiral avait l'air sérieusement inquiet.

— *Par la grâce de Dieu,* vous en souvenez-vous ? Comment un monarque peut-il être tenu pour responsable de quoi que ce soit ?

Il tapa sur la table.

— Il est fou, mais c'est vous qui servirez de bouc émissaire. Et vous savez parfaitement ce qu'est une cour martiale, inutile que je vous le rappelle.

Hamett-Parker explosa :

— Je ne souffrirai pas davantage votre impudence, bon sang ! Ce que vous me proposez est tout bonnement de la trahison !

Sillitœ se pencha pour regarder par la fenêtre un peloton de dragons qui passait ; leurs manteaux paraissaient noirs sous la pluie.

— Son fils aîné sera couronné un jour ou l'autre. Priez seulement le Ciel qu'il ne soit pas trop tard.

Hamett-Parker se redressa dans son fauteuil. Pas besoin de se demander pourquoi il avait l'oreille du Premier Ministre, ni même celle du roi. Apparemment, Sillitœ était parfaitement à l'aise avec eux. Il essaya de ne pas penser à sa grande demeure, qui avait été celle d'Anson. Tout comme Godschale, il pouvait tout perdre. Même les lords de l'Amirauté n'étaient pas à l'abri des sanctions.

— Etes-vous en train de me dire que les gens n'aiment pas leur roi ?

Sillitœ ne se permit pas de sourire. Il avait dû en coûter à l'amiral de lui poser une question aussi indiscrète.

— Il serait plus juste de dire que le roi ne les connaît pas et se moque *d'eux* comme d'une guigne !

Il attendit un moment.

— Imaginez que vous donniez une réception superbe en votre hôtel de Londres ?

Il savait que Hamett-Parker n'en avait pas d'autre, mais c'était une petite flatterie facile.

— Quel intérêt cela aurait-il ? demanda l'amiral.

— Vous voulez dire, pour vous ? – et il enchaîna avant que Hamett-Parker ait eu le temps d'exploser comme d'habitude : Invitez des gens connus, des gens qui comptent, détestés même, et ne vous limitez pas aux officiers ou aux fonctionnaires qui ont des faveurs à proposer.

— Mais, l'an prochain…

— L'an prochain, sir James, il sera impossible de faire quoi que ce soit pour le roi ou de le manipuler. Son fils aura pris sa place.

Il attendit pour lire l'effet de cette déclaration sur le visage de son interlocuteur : le doute, la crainte, chez un homme dont on disait qu'il était un petit tyran.

— Je devrais donc l'inviter, c'est ce que vous voulez dire ?

Sillitœ haussa les épaules.

— Simple suggestion. Je suis certain que le Premier Ministre l'appuierait.

Il vit qu'il avait marqué un point, comme lorsqu'un duelliste tombe alors que vous croyez avoir manqué votre cible.

— Il faut que j'y réfléchisse.

Sillitœ eut un sourire : la bataille était presque gagnée. Il dit doucement :

— Vous avez atteint le poste le plus enviable qui soit dans la marine. D'autres auraient pensé depuis le début que c'était impossible – il laissa s'égrener les secondes : Perdre votre position ne ferait de bien à personne, à commencer par vous.

— Je n'ai jamais demandé la moindre faveur à qui que ce soit !

Sillitœ resta impassible. *On croirait entendre Thomas Herrick.*

Il répondit simplement :

— C'est admirable.

Le même lieutenant de vaisseau qu'à son arrivée entra en annonçant :

— La voiture de Sir Paul est là, sir James.

Hamett-Parker le congédia d'un geste en se demandant depuis combien de temps il écoutait dehors.

Sillitœ ramassa son manteau et se dirigea vers les portes.

— Je vais marcher un peu, cela m'aide à mettre mes idées au clair – et, s'inclinant légèrement : Je vous souhaite une excellente journée, sir James.

Il descendit le bel escalier, passa devant le portier et sortit sous le crachin.

Son cocher leva son fouet pour lui faire signe. Il savait où le retrouver, c'était un homme de confiance, sans quoi il n'aurait pas été au service de Sillitœ.

Il y avait peu de monde dans les rues. Sillitœ marchait sans les voir, plongé dans ses pensées. Il était à chaque fois surpris que Hamett-Parker ne se montre pas plus combatif.

Puis ses réflexions le menèrent à Lady Catherine Somervell et à ce qu'il allait lui dire. On ne l'avait pas mise sur cette terre pour qu'elle aille s'enterrer en Cornouailles au milieu de pêcheurs et de laboureurs. Et elle n'allait pas non plus passer sa vie à cacher une aventure dans une petite maison de Chelsea. De temps en temps, elle devait bien se rappeler son mariage avec le

vicomte Somervell, les grandes occasions où on la présentait comme il convenait. Elle devait deviner quelle influence était celle de Sillitœ à l'Amirauté et au Parlement. Deux mots, par écrit ou par oral, et Bolitho reviendrait de ses campagnes incessantes, de la menace de se faire tuer qu'elles faisaient peser en permanence sur lui. Elle pouvait aussi comprendre qu'il était en mesure de persuader un bigot comme Hamett-Parker de l'empêcher de rentrer, sort que l'on avait imposé au meilleur ami de Nelson, Lord Collingwood.

Cette réception qu'il avait suggérée à l'amiral était la première étape.

Il songeait aux dernières nouvelles rapportées par ses espions : Catherine avait acquis un vieux brick charbonnier mis en vente par un tribunal de prise cornouaillais. Était-ce pour impressionner l'homme qu'elle ne pourrait jamais épouser, pour lui montrer qu'elle était capable de tendre le bras et de le toucher quand elle le voulait ? Il doutait que ce fut là son seul motif. C'était peut-être cet aspect mystérieux qui l'excitait et l'attirait comme chez aucune autre.

Il s'arrêta à la porte d'une maison dans une rue tranquille et, après avoir inspecté les environs, tira sur le cordon de la cloche.

Pendant un bon moment, il allait pouvoir se perdre dans un univers d'amusement et de paillardise où la politique et son pouvoir n'avaient pas leur place. Il sourit lorsque la porte s'entrouvrit. Après tout, les putains étaient peut-être les seules personnes honnêtes.

La femme étouffa un juron :

— Oh, sir Paul ! Quel plaisir de vous voir ! Elle vous attend là-haut !

Il leva les yeux vers la cage d'escalier plongée dans la pénombre. Pendant son passage ici, il allait penser à Catherine. A ce que cela serait avec elle.

X

ÉCHANGES DE TIRS

John Allday, qui s'était trouvé un siège plus ou moins confortable sur un doris, observait les bateaux et les embarcations qui circulaient paresseusement. S'il s'était retourné, il aurait vu la grosse masse de la montagne de la Table qui écrasait la ville du Cap et tout le pays alentour. Avec la chaleur qui régnait, le moindre mouvement était une vraie torture. A sa grande surprise, il ne transpirait pas : il faisait trop chaud, même pour cela. Une petite brise très régulière soufflait de la mer, mais elle n'agitait rien et lui rappelait le soufflet d'une forge de village qu'il avait connue dans le temps.

Son estomac gargouillait et il se dit qu'il était temps d'aller casser un morceau et boire un godet, mais il devait attendre que Sir Richard et son aide de camp soient rentrés de leur visite chez le gouverneur et quelques-uns des chefs militaires.

Sur l'eau scintillante, il voyait un peu plus loin la *Walkyrie* et sa conserve, la *Laërte*. Vibrant comme un vaisseau fantôme, *l'Anémone* du capitaine de vaisseau Adam Bolitho pivotait doucement sur son câble. Allday se demandait comment se passeraient ses retrouvailles avec son oncle. Le capitaine de vaisseau Trevenen avait signalé que *l'Anémone,* la troisième frégate de leur petit groupe, avait été aperçue à l'aube par l'un des postes de guet de l'armée installés sur les hauteurs. Mais elle n'était pas encore entrée au port lorsque Sir Richard avait quitté la *Walkyrie* et Allday en connaissait assez en matière de signaux pour savoir qu'un officier supérieur de la flottille avait fait hisser à bloc le « commandant à bord », avant même que l'ancre de *l'Anémone* ait plongé dans l'eau.

Allday se concentra sur le canot qui les avait déposés à terre. Il était amarré à un corps-mort et l'armement avait fort belle allure ; les hommes étaient restés assis, bras croisés, bien raides, en dépit de la chaleur et du manque de confort. Ils étaient ainsi depuis que Sir Richard avait débarqué. Comme si le canot n'avait pas touché terre, songea-t-il, comme si le sol risquait de le contaminer.

Il y avait un enseigne à bord. Lui non plus ne disposait pas de l'autorité nécessaire, il ne se souciait guère de ce qu'il aurait pu faire pour ses marins, qui lui aurait permis de les laisser descendre sur le rivage où ils auraient trouvé un peu d'ombre. Et puis il y avait le commandant. Trevenen était respecté de ses officiers. Quant aux marins, à voir leur regard, c'était bien pis. Ils en avaient *peur*.

Des soldats passaient, précédés d'un tambour qui donnait la cadence. Plusieurs d'entre eux étaient sérieusement brûlés – le soleil – et titubaient presque sous le poids de leurs havresacs et de leurs armes. Leurs tuniques rouges rendaient la chaleur plus insupportable encore. Les troupes rassemblées ici étaient encore à effectifs limités, et il y avait pour les transporter si nécessaire des bâtiments à ne savoir qu'en faire.

Mais s'il s'agissait d'aller attaquer un chapelet d'îles fortement défendues ? Pour Allday, cela n'avait aucun sens. Pourquoi s'en soucier ? Il avait vu suffisamment d'affaires de ce genre aux Antilles, sur les « îles de la mort » comme les appelaient les soldats. Des hommes arrachés aux campagnes anglaises ou à leurs garnisons, d'Ecosse, du pays de Galles, bref, de tous les endroits possibles où l'on avait réussi à les persuader de gagner la solde du roi et de se faire soldats.

Pourtant, non, cela ne lui était pas indifférent. Il fit la grimace, Sir Richard avait sans doute un peu déteint sur lui. Allday avait vu trop d'hommes jetés dans des îles dont personne en Angleterre n'avait jamais entendu parler. Comme si on n'allait pas les restituer à l'ennemi une fois que cette foutue guerre serait finie, et bien finie.

Il essayait de ne pas s'inquiéter d'Unis Polin, mais plutôt de rêver aux derniers moments tranquilles qu'ils avaient passés ensemble dans la salle de *La Tête de Cerf,* à Fallowfield.

Partout, il avait toujours été attiré par les femmes, dans tous les ports, il n'aurait su dire combien. Cette fois-ci, c'était différent, et il avait presque eu peur de la toucher jusqu'à ce qu'elle levât la tête, avec sa peau fraîche et ses yeux rieurs – elle lui avait dit : « Je ne vais pas me briser, John Allday ! Serre-moi si tu en as envie ! »

Mais l'humeur enjouée qu'elle avait adoptée, il le comprenait maintenant, à cause de lui, n'avait pas duré. Elle avait enfoui son visage contre sa poitrine en murmurant : « Tu reviendras, n'est-ce pas ? Tu me le promets, hein ? »

Elle savait ce que c'était, la mer, elle savait ce qu'était la fidélité. Elle avait eu le temps, avec son défunt mari, Jonas Polin, second maître à bord du vieil *Hypérion*.

Le temps passait, et en son for intérieur, même s'il se disait que l'idée même de les comparer était stupide, il savait que Sir Richard avait ressenti les mêmes choses que lui.

Cette fois-ci. Mais pourquoi ? Cela l'avait préoccupé et le préoccupait encore.

Entendant des pas derrière lui, il se leva. C'était le lieutenant de vaisseau Avery, il avait l'air fatigué par la marche et la chaleur. Encore un officier de la Flotte du Nord, songea-t-il. De la pluie et du vent et encore de la pluie. D'y songer lui fit se dire que ça lui manquait. Avery lui ordonna :

— Rappelez le canot, Allday, Sir Richard arrive.

A l'appel tonitruant d'Allday, l'armement se réveilla et les avirons apparurent dans les dames de nage comme par magie.

— Tout va bien, monsieur ?

Il lui montrait les bâtiments d'un blanc aveuglant au-dessus desquels flottait le drapeau britannique, seul mouvement visible.

— J'espère, lui répondit Avery.

Il revoyait la tête de Bolitho lorsqu'un officier d'état-major lui avait remis quelques lettres. Il plongea la main dans sa poche :

— Il y a une lettre pour vous, Allday.

Il regarda le solide bosco prendre le pli. Il avait des mains énormes, couturées, on imaginait sans peine l'existence qui avait été la sienne.

Allday la tourna et la retourna délicatement, comme si elle risquait de se briser. Il savait qu'elle venait d'elle. S'il l'approchait de son visage, il sentirait un peu de son odeur. L'odeur délicieuse de la campagne et des fleurs, des berges de la Helford et du petit salon.

Il revoyait son visage lorsqu'elle avait passé le doigt sur l'or qu'il lui avait donné pour le conserver à l'abri ; le « butin », comme disait Ozzard qui l'avait pris à l'un des mutins du *Pluvier Doré*.

— C'est à vous, Unis, lui avait-il dit. Je veux que vous le gardiez – et voyant ses yeux pleins de questions, il avait ajouté : De toute manière, ce sera à vous quand on sera mariés.

Elle lui avait répondu avec la même gravité :

— Et pas avant, John Allday !

Avery qui l'observait se demandait s'il n'allait pas risquer de le blesser. Allday lui dit brusquement :

— Je ne sais pas lire, vous voyez, monsieur. Jamais réussi à en venir à bout.

Il pensait à Ozzard qui cachait à peine tout le mal qu'il pensait de ce mariage avec Unis Polin. Yovell, le secrétaire de Sir Richard, était un brave homme, mais lorsqu'il lisait une lettre destinée à quelqu'un d'autre, les choses tournaient vite au sermon.

— Si vous le souhaitez, Allday… je peux m'en charger – ils se regardaient tous les deux, l'air méfiant, puis Avery continua : Quant à moi, je n'ai pas reçu de courrier.

Un officier, se disait Allday. Un officier qu'il ne connaissait pas très bien, certes. Mais il y avait quelque chose de poignant dans sa dernière remarque et il lui dit :

— Je trouverais ça très aimable de votre part, monsieur.

Le canot accosta le long de l'embarcadère et le brigadier sauta à terre avec sa bosse. L'enseigne le suivit, assura sa coiffure sur sa tête et essaya de se ménager un peu d'air entre la peau et la chemise.

— L'endroit semble agréable, Mr Finlay, lui dit Avery.

Il s'était très peu mêlé aux officiers du bord et eux, de leur côté, semblaient décidés à le laisser à l'écart. Avery savait très

bien pourquoi : depuis le temps, il avait l'habitude. Mais il avait la mémoire des noms.

Le troisième lieutenant répondit, visiblement irrité :

— Vous ne seriez pas de cet avis après avoir attendu dans ce foutu canot !

Avery se tourna vers lui, ses yeux brillaient au soleil.

— Mais j'étais en fort bonne compagnie.

L'enseigne aperçut alors Allday.

— Et vous, qu'est-ce que *vous* fabriquez ?

— J'écoute, lieutenant, lui répondit tranquillement Allday.

— Vous, votre insolence…

Avery le prit par le bras et le tira un peu plus loin.

— La ferme. Sauf si vous souhaitez avoir un *entretien particulier* avec Sir Richard Bolitho ?

— S'agit-il d'une menace, capitaine ?

Mais il se calma vite et son irritation fit place à la prudence aussi vite que le sable s'écoule dans le sablier.

— Certes pas, mais une promesse, garantie !

L'enseigne se raidit un peu en voyant arriver Bolitho accompagné de deux officiers de l'armée de terre. Avery nota immédiatement que l'amiral avait de la poussière sur la manche.

— Tout va bien, sir Richard ?

— Bien sûr, répondit Bolitho en souriant. Les soldats m'ont réservé un accueil un peu trop chaleureux. J'aurais dû faire attention où je mettais les pieds !

Les deux officiers firent un sourire de connivence.

Avery se retourna. Allday regardait Bolitho, anxieux, on aurait dit qu'il souffrait. Il eut l'impression de sentir son dos se glacer – mais pourquoi ? Il se passait quelque chose, quelque chose qui lui échappait.

Il les avait déjà vus échanger ce genre de regards, des regards durs comme l'acier. Quel pouvait bien être ce lien qui les unissait ?

— Je vois que *l'Anémone* est enfin à l'endroit qui convient, reprit Bolitho.

Et il se tourna vers Allday, comme s'il lui posait une question muette.

Allday répondit d'un signe de tête et pencha un peu sa coiffure pour se protéger de la lumière.

— On a hissé le « commandant à bord », sir Richard.

— Bien, je le verrai personnellement.

Il jeta un coup d'œil nonchalant aux transports à l'ancre. Des chemises et des couvertures lavées de frais étaient accrochées à des cartahus. Il reprit, presque pour lui-même :

— Apparemment, nous n'avons pas affaire à une armée de métier. En tout cas, pas encore – puis, changeant de sujet : Deux bricks vont arriver pour renforcer notre petite escadre. *L'Impétueux* et l'*Orcades*.

Avery, aussi étonné que l'enseigne, entendit Allday s'exclamer :

— Décidément, y a pas moyen de se débarrasser de Mr Jenour !

Il finit par comprendre : pour une fois, il ne se sentait pas exclu de leurs échanges. Jenour était son prédécesseur. Il avait appris que, une fois promu commandant d'un bâtiment après la bataille contre ce contre-amiral français, Baratte, il avait protesté qu'il ne voulait pas quitter Bolitho. Être promu, voilà ce dont rêvait tout officier, et il avait pourtant essayé de refuser.

S'ils tombaient encore sur Baratte, là où les deux grands océans se rejoignaient, lui proposerait-on la même chose ? Il baissa les yeux sur le planchage pour leur cacher son amertume. Mais si la chance passait à proximité, il était décidé à la saisir à deux mains.

Allday murmura :

— Le canot de *l'Anémone* est le long du bord, sir Richard.

Bolitho serra les mâchoires. De quoi les deux commandants avaient-ils bien pu parler toute la matinée ?

— Attention à votre aviron, vous là-bas !

Bolitho vit le marin en question cligner des yeux, il avait peur de gâcher l'approche finale devant le commandant. Le troisième lieutenant était très probablement tout aussi angoissé, mais décidé à ne pas se faire prendre en défaut.

Il tâta la poche de sa vareuse dans laquelle il avait serré les deux lettres de Catherine. Elle allait maintenant le retrouver à

travers ses mots et les six mille milles qui les séparaient s'effaceraient, au moins pour quelque temps.

Il entendait des bruits de pas, le cliquetis des armes des fusiliers marins qui s'alignaient à la coupée. Il leva la tête vers les mâts élancés et les voiles ferlées. Qu'elle est différente des autres frégates, songea-t-il. Avec un équipage de deux cent soixante-dix officiers, marins et fusiliers, c'était une arme formidable entre les mains de quelqu'un qui saurait l'utiliser.

A bord de la première frégate qu'il avait commandée, il n'y avait que trois officiers, et c'était encore le cas, de manière générale. Il fronça le sourcil. L'un d'eux s'appelait Thomas Herrick.

Il examina sa vareuse, se demandant si quelqu'un avait remarqué qu'il avait des troubles de vision. Il n'avait pas vu la marche, exactement comme à Antigua lorsqu'il avait glissé, et serait tombé sans une dame qui l'attendait avec son mari pour l'accueillir. Catherine.

Allday lui souffla :

— Ozzard aura vite fait de nettoyer tout ça, sir Richard.

Leurs regards se croisèrent et Bolitho lui répondit brièvement :

— Ce n'est rien.

Ainsi, il savait.

Sur le pont de la frégate, les marins s'arrêtèrent à peine dans leurs travaux pour regarder le retour de l'amiral. La garde attendait qu'on la fasse rompre et Bolitho aperçut quelques matelots occupés à passer le faubert sous le passavant bâbord. Apparemment, ils nettoyaient du sang. Encore une nouvelle séance de fouet.

Le capitaine de vaisseau Aaron Trevenen ne perdit pas de temps.

— J'ai noté l'heure d'arrivée de *l'Anémone*. J'ai convoqué son commandant et l'ai réprimandé de ne pas avoir exécuté ses ordres et de ne pas avoir fait voile aussi vite que possible pour nous rallier.

On sentait de la colère dans sa voix et ses yeux brillaient de fureur. Un sentiment de triomphe peut-être ? Il reprit d'une voix sourde :

— En tant qu'officier le plus ancien en votre absence, sir Richard…

Bolitho soutint son regard.

— Il se passe apparemment beaucoup de choses lorsque je ne suis pas là, commandant – il jeta un bref coup d'œil aux marins occupés à essarder : Je serai tout oreilles pour entendre mon neveu s'expliquer… peut-être bien plus que ce que vous imaginez – puis, d'un ton plus dur – et, plus tard, Avery devait se le rappeler : Nous parlerons de tout cela dans mes appartements, pas sur la place du marché !

Le fusilier de faction claqua les talons et Ozzard leur tint la portière. Tout était grand ouvert, fenêtres, sabords, claires-voies, mais cela ne servait pas à grand-chose. Adam était debout sous une claire-voie. Sa vareuse aux épaulettes dorées le faisait paraître encore plus jeune, mais pas plus mûr.

Bolitho fit signe à Ozzard.

— Des boissons.

Il savait que Trevenen trouverait une excuse pour s'éclipser une fois qu'il aurait fait son numéro.

— Asseyez-vous tous les deux. Nous nous battrons contre les Français s'il le faut, mais nous n'allons pas, s'il vous plaît, commencer à nous battre entre nous.

Ils s'assirent en évitant soigneusement de se regarder. Bolitho, lui, observait son neveu en songeant à ce que Catherine lui avait raconté. Il était assis là, il avait un conflit ennuyeux à régler, et il s'étonnait encore de ne rien avoir remarqué tout seul.

Trevenen commença sèchement :

— Le capitaine de vaisseau Bolitho a pénétré dans le port de Madère sans ordre, sir Richard. Il a donc navigué isolément et notre progression aurait pu avorter si nous étions tombés sur une grosse escadre ennemie ! – il jeta un regard furibond au jeune commandant : Je l'en ai donc réprimandé.

Bolitho se tourna vers son neveu. Il avait l'air indiscipliné, un air de défi. Il l'imaginait sans peine provoquer quelqu'un en duel sans se soucier des conséquences, il l'imaginait aussi bien au côté de Zénoria. Il essayait de ne pas penser à Valentine

Keen, si fier, si heureux, à cet ami si cher qui devrait tout ignorer à jamais. Il s'adressa à son neveu :

— Pourquoi avez-vous fait escale à Madère ?

Adam le regarda droit dans les yeux, pour la première fois depuis le début de l'entretien.

— Je pensais que nous pourrions y trouver des bâtiments, des vaisseaux qui ne seraient peut-être pas ce pour quoi ils se faisaient passer.

Trevenen explosa :

— La belle chanson que voilà, amiral !

Bolitho se sentait vaguement troublé. Adam mentait. *Était-ce à cause de lui, ou à cause de Trevenen ?*

Trevenen prit son silence pour du doute. Il reprit :

— Cette île a toujours été un endroit de choix pour les gens qui agitent leurs langues ! Dieu, je suppose que la France sait désormais ce que nous sommes venus faire !

— Eh bien ? redemanda Bolitho.

Adam haussa les épaules, on distinguait mal ses yeux dans l'ombre.

— La France ne s'intéresse peut-être pas à nous, mais les Américains, certainement. J'ai été convié par un certain capitaine de vaisseau Nathan Beer, commandant la frégate des États-Unis *Unité*.

Bolitho prit le verre que lui tendait Ozzard. Il se surprenait lui-même de demeurer aussi calme.

— J'ai entendu parler de lui.

— Et lui de vous.

Trevenen le coupa :

— Pourquoi ne m'en avez-vous rien dit ? Si c'est vrai…

— Sauf votre respect, commandant, rétorqua Adam, vous sembliez davantage soucieux de me faire des reproches devant le plus de monde possible !

— Messieurs, calmez-vous, leur demanda Bolitho – et à Adam : *L'Unité,* s'agit-il d'un vaisseau récent ? Car j'ai certainement entendu parler d'elle.

Cela donnait à Adam le temps de dominer la colère qui le prenait. Il regarda autour de lui.

— Elle est grosse, plus grosse même que ce bâtiment. Elle est armée d'au moins quarante-quatre pièces.

Il se tourna vers Trevenen :

— Je sais bien que cela ne fait que deux de plus qu'à votre bord, mais il s'agit de vingt-quatre livres. L'équipage semble important, peut-être pour avoir de quoi former des équipes de prise.

Bolitho prit un second verre de vin. Malgré sa plaisanterie, au sujet de l'hospitalité que lui avait réservée l'armée, il n'avait pas bu une goutte à terre. Ce serait pour plus tard ; il était trop tôt pour baisser la garde.

— Je vais confier une dépêche au prochain brick en partance – il fixait le verre qu'il tenait dans ses mains : C'est un vaisseau bien trop gros pour qu'il puisse s'évanouir ainsi, même au milieu de l'océan.

Baratte ne devait pas être loin. L'information était mince, mais c'était comme une ligne que l'on lance à un noyé. Par le passé, Baratte avait utilisé les neutres, il les avait même utilisés les uns contre les autres pour mieux dissimuler ou favoriser ses plans.

Il y eut des bruits de pas sur le pont, des coups de sifflet. Une allège accostait pour décharger.

— Puis-je regagner mon bord, sir Richard ? lui demanda Adam.

Bolitho fit un signe affirmatif. Il savait qu'Adam détestait s'adresser à lui comme à n'importe quel amiral. Il ajouta :

— Peut-être me ferez-vous le plaisir de vous joindre à moi pour souper, un de ces soirs, avant que nous quittions le Cap ?

Adam sourit de toutes ses lèvres, il retrouvait le gamin.

— Ce serait un honneur !

Comme prévu, le capitaine de vaisseau Trevenen demanda l'autorisation de se retirer et s'en fut.

Bolitho entendait Ozzard s'activer dans l'office et se demanda de combien de temps il pourrait jouir avant que l'on vienne encore le déranger.

Il sortit sa première lettre et l'ouvrit avec grand soin. Elle avait mis une petite boucle de ses cheveux dans l'enveloppe, les avait attachés avec un ruban vert.

« Mon Richard chéri. Dehors, les oiseaux chantent toujours et les fleurs sont resplendissantes au soleil. Je peux seulement essayer d'imaginer où tu te trouves, j'ai regardé sur le globe de la bibliothèque ton trajet pour tenter de te suivre dans ton sillage comme une créature marine… Aujourd'hui, je suis allée à Falmouth, mais je m'y sens comme une étrangère. Même ma Tamara te cherche… Tu me manques, le plus chéri des hommes…»

Il entendit des ordres aboyés, Adam quittait le bord. Au moins, il savait désormais que Trevenen lui était hostile, conséquence de vieilles querelles dont il ne pouvait se souvenir.

Ozzard arriva avec un plateau et Bolitho posa les deux lettres sur la table qui se trouvait près de lui.

Sur le pont, Adam se tournait vers le commandant, la main à la coiffure, et se préparait à s'en aller.

Trevenen lui dit d'une voix sifflante et tout bas :

— Ne vous avisez pas d'abuser de votre autorité avec *moi,* monsieur !

Ceux qui assistaient à la scène virent seulement Adam sourire, des dents blanches dans sa figure bronzée. Mais ils étaient trop loin pour entendre la réponse.

— Et n'essayez pas de m'humilier devant *quiconque,* monsieur. J'ai dû subir ce genre de chose quand j'étais plus jeune, mais cela ne se reproduira plus. Je pense que vous comprenez ce que je veux dire !

Puis, accompagné des trilles, il se laissa glisser le long de la muraille et de là, dans son canot.

Le second arriva.

— On prétend qu'il est assez réputé sur le pré, commandant. Et, à ce qu'on m'a dit, au sabre *comme* au pistolet.

Trevenen se tourna vers lui :

— Je vous prie de tenir votre langue, allez au diable ! Occupez-vous donc de ce que vous avez à faire !

Un peu plus tard, alors que la fraîcheur du soir s'étendait dans tout le bord et dans le gréement, Bolitho s'autorisa à relire la première lettre. Il s'arrêta une seule fois en entendant une

voix, une voix monotone, quelqu'un qui semblait lire tout haut. Quelqu'un qui priait, peut-être. Cela venait de la petite chambre d'Avery, entre ses appartements et le carré.

Il revint à sa lettre et oublia tout le reste.

« Mon Richard chéri…»

Le capitaine de vaisseau Robert Williams, du transport de déportés *Prince Henry*, sortit de sa poche un exemplaire tout écorné du livre de prières et attendit que ses hommes en aient terminé. Ils préparaient un corps qu'on allait immerger. C'était le quatrième depuis qu'ils avaient quitté l'Angleterre et, compte tenu des conditions de vie à bord, il y en aurait d'autres avant qu'ils atteignent Botany Bay.

Il inspecta son bâtiment du regard, les ponts et les passavants où des gardiens en alerte se tenaient près des pierriers. Plus haut, des gabiers travaillaient sur les vergues ou se laissaient pendre aux manœuvres comme des singes primitifs. Cela ne cessait jamais. Son bâtiment était trop vieux pour ce genre de métier, il passait des semaines et parfois des mois en mer. Il entendait le cliquetis des archipompes et bénissait le Ciel de pouvoir utiliser les prisonniers à cette tâche qui vous brisait le dos, au mieux.

Il y avait deux cents déportés à bord et, en raison de leur nombre, on ne pouvait les laisser sortir des cales qui empestaient que quelques-uns à la fois. Certains restaient menottés. Logées à part, il y avait aussi quelques femmes, putains et voleuses de bas étage pour la majorité d'entre elles, déportées par des magistrats qui n'avaient qu'une envie, se débarrasser d'elles. Au moins, les femmes ne seraient pas soumises à des travaux trop rudes à la colonie, mais la plupart des autres n'y survivraient pas très longtemps. Son second l'appela :

— Paré, commandant !

Leurs regards se croisèrent. Ils pensaient tous deux à la même chose, c'était une perte de temps, quand le cadavre en question était celui d'un homme qui en avait tué un autre au cours d'une rixe et qu'il n'avait échappé au gibet que parce qu'il

avait des talents de tonnelier. Celui-là était un prisonnier dangereux, violent, il aurait été plus facile de le balancer par-dessus bord comme un sac de détritus.

Mais le règlement est le règlement et le *Prince Henry* avait été affrété par l'État. Il devait suivre les règles applicables aux bâtiments du roi.

— Il arrive, commandant.

Williams poussa un soupir. Il, c'était leur unique passager, le contre-amiral Thomas Herrick qui était resté le plus clair du temps chez lui pendant ces semaines qui n'en finissaient pas. Williams s'était attendu à devoir partager son logement avec un officier de ce rang, un homme qui avait servi fidèlement son pays, jusqu'à ce que ses supérieurs décident de lui proposer cette affectation en Nouvelle-Galles du Sud. Williams n'y comprenait goutte. A ses yeux, un amiral, même jeune, avait de la fortune. Son raisonnement était simple, Herrick aurait pu refuser et vivre le reste de ses jours à l'aise et de manière confortable. Il avait lui-même pris la mer à l'âge de huit ans et avait travaillé dur pour arriver à la position qu'il occupait à ce jour.

Il fit la moue. Un transport de déportés pourri, qui puait, une coque et un gréement si délabrés qu'on dépassait rarement les six nœuds. Avant d'être affecté à cette tâche, le *Prince Henry* transportait du bétail sur pied destiné aux nombreux postes et garnisons que possédait l'armée aux Antilles. Même les intendants et les bouchers de l'armée s'étaient plaints des mauvaises conditions dans lesquelles le bétail était contraint de vivre pendant ces longues traversées. Mais il fallait croire que c'était assez bon pour des êtres humains, lesquels n'étaient au demeurant que du gibier de potence.

Il salua.

— Bonjour, amiral.

Herrick vint le retrouver à la lisse et, sans même y penser, jeta un œil au compas du timonier puis aux voiles qui faseyaient lamentablement. L'habitude, une habitude acquise depuis qu'il avait fait son premier quart comme enseigne.

— Pas trop de vent.

Herrick se tourna vers les hommes chargés de l'immersion. Ils regardaient l'arrière, attendant le signal.

— Qui était-ce ?

Williams haussa les épaules.

— Un criminel, un meurtrier.

Il ne dissimulait pas son dégoût.

Herrick le fixait de ses yeux bleus.

— Mais un homme tout de même. Voulez-vous que je lise quelque chose ?

— Je peux m'en charger, amiral, ça m'est déjà arrivé un certain nombre de fois.

Herrick songeait à Bolitho, lorsqu'ils s'étaient croisés à Freetown. Il ne savait pas encore exactement pourquoi il avait réagi ainsi. *Parce que je ne sais pas faire semblant*. Il était soudain irrité contre lui-même. Il savait que Williams, le maître du navire, l'avait jugé fou de prendre passage sur un transport de déportés, avec des hommes à qui il devrait faire respecter la discipline et à des endroits où la marine était la seule institution chargée de faire respecter l'ordre et la loi. Il aurait pu choisir un navire plus rapide, ou embarquer comme passager à bord d'un bâtiment de guerre. Un simple marin tel que Williams ne comprendrait jamais que, si Herrick avait choisi le *Prince Henry,* c'était précisément parce qu'il avait le choix.

Williams ouvrit son petit livre. Il était en colère, mais les officiers de marine lui donnaient souvent l'impression qu'il était stupide.

« Les jours d'un homme sont semblables à des brins d'herbe : car il s'épanouit comme la fleur des champs… »

Il leva les yeux, pris à contre-pied en entendant la vigie crier : « Ohé du pont ! Voile par le travers bâbord ! »

Herrick regarda les hommes autour de lui puis, plus bas, sur le passavant. Ils étaient du même avis que leur capitaine.

Le *Prince Henry* avait l'océan Indien pour lui tout seul. Le cap de Bonne-Espérance se trouvait à trois cents milles sur l'arrière, et ils avaient devant eux six mille milles de mer vide avant de voir une terre et d'atteindre leur destination finale.

Williams mit ses mains en porte-voix :

— Quel genre de navire ?

La vigie répondit en hurlant :

— Pas bien gros, capitaine. Peut-être deux mâts !

— Amiral, dit Williams, c'est peut-être un des nôtres ?

Herrick pensait à la belle lunette restée dans sa chambre, le dernier cadeau de Dulcie.

Il serra les mâchoires en essayant de chasser cette idée. Il la regardait souvent avant de se coucher, juste pour imaginer Dulcie en train de la choisir. Il avait une boule dans la gorge. Il ne voulait pas s'en mêler et, de toute manière, Williams avait probablement raison.

Si le bâtiment était ennemi, il était loin d'un endroit où l'on aurait pu s'attendre à le trouver. Il se tourna vers les marins qui se tenaient près du cadavre cousu dans son hamac.

Williams sortit de ses réflexions.

— Envoyez les perroquets, Mr Spry ! Je pense qu'il arrivera à les supporter !

Il sembla voir l'équipe chargée des funérailles pour la première fois.

— Bon Dieu, qu'est-ce que vous foutez ? Passez-moi ce salopard par-dessus bord !

Herrick entendit le bruit du plongeon. Il imaginait le fardeau qui tombait en tournoyant avant de sombrer dans une obscurité totale. Mais, après tout, qu'en savaient-ils ? On avait vu bien des choses étranges en mer. Peut-être existait-il en bas un autre monde, au-delà des profondeurs.

On entendait des coups de sifflet un peu partout, les hommes s'arc-boutaient aux drisses et aux bras pour réorienter les vergues. Les voiles prirent le vent et le bâtiment s'inclina légèrement sous sa poussée.

— Mr Spry, ordonna Williams, prenez une lunette et grimpez là-haut. Nous avons une bonne vigie, mais elle ne voit que ce qu'elle a envie de voir.

Herrick se retourna en entendant un gros poisson sauter hors de l'eau avant de retomber, pris dans les mâchoires d'un prédateur.

Il avait surpris la remarque de Williams, on sentait le vrai marin : ne jamais tenir quoi que ce fut pour acquis.

Des gardiens apparurent à la sortie d'une descente et poussèrent rudement une vingtaine de prisonniers en pleine lumière.

Herrick vit un pierrier pivoter lentement. Son servant tendait le tire-feu, paré à transformer ce groupe d'hommes en une bouillie sanguinolente. Ils avaient l'air bien misérables. Sales, pas rasés, clignant des yeux comme des vieillards avec ce soleil qui les aveuglait. L'un d'eux portait des fers aux pieds, il se laissa tomber près des dalots en détournant son visage livide.

Il en entendit un qui disait : « Te d'mand'pardon, Silas, y't'cracheraient d'sus si qu'y t'voyaient ! »

Herrick songeait à Bolitho. J'aurais dû lui demander comment allait son œil. Comment réussissait-il à vivre avec ça ? Les autres se rendaient-ils compte que quelque chose n'allait pas ?

Le second arriva sur le pont avec un bruit sourd. Il s'était laissé glisser le long d'un hauban, une descente qui aurait déchiré les mains d'un terrien comme une lame de couteau.

— Un brigantin, capitaine. Pas trop gros.

Il se tourna vers l'arrière comme s'il s'attendait à voir les voiles à l'horizon.

— Il nous rattrape.

Williams avait l'air pensif.

— Bon, ça peut pas être un négrier dans ces parages. L'aurait pas un seul endroit où aller.

— Et à supposer que ça soye un pirate ? risqua le second.

Williams lui fit un grand sourire avant de lui donner une tape sur l'épaule.

— Même un pirate s'rait pas assez idiot pour s'encombrer de deux cents bouches supplémentaires à nourrir, et on n'a pas grand-chose d'autre de précieux.

Herrick intervint :

— Si c'est un ennemi, vous pouvez encore le semer.

Williams avait l'air bien embêté.

— C'est pas ça, amiral. C'est les prisonniers. Si s'mettent à courir dans tous les sens on pourra plus les rattraper – il se tourna vers son second : Va donc chercher le canonnier et dis-

lui d'être paré. On a six douze-livres, mais on s'en est jamais servi depuis que j'commande cette baille.

Le second, un peu gêné, commenta :

— Et sans doute jamais avant, à voir leur état !

Un marin occupé à faire des épissures près d'une écoutille se leva et, montrant l'arrière :

— Le voilà, capitaine !

Herrick sortit une lunette du râtelier et se dirigea vers la poupe en tenant l'instrument à deux mains.

L'autre gagnait rapidement sur eux. Il déplia la lunette et distingua très vite la misaine bien gonflée et les focs. Les huniers cachaient totalement le second mât. Tout compte fait, il profitait à plein du vent qui n'arrivait pas à pousser le *Prince Henry* assez vite pour maintenir la distance.

— Il arbore le pavillon brésilien, capitaine !

Herrick pesta en silence. Les couleurs ne signifiaient pas grand-chose. Avec l'œil du professionnel, il refaisait l'image de ce qu'il voyait dans l'oculaire. Rapide, manœuvrant, propre à tous les usages. Mais un brésilien, ici, si loin ? Cela semblait bien improbable.

Spry demanda :

— On se bat s'il tente quelque chose, capitaine ?

Williams s'humecta les lèvres, elles étaient toutes sèches.

— Peut-être qu'il veut nous demander des vivres, ou même de l'eau douce – puis : On en a à peine assez pour nous.

Il réfléchit un instant.

— Tous les prisonniers en bas. Dis au canonnier d'ouvrir le coffre des armes et va t'armer.

Il se retourna pour dire quelque chose à l'officier de marine aux cheveux gris, mais Herrick avait disparu.

Un matelot remarqua :

— Beau bateau ! Et les compliments d'un marin pour une baille si bien menée, ennemie ou pas.

Herrick était dans sa chambre près de l'un de ses coffres. Après avoir quelque peu hésité, il l'ouvrit. Sa vareuse d'uniforme brillait, comme rendue à la vie. Il sortit une boîte métallique qui contenait ses plus belles épaulettes, celles que Dulcie aimait tant. Il fit la grimace. Celles qu'il portait lors de

son passage devant la cour martiale. Il se débarrassa de sa jaquette noire et de son pantalon, puis s'habilla lentement, méthodiquement, sans cesser de penser à ce brigantin. Il envisagea de se raser, mais son sens de la discipline et des tâches à accomplir le firent renoncer. L'eau potable était rationnée de la même manière pour tout le monde à bord de cette baille délabrée, du capitaine au pire des criminels, y compris pour le pauvre diable qui devait maintenant avoir atteint la fin de son périple jusqu'au fond des mers.

Il s'assit pour écrire une lettre, quelques mots, y apposa son sceau avant de la ranger soigneusement dans l'étui en cuir de la lunette. Il effleura l'instrument, la plaque gravée en or qui portait l'adresse de son fabricant à Londres. Une dernière inspection dans le miroir, ces épaulettes inespérées, avec leur unique étoile d'argent. Il réussit même à sourire, sans amertume aucune. Le chemin parcouru par ce pauvre clerc venu du Kent avait décidément été insolite.

Quelque chose remua à travers le verre épais des fenêtres et il aperçut l'autre bâtiment qui volait comme le vent. Il réduisait la toile, la manœuvre était parfaite.

Il entendit des cris sur le pont. Le navire venait de rentrer le pavillon brésilien frappé à la corne et hissait à bloc les trois couleurs.

Herrick ramassa son sabre et l'accrocha à son ceinturon. Sans hâte, il jeta un dernier regard à sa cabine puis se dirigea vers la descente.

— *C'est un français !*

Williams resta bouche bée en voyant arriver Herrick, en uniforme, très calme.

— Je sais.

Williams écumait de fureur.

— Monsieur le canonnier, envoyez un boulet à ces salopards !

Le fracas du douze-livres souleva des cris d'inquiétude dans les entreponts, les femmes se mirent à hurler.

— Annulez cet ordre ! cria Herrick.

Deux éclairs jaillirent de la coque basse du brigantin sur l'eau et une gerbe de mitraille et de cartouches explosa sur

l'arrière, abattant les deux timoniers. Spry, le second, tomba à genoux, regardant sans y croire le flot de sang qui lui coulait du ventre. Il s'écroula, mort.

— Ils viennent dans le vent ! A repousser l'abordage !

— Qu'est-ce qu'on fait ? cria Williams à Herrick.

Herrick regardait la chaloupe qu'ils mettaient à l'eau, les hommes au visage rude qui avaient commencé de nager vigoureusement et se dirigeaient vers le transport de déportés. Le brigantin tanguait, tombait avant de remonter, les servants écouvillonnaient, parés à tirer une seconde bordée.

— Mettez en panne, capitaine, ordonna-t-il. Vous avez fait ce que vous deviez, mais des hommes sont morts.

Le capitaine avait la main sur son pistolet.

— Qu'ils aillent au diable, ils ne me prendront pas !

Herrick aperçut le drapeau blanc que tenait l'un des nageurs.

Il réussit même à lire le nom du bâtiment, inscrit en lettres d'or sur le tableau. Le *Trident*. Il ordonna :

— Ne bougez pas, capitaine. Faites ce qu'ils vous demandent et je pense qu'ils ne vous feront pas de mal.

Le canot vint crocher dans les porte-haubans et, au bout de quelques secondes, des silhouettes en haillons escaladèrent la muraille puis déboulèrent sur le pont. Les hommes étaient armés jusqu'aux dents, ils auraient pu être de n'importe quelle nationalité.

Herrick était impassible. Il en entendit un crier : « Tout va bien, lieutenant ! » L'accent américain, ou un accent colonial.

Mais l'homme en uniforme qui embarqua en dernier à bord du *Prince Henry* était aussi français qu'on peut l'être.

Il fit un bref signe de tête à Williams avant de se diriger droit vers Herrick. Longtemps après, Williams devait s'en souvenir. Herrick avait détaché le mousqueton de son sabre, comme s'il s'y attendait.

L'officier le salua.

— M'sieur Herrick ? – il avait un air grave : Ce sont les hasards de la guerre. Vous êtes mon prisonnier.

Le brigantin avait déjà remis en route, le canot était toujours le long du bord. Ils avaient le sentiment que le tout

n'avait pris que quelques minutes. Ce fut seulement alors que Williams découvrit son second, mort, et les deux timoniers qui gémissaient. Il comprit tout.

— Faites venir Mr Prior. Il peut bien prendre ma place !

Il baissa les yeux sur son pistolet toujours passé dans son ceinturon. La plupart des officiers de marine lui auraient donné l'ordre de se battre jusqu'au bout, jusqu'en enfer, et au diable les conséquences. Si Herrick n'avait pas été là, c'était ce qu'il aurait fait. Il dit d'une voix sourde :

— Nous allons faire route vers Le Cap.

Herrick avait même mis son point d'honneur à endosser son grand uniforme. Lorsqu'il se retourna vers le *Trident,* quel que fût son véritable nom, le vaisseau s'éloignait déjà et la poussée des grandes voiles le faisait gîter, dévoilant la doublure de cuivre.

Les prisonniers eux-mêmes restaient parfaitement calmes, comme s'ils savaient que ce n'était pas passé loin.

Il entendait encore les derniers mots de Herrick : *Je pense qu'ils ne vous feront pas de mal.*

Des mots qui sonnaient comme une épitaphe.

XI

LE COUTELAS

La maison qui servait désormais de quartier général aux forces de plus en plus nombreuses en garnison au Cap était l'ancienne demeure d'un riche négociant hollandais. Elle était blottie sous la barrière infranchissable que formait la montagne de la Table et bénéficiait, quand cela se présentait, de la brise venue de la mer où navires et soldats attendaient les ordres.

Dans la vaste pièce donnant sur la mer, de grands panneaux de toile oscillaient d'avant en arrière, actionnés par des serviteurs qui restaient dissimulés pour ne gêner personne. Des stores étaient tirés devant les grandes fenêtres, mais, même ainsi, la lumière reflétée par la mer restait aveuglante. Le ciel était rose saumon, comme au lever du soleil. En fait, il était midi. Bolitho s'agitait dans un fauteuil en rotin tandis que le général achevait de lire le rapport qu'une ordonnance venait tout juste de lui remettre.

Le major général Sir Patrick Drummond était un homme de haute taille et solidement bâti, au visage presque aussi écarlate que sa tunique. Il avait remporté quelques succès au début de la campagne dans la Péninsule et dans d'autres affaires de moindre importance. Il avait la réputation d'être plus soldat que nature : sachant écouter, mais tout aussi prêt à ramener dans le chemin de la discipline qui dérogerait à ses critères personnels.

Bolitho avait déjà vu quelques-uns de ces militaires que Drummond allait devoir fondre en une équipe capable de débarquer sur ces îles et de s'en emparer, quel qu'en soit le prix. Sa tâche n'était guère enviable.

Drummond, quant à lui, était à demi allongé, les pieds sur une petite table. Bolitho avait remarqué ses bottes, noires et

luisantes comme du verre, ainsi que les superbes éperons qui les décoraient. Sans doute le travail d'un orfèvre de renom.

Le général leva les yeux à l'arrivée d'un serviteur qui lui servit du vin ainsi qu'à son visiteur.

— Comme vous le savez, commença Bolitho, tous mes bâtiments ont pris la mer et j'attends l'arrivée de deux bricks.

Le général attendit que le serviteur eût déplacé son verre de façon qu'il puisse le prendre sans peine.

— Je crains seulement que nous n'ayons une réaction exagérée.

Il gratta un de ses longs favoris grisonnants, puis ajouta :

— Vous êtes un officier de marine célèbre et vous avez remporté de nombreux succès, sir Richard. Ce n'est pas rien, un compliment pareil dans la bouche d'un soldat, non ? Mais que l'on ait envoyé quelqu'un d'aussi prestigieux que vous, voilà qui me surprend. J'aurais cru qu'un capitaine de vaisseau ancien, allez, un commodore, aurait fait l'affaire. C'est comme si l'on recrutait dix porteurs pour soulever un mousquet !

Bolitho but une petite gorgée de vin. Il était parfait et lui rappelait d'autres souvenirs : les celliers de St James's Street, Catherine qui voulait être sûre que ce qu'elle achetait pour lui était aussi bon que ce que prétendait le vendeur.

— Je ne pense pas, répondit-il, que cette campagne sera facile si nous n'arrivons pas à neutraliser les forces navales ennemies. Elles doivent être basées à l'île Maurice et nous devons prévoir qu'il pourrait y en avoir d'autres dans des îles de moindre importance. Si l'ennemi avait réussi à tomber sur nos transports, nous aurions échoué à la Martinique.

Drummond eut un petit sourire ironique.

— Mais grâce à vous, j'imagine, ils se sont pris un bon coup dans le nez !

— Nous étions préparés, sir Patrick. Au jour d'aujourd'hui, nous ne le sommes pas.

Drummond se tut, pensif, essayant d'évaluer les conséquences de ce qu'il venait d'entendre, fronçant le sourcil lorsqu'un peu de son monde à lui pénétra dans la pièce longue et sombre. On entendait la troupe marcher au pas cadencé, des claquements de sabots, le cliquetis des harnachements, des

sergents qui hurlaient des ordres. Les hommes étaient sans doute à demi aveuglés par la sueur, à faire ainsi l'exercice dans cette lumière éblouissante qui ne leur laissait aucun répit. Drummond finit par dire :

— Je passerais bien Noël ici. Ensuite, il faudra voir.

Bolitho songeait à l'Angleterre. Il devait faire froid, la neige tombait peut-être, encore qu'il n'y en eût guère en Cornouailles. Sous la pointe de Pendennis, la mer devait être démontée, grise, les lames qui se brisaient sur les rochers dont il se souvenait si bien. Et Catherine… Londres allait-il lui manquer ? *Et moi, est-ce que je lui manque ?*

— Si vous aviez davantage de vaisseaux… lui dit Drummond.

Bolitho sourit.

— C'est toujours ainsi, sir Patrick. Une escadre devrait être en route à l'heure qu'il est avec des troupes et du ravitaillement.

Il se demandait ce qu'avait pu éprouver Valentine Keen en quittant Zénoria. Hisser sa marque de commodore avait dû lui paraître simple, après ses années de commandement, après avoir été capitaine de pavillon de Bolitho.

Il était si différent de Trevenen. Trevenen qui avait pris la mer à bord de sa puissante *Walkyrie*, avec ses frégates de chaque bord pour donner le maximum de portée aux vigies et leur permettre de détecter tout bâtiment mal intentionné. Navire de guerre ou pirate, cela ne faisait guère de différence, vu d'un lourd bâtiment marchand.

Drummond agita une sonnette et attendit que le serviteur revînt remplir leurs verres. Il se tourna vers la porte en aboyant :

— Entrez donc, Rupert ! Ne restez pas là à traînasser !

Rupert était un major que Bolitho avait déjà rencontré.

Apparemment, il était le bras droit de Drummond, mélange de Keen et d'Avery en une seule personne.

— Qu'y a-t-il ? demanda Drummond à son domestique. Une autre bouteille, mon vieux, et que ça saute !

Le major reconnut Bolitho et lui fit un bref sourire.

— Le sémaphore a signalé un nouveau navire, amiral.

Drummond se figea, son verre à mi-course.

— Quoi ? Eh bien, allez-y, crachez le morceau ! Je ne lis pas dans les pensées et Sir Richard, ici présent, n'est pas un espion !

Bolitho devait se retenir de sourire. Drummond n'était pas un homme facile à servir.

— Il s'agit du *Prince Henry*, amiral.

Drummond en resta les yeux écarquillés.

— Ce foutu transport de déportés ? On ne l'attendait pas au Cap, j'en aurais été informé.

Bolitho répliqua tranquillement :

— Je me trouvais à Freetown lorsqu'il a levé l'ancre. Il devrait être au milieu de l'océan Indien.

Les autres le regardaient sans trop savoir que dire. Bolitho reprit :

— Demandez à mon aide de camp d'aller voir et de me rendre compte, je vous prie. Ce vin est trop bon pour que je vous laisse.

Il espérait que ce petit commentaire facétieux dissimulerait l'inquiétude soudaine qu'il ressentait. Que s'était-il passé ? Les transports ne perdaient jamais de temps. Leurs capitaines n'étaient jamais sûrs de rien avec cette cargaison de gens condamnés pour un crime ou un autre.

Drummond se leva pour dérouler quelques cartes sur la table.

— Pour passer le temps, je peux vous montrer ce que nous prévoyons de faire à l'île Maurice. Mais il me faut de bons fantassins – la plupart de mes hommes sont à peine formés. Le « duc de fer » fait ce qu'il faut pour garder la crème des régiments dans la Péninsule, la peste soit de lui !

Mais on sentait malgré tout une certaine admiration dans sa sortie.

Avery et le major qui avait l'épée aux reins mirent près d'une heure à revenir.

— C'est le *Prince Henry* à n'en pas douter, sir Richard, annonça Avery. Il a hissé un signal et réclame une aide médicale.

— J'ai prévenu le chirurgien, amiral, ajouta le major.

Avery reprit, s'adressant à Bolitho :

— L'officier de garde a été averti et les canots de rade sont déjà en route.

Il restait impassible, mais Bolitho devinait ce qu'il en pensait. Une demande d'aide médicale pouvait signifier qu'une terrible fièvre, ou même la peste, s'était déclarée à bord. La chose n'était pas rare. Et si l'épidémie se répandait dans les garnisons et dans ce camp bondé, elle y ferait des ravages comme un feu de forêt.

Le général s'approcha de la fenêtre, tira le store et attrapa une lunette en laiton posée là.

— Il vient dans le vent. L'officier de garde lui a ordonné de mouiller – il déplia très lentement sa lunette : A voir ce que je vois, il s'est fait saccager !

Il tendit son instrument à Bolitho et ordonna d'un ton bref :

— Allez voir là-bas, Rupert, et au pas de course ! Prenez mon cheval si vous voulez. Et emmenez quelques hommes avec vous au cas où il y aurait des problèmes.

La porte se referma et Drummond dit d'une voix remplie de colère :

— J'ai obtenu le dix-huitième d'infanterie, mais le reste ? De la cavalerie volontaire et les fusiliers du comté d'York, votre convoi ferait bien de se dépêcher !

En regardant par la fenêtre, Bolitho vit que le transport avait mouillé et que le canot de rade avait déjà accosté ainsi que des allèges. D'autres embarcations du port tournaient autour en restant à bonne distance.

Mais pour quelle raison un bâtiment de guerre ou un corsaire s'intéresseraient-ils à un vieux transport et à une cargaison de déportés ? Autant plonger la main dans la tanière d'un furet.

Il effleura son œil car la lumière crue le lançait comme un tison brûlant.

Il était déjà tard dans l'après-midi lorsqu'Avery revint au quartier général. Il posa l'étui en cuir de la lunette sur la table et dit :

— Voici ce que nous avons trouvé dans la cabine, sir Richard.

Bolitho s'en saisit. Il pensait à la femme de Herrick, mourante, à Catherine qui s'était occupée d'elle.

Avery l'observait.

— Le maître du *Prince Henry* s'est fait aborder par des hommes armés commandés par un officier français. Ils ont fait prisonnier le contre-amiral Herrick, avant de laisser repartir le navire. Le capitaine Williams a décidé de rebrousser chemin, afin que nous sachions ce qui s'est passé. Son second a été tué et il a eu quelques blessés graves.

Tout le monde se taisait, comme si personne ne voulait troubler les réflexions de Bolitho. Plus tard, Avery devait comprendre qu'il avait deviné ce qu'il adviendrait et qu'il connaissait les raisons de cette attaque.

Bolitho ouvrit l'étui de cuir et y trouva un bout de papier. Il l'approcha de la lumière et reconnut l'écriture peu soignée de Herrick. *Il s'agit du* Trident, *brigantin, sous pavillon brésilien. Mais c'est un corsaire américain. Je l'ai déjà vu.* Il n'avait ni signé ni ajouté d'autre commentaire. Il devait savoir, en outre, que c'était lui qu'ils cherchaient. La patte de Baratte, une fois de plus : faire des choses une affaire de personnes, pour les rendre encore plus implacables.

— Qu'allons-nous faire ? demanda Drummond.

— Je ne peux pas grand-chose tant que mes vaisseaux n'auront pas trouvé un indice qui nous conduise jusqu'à l'ennemi.

— Je crois me souvenir que le contre-amiral Herrick était l'un de vos amis.

— Et Baratte en est visiblement lui aussi convaincu.

Il sourit, puis redevint soudainement grave. Il se reprit :

— *C'est* mon ami, sir Patrick.

Drummond se pencha sur ses cartes.

— Cela signifie qu'ils en savent plus que je ne le souhaiterais sur nos intentions.

Bolitho se souvenait de ce que lui avait dit Adam, au sujet de cette grosse frégate américaine, *l'Unité*. Coïncidence ? C'était peu vraisemblable. Était-elle impliquée ? Dans ce cas, la situation pouvait dégénérer en guerre ouverte, à un moment où les Français avaient plus besoin que jamais de briser le blocus

anglais et de diviser ses armées victorieuses grâce à un allié inattendu.

Il leva les yeux, ses idées redevenaient claires.

— Allez chercher Yovell et dites-lui de se tenir prêt à rédiger quelques ordres.

Il y voyait dans sa tête comme sur une carte.

— Je veux que la *Walkyrie* et la *Laërte* rentrent ici immédiatement, *l'Anémone* reste en croisière et poursuit ses recherches. Je vais donner l'ordre à l'une des goélettes de retrouver Trevenen le plus vite possible. De toute manière, *l'Orcades* de Jenour et l'autre brick doivent arriver d'ici demain.

Il regardait autour de lui, comme s'il se sentait pris au piège.

— Il faut que je prenne la mer.

Il s'arrêta, paraissant surpris par quelque chose, par lui-même, qui sait.

— Nous allons faire prévenir Freetown par le premier aviso disponible. Je veux avoir James Tyacke avec moi. Et, comme quelqu'un me le faisait observer récemment, *c'est moi* qui suis ici l'officier de marine le plus ancien.

Il avait le regard perdu dans l'ombre, peut-être s'attendait-il à voir tous ces visages disparus fixés sur lui.

— Nous ne sommes peut-être plus une bande d'amis, ni « Nous, les Heureux Élus », mais nous allons faire une belle démonstration à Baratte, et il n'y aura pas d'échange de prisonniers ce coup-ci !

Lorsque Bolitho et son aide de camp se furent retirés, le major général repensa à la scène à laquelle il venait d'assister.

C'était un soldat, un soldat de valeur, et il n'était pas le seul à le penser. Il n'avait guère travaillé jusqu'ici avec la marine royale et, lorsque cela avait été le cas, il n'en avait guère été satisfait. Il n'y avait rien de mieux que la tradition et la discipline en vigueur dans l'armée de terre, quels que soient les rebuts qu'il fallait former pour qu'ils fassent honneur à leur régiment.

Il avait entendu parler de la conduite de Bolitho en Angleterre, où sa liaison scandaleuse avec la Somervell avait dressé la bonne société contre lui. Il avait aussi eu des échos de

la conduite courageuse de cette femme après la perte du *Pluvier Doré* sur un récif.

Il avait ressenti dans cette pièce un certain charisme, il avait vu de ses yeux sa démonstration. Il avait vu le feu qui dévorait cet homme, l'angoisse qu'il pouvait ressentir pour un ami, lequel avait peut-être fait partie de ces « Heureux Élus ».

Un peu plus tard dans la journée, alors que Yovell venait enfin de poser sa plume et qu'Avery était parti porter les ordres à la goélette, avec Ozzard qui allait et venait silencieusement en disposant la table pour le souper, Bolitho réfléchit à ce qu'il se préparait à faire. C'était dangereux, probablement. Mais il n'avait pas d'autre option. Il laissa son regard errer autour de lui. Toute brillante à la lumière des chandelles, la lunette de Herrick était posée près de la fenêtre, dans ses appartements d'emprunt, comme pour lui rappeler son existence, à supposer que cela fût nécessaire.

Il dit à haute voix : « Ne vous en faites pas, Thomas. Je vous retrouverai et il n'y aura plus jamais de malentendus entre nous. »

Navigant au près serré sous focs et huniers, la frégate de Sa Majesté britannique *Anémone* taillait sa route sur une mer bleu sombre. Son reflet dans l'eau était à peine troublé par la longue houle de l'océan.

Dans sa chambre, le capitaine de vaisseau Adam Bolitho avait étendu une carte sur la table, près des reliefs de son dîner. Tout en l'étudiant, il écoutait les bruits du bord qui lui parvenaient étouffés.

Cela faisait une semaine que la goélette venue du Cap, ainsi que les frégates *Walkyrie* et *Laërte,* l'avait quitté. Il avait l'impression qu'il y avait plus longtemps que cela et il s'était interrogé à plusieurs reprises sur les raisons qui avaient pu pousser son oncle à lui écrire de sa main ce mot très bref, joint aux ordres qui séparaient *l'Anémone* des autres bâtiments. Peut-être ne faisait-il pas confiance à Trevenen. Ses mâchoires se crispèrent de dégoût. Quand il naviguait de conserve avec l'autre frégate, les volées de pavillons n'avaient pas cessé de monter aux drisses. Lorsqu'ils étaient à portée de voix, il avait

dû faire de gros efforts pour conserver son calme, car Trevenen passait son temps à hurler des ordres. Il était tantôt mécontent de ne pas avoir de comptes rendus suffisants, tantôt il se plaignait de sa tenue de poste, bref, tout et n'importe quoi. L'arrivée de la goélette avait été une vraie bénédiction. *Enfin.*

Il se concentra sur la carte. Dans le nord, la grande île de Madagascar, et, au nord-est, les îles françaises, Maurice et Bourbon. Elles étaient particulièrement bien placées pour qui voulait menacer le trafic sur ces routes très empruntées. Et nul ne savait de combien de bâtiments disposait l'ennemi, moins encore quelles bases il utilisait.

Il entendit des cris sur le pont, les hommes de quart se préparaient à virer de bord pour changer d'amure. C'était ainsi depuis leur arrivée dans la zone, chaque jour la même chose, sans rien pour rompre la monotonie du quotidien, sinon des exercices et des exercices sans cesse répétés. Mais pas de punitions. Cela avait été la seule récompense pour ses officiers qui avaient su se montrer patients.

Ce n'était pas comme le vaisseau de Trevenen, songea-t-il. Rétrospectivement, il avait l'impression que, chaque fois qu'il s'en approchait, il avait vu un homme en train de subir son châtiment sur le caillebotis. Bolitho absent de son bord, Trevenen semblait essayer de rattraper les occasions perdues.

Il pensait à la capture de Herrick par ce corsaire, que lui avait annoncée son oncle dans son message. Dans ces eaux, les lettres de marque ne signifiaient pas grand-chose, et les mercenaires n'étaient guère différents des pirates.

Il se surprenait lui-même de ne pas éprouver davantage de sentiments après ce qui venait de se passer. Il avait toujours eu du respect pour Herrick, mais ils n'avaient jamais été très proches et il ne pourrait jamais lui pardonner le traitement qu'il avait infligé à Bolitho, tout en sachant les tourments que devait endurer son oncle à cause de celui qui avait été autrefois son ami.

Puis il laissa ses pensées errer sur la goélette du courrier, alors qu'il avait essayé de la chasser de son esprit. Il avait fait une erreur, une grosse erreur, et il n'en sortirait rien de bon. *Mais je l'ai faite.* Ces mots mêmes semblaient se moquer de lui.

Il avait écrit cette lettre voilà un certain temps, lorsque *l'Anémone* laissait l'Afrique dans son sillage et qu'un océan succédait à l'autre.

C'était comme s'il lui avait parlé, ou du moins est-ce ce qu'il s'était dit à l'époque. Il avait revécu alors ce moment où ils s'étaient aimés, en dépit de leur douleur et de leur désespoir après l'horrible nouvelle. Pourtant, même sa colère et peut-être la haine qu'elle lui portait ne l'avaient pas découragé. Avec ces milliers de milles qui les séparaient, alors qu'ils ne se reverraient peut-être jamais, le souvenir de leur dernière entrevue s'était progressivement estompé. Lorsque le commandant de la goélette lui avait demandé s'il avait du courrier à lui confier, il lui avait remis la lettre. Il ne pouvait supporter l'idée qu'une passion comme celle qu'ils avaient partagée se termine ainsi.

Une pure folie ; et nuit après nuit, dans la pénombre humide de ses appartements, la pensée du mal que pourrait causer à Zénoria cette pulsion irréfléchie, au bonheur qu'elle partageait avec Keen, l'avait tourmenté sans relâche.

Il prit son café, mais il était insipide.

Où cela pouvait-il bien le mener ? Qu'allait-il faire ?

Peut-être détruirait-elle sa lettre quand elle lui parviendrait. Mais elle n'allait sûrement pas la conserver, fût-ce pour la montrer à son mari…

Quelqu'un frappa à sa porte et son second apparut, l'air méfiant. Martin s'était montré bien meilleur dans son rôle que tout ce qu'Adam avait espéré. Noël approchait et il avait même réussi à susciter l'intérêt chez quelques-uns de leurs marins les plus endurcis. Lorsqu'il faisait frais, pendant les quarts du soir, il avait organisé toutes sortes de concours, depuis la lutte, sport dans lequel il semblait exceller, jusqu'à des courses diverses entre les divisions, des concours de manœuvre dans la voilure ou de manœuvre des embarcations. On distribuait du rhum à titre de récompense, il y avait eu aussi des concours de danse. Ils attiraient de nombreux spectateurs qui applaudissaient vigoureusement les vainqueurs désignés.

Adam avait pour règle de ne jamais se montrer trop optimiste, règle de prudence qu'il avait apprise de son oncle,

mais il avait vu ses hommes, embarqués par la presse et indisciplinés, se fondre en un équipage, partie prenante de ce vaisseau dont il était amoureux.

— Qu'y a-t-il, Aubrey ?

L'officier se détendit un peu. Qu'il l'ait appelé par son prénom lui en disait beaucoup sur l'humeur de son jeune commandant. Il voyait bien que quelque chose le souciait depuis qu'ils avaient quitté l'Angleterre. Les tracasseries de Trevenen, le manque d'hommes entraînés qu'il avait dû céder à d'autres vaisseaux, cet océan sans fin peut-être, tout cela devait en être plus ou moins la cause.

Le commandant avait souvent été assez sec avec lui, ce qui le chagrinait, mais il savait en son for intérieur qu'il n'en aurait pas servi un autre.

— La vigie a aperçu une voile, commandant. Enfin, il croit avoir vu.

Il vit un éclair passer dans les yeux d'Adam et ajouta précipitamment :

— Il y a de la brume dans le nord, commandant.

A sa grande surprise, Adam lui fit un large sourire.

— Merci.

Ce n'était pas la nouvelle qui lui avait fait froncer le sourcil, mais le fait qu'il n'ait pas entendu l'appel de la vigie à travers la claire-voie qui était grande ouverte. Un an plus tôt, il n'aurait même pas cru la chose possible.

— Comment est le vent ?

— Il n'a pas trop changé, commandant, du suroît. Bonne brise, à ce qu'il me semble.

Adam retourna à sa carte et mesura du bout des doigts la distance entre les îles comme il avait vu son oncle le faire tellement de fois.

— Qu'est-ce qu'un navire pourrait bien faire dans le coin ?

— Mr Partridge pense qu'il pourrait s'agir d'un trafiquant.

Adam se frottait le menton.

— Et qui irait où, je vous le demande ?

Il lui montra la carte du bout de ses pointes sèches.

— Il a le choix, l'île Maurice ou Bourbon – les autres îles n'ont aucun intérêt. A moins que…

Il se tourna vers son second, le regard soudain brillant.

— Rappelez tout le monde, Aubrey. Envoyez-moi de la toile et établissez les perroquets ! Nous allons aller jeter un œil à cet *étranger !*

Martin réfléchit une seconde à ce brusque changement d'humeur et se prononça, prudent :

— Ce n'est peut-être rien, commandant ?

Adam lui décocha un grand sourire.

— Et, d'un autre côté, espèce de vieux rat, cela pourrait faire un bien joli cadeau de Noël pour mon oncle, y avez-vous songé ?

Il monta sur le pont pour surveiller les hommes qui avaient déjà grimpés sur les vergues. Les voiles déferlées claquaient et se gonflaient dans le vent qui soufflait par le travers.

Il s'approcha de la lisse de dunette. L'une après l'autre, on bordait les voiles et le pont commençait à s'incliner sous la poussée du vent. Des embruns jaillissaient par-dessus la figure de proue. À travers le gréement, entre les hommes qui s'activaient, nus jusqu'à la taille, il aperçut les épaules luisantes de la nymphe dorée, comme si la poussée l'avait fait jaillir de l'eau.

— La vigie indique qu'il a deux mâts, commandant.

C'était Dunwoody, l'aspirant chargé des signaux.

— Mais la brume ne tombe pas, en dépit du vent.

Partridge, leur maître pilote grisonnant, le regarda, l'air dédaigneux.

— Un vrai p'tit capitain'Cook, voilà c'que vous êtes !

Adam fit quelques pas dans un sens, puis dans l'autre, il était tellement habitué aux anneaux de pont et aux palans des affûts qu'il les évitait sans seulement y penser.

Deux mâts. Était-ce ce mystérieux *Trident* que Herrick leur décrivait dans le message qu'il avait dissimulé ? À cette pensée, son cœur se mit à battre plus vite. Cela paraissait fort probable, il naviguait seul et c'était un ennemi selon toutes les apparences.

— Hé, là-bas, à étarquer le bras au vent !

Dacre, le premier lieutenant, arpentait le pont principal, les yeux rivés sur les voiles qui se vidaient avant de se remplir une fois encore dans un bruit de mousqueterie.

— Ohé du pont !

C'était une vigie que l'on avait oubliée et dont la voix se perdait presque dans le fracas de la mer qui dévalait dans les dalots, dans le hululement des haubans et des étais. C'était dans ces conditions-là que *l'Anémone* se montrait à son avantage. La vigie fit une seconde tentative :

— Brick, commandant !

Adam se tourna vers l'horizon. Ainsi donc, il ne s'agissait pas du *Trident*.

Plusieurs lunettes se pointèrent vers la ligne, rendue trouble par la brume, qui séparait le ciel de l'océan dans l'espoir de découvrir ce que la vigie venait de signaler.

— Ohé du pont ! Commandant ! Il renvoie de la toile et s'éloigne par le nordet !

Adam claqua des mains.

— L'imbécile, il vient de commettre une erreur. Et cette brise de fond de culotte ne va pas l'aider !

Il donna une grande bourrade dans le bras de son second :

— Envoyez les cacatois, Mr Martin, et venez de deux quarts sur tribord. Nous serons sur ce salopard dans moins d'une heure !

Martin ne lui jeta qu'un coup d'œil avant de donner ses ordres aux marins et aux fusiliers qui attendaient là. Il avait l'impression de voir un autre personnage sortir de derrière son masque.

— Mr Gwynne, je veux plus de monde là-haut ! Et vivement !

Lewis, le second lieutenant fraîchement nommé, dit négligemment :

— Voilà qui va nous faire de belles parts de prise, pas vrai ?

Il prit l'air apeuré en voyant l'œil de son commandant se tourner vers lui. Mais il n'avait pas besoin de s'inquiéter, Adam ne l'avait même pas entendu.

Adam se cala contre la lisse et leva sa lunette. La brume se dissipait, comme un grand rideau rosé. Le brick, et ce n'était certainement pas un brigantin, leur montrait pratiquement son cul. La grand-voile s'élevait au-dessus de la mer des deux bords,

on distinguait nettement les remous du safran. Il était plein vent arrière.

— Il n'arbore aucun pavillon, commandant !

Adam s'humecta les lèvres, elles avaient un goût de sel.

— Eh bien, d'une façon ou d'une autre, il ne va pas tarder à changer d'avis.

Il se tourna vers Martin, le regard dur :

— Ils vont très vite savoir qui nous sommes, Aubrey.

Le second eut presque le souffle coupé en voyant son expression.

Adam poursuivit :

— Vous voyez ce que je veux dire, hein ? – il souriait comme s'il s'agissait d'une bonne plaisanterie : Nous allons permuter nos uniformes et vous allez vous retrouver commandant pendant quelque temps.

Sans rien comprendre, Martin enfila la vareuse avec ses deux épaulettes usées par la mer.

Adam prit celle du second, aux parements blancs, et conclut en souriant :

— Parfait.

Les hommes qui se trouvaient autour d'eux, occupés à la roue et aux bras d'artimon, s'arrêtèrent pour observer la scène. Adam prit son second par la manche.

— Je vous fais confiance, Aubrey, mais j'ai besoin d'aller y voir par moi-même – puis, reprenant un ton plus officiel, pour ne pas dire pète-sec : J'ai l'intention de l'arraisonner. Rassemblez un bon détachement, mettez quelques fusiliers. Le sergent Deacon me sera précieux.

Il se tourna vers son maître d'hôtel, George Starr, qui arrivait avec son sabre court.

— Je vais le prendre.

Starr restait impassible. Ce n'était pas un Allday, mais il était bon tout de même.

Un peu plus tard, alors qu'ils laissaient porter sur le brick, Adam ordonna :

— Hissez le signal « mettez en panne », Mr Dunwoody. Comme il ne s'exécutera pas, transmettez mes compliments au

canonnier et dites-lui d'armer la pièce de chasse, je veux que ce soit lui qui pointe !

Martin revint le trouver, son visage juvénile marqué par une certaine inquiétude.

— Mais, commandant, à supposer qu'ils tentent de nous repousser ?

— Dans ce cas, monsieur, vous leur tirerez dessus !

Adam le regarda, l'air grave, avant de lui donner une tape sur l'épaule désormais ornée d'une épaulette.

— Qui sait, vous pourriez devenir commandant plus tôt que vous ne l'escomptiez !

— Je ne vous en serais pas reconnaissant, commandant !

— Mr Partridge, abattez un brin.

Adam vit l'autre bâtiment émerger du fouillis du gréement lorsqu'ils mirent la barre dessus. Cela dégagerait le champ de la pièce de chasse. Même ainsi, ce ne serait pas facile. Il aperçut un éclat de lumière sur une fenêtre de poupe du brick, d'autres encore, le reflet sur des lunettes que l'on braquait sur eux au-dessus de l'écume. Un petit vaisseau rapide. Il sourit : *mais pas assez rapide*.

— Gouvernez comme ça !

Ayres, leur maître canonnier grisonnant, ne pouvait pas l'entendre du gaillard d'avant, mais il avait vu son jeune commandant abaisser vivement le bras.

Le tonnerre de départ du long dix-huit livres fit trembler les membrures comme une claque.

Ayres se releva péniblement près de la gueule encore fumante et s'abrita les yeux pour voir le boulet transpercer la grand-voile en y laissant un gros trou noirâtre. Il était trop vieux pour ce genre de boulot, mais les officiers eux-mêmes n'auraient pas osé le lui dire.

On entendit quelques vivats étouffés et Adam vit un pavillon apparaître à la corne.

L'un des officiers grommela :

— Un foutu yankee ! Adieu la chance !

— Il réduit la toile, il met en panne, commandant !

— Que feriez-vous à sa place ? demanda froidement Adam.

Il montra le poing :

— Cassez l'erre, je vous prie, et affalez la chaloupe.

Il se tourna vers Martin, l'air entendu :

— Vous savez ce que vous avez à faire, ne me quittez pas des yeux à la lunette – puis, faisant signe à l'aspirant des signaux : Vous venez avec moi.

Mais il ne vit pas l'air à la fois surpris et heureux du jeune garçon qui salua le *commandant*. La frégate remonta laborieusement dans le lit du vent, les vergues grouillaient de gabiers occupés à rentrer la toile aussi vite et aussi proprement qu'on aurait pu le faire. Adam se souvenait du commandant de *l'Unité,* de la lenteur qu'il avait remarquée chez l'équipage mal entraîné de *l'Anémone*. Il n'en dirait plus autant s'ils devaient se revoir.

Comme on poussait l'embarcation pour l'éloigner des porte-haubans, il aperçut plusieurs de ses hommes qui le regardaient, postés dans les enfléchures ou sur le passavant. Les nageurs se démenaient pour stabiliser la chaloupe. La plupart d'entre eux ignoraient ce qui se passait et encore plus la raison pour laquelle leur commandant avait capelé la vareuse de son second.

Le vent leur était favorable, les hommes souquaient avec vigueur et ils s'approchèrent rapidement du brick jusqu'à distinguer son nom sur le tableau, *l'Aiglon*.

— Ils ont affalé une échelle, commandant !

Dunwoody se tenait penché à l'avant, son poignard coincé entre les genoux. Sa voix était rauque, mais calme. Il était du même avis que Martin, à savoir qu'une fois à bord on le prendrait en otage.

Adam se mit debout dans le canot qui bouchonnait et cria dans ses mains :

— J'exige de pouvoir monter à bord ! Au nom du roi !

Il entendit des cris étouffés, des quolibets peut-être, et crut voir des éclairs brefs sur des armes.

Un homme qui ne portait ni coiffure ni vareuse était debout à la lisse et regardait avec un air de haine et de mépris la chaloupe en contrebas.

— Au large, vous autres ! Nous sommes un navire américain ! Comment avez-vous pu oser nous tirer dessus ?

Starr, le maître d'hôtel, murmura :

— Qu'est-ce que vous en pensez, commandant ?

Adam resta debout.

— C'est pour la galerie.

Il espérait que son ton était assez convaincant. Il remit ses mains en porte-voix et nota qu'elles étaient froides, en dépit du soleil.

Il sentait presque Martin et les autres qui le regardaient à travers cet étroit ruban d'eau. Sans hésiter, il baissa le bras.

Au-dessus de lui, sur le pont du brick, tous les yeux se tournèrent vers *l'Anémone* dont les sabords venaient de s'ouvrir. Les affûts de toutes les pièces battantes commencèrent à rouler en plein soleil dans des grincements et de lourds grondements.

— *Mais vous êtes fous, bande de salauds !*

Le maître du navire fit signe à ses hommes et la porte de coupée s'ouvrit au-dessus de l'échelle qui dansait.

Adam lâcha entre ses dents :

— Dès que nous aurons croché, suivez-moi sur l'échelle, un par un.

Il s'adressa à l'aspirant qui levait la tête :

— Si les choses tournent mal, ramenez-les à bord. Vous avez été parfait.

Il leva les yeux à son tour et attendit que la chaloupe vienne tosser lourdement contre la muraille fatiguée du brick.

Pourquoi avait-il dit cela à son aspirant ? Ils pouvaient aussi être morts tous les deux d'ici quelques minutes si le patron du brick était assez stupide pour se condamner lui-même sous les bordées de *l'Anémone*. Orgueil, arrogance ? Comment aurait-elle considéré la chose si elle avait été là pour le voir ?

Il s'accrocha à l'échelle et se hissa à bord.

Le pont lui parut rempli de monde, la plupart des marins étaient armés. Le patron lui barra le passage, jambes écartées et bras croisés. Il était furieux.

— Je m'appelle Joshua Tobias. Et vous, bon Dieu, qui êtes-vous ?

Adam le salua.

— Frégate de Sa Majesté britannique *Anémone*.

Il s'inclina légèrement et crut entendre l'infâme sergent Deacon qui arrivait en haut de l'échelle. Deacon avait été cassé de son grade plus souvent qu'à son tour, à la suite de bagarres à terre. Sa conduite lui avait même valu le fouet, mais, lorsqu'il redevenait sergent, pas question de le toucher. Il portait rarement un de ses fusiliers sur la peau de bouc, un coup de son poing énorme suffisait généralement.

— Comment osez-vous arraisonner mon navire ? Votre gouvernement va en entendre causer dès que j'aurai touché le port, capitaine. Et j'aimerais pas être à votre place !

Les marins commencèrent à murmurer de façon fort peu sympathique. Il suffisait d'une tête brûlée, telle une étincelle dans un baril de poudre.

Adam répondit avec calme :

— Il est de mon devoir de vous mettre en garde, monsieur, toute manifestation de résistance à l'encontre d'un vaisseau du roi sera considérée comme acte de piraterie. En vertu des pouvoirs qui me sont conférés, je dois fouiller votre navire. J'aimerais également consulter les livres de bord.

Quelqu'un cria au dernier rang de la foule :

— Passez donc ce salaud par-dessus bord ! On a déjà soigné des gars de ce genre ! On n'a qu'à s'en débarrasser !

Le maître leva la main :

— Je m'en occupe ! – et à Adam, d'un ton rude : Vous vous attendez à ce que je croie votre commandant capable de tirer sur ses propres hommes ?

Adam resta de marbre.

— Vous ne connaissez pas mon commandant.

L'aspirant Dunwoody cria :

— Equipe de prise à poste, monsieur !

Adam sentait la sueur lui couler dans le dos. Tout cela prenait trop de temps. Il aboya :

— Où allez-vous ?

Le patron répondit négligemment :

— L'île de Rodriguez, cargaison de marchandises diverses. Vous pouvez jeter un œil à mon connaissement si ça vous amuse. Mon navire est un bâtiment neutre. Mais je vous briserai

pour ce que vous êtes en train de faire, et votre commandement pareillement !

— Bien sûr, répondit Adam.

Il se tourna vers le sergent :

— Deacon, occupez-vous du pont. Au moindre problème, vous connaissez vos ordres – puis à son maître d'hôtel : Prenez quatre hommes avec vous.

Starr les avait choisis lui-même, et c'était du premier brin.

Mais si le patron disait vrai ? Ils seraient obligés de le laisser aller. Trevenen allait tout lui mettre sur le dos, même son oncle n'y pourrait rien. Cette pensée l'irrita.

— Montrez-moi la carte.

Ils empruntèrent une échelle jusqu'à la minuscule chambre des cartes. Il examina les calculs, peu nombreux et même sommaires, en comparaison de ce qui était d'usage dans la marine de guerre. Le vieux Partridge serait tombé du haut mal s'il avait vu ça.

L'*Aiglon* n'était pas un négrier. Il n'y avait pas la moindre menotte, ce qui, conformément à la loi sur la traite, aurait condamné sans autre forme de procès tout patron qui en aurait eu à son bord.

Starr, qui se tenait près de l'échelle, hocha la tête.

De retour sur le pont, Adam réfléchit. Des provisions, de la farine, de l'huile, même de la poudre, mais ce n'était pas un crime.

Le patron lui fit un grand sourire et l'équipage émit quelques lazzi. Il cria :

— Bosco ! Dites à ce damné canot de revenir le long du bord et qu'ils ramassent leurs amis !

Dunwoody regardait autour de lui. Il se sentait blessé, il enrageait de voir son commandant ainsi humilié et subir quelque réprimande qu'il était le seul à pouvoir imaginer précisément.

Le bosco était un solide gaillard. Sa chevelure était coiffée à l'ancienne mode, un catogan qui lui descendait presque à la taille.

Adam se tourna vers ses hommes. Le moment était venu de se retirer et le péril était réel. Mais il fit volte-face en entendant Dunwoody qui s'exclamait :

— Le bosco, capitaine ! Il a un coutelas tout neuf !

Adam dévisagea le bosco.

Dunwoody était presque hystérique :

— Avant que nous quittions l'Angleterre, capitaine, j'ai donné la main pour faire le plein et réarmer la goélette…

Il se tut en voyant qu'Adam commençait à comprendre.

— Depuis combien de temps possédez-vous ce couteau ? demanda-t-il à l'homme.

— Cessez de me faire perdre mon temps ! aboya le patron. Ce ne sont pas des parlotes qui vous sauveront !

Les yeux d'Adam lançaient des éclairs :

— Ni vous non plus, monsieur !

Le bosco haussa les épaules.

— Ça fait trois ans que j'suis citoyen américain !

Et il tapa du plat de la main sur le couteau qu'il avait passé dans sa ceinture.

— Un souvenir du temps que je servais sous un autre pavillon, *monsieur !*

On aurait dit qu'il crachait chaque mot, il ne quittait pas Adam des yeux.

— Très bien, dans ce cas.

Adam effleura du bout des doigts le pommeau de son sabre, il sentit dans son dos les fusiliers qui se raidissaient.

— Mon aspirant vient de me remémorer quelque chose. Cette goélette, c'était la *Fille de la Rye*. Elle venait tout juste d'être incorporée dans la Flotte et elle a appareillé pour Le Cap un peu avant moi. On n'en a plus jamais entendu parler et nous supposons qu'elle a sombré dans la tempête.

Comment réussissait-il à rester si calme, alors que chaque fibre de son être le poussait à abattre cet homme ?

Le patron l'interrompit.

— Ainsi donc, voilà maintenant que nous sommes des naufrageurs, c'est ça ?

Mais il paraissait moins sûr de lui.

Adam n'y fit pas attention.

— J'ai entendu mes hommes parler de cette goélette, et l'armurier faisait remarquer que c'était le premier des bâtiments de Sa Majesté à avoir reçu ce nouveau modèle de coutelas.

Il tendit vivement la main et fit jaillir la lame nue de son ceinturon.

— Et apparemment, ça ne date pas de trois ans !

Il cria :

— Saisissez-vous de lui.

Tout surpris, le marin recula, désarçonné par ce soudain revirement du sort. Adam ajouta :

— A votre place, je n'opposerais pas de résistance. Notre sergent est connu pour son caractère un peu irascible !

— Mais arrêtez-le ! hurla le bosco. Qu'est-ce que ça peut bien vous faire ?

Adam reprit :

— Nous allons emmener cet homme et, lorsque nous aurons rallié Le Cap, je suis certain qu'il sera puni. Ce coutelas, il l'a certainement trouvé à bord de la *Fille de la Rye*. Au mieux, il s'agit d'un acte de mutinerie et au pis, de piraterie – je vous laisse le choix. Si, comme vous le prétendez, vous avez servi dans la marine royale, vous savez déjà quel sera votre châtiment – puis, se tournant vers Deacon : Assurez-vous de cet homme !

Deux fusiliers arrachèrent au bosco sa vareuse et sa chemise. Son dos n'était que cicatrices, des zébrures infâmes, profondes. Comme celles des victimes de Trevenen, se dit amèrement Adam. Le patron lui dit :

— Vous êtes à bord d'un bâtiment neutre, capitaine !

Le bosco tomba à genoux, Starr lui prit son coutelas et le jeta sur le pont où il se planta en vibrant, comme un animal vivant.

— Enfant de salaud, qu'est-ce que t'as bien pu faire à un pauv'mat'lot, ça, je me l'demande !

— C'est pas ma faute, monsieur ! – du coup, il en oubliait son accent des colonies : Il faut me croire !

Adam regardait l'homme. Le couteau était de taille modeste et, sans Dunwoody, il ne l'aurait même pas remarqué.

Son ton égal le surprit lui-même.

— Capitaine Tobias, je vais saisir votre navire pour conduire des investigations plus approfondies. S'il se trouve des déserteurs dans votre équipage, ils seront réintégrés dans la Flotte et contraints de faire leur devoir. Quant à cet objet, vous risquez aussi d'être inculpé pour avoir tenté de dissimuler un acte criminel en haute mer.

Il devait se souvenir longtemps de ce que lui avait répondu le patron. Il fit du regard le tour du pont et dit simplement :

— C'est tout ce que je possède.

Qu'aurait pensé Adam si on lui avait retiré *l'Anémone* avant de le faire passer en cour martiale pour répondre de ses actes ? Cette idée lui ôta tout sentiment de sympathie. Il ordonna :

— Signalez au bâtiment, Mr Dunwoody. Qu'on m'envoie un équipage de prise. Mr Lewis pourra informer le vice-amiral.

Il s'adressa au patron :

— Et ensuite ? Eh bien, nous verrons !

Il vit un canot qui quittait l'ombre de *l'Anémone*. Cela lui laissait le temps de réfléchir, une chose après l'autre, comme le lui avait appris son oncle.

Le sergent Deacon poussa d'un coup de botte le bosco effondré à ses pieds.

— Et qu'est-ce qu'on fait de ce machin, monsieur ?

— Mettez-lui les fers et descendez-le dans la chaloupe.

— Je trouve, lui dit le patron, que vous faites preuve de beaucoup d'autorité pour un simple lieutenant de vaisseau !

— Je vous ai menti, je commande *l'Anémone*. Capitaine de vaisseau Adam Bolitho, pour vous servir !

Voyant son air accablé, il reprit froidement :

— Dites-moi quelle est votre destination réelle, capitaine Tobias. Si vous étiez un ennemi, je vous respecterais. Mais quiconque tente de s'en prendre à mon pays sous couvert de neutralité ne doit s'attendre à aucune pitié de ma part.

On entendait des cris à bord de la seconde chaloupe. Adam voyait le combat qui se livrait chez son interlocuteur. Le bosco lui cria :

— Mais dites-lui donc, espèce de lâche ! Je ne vais pas danser au bout d'une corde pour vos beaux yeux !

Il essaya de se débattre lorsque des fusiliers lui passèrent les fers.

— Une île, l'île de Lorraine ! C'est là-bas qu'on va !

Adam se tourna vers le patron qui s'était affaissé.

— Voyez-vous, capitaine, vous avez laissé passer votre dernière chance. Quel dommage.

Des renforts arrivaient et il leur cria :

— Emmenez-le, celui-là aussi !

Lewis, la coiffure de travers, essayait de se frayer un chemin dans la cohue. Il lui ordonna :

— Désarmez ces hommes et assurez-vous que les fusiliers ne les lâchent pas des yeux.

Il regarda la chaloupe pousser et détourna le regard. Il ne pouvait supporter le spectacle de Tobias, à l'arrière, qui contemplait son navire qu'on allait lui arracher.

Il dit à Lewis :

— Faites route vers Le Cap et allez vous présenter à mon oncle. Je vais vous confier des ordres écrits. Vous pouvez y arriver ?

Il vit Starr qui donnait un coup de coude au sergent. Ils savaient sans doute que, si Lewis était désigné pour prendre la prise en charge, c'était tout simplement parce qu'il était le moins compétent des trois lieutenants de vaisseau de la frégate.

— Et prenez l'avis de Deacon. Il a déjà connu à une révolte à bord d'un négrier par le passé, il sait comment faire.

Il posa la main sur l'épaule de l'aspirant ; elle était brûlante, comme s'il avait de la fièvre.

— L'île de Lorraine, Mr Dunwoody. Un endroit désolé, et pas très loin de l'île Maurice ou de l'île Bourbon. J'aurais dû m'en douter. Si vous n'aviez pas été là… – il le secoua doucement : Bon, ne pensons plus à cela. Nous rentrons à bord.

On désarmait l'équipage du brick avant de le répartir par équipes de quart. Toute résistance avait cessé.

Une fois retourné à son bord, Adam expliqua immédiatement à Martin, au premier lieutenant Dacre et, naturellement, au vieux Partridge, ce qui s'était passé.

— Ce brick transporte assez de ravitaillement pour un gros vaisseau, et nous aurions peut-être découvert d'autres preuves

si nous avions eu le temps de le fouiller vraiment. Mon secrétaire va rédiger des ordres pour Mr Lewis. Ensuite, à nous de jouer.

Martin s'exclama :

— Il risque de mettre des semaines à retrouver nos bâtiments, commandant !

Adam leur fit un sourire.

— Enfin, Aubrey, je ne crois pas avoir parlé *d'attendre*.

Starr arrivait, serrant le coutelas dans sa main. Adam reprit :

— Sans cette lame toute bête et si Dunwoody n'avait rien remarqué… – il sourit de toutes ses dents : Mais nous avons déjà assez d'ennuis comme cela, non ? Allons-y !

Partridge réprima un petit sourire narquois. Il avait l'impression d'entendre son oncle.

XII

LA CONFIANCE

Le vieux Partridge, appuyé contre les cloisons de bois peintes en blanc, regardait son commandant et les officiers penchés sur les cartes déroulées sur sa table. Dehors, il faisait nuit noire et des millions d'étoiles brillaient dans le ciel. Quelques-unes étaient très brillantes, d'autres faibles et étalées, comme si elles entouraient des terres inconnues.

Le vaisseau faisait route sous huniers arisés, focs et brigantine. Les mouvements étaient vifs mais réguliers tandis qu'ils continuaient cap au nordet. Le lendemain, cela ferait deux jours qu'ils s'étaient séparés de leur prise, *l'Aiglon*. Ils auraient pu avoir le sentiment qu'il ne s'était rien passé, si ce n'était la présence à bord du patron, du bosco et du coutelas repéré par Dunwoody. Ce dernier n'avait pas eu peur d'en parler alors qu'ils étaient sur le point de regagner précipitamment leur bord.

Penché sur la carte, Adam étudiait la destination révélée par leur prisonnier. Partridge lui avait déjà dit que cette île, l'île de Lorraine, était mal connue et que les cartes étaient peu fiables. L'île possédait un grand lagon, mais pas d'eau douce, pas même d'arbres qui puissent servir de bois de chauffage ou de charpentage. Cela ressemblait à l'une de celles que lui avait décrites Catherine après qu'elle eut réchappé du naufrage.

Partridge disait que l'endroit n'était pas fait pour un imprudent. Adam sourit. Il en était ainsi, dans le grand océan Indien. Comme toutes les îles de la région, celle-ci avait dû changer de mains à plusieurs reprises, au gré de la stratégie du moment et sans vraie nécessité. On l'avait peut-être utilisée en guise de port de commerce, de refuge pour les navires en cas de forte tempête. Comme l'île Maurice, qui se trouvait à quelque

cent cinquante milles dans l'ouest et qui avait appartenu aux Arabes puis aux Portugais, puis aux Hollandais, les premiers à s'y être véritablement installés. C'étaient eux qui l'avaient baptisée ainsi, du nom du prince Maurice de Nassau. Lorsque les Hollandais s'étaient retirés, les commerçants anglais étaient arrivés, mais, incapables d'en faire un lieu prospère, ils avaient fini par l'abandonner. Les Français avaient occupé l'île, puis tout l'archipel. Mais, ce qui importait à Adam, c'était ce confetti dans le paysage, l'île de Lorraine.

Il est toujours plus facile de défendre une île que de s'en emparer… Combien de fois avait-il avait entendu son oncle prononcer cette phrase. Lorsque l'assaut serait donné contre les îles principales, les commandants des vaisseaux et des bâtiments de transport auraient des cartes à jour. Ne rien savoir de l'île de Lorraine revenait à se conduire comme un aveugle tâtonnant du bout de sa canne dans une allée.

Le lieutenant Montague Baldwin, nouvel officier fusilier qui avait rallié le bord à Portsmouth pour remplacer son malheureux prédécesseur, laissa tomber d'une voix traînante :

— Si un vaisseau ennemi se trouve là-bas, commandant, il verra vite que nous arrivons.

Il regardait la carte ; sa tunique écarlate luisait comme du sang à la lumière des fanaux de pont.

— Si je pouvais mettre à terre une escouade sous le couvert de l'obscurité, nous pourrions vous guider pendant l'approche finale.

Le lieutenant de vaisseau Martin fronça le sourcil.

— L'île est entourée de récifs à ne savoir qu'en faire, cabillot. Vous seriez probablement plus bruyants que nous !

Le lieutenant de vaisseau Dacre intervint à son tour :

— Nous pouvons arriver en vue de l'île après-demain – il fit un geste du menton en direction du vieux maître pilote : En tout cas, c'est ce qu'on nous annonce !

Adam les regardait, l'approche du danger les faisait revivre. Un défi qu'il avait appris à comprendre, à respecter et, parfois, à craindre. Il était leur commandant : leur réputation et leur vie dépendaient de son talent, ou de son manque de talent.

Il sentait revenir ce vieil orgueil, cet orgueil qui l'avait poussé à écrire à Zénoria, comme hors de lui. Il avait ce dont il rêvait depuis qu'il était aspirant. Il avait appris beaucoup de tous ceux qui, consciemment ou non, l'avaient aidé à gravir chaque marche, jusqu'au commandement de *l'Anémone* : son oncle, Valentine Keen et même Herrick avec sa solide expérience. Il en souriait presque : il n'oublierait jamais non plus le rôle qu'avait joué Allday. Un homme de mer, un véritable ami.

Martin demanda :

— Et les prisonniers, commandant ? Ne pourrions-nous pas essayer d'en tirer plus de renseignements ?

Adam se redressa, les yeux perdus dans le vague.

— Le capitaine Tobias ? Je pourrais lui demander conseil, il connaît peut-être l'endroit. Et je peux également décider exactement le contraire, car il serait tout aussi bien capable de nous mener droit sur le récif plutôt que de nous aider. Même si nous l'enfermions dans le puits aux câbles, où il serait le premier à mourir !

Martin hocha la tête.

— Et le bosco ?

Adam sentit la frégate trembler, hésitante, puis les fanaux se mirent à danser alors qu'elle retombait dans un creux.

— C'est une idée. Comme la plupart des marins, cet homme en sait sans doute un peu plus que son strict métier. Les boscos sont souvent capables d'assurer la navigation de jour et de prendre une hauteur d'étoile. Mais l'usage des cartes sort de leur champ de compétence.

Il y avait une autre possibilité, bien pire. Que cet homme, déjà terrifié à l'idée de perdre la vie à cause des accusations portées contre lui, savoir qu'il avait pu causer la perte de *La Fille de Rye,* décide de raconter ce qui lui passait par la tête aux seules fins de précipiter ses ravisseurs dans la mort avec lui.

— Ce brick transportait certainement de quoi maintenir longtemps à la mer un vaisseau plus gros, reprit Adam. Inutile pour lui d'entrer dans un port de quelque importance et de risquer de se faire remarquer par une de nos croisières – il eut un sourire ironique : Enfin, si nous en avions !

— Cela pourrait-il être ce yankee, *l'Unité,* commandant ?

— Je ne crois pas. Elle n'a nul besoin de se cacher, sauf derrière sa « neutralité » ! Sa présence dans les parages, la possibilité qu'elle a de montrer ouvertement son pavillon au milieu des belligérants, voilà qui est bien plus efficace. Et son commandant est trop fine mouche pour ne pas l'avoir compris !

Et si c'était Baratte ? Adam sentit son cœur battre plus vite. Ou une autre frégate peut-être ? Pas d'escadres lourdes à manœuvrer, d'interminables échanges de signaux, d'ordres et de contre-ordres. Un vaisseau contre un autre vaisseau, d'homme à homme. Comme son oncle. Il chassa la pensée qui lui venait. *Comme mon père.*

Il revint à ses affaires.

— Mr Partridge a tracé deux routes d'approche et, tout aussi important, une route pour nous échapper si l'ennemi est là et s'il tente de gagner le large. Il pourrait alors combattre ou s'enfuir, selon son humeur.

Ils le regardaient attentivement, voyaient déjà dans cet ennemi inconnu un adversaire réel et plus seulement une vue de l'esprit.

— Nous manquions déjà de monde avant d'avoir détaché une équipe de prise sur le brick. Nous ne pouvons nous permettre ni de nous lancer à l'abordage ni de nous laisser aborder si notre adversaire est à peu près de notre taille.

Il se tourna vers les deux officiers.

— Allez rejoindre vos divisions et parlez aux chefs de pièce. Les trois aspirants doivent savoir ce qui nous attend.

Il fit naître quelques ricanements lorsqu'il ajouta :

— Sauf, peut-être, le jeune Dunwoody. Apparemment, il est plus vif que son commandant !

La cloche sonna sur le gaillard d'avant, mais le son se perdait dans les bruits de la mer, paraissant venir d'une chapelle sous-marine. Il reprit :

— A cette heure-ci, demain… – il se pencha sur la carte comme s'il avait déjà devant les yeux l'île et son lagon, mais aussi le manque d'alignements précis et de sondes fiables –, nous rappellerons aux postes de combat et je ferai personnellement le tour du bord.

Dans sa tête, c'était son oncle qu'il voyait, et aussi un commandant qui avait fait de même à bord du vieil *Hypérion,* sans que l'on puisse deviner les doutes et les peurs qui l'assaillaient tandis qu'il se promenait au milieu de ses hommes. *Il faut que je me comporte ainsi. Je ne dois jamais l'oublier.* Et aux premières lueurs, nous atterrirons…

Le lieutenant fusilier dit simplement :

— Ce sera Noël, commandant.

Et Martin :

— Les hommes auront les yeux sur vous, commandant !

Mais ce fut le vieux Partridge qui résuma ce qu'ils pensaient tous :

— Et sur Dieu, j'espère !

Le capitaine de vaisseau Adam Bolitho était allongé sur le dos derrière les grandes fenêtres de poupe de sa chambre et regardait fixement la claire-voie. Il faisait encore sombre sur le pont et, avec la croûte de sel collée aux vitres, il était impossible de savoir s'il y avait des étoiles.

De l'extérieur, *l'Anémone* serait apparue plongée dans l'ombre. Sabords hermétiquement clos, écoutilles et claires-voies calfeutrées, fanaux réduits au minimum. Le bâtiment semblait même plus calme, se dit-il vaguement. On entendait de temps à autre le bruit étouffé de pieds nus sur le pont, ou le pas un peu plus sec d'un officier ou d'un officier marinier. Sa chambre résonnait quand le safran remontait en surface, puis redescendait dans un gargouillis d'embruns lorsque la frégate replongeait.

Il s'assit et passa les doigts dans sa chevelure rebelle. Ses officiers, que pensaient-ils de cette affaire, que pensaient-ils *vraiment* ? Comment jugeaient-ils le plan d'attaque qu'il avait proposé ? De toute manière, le lagon serait peut-être vide à leur arrivée, et il devinait que beaucoup de ses hommes priaient pour qu'il en fût ainsi. Au tréfonds de lui-même, *il savait* que l'ennemi était là. C'était un lieu idéal de rendez-vous pour quelqu'un de suffisamment habile, capable de chenaler entre les récifs et les bancs de sable cachés.

Certains auraient pu considérer ses intentions comme une marque de pure vanité, comme la recherche de la gloire. Il se força à sourire pour tenter de se rassurer. Maigre consolation si son bâtiment devait subir des avaries.

Partridge avait parlé de deux passes permettant d'entrer dans le lagon, mais, même un homme comme lui n'avait jamais pratiqué cet endroit perdu. Quelle était la bonne ?

Il avait discuté avec le patron de *l'Aiglon,* Joshua Tobias, sans résultat. Si Tobias survivait à l'affaire, il était peu probable que les pressions américaines réussissent à les faire libérer, lui et son navire. Se mêler de cette opération, même s'il avait simplement envie de se sauver lui-même, risquait plutôt de le condamner.

Il se sentit pris d'une rage soudaine. Pourquoi risquer *l'Anémone* et la vie de ses hommes sur un simple caprice ? S'il restait au large, l'ennemi le verrait et déciderait peut-être de rester sagement à l'ancre. S'il s'enfuyait, ils pourraient se battre en haute mer. Une autre solution consistait à bloquer les accès jusqu'à l'arrivée de renforts. Cela pourrait prendre des semaines, avant que le lieutenant de vaisseau Lewis retrouve son oncle ou l'une de leurs croisières.

Et qu'adviendrait-il si un nouvel adversaire arrivait dans l'intervalle, pourquoi pas Baratte en personne ? D'agiter ainsi des idées dans tous les sens lui donnait mal au crâne.

Il se leva et commença à arpenter la chambre, voyant comme s'il y était la voilure réduite, la lueur de l'habitacle, les hommes de quart qui pensaient à l'aube.

Il se dirigea vers la portière de toile. Il sentait sous ses pieds nus son bâtiment qui montait et replongeait avec une légère gîte à tribord sous la pression des voiles. Le fusilier de faction manqua de laisser tomber son mousquet lorsqu'il poussa l'une des portes à claire-voie. Il dormait probablement debout.

— Commandant ?

Le blanc de ses yeux brillait à la lueur de l'unique fanal.

— Allez me chercher…

Il hésita en voyant son second quitter le carré désert. Ils se dirent bonjour comme deux vieux amis, et non comme des gens

qui s'étaient partagé la veille en haut sans pratiquement une pause. Adam lui demanda :

— Vous n'arrivez pas à dormir non plus, Aubrey ?

Martin étouffa un bâillement.

— C'est moi qui prends le quart de l'aube, commandant.

Lui aussi écoutait tous les bruits du bord. Puis il suivit Adam dans sa chambre et le factionnaire put retomber dans sa somnolence. Adam tendit la main à son second :

— Joyeux Noël, Aubrey.

On aurait dit qu'il avait envie de rire.

Martin alla s'asseoir.

— Je n'arrive pas à y croire.

Adam sortit une bouteille et deux verres de l'équipet. Cela lui laissait un peu plus de temps pour réfléchir. Il n'avait personne à qui demander conseil. S'il laissait deviner le moindre soupçon de doute, il perdrait leur confiance. La mince différence entre la vie et la mort.

C'était du bordeaux, mais il aurait bu n'importe quoi. Martin le regarda :

— A nos amoureuses et à nos femmes, commandant !

Ils burent, Adam repensa à la lettre. *Si seulement tu savais…*

— Aubrey, je veux une bonne vigie dans le grand mât. Dites à Jorston de monter lorsque nous entamerons l'approche finale. C'est un marin de premier ordre et il pourra nous servir de pilote lorsque nous n'en aurons plus besoin là-haut. Il devine la nature du fond ou l'état de la marée rien qu'à la vue.

Martin regardait, fasciné, son commandant remplir leurs verres. Il avait l'impression de voir son cerveau travailler. Adam reprit :

— Les deux ancres caponnées et parées à mouiller.

Martin attendit la suite avant de demander :

— Vous pensez réellement que nous allons combattre, commandant ?

Adam semblait avoir l'esprit ailleurs.

— J'en suis sûr.

Soudain, il se sentit tout à fait réveillé.

— Faites chercher le prisonnier, le bosco Richie, c'est cela ?

Martin le regardait, éberlué. Comment pouvait-il bien se rappeler des détails pareils ?

Adam lui sourit.

— Faites aussi venir le capitaine d'armes. Et je veux que vous restiez ici avec moi.

Il songea qu'il aurait pu dire : *J'ai besoin.*

Ils restèrent silencieux, savourant leur vin en écoutant le vaisseau et la mer, plongés dans leurs pensées, chacun avec quelqu'un d'autre.

Les portières s'entrouvrirent et le bosco, accompagné du capitaine et du sergent d'armes, s'approcha en titubant sur le pont incliné. Richie portait des fers, chaque pas était douloureux et lui demandait un effort.

Il resta là, parfaitement immobile, à regarder ce jeune commandant qu'il avait pris d'abord pour un subalterne.

— Je n'ai rien de plus à dire.

Le capitaine d'armes aboya : *« Commandant ! »*

— Sergent, une chaise, lui dit Adam.

Comme l'homme s'asseyait vaille que vaille, il poursuivit :

— Capitaine d'armes, attendez dans la coursive.

Les deux représentants de l'ordre à bord se retirèrent, tout étonnés.

— Il faut que je sache un certain nombre de choses, commença Adam. D'abord, quelle part avez-vous prise à la perte de *La Fille de la Rye ?*

L'homme parut pris au dépourvu, comme s'il s'était attendu à autre chose.

— Aucune, commandant !

Adam appela le capitaine d'armes ; Richie reprit d'un ton véhément :

— Je le jure par Dieu, commandant, c'est la pure vérité !

— J'écoute, répondit Adam, les yeux fixés sur lui.

Richie se tourna vers Martin comme pour solliciter son soutien.

— Elle avait déjà été drossée sur la côte, commandant, dans le golfe de Guinée que c'était. Y avait eu un terrible coup d'chien et on a perdu une partie de la toile avant de réussir à se tirer de là !

— Pourquoi avez-vous dit à votre capitaine qu'il était un lâche ? Est-ce parce qu'il n'a pas pris votre défense lorsque nous sommes montés à bord de *l'Aiglon ?*

Richie baissa les yeux sur ses fers, anéanti par ce qu'il voyait là.

— Il a refusé de se porter au secours de la goélette. Quelques-uns de ses hommes avaient réussi à gagner la terre – pas beaucoup, j'imagine. A ce moment-là, nous ne savions pas que c'était un bâtiment de guerre. Les ceusses qu'avaient réussi à gagner la terre se sont fait prendre par des indigènes. Les ont taillés en pièces. Même avec le bruit du vent, on les entendait gueuler ! – il haussa les épaules : Z'ont dû croire qu'c'était un d'ces foutus marchands d'ébène !

Adam se pencha pour prendre le coutelas, de ce nouveau modèle à lame courte, celui que Dunwoody avait vu quand il était allé aider à l'armement de la goélette. Richie le regarda, l'air accablé.

— On n'a ramassé qu'un seul homme, commandant. L'était passé par-dessus bord quand le bâtiment a touché. J'en ai fait autant après lui, même alors que le commandant m'criait de rester là ! Il avait peur qu'y suive la goélette sur la plage !

Adam trouva le temps de réfléchir : à bord de *l'Anémone,* combien de ses marins savaient-ils nager ? Sans doute très peu.

Il examina le coutelas. L'homme mentait peut-être. Certains des membres d'équipage de *l'Aiglon* confirmeraient ou infirmeraient ses dires. Mais cela prendrait trop de temps. Peut-être ne sauraient-ils jamais la vérité.

Richie reprit d'une voix sourde :

— Ce type a survécu une heure ou deux. C'est alors qu'j'ai compris qu'c'était un vaisseau du roi. Il était marin dans la marine royale, comme j'avais été dans le temps.

Il paraissait abattu, semblant entendre déjà sa sentence de mort.

— Et où avez-vous gagné ces cicatrices que vous avez dans le dos ? La chemise à barreaux à la coupée ?

— Oui, commandant.

Adam se leva et s'approcha de l'équipet. Il sentait le regard de l'homme accompagner chacun de ses gestes, comme s'il s'attendait à être moqué, ou traité avec mépris.

Il dit lentement :

— Vous connaissez cette île, l'île de Lorraine, Richie.

Il le voyait regarder le niveau du cognac qui montait et redescendait dans le verre, suivant le mouvement du pont.

— Vous y êtes venu plusieurs fois ?

— Une fois, commandant. Une seule fois.

Adam jeta un coup d'œil rapide à Martin, qui paraissait inquiet.

— Une seule fois – il lui tendit le verre : Allez, avalez ça, mon vieux.

Richie le prit en tremblant et avala le tout d'un trait, jusqu'à la dernière goutte.

Adam reprit :

— On ne joue pas aux cartes, Richie. Mon bâtiment et votre vie sont trop précieux pour qu'on plaisante avec. Vous avez déserté ?

Il hocha frénétiquement la tête pour dire que non.

— Aider l'ennemi, se retrouver en possession d'un coutelas que vous avez eu ou non par accident.

Il lui versa une nouvelle rasade de cognac.

— Voilà qui ne mérite pas seulement la pendaison, non ?

Et se forçant un peu, il ajouta :

— Avez-vous déjà vu quelqu'un subir le fouet sur tous les bâtiments d'une escadre ? Après ça, la corde est une bénédiction ! – et plus sèchement, si bien que Martin sursauta : A quel vaisseau apparteniez-vous ? Et je veux la vérité.

Richie avait les yeux rougis, il baissa la tête.

— Le dernier, c'était *La Linotte*, une corvette. J'étais gabier volant, commandant. Je me suis enfui, je ne pouvais plus supporter ça.

Adam l'observa. Les cicatrices parlaient d'elles-mêmes.

Peut-être les avait-il méritées. Il retint son souffle lorsque l'homme releva le menton pour le regarder droit dans les yeux. Il était devenu quelqu'un d'autre. Il répondit lentement :

— Avant ça, commandant, j'servais à bord du vieux *Superbe,* commandant. Commandant Keats. Ça, *c'était un homme*.

Adam jeta un coup d'œil à Martin.

— Oui, je sais.

On entendait des bruits au-dessus, quelqu'un riait. Adam laissa ses yeux errer sur la chambre que l'on allait bientôt vider et laisser nue, ainsi que tout le reste du bâtiment. Paré au combat et combat il y aurait. Il le savait, il le sentait comme lorsque l'on se sent malade. Et pourtant, quelqu'un riait. C'était Noël.

— Voulez-vous me faire confiance, Richie, comme autrefois vous avez fait confiance au commandant Keats ? Je vous promets que je ferai tout ce que je pourrai pour vous.

Ses paroles restèrent suspendues en l'air.

L'homme le regardait, l'air grave. Il semblait plus fort maintenant grâce à ces derniers mots, mais pas seulement pour une promesse qui ne serait peut-être pas tenue.

— Oui, commandant – il hocha la tête avant de demander : Et les fers, commandant ?

Adam se tourna vers Martin. *Il me croit sans doute fou.*

— Otez-les lui.

Ses gardes revinrent pour emmener Richie.

Ai-je eu raison de le croire ? Mais Adam dit seulement :

— Laissez-moi, Aubrey.

Comme il s'en allait, il ajouta :

— Je vous verrai au lever du jour.

La porte se referma, il alla s'asseoir et regarda la chaise vide. C'était étrange, il en savait plus sur le dénommé Richie que sur la plupart des membres de son équipage.

Il se préparait à foncer dans la nuit sur la seule parole d'un déserteur, il allait se reposer sur les compétences de marins dont le plus gros n'avait jamais mis le pied sur un vaisseau avant que la presse ne les arrache à leurs rues ou à leurs fermes. C'était bien peu.

Il posa du papier sur sa table et, après un moment, se mit à écrire.

« Ma chère Zénoria. En ce jour de Noël 1809, nous nous préparons au combat. Je ne sais pas quelle sera l'issue de cette journée, mais je me sens plein de bravoure grâce à toi…»

Il se leva, froissa la feuille en boule avant de la jeter par une fenêtre en abord.

Une heure plus tard, il monta sur la dunette. Tous l'observaient. Il portait une chemise propre, son pantalon et ses bas étaient d'un blanc éblouissant dans la pénombre. Il commença, s'adressant à son monde :

— Joyeux Noël et que ce jour nous soit propice ! – puis, se tournant vers son second : Faites déjeuner l'équipage de bonne heure et dites au commis que j'attends quelque générosité de sa part !

Des marins se mirent à rire. Adam essayait de distinguer l'horizon.

— Je fais faire le tour du bord, Aubrey.

Il chassa de son esprit cette lettre qu'elle ne verrait jamais.

— Ensuite, vous pourrez rappeler aux postes de combat.

Les dés en étaient jetés.

— Bâtiment aux postes de combat, commandant !

Martin regardait son commandant qui se tenait près des filets de branle où étaient serrés les hamacs.

— Très bien.

Adam observa le ciel. Il était plus pâle à présent, on distinguait la mer sous les bossoirs et, de temps à autre, la ligne blanche d'une lame qui soulevait légèrement le pont avant de se perdre dans l'ombre.

Les visages se dessinaient et l'on commençait à les identifier : les servants des dix-huit livres les plus proches, déjà nus jusqu'à la taille, les chefs de pièce et autres vétérans en train de fournir des explications à leurs divisions, comme si tous les autres ne comptaient pas.

Les fusiliers du lieutenant Baldwin se mettaient en place près des filets, d'autres étaient déjà là-haut dans les hunes, prêts à tirer au mousquet ou à manier les pierriers mortels montés sur les barricades. Tout le monde allait être visible, à l'exception

de deux hommes restés à l'infirmerie, trop souffrants pour seulement armer les pompes.

Dans cette faible lumière, les tuniques des fusiliers semblaient noires. Tout paraissait calme, et, fait insolite, même le sergent Deacon se retenait de hurler après ses hommes en s'assurant que l'on n'avait rien oublié.

Le vieux Partridge gardait un œil soupçonneux sur le prisonnier que l'on avait libéré, Richie, et qui se tenait près du maître d'hôtel du commandant.

Adam savait que le maître pilote le désapprouvait. Il avait décidé de ne pas en tenir compte. C'était peut-être bien peu de chose, mais c'était tout ce qu'ils avaient. Jorston, second maître voué à une prochaine promotion, était monté dans les croisillons avec une lunette. Mais son instinct et son sens marin étaient encore plus précieux.

Il faisait plus clair et le jour se levait de plus en plus vite. Adam voyait des servants de pièce se pencher dehors pour essayer de distinguer ce qui se passait.

Il fouilla dans ses méninges, se demandant s'il n'avait pas oublié quelque chose, s'il n'avait pas laissé passer quelque difficulté. Mais il se sentait l'esprit vide, les membres souples et détendus. Il était souvent ainsi avant une bataille navale.

Il en sourit presque. Que de rires s'il n'y avait aucun bâtiment ennemi, ou s'ils ne trouvaient là qu'un navire de commerce innocent venu faire relâche pour réparer. C'est fort improbable, se dit-il. Pour un bâtiment de tonnage moyen, l'île Maurice n'était qu'à une journée de mer. Il pensa à la grosse *Unité*. Beer n'oserait pas la risquer dans un endroit aussi périlleux.

Partridge murmurait quelque chose à l'oreille de son second maître, Bond. Ils avaient l'air de deux conspirateurs.

— Qui avez-vous envoyé dans les bossoirs, Mr Martin ?

Seul le ton officiel qu'il adoptait laissait transparaître qu'il était aux aguets, qu'il sentait le danger.

— Rowlatt, commandant.

Son visage lui revenait. Encore un qui était à bord depuis le début.

— C'est un bon.

Il s'approcha de la table à cartes que Partridge avait fait monter et fit signe à Richie.

— Montrez-moi ça encore une fois.

Le grand bosco se pencha sur la carte et la toucha précautionneusement du doigt.

— On dirait que c'est juste ici, commandant. Le lagon est dans le coin sud-ouest, et le récif s'étend sur deux milles. De l'autre côté de la passe, il y a plus de cailloux.

Puis, étonnamment, il leva les yeux vers le grand pavillon rouge qui flottait à la corne.

Un vrai marin, se dit Adam. Longer le récif signifiait qu'il allait devoir tirer des bords pour embouquer la passe, qui avait apparemment la forme d'une grande bouteille. Ce que regardait Richie, ce n'était pas le pavillon lui-même, mais le vent qui le plaquait contre le mât d'artimon. Il serait facile à un navire de sortir du lagon avec cette brise de suroît bien établie. En revanche, tirer des bords pour entrer allait être long, pour ne pas dire dangereux et fastidieux.

Il observait le profil bien marqué de Richie. Cet homme avait une histoire, mais il n'avait pas le temps de s'y arrêter.

Il lui demanda d'un ton sec :

— A ce cap, vous dites que nous réussirions à franchir le récif sans pratiquement changer de route ?

Il savait que Martin et Dunwoody le regardaient, il devinait que Partridge restait sceptique.

— C'est c'qu'on a fait la fois qu'on est venus, commandant. Y a un trou dans le récif et quelques rochers de l'autre côté – il haussa les épaules, c'était là tout ce qu'il savait : Le capitaine avait coutume de les garder bien alignés, au même relèvement qu'y disait.

Ce n'est pas le genre de chose que l'on invente, se dit Adam.

Mais tout ce qu'il avait appris depuis qu'il avait embarqué sur le vaisseau de son oncle comme aspirant lui avait inculqué une prudence instinctive. Comme officier de quart, puis comme capitaine de vaisseau confirmé, il s'était toujours méfié des récifs, surtout par vent arrière et avec peu de chances d'éviter l'échouement.

On lisait sur le visage de Richie un mélange d'inquiétude, d'espoir ; de la peur même.

Inutile de le menacer, cela aurait même été dangereux.

Adam songea au patron de *l'Aiglon,* resté en bas sous bonne garde. Il avait déjà pratiqué cet atterrissage, plusieurs fois sans doute, pour ce qu'en savait Richie. Il devait écouter, s'interroger et, pourquoi pas, espérer qu'Adam verrait sa belle *Anémone* transformée en épave, démâtée, la quille brisée sur la barrière.

— Commencez à sonder, je vous prie ! ordonna Adam.

Le brigadier debout entre les bossoirs leva sa ligne lestée et son gros plomb de sonde, le balança très haut au-dessus de la lame d'étrave bouillonnante, puis d'avant en arrière en faisant de grands cercles. Ce marin-là était un bon homme de sonde. Il avait l'air assez indifférent, appuyé de tout son poids sur la lisse.

Il n'y avait pas encore assez de lumière pour que l'on vît le plomb s'envoler loin devant la guibre et la coque.

— Pas de fond, commandant !

Partridge commenta, l'air sombre :

— On va bientôt être sur le talus, commandant !

Et il murmura à son adjoint :

— Je parie que cet enfant de salaud est en train de nous mener droit sur le récif !

Adam s'éloigna un peu. Il se remémorait le tour qu'il avait fait dans les postes avant que l'on rappelle l'équipage aux postes de combat. Beaucoup de têtes qui lui étaient familières, mais la plupart lui étaient encore inconnues. Peut-être aurait-il dû consentir davantage d'efforts pour réduire le fossé qui le séparait de ses hommes, au lieu de leur infliger tant d'exercices de manœuvre et de canonnage ? Il chassa vite cette idée. Son oncle disait toujours que seule l'habitude de travailler ensemble faisait que les hommes apprenaient à se respecter. Mais la confiance se gagne.

Il aperçut le benjamin des aspirants, Frazer, il avait embarqué à Portsmouth. C'était un garçon plein de fougue et d'enthousiasme. Il avait maintenant treize ans, mais paraissait plus jeune que jamais. Il contemplait la mer, ouvrant et refermant les mains sur son petit poignard, perdu dans ses pensées.

— Le soleil se lève !

Personne ne répondit.

Adam voyait l'astre chasser les dernières ombres des creux les plus profonds et faire briller les lames comme du verre fondu. L'océan changeait de couleur, la surface était vert pâle, couverte d'une brume légère qui se dissipait dans le vent, si bien que le vaisseau semblait immobile.

Les premiers rayons du soleil caressaient le pont, les servants avec leurs écouvillons et leurs tire-bourre, les bacs à sable où l'on rangeait les mèches lentes pour le cas où les pierres feraient défaut. On avait répandu du sable un peu partout entre les passavants pour éviter aux hommes de glisser si de l'eau balayait le pontage. Adam serra les mâchoires. *Ou du sang*. Plus haut, tout semblait à nu, les grand-voiles avaient été carguées pour dégager le champ de vision et réduire les risques d'incendie. A bord d'un vaisseau comme celui-ci, avec tout ce goudron et le pont desséché, même un morceau de bourre brûlante pouvait être dangereux.

Des taches de couleurs se révélaient dans le gréement : les tuniques des fusiliers retrouvaient leur teinte écarlate et les baïonnettes brillaient comme de la glace.

Il s'arrêta plus longtemps sur les canonniers, puis sur ceux qui allaient manœuvrer les vergues, des hommes et de jeunes garçons de tout âge et de toute origine. Lorsqu'il était allé faire son tour, avant l'aube, il en avait interrogé quelques-uns. Certains avaient répondu timidement, avant de devenir plus volubiles. D'autres restaient là à écouter. Plusieurs des marins s'étaient contentés de le regarder : leur commandant, symbole de leur rude existence, qu'ils ressentaient peut-être même comme une forme d'emprisonnement. La plupart d'entre eux étaient originaires du sud et de l'ouest de l'Angleterre, de fermes ou de villages. Quelques-uns avaient été assez malchanceux pour se faire ramasser par la presse dans un port de mer.

La vigie postée dans la hune du grand mât cria d'une voix forte et audible :

— *Brisants droit devant !*

Et le brigadier dans les bossoirs répondit :

— Pas de fond, commandant !

— Les gars, ouvrez l'œil, dit Adam.

Martin le regardait.

— Mettez un bon bosco à chaque capon, Mr Martin. Si nous devons mouiller, il faudra faire vite !

— Dix brasses !

Adam ne broncha pas. Partridge avait raison : ils arrivaient sur le talus. Passant rapidement de l'absence de fond, le plomb ne touchait même pas, à soixante pieds.

Il écarta l'image qui lui venait à l'esprit, la quille de *l'Anémone* qui raguait inexorablement sur les récifs.

Richie se réveilla soudain et courut vers les enfléchures d'artimon sans que personne réussisse à l'arrêter. Adam pensa d'abord qu'il essayait de se jeter à la mort sans attendre leur perte à tous.

Mais, accroché d'une main aux échelons goudronnés, il leur désigna quelque chose.

— Devant, sous le vent, commandant ! – il était tout excité : C'est ici, c'est par là !

Adam déplia une lunette, ses mains étaient moites.

Il reconnut immédiatement la passe dans le récif, des embruns jaillissaient des deux bords et s'immobilisaient dans les airs comme un rideau tremblant. Il sentit son cœur battre, la passe paraissait aussi large que l'entrée d'une cour de ferme.

— Huit brasses ! annonça le brigadier.

Adam se tourna vers Richie. Il avait envie de lui demander s'il était certain de ce qu'il avançait, mais il savait que c'était impossible. S'il avait eu tort de lui faire confiance, le résultat serait le même que si Richie se trompait.

La vigie les héla :

— Laissez venir d'un rhumb, commandant !

Il dut répéter, Adam était incapable de réfléchir ni de bouger. Puis il ordonna :

— Du monde aux bras, Mr Martin. Venir nordet quart nord !

— Et sept brasses !

L'homme de sonde paraissait totalement absorbé par ce qu'il faisait, comme s'il ne se rendait pas compte que les brisants se rapprochaient, ou comme si cela ne l'intéressait pas.

— En route nordet quart nord, commandant !

Quelques marins regardaient l'île qui paraissait soudain si proche. La plus grande partie en était plate et légèrement ondulée, mais une colline était nettement visible, penchée telle une falaise qui se serait écroulée. Bon endroit pour y poster un guetteur.

Adam serra les poings. Quelle importance, ils n'arriveraient jamais à passer. *L'Anémone* n'était pas un brick, elle calait à près de trois brasses.

Comme pour le narguer, la voix annonça :

— Et six brasses !

— Mr Martin, lui ordonna sèchement Adam, rentrez les perroquets !

Leurs regards se croisèrent par-dessus les dos nus des marins. Il était déjà trop tard.

— Dix brasses !

Adam regarda un bref instant son second, avant de crier :

— Autant !

Il reprit sa lunette et la braqua sur le récif qui défilait rapidement de chaque bord. Des gerbes d'embruns et d'écume jaillissaient de partout. Les corps des marins, les pièces et les voiles brillaient ; on aurait pu croire qu'ils s'étaient fait prendre sous une pluie tropicale.

Pour la première fois, Adam entendit alors le bruit du récif, le grondement et le tremblement sourd des vagues qui s'écrasaient dessus.

Richie serrait convulsivement les mains comme s'il riait, les embruns lui trempaient la figure et les cheveux. Mais il semblait avoir besoin de regarder et, lorsqu'il aperçut Adam, il l'appela d'une voix brisée :

— J'avais raison, commandant ! *J'avais raison !*

Adam lui fit un petit signe de tête, il avait peine à y croire.

— Préparez-vous à mettre en panne, Mr Martin !

— Du monde aux bras, et vivement !

Les hommes parurent surgir de leur posture hiératique et coururent comme des fous sur les manœuvres glissantes et durcies par le sel.

La coque se mit à tanguer et à partir à l'embardée, une grosse lame de fond renvoyée par les rochers souleva le safran

comme un monstre surgi des profondeurs. Partridge dut appeler trois timoniers en renfort.

Le soleil les inondait à présent, les voiles crachaient des nuages de vapeur sous l'effet de la chaleur naissante.

— Paré à virer ! Venir noroît quart nord !

Ils ne pouvaient serrer davantage, mais c'était suffisant.

Adam resta les yeux rivés sur ce qu'il voyait, jusqu'au moment où il aperçut deux vaisseaux mouillés, là, tranquillement, dans des eaux si calmes qu'il était difficile de croire l'épreuve qu'ils venaient de traverser. Le premier était un brick ; Adam serra ses lèvres. L'autre, un brigantin dont le pont s'animait. Des hommes arrivaient à la vue de la frégate qui entrait en trombe au milieu des embruns et gîtait fortement sous sa nouvelle amure.

Avant même que l'aide-pilote à l'œil d'aigle ait eu le temps d'appeler de son perchoir instable, d'où il avait observé, impuissant, le désastre qui arrivait inexorablement, Adam avait deviné que ce navire était celui évoqué par son oncle dans sa lettre, ce corsaire, le *Trident*.

— Nous allons l'engager des deux bords, Mr Martin. Nous n'aurons ni le temps ni assez d'eau pour une deuxième bordée. Chargez à la double, je vous prie, et faites mettre en batterie !

Il attendit un instant, puis cria :

— Une guinée pour le premier chef de pièce qui me descend un espar !

Martin prit son temps en dépit du remue-ménage ; tout le monde s'activait, les pousse-bourre enfonçaient boulets et bourre, les hommes faisaient la course comme leur commandant les avait entraînés à le faire.

— Vous n'avez jamais douté, n'est-ce pas, commandant ?

Puis il partit en courant sans entendre la réponse, s'il y en avait eu. Les affûts s'ébranlèrent derrière les sabords, Martin leva son sabre, les yeux tournés vers la dunette. Il vit deux choses : le commandant qui jetait le coutelas par-dessus bord, puis qui donnait une grande claque sur l'épaule de Richie.

— Sur la crête !

Les chefs de pièce étaient accroupis derrière les volées, boutefeu tendu.

Comme le bras de la vengeance, *l'Anémone* se glissa entre les deux vaisseaux dont aucun n'avait eu le temps de lever l'ancre. Elle passa à une demi-encablure du brick et le *Trident* n'était pas à cinquante pas par le travers lorsqu'Adam baissa son sabre.

Le fracas de la bordée, confiné dans le lagon, les enveloppa soudain. Çà et là, un homme tombait, sans doute la mousqueterie ; la réponse des fusiliers fut précise et ravageuse.

Le mât de misaine du *Trident* s'effondra, le pont était jonché de débris et de morceaux de gréement.

— Paré à virer !

Martin s'oublia, au point de saisir un chef de pièce par le bras en hurlant :

— Regardez ! Ils amènent leurs couleurs ! Ces salopards se rendent !

Mais Adam ne l'entendait pas. Tout ce qui arrivait à ses oreilles, c'étaient des clameurs de victoire. Ses hommes l'acclamaient, et c'était la première fois que cela arrivait.

Il se sentait épuisé.

— Mouillez dès que vous serez paré et mettez les embarcations à l'eau.

Le contre-amiral Herrick était peut-être toujours à bord du brigantin, mais en son for intérieur, Adam savait que c'était impossible.

L'ancre plongea dans la mer, il quitta la dunette pour se mêler à ses hommes. Ils étaient tout étonnés de ce qu'ils avaient réalisé, surpris d'être encore vivants, et lui firent de grands sourires sur son passage.

Il tomba sur le lieutenant de vaisseau Dacre, la tête entourée d'un bandage. Un écli était passé à deux doigts de l'œil.

Adam posa la main sur son épaule.

— Vous vous êtes magnifiquement conduit, Robert – et à l'intention de tous ceux qui regardaient la scène : Vous aussi, vous tous, et je suis fier de vous, comme l'Angleterre sera fière de vous !

Dacre fit la grimace alors qu'un infirmier lui resserrait son pansement. Il répondit :

— Ce sera un jour mémorable…

Adam lui fit un sourire, il se sentait envahi d'une immense allégresse, en proie à une folie nouvelle.

— Il y en a toujours, Robert, vous le découvrirez un jour !

On fit porter du rhum sur le pont. Un matelot hésita d'abord, puis en tendit un quart à Richie. Comme il le regardait boire, il lui demanda :

— Alors, comment que t'as réussi à faire ça, camarade ?

Richie lui sourit, et c'était la première fois d'aussi loin qu'il se rappelle.

— C'est ce qu'on appelle la confiance, répondit-il simplement.

XIII

ÇA AURAIT PU ÊTRE NOUS

Fin janvier 1810, la petite escadre du vice-amiral Sir Richard Bolitho était rassemblée au complet, et l'Amirauté n'envisageait pas de lui envoyer de renforts.

Bolitho en était déçu, mais pas réellement surpris. L'arrivée au Cap du dernier transport de troupes l'avait réconforté. Les bâtiments du commodore Keen l'avaient escorté tout du long à partir de Portsmouth et des Downs. Encore le Destin, les deux soixante-quatorze qui avaient assuré le plus gros de la protection du convoi avaient servi sous la marque de Bolitho pendant l'affaire des Antilles, laquelle s'était conclue par la prise de la Martinique. Le premier, le vieux *Sans-Pareil*, était commandé par ce grincheux de comte irlandais, Lord Rathcullen, un homme difficile même dans ses meilleurs jours. Mais c'était lui qui, désobéissant aux ordres, s'était porté au secours de la petite escadre de Bolitho submergée par le nombre. En hissant une marque de contre-amiral, Rathcullen avait fait croire à l'ennemi que Herrick avait pris la mer avec une escadre plus forte, alors qu'il était resté à terre. Les mots de Rathcullen revenaient souvent à l'esprit de Bolitho, il lui avait répété ce que lui avait dit Herrick. Je *n'encourrai pas deux fois un blâme*. C'était seulement à Freetown, lorsqu'il avait soupé avec Herrick pour la dernière fois, qu'il avait vraiment senti à quel point il était amer.

L'autre deux-ponts était *Le Glorieux*. Keen avait eu du nez en le choisissant pour y mettre sa marque, songeait Bolitho. Son commandant, John Crowfoot, tout voûté, avec son air de curé de campagne, serait plus facile à manier que Rathcullen lorsqu'il s'agirait des affaires au jour le jour.

Les autres bâtiments de Keen étaient immédiatement rentrés en Angleterre. Leurs Seigneuries craignaient peut-être que Bolitho les double et les garde avec lui.

A bord de la *Walkyrie,* ses relations avec Trevenen ne s'étaient pas améliorées. Lorsqu'Adam était arrivé triomphalement avec ses captures, ce corsaire américain, le *Trident,* ainsi qu'un navire marchand français fort utile, le brick dont il s'était emparé à l'île de Lorraine, Trevenen avait eu le plus grand mal à cacher sa colère et sa jalousie.

Bolitho avait renvoyé à Freetown les deux prises ainsi que le brick américain, *l'Aiglon,* où une cour déciderait de leur sort. Le brick HMS *L'Impétueux,* qui avait fini par arriver au Cap en compagnie de *l'Orcades* de Jenour, avait pris la mer avec eux. Il ne faisait pas un bâtiment d'escorte bien redoutable, mais il rappellerait au moins aux équipages ce qu'était l'autorité royale.

Bolitho était passé à bord de la *Walkyrie,* alors que bien des amiraux auraient préféré le confort que leur offraient les cantonnements à terre. Il pensait que sa place était en mer, ou au moins au mouillage, car il serait ainsi capable de lever l'ancre s'il avait du nouveau sur les intentions de Baratte. De Herrick, aucune nouvelle. Baratte jugeait-il qu'on allait l'attaquer pour le libérer ? Ou le gardait-on en otage pour quelque autre raison ?

Il regarda Yovell, penché sur son petit bureau, faisant frénétiquement grincer sa plume pour rédiger de nouveaux ordres destinés à ses commandants. Le vaisseau était aussi calme que d'habitude, et pourtant, il avait l'impression de sentir une différence. On disait qu'un vaisseau valait ce que valait son commandant, et rien de plus. Trevenen s'était rendu à bord du *Glorieux,* le bâtiment de Keen, où devaient les rejoindre tous les autres commandants.

Il ramassa sa coiffure et dit à Yovell :

— Je monte sur le pont. Venez me rejoindre lorsque mon canot sera paré.

Il trouva sur la dunette Avery qui discutait tranquillement avec Allday. Apparemment, toute barrière était tombée entre eux et Bolitho en était heureux pour les deux hommes.

Il s'abrita les yeux pour observer sa petite flotte, dominée par les deux soixante-quatorze. La *Walkyrie* devait paraître

aussi grosse aux veilleurs, comme aux badauds. C'était étrange, cette façon qu'avaient de vieux vaisseaux de se séparer puis de se retrouver. *La famille.* Dans son escadre précédente, lorsqu'il avait mis sa marque à bord du *Prince Noir,* se trouvait un soixante-quatorze baptisé *Walkyrie*. Qu'était-elle devenue ? Coulée, détruite au cours de quelque combat ignoré, ou retirée du service et en train de pourrir comme ce ponton à Freetown ? Il se tourna vers le pont et les hommes qui y travaillaient, occupés aux mille et une besognes qui faisaient leur quotidien.

Quelques-uns levèrent la tête, et il crut reconnaître le jeune matelot qui lui avait fait un sourire.

Le dévouement était quelque chose qui devait venir du haut. Et ce n'était pas entièrement la faute de Trevenen si son vaisseau était malheureux. *Cela commence avec moi.*

Il se tourna vers le rivage, ses bâtiments blancs, imaginant les soldats à l'exercice dans des nuages de poussière.

Ils ne pouvaient attendre plus longtemps. Un régiment devait arriver des Indes, alors que sa force s'approcherait des îles françaises par le sud-ouest.

Il se mit à faire les cent pas, lentement, à peine conscient de la chaleur qui lui tombait sur les épaules.

L'ennemi devait être au courant de leurs préparatifs. Avec tous les navires marchands et caboteurs qui allaient et venaient sans cesse, il était impossible de garder longtemps le secret. Et cette grosse frégate américaine, *l'Unité* ? Se trouvait-elle bien douillettement à l'île Maurice ou à l'île Bourbon ? Dans ce cas, ce serait certainement un bon motif d'espoir pour leurs adversaires.

Il songeait aux lettres qu'il avait reçues de Catherine. Elle lui faisait des descriptions très vivantes de la campagne, des préparatifs de Noël, de son projet assez inattendu de se lancer dans le commerce en achetant un brick charbonnier, la *Maria José*. Ce pauvre Roxby avait dû être horrifié à cette idée. Dans son esprit, la place d'une femme était à la maison, point final.

Lorsqu'il était monté à bord du bâtiment de Keen à son arrivée, Bolitho avait été surpris par le changement qu'il avait constaté chez l'homme. Il faisait toujours aussi outrageusement jeune, mais on sentait chez lui une maturité nouvelle, la fierté

que lui donnaient sa promotion et ce qu'elle représentait. Lorsque Bolitho lui avait parlé des récents succès d'Adam, de ses trois prises, il avait senti que ces nouvelles lui faisaient réellement plaisir.

— Avant de partir, je disais à Lady Catherine qu'il allait faire des prouesses. Avoir à lui tout seul l'immensité de l'océan, au lieu de briquer la mer devant Brest ou dans le golfe de Gascogne, voilà ce qu'il lui faut !

Pourvu que ça dure, se dit Bolitho. Adam allait être là-bas avec les autres. Leur première rencontre depuis… depuis quand, déjà ?

Allday émergea de l'ombre derrière les filets de branle.

— Votre canot est le long du bord, sir Richard.

Il avait l'air dégoûté, l'amiral obligé d'utiliser le canot du commandant et non celui qui aurait dû lui être réservé, comme à bord du *Prince Noir*.

Avery vint le rejoindre près de la dunette. Urquhart, le second, conversait avec le capitaine fusilier tandis que la garde se rassemblait à la coupée.

— Je me demandais, amiral : le fait que les prises soient envoyées à Freetown ne risque-t-il pas de causer quelques frictions avec les Américains ?

Bolitho se tourna vers lui. Avery réussissait à ne pas faire usage de son titre lors de leurs entretiens informels, et lui-même sentait que cela réduisait la distance entre eux, qu'il en devenait plus accessible. Allday, bien entendu, refusait catégoriquement de l'appeler autrement que Sir Richard.

Il réfléchit à sa question. Avery lui donnait à penser sérieusement. Rares étaient ceux à y avoir songé. En général, les réactions se limitaient à des pensées telles que : « Un bon coup sur la caboche des Français, et que ceux qui les aident aillent au diable. » Avery, lui, avait pesé toutes les conséquences, et Bolitho était content de voir qu'il s'en souciait.

— Le *Trident* a tiré sur un bâtiment britannique avant de faire prisonnier le contre-amiral Herrick. Il s'agit d'un acte de guerre, en présence ou non de l'officier français qui commandait le détachement d'abordage. *L'Aiglon* se livrait ou non à des

activités légales, mais il a tiré sur *l'Anémone* et avait à son bord des déserteurs anglais ou des gens qui y ressemblent.

Il sourit en voyant à quel point l'officier avait l'air sérieux.

— Vous n'êtes pas convaincu ? Ce sera à un tribunal d'en décider. Mon neveu a fait ce qu'il avait à faire, et je le soutiendrai, même en face des plus hautes autorités. Quant au brick français, il nous rapportera quelques guinées de parts de prise, ou rejoindra la Flotte.

Il lui prit le bras :

— Je ne crois pas que nos deux pays vont entrer en guerre à cause de ça – il réfléchit : En tout cas, pas tout de suite.

Ils se dirigèrent vers la coupée et Bolitho aperçut Yovell, équipé de pied en cap avec sa lourde sacoche de papiers. Il était déjà descendu dans le canot qui dansait en bas.

Il jeta un coup d'œil à Urquhart. C'était un bon second, ou aurait pu l'être. Bolitho hésita, le temps de s'assurer que le capitaine fusilier était hors de portée de voix.

— J'ai un mot à vous dire, Mr Urquhart.

L'officier se raidit et lança un regard au-dessus de l'épaule de l'amiral.

— J'ai cru comprendre que vous aviez exprimé le désir de prendre le commandement d'une prise, si l'occasion s'en présentait ?

Urquhart avait du mal à déglutir.

— Je… je, enfin, je n'en ai pas parlé au commandant, sir Richard.

Bolitho l'observait. Il était jeune, expérimenté, ce serait du gaspillage et une grande perte pour la Flotte.

— J'entends bien plus de choses que n'en imaginent les gens – il le fixait, impassible : Cela mettrait fin à toutes vos espérances. Renoncer à une position à bord de ce fier vaisseau flambant neuf serait vu sous un autre angle, j'imagine.

Il se souvenait de l'amertume dont avait fait preuve Avery lors de leur première rencontre.

— Vous êtes lieutenant de vaisseau, Mr Urquhart, et lieutenant de vaisseau vous resteriez. Vous sombreriez dans l'oubli.

— Mais, c'est seulement que…

— Je ne souhaite pas en entendre plus, Mr Urquhart. Ce sont vos affaires, pas les miennes. Même si vous n'êtes pas d'accord, même si cela vous est désagréable, vous devez prendre en compte les responsabilités qui sont les vôtres, à bord de *ce vaisseau*. Comprenez-vous bien ce que je veux dire, jeune homme ?

— Je pense que oui, sir Richard.

Il releva la tête et regarda Bolitho dans les yeux.

— Je vais abandonner ce projet.

Bolitho hocha la tête.

— Le brick *Orcades* est quelque part au large. Il est commandé par un homme qui était lui aussi lieutenant de vaisseau, avant de prendre le commandement d'une prise, mais il y a une grosse différence. C'est moi qui lui ai ordonné de le faire et désormais, il a un commandement. D'ailleurs, j'ai eu moi-même mon premier commandement après que l'on m'ait confié une prise. Mais, rappelez-vous bien, *si l'on vous en donne l'ordre*. Ce n'est pas à vous de choisir ce qui vous convient ou pas.

Il voyait qu'il hésitait et se demanda comment Allday avait mis à jour son secret.

Il s'éloigna et, immédiatement, les fusiliers ainsi que la garde à la coupée entrèrent en action.

Allday savait parfaitement ce qui venait de se passer. Il savait tout aussi bien que le second, lui, ne se doutait de rien. Il suivit Avery dans le canot et alla se caler contre le gros secrétaire. Il ne jeta pas même un simple coup d'œil à l'armement, les hommes se tenaient raides, les visages fermés. Allday était bien content de ne pas avoir à servir sous les ordres de quelqu'un comme Trevenen. Le second avait paru surpris par les propos de Bolitho : cette fois-ci, il ne s'agissait pas d'un conseil, mais d'une mise en garde. Il serait trop bête de ne pas en tenir compte, songea Allday. Cela dit, la plupart des officiers étaient assez stupides.

Il leva les yeux et surveilla, tel un faucon, Bolitho qui descendait à son tour. Il esquissa le geste de lui tendre la main pour l'aider.

Avery l'avait vu faire, il avait déjà remarqué ce genre de réaction chez lui. Il vit que Yovell le suivait de ses yeux brillants derrière ses lunettes. Lui aussi partageait ce mystérieux secret, de même que le domestique taciturne, Ozzard.

— Poussez devant ! Sortez ! Avant partout !

Allday regarda l'enseigne à qui l'on avait donné sans nécessité la responsabilité du canot, à cause de la présence d'un officier général, et que cela rendait d'autant plus nerveux.

Bolitho s'abrita les yeux pour observer *l'Anémone* au moment où l'embarcation s'éloignait lentement par le travers. A l'arrière, des hommes installés dans des chaises de calfat étaient occupés à des travaux de peinture et de nettoyage, aux endroits où les tireurs du *Trident* avaient fait mouche avant que la bordée bien ajustée de *l'Anémone* ne le désempare. Il était reparti à la remorque de *l'Aiglon*. Nul ne pouvait reprocher à Adam de s'être lancé seul et sans soutien à l'attaque en franchissant un récif mal reconnu. Il n'y avait aucun autre vaisseau disponible. Bolitho fit la grimace. Pourtant, si les choses avaient mal tourné pour lui, Adam devait savoir plus que tout autre ce qu'il lui en aurait coûté.

Il examina les autres bâtiments de sa modeste escadre, les tuniques rouges étaient déjà rassemblées sur le pont du *Glorieux* pour le recevoir.

Cela ne faisait pas une flotte, mais, utilisée judicieusement et avec détermination, elle pourrait suffire. Lorsque *L'Impétueux* serait revenu et que Tyacke serait rentré de sa croisière, s'il ne recevait pas d'autre ordre, il serait paré.

— Ce vaisseau a fort belle allure, sir Richard, lui glissa Allday. Il paraissait mélancolique. Il se souvenait sans doute de leur première rencontre, songea Bolitho, à bord de la *Phalarope*. Après avoir été d'abord commandée par un tyran du genre de Trevenen, elle était devenue une véritable légende. Et Herrick avait joué un grand rôle dans cette métamorphose. Cette pensée l'attrista.

— Paré devant, brigadier !

Bolitho était soulagé, l'ombre du vaisseau les dominait. C'était étrange, il n'avait jamais pu s'habituer à cet aspect de son métier. Jeune capitaine de vaisseau déjà, vice-amiral à présent,

il se sentait toujours gêné à l'idée que pourraient se faire de lui ceux qui se trouvaient immobiles en plein soleil, de ce qu'ils pourraient désirer. Et comme d'habitude, il devait essayer de se persuader qu'ils étaient encore plus gênés que lui.

Avery le vit escalader d'un pas léger la muraille du vieux soixante-quatorze. Il demanda doucement, de façon que seul Yovell puisse l'entendre :

— Sir Richard a-t-il beaucoup changé, après toutes ces années ?

Yovell ramassa sa sacoche.

— Il n'a guère changé, répondit-il en le regardant, l'air curieux. Mais c'est nous qu'il a tous changés !

Allday lui fit un grand sourire :

— Je crois que vous êtes attendu sur le pont, capitaine !

Avery manqua de tomber en se précipitant derrière son supérieur.

Yovell dit à Allday :

— Je ne sais pas trop qu'en penser, John.

Ils se mirent à rire comme des conspirateurs sous l'œil de l'enseigne responsable du canot qui les regardait sans rien comprendre à ce qui se passait.

Le brick de Sa Majesté britannique *Larne*, quatorze canons, tanguait et embardait dans une grosse houle courte, mais le claquement des voiles et les chocs dans le gréement témoignaient assez qu'il était encalminé.

Quelques silhouettes animaient le pont, certaines titubaient comme des ivrognes lorsque la robuste coque retombait et glissait dans un creux. Quelque part à bâbord, visible par intermittence de la seule vigie en haut de son mât, on apercevait les côtes d'Afrique, Molembo, là où de nombreux négriers s'étaient fait poursuivre jusqu'à la terre par des bâtiments comme la *Larne*.

La plupart des nations avaient mis hors la loi la traite et le trafic qui avaient causé la perte de tant de vies, mais ce petit commerce durait lorsque le prix en valait la peine.

Dans la chambre du brick, le capitaine de frégate James Tyacke essayait de se concentrer sur la carte tout en pestant

contre ce vent contraire qui lui avait manqué après son appareillage de Freetown, dès qu'il avait pris connaissance des ordres de Sir Richard Bolitho. Il se réjouissait à l'idée de le revoir. Il s'étonnait lui-même de ce qu'il ressentait, alors qu'il avait toujours éprouvé peu de respect envers les officiers généraux. Mais Bolitho l'avait fait changer d'avis pendant la campagne de Bonne-Espérance. Il avait même enduré le manque de confort de sa petite goélette, la *Miranda,* que Tyacke commandait alors ; et lorsqu'elle avait été coulée par une frégate ennemie, Bolitho lui avait donné la *Larne*.

L'isolement et l'indépendance propres à ces croisières à la poursuite des négriers convenaient fort bien à Tyacke. La plupart de ses hommes étaient de bons marins qui aimaient tout comme lui échapper aux contraintes de la vie en escadre. Peu nombreux étaient ceux qui se souciaient de la traite : c'était quelque chose qui avait cours, ou que l'on avait pratiqué jusqu'à ce que des lois nouvelles en décident autrement. Mais échapper à la tutelle d'un officier général, avec en prime la perspective de se partager quelques parts de prise, voilà qui était du goût de tous.

Tyacke se redressa et fronça le sourcil en écoutant son petit bâtiment qui grondait et roulait dans les griffes de l'océan Atlantique. Il repensait souvent à cette fois où il avait recherché Bolitho et sa dame après le naufrage du *Pluvier Doré* sur le grand récif. Son incrédulité s'était changée en prière, ce qui était rare chez lui, lorsqu'il avait confirmé qu'ils avaient survécu dans cette chaloupe desséchée par le soleil.

Il pensait à cette robe qu'il serrait dans le coffre de sa chambre, cette robe qu'il avait achetée à Lisbonne pour la jeune fille qui lui avait promis de l'épouser. Il l'avait donné à Lady Somervell pour la protéger des regards des marins. Plus tard, après le mariage de Keen, auquel il avait assisté, perdu dans la pénombre de l'église, elle la lui avait rendue, toute propre et emballée dans une boîte capitonnée.

Elle y avait joint un petit mot : « A vous, James Tyacke, et pour celle qui la méritera. »

Il se leva et s'agrippa à un barrot pour tenir debout. Sa chambre était minuscule, comme à bord d'une frégate

miniature, mais quand on avait connu une goélette, c'était un véritable palace.

Il alla vers le miroir suspendu. Une figure qui aurait pu être belle, un visage bienveillant et des traits bien dessinés, jusqu'à ce jour du combat d'Aboukir, comme on l'appelait désormais. Le côté gauche de son visage était indemne ; l'autre n'avait plus rien d'humain. Qu'il ait conservé cet œil tenait du miracle. On avait l'impression qu'il brillait dans un magma de chair informe, comme une lumière furieuse, avec un air de défi. Tous ceux qui se trouvaient autour du canon avaient péri et Tyacke ne se souvenait de rien.

Pour celle qui la méritera.

Il se détourna, sa vieille amertume le reprenait. Quelle femme accepterait de vivre avec ça ? Pour trouver en se réveillant cet horrible visage près de soi ?

Il écouta la mer. Là était sa seule échappatoire. Il y avait acquis le respect de ses hommes et de celui qu'il partait rejoindre.

Il se secoua et se décida à monter sur le pont. A présent, la plupart de ses marins réussissaient à le regarder sans manifester ni pitié ni horreur. De ce point de vue, songea-t-il, j'ai de la chance. Il disposait de trois officiers et de plus de marins bien amarinés que la plupart des frégates. La *Larne* bénéficiait même des services d'un chirurgien, un homme qui s'intéressait à la médecine tropicale et aux fièvres diverses qui étaient la plaie de ces contrées. Il rédigeait des monceaux de notes qui lui permettraient peut-être d'entrer un jour à l'Académie de chirurgie.

L'air marin était râpeux, presque comme le sable chaud du désert. Il dut refermer les yeux sous la lumière aveuglante avant de distinguer les hommes de quart. Des gens qu'il avait appris à connaître de mieux en mieux, plus intimement qu'il n'aurait cru possible. Ozanne, son second, était originaire des îles Anglo-Normandes et avait d'abord navigué au commerce. Il avait gravi un à un les échelons et était de cinq ans plus âgé que son commandant. Pitcairn, le maître pilote, était lui aussi un vétéran qui abhorrait les servitudes et la rigidité des gros vaisseaux, alors que ses aptitudes auraient pu lui permettre de

viser bien plus haut. Livett, le chirurgien, était occupé à dessiner près d'un pierrier. Il paraissait jeune tant qu'il n'ôtait pas sa coiffure, et l'on découvrait alors qu'il était chauve comme une boule de billard.

Tyacke se dirigea vers le tableau pour observer ce qui se passait sur leur arrière. Le bâtiment montait et redescendait dans les creux, inerte, sans erre.

Il savait qu'il n'y pouvait rien, mais il était de caractère impatient et détestait de ne pas pouvoir gouverner ni manœuvrer.

Le pilote vit bien de quelle humeur il était. Il commença :

— Ça peut pas durer encore bien longtemps comme ça, commandant. La visibilité est tellement mauvaise dans l'est que j'm'attends à un sacré coup de chien.

Tyacke prit une lunette et se cala les fesses contre l'habitacle. Pitcairn se trompait rarement. Il amena l'instrument dans la direction de là où devait se trouver la terre, au-dessus de la brume.

— Et on risque d'avoir de la pluie, commandant, ajouta Ozanne.

— Ce serait pas de refus, grommela Tyacke, le bois est sec comme de l'amadou.

Il fit pivoter sa lunette au-dessus des creux, passa sur un groupe de mouettes qui se laissaient dériver. On aurait dit qu'elles étaient liées entre elles, comme les fleurs d'une guirlande déposée sur une tombe.

Ozanne, qui le regardait, savait bien ce qu'il ressentait. Un fort bel homme, mais qui ferait se détourner la tête à n'importe quelle fille. Et sur-le-champ. À une époque, Ozanne avait eu du mal à faire abstraction de ce visage horriblement défiguré pour découvrir l'être humain qui se dissimulait derrière. Celui que les marchands d'esclaves craignaient plus que tout autre. « Le diable à la demi-figure. » Bon marin, qui se montrait juste envers son petit équipage. Et les deux ne faisaient pas toujours bon ménage dans la marine royale.

Tyacke sentait la sueur lui ruisseler sur le visage. Il s'essuya du bout des doigts, il détestait cette sensation. Qui donc lui avait dit que les choses auraient pu être pires ?

— Je ne suis pas du tout de cet avis.

Il sursauta en comprenant qu'il avait parlé tout haut, mais réussit tout de même à sourire lorsqu'Ozanne lui demanda :

— Oui, commandant ?

Le pont se mit à vibrer doucement et, lorsqu'il releva la tête, il vit que la flamme était tendue comme un fouet. Les espars commençaient à raguer et à grincer, les hommes de quart semblèrent se réveiller de leur torpeur.

— Du monde aux bras !

Le brick fit une petite embardée et, les deux timoniers qui restaient là sans rien faire, les mains posées sur la roue, s'emparèrent des manetons sous la pression soudaine du safran.

Tyacke se tourna vers le maître pilote.

— Vous aviez raison, ça sent la tempête, Mr Pitcairn ! Bon, on va pas refuser ce que l'on nous offre !

Personne n'avait bougé et il étouffa un juron en entendant pour la deuxième fois ce qu'il avait d'abord pris pour le tonnerre.

— Le canon ! s'exclama Ozanne.

Le pont s'inclina plus fortement et la grande voile de misaine se tendit comme si elle avait sa propre existence.

— Rappelez la bordée de repos ! Je veux toute la toile dessus ! Revenez à la route, Mr Manley !

Les hommes surgirent en courant de l'entrepont à l'appel des sifflets. Les gabiers gagnaient déjà les hautes vergues, d'autres libéraient drisses et écoutes dans l'attente de nouveaux ordres. Quelques-uns trouvèrent le temps de voir leur commandant ; il avait l'air formidable. Ils ne savaient pas ce qui se passait, ils s'interrogeaient, mais ils lui faisaient confiance.

— A entendre le bruit, du gros calibre, dit Ozanne.

Il ne broncha pas lorsque la *Larne* se coucha à la nouvelle route, tribord amures.

— En route au sudet, commandant ! annonça le timonier.

Tyacke, qui se frottait le menton, ne vit pas les regards que les autres s'échangeaient. Il n'était pas conscient qu'il faisait toujours ce geste en présence du danger.

C'était trop gros pour être un bâtiment de patrouille contre la traite, Ozanne avait raison sur ce point. Les embruns

jaillissaient au-dessus de la guibre et douchaient ceux qui se trouvaient à l'avant. Dans cette lumière crue, l'eau prenait la couleur de l'or.

Deux frégates alors ? Il examina les voiles une par une. La *Larne* partait à la gîte dans les creux, la mer noyait le pont avant de refluer par les dalots. L'un des leurs, peut-être, pris à partie par plus fort que lui ou submergé par le nombre ?

Il cria :

— Rappelez aux postes de combat dès que le cœur vous en dit, Mr Ozanne – Puis, faisant signe à un marin : Ma chambre, Thomas, allez me chercher mon sabre, et vivement !

Aussi soudainement que le vent s'était levé, la pluie commença de tomber, des trombes d'eau qui avançaient sur l'eau en rangs si serrés qu'on avait l'impression de voir s'avancer une muraille géante. Lorsqu'elle atteignit le bâtiment, les hommes en eurent le souffle coupé, immobilisés sur place à cracher et à suffoquer. Quelques-uns en profitèrent pour se laver, d'autres se contentaient de rester là et de s'éclabousser avec bonheur. On entendait de nouvelles explosions à travers le vacarme de la pluie, toujours le même son comme si un seul vaisseau tirait du canon.

Puis il y eut une explosion beaucoup plus forte qui sembla durer plusieurs minutes. Tyacke en sentit l'écho sur la coque ; le son semblait remonter des profondeurs.

Le bruit cessa enfin, on n'entendait plus que celui du déluge. Le grain s'éloignait et le soleil perça, comme s'il était allé se cacher. Les voiles, le pont, tout le gréement fumaient et les marins se regardaient l'un l'autre comme à la fin d'un combat.

Pourtant, le vent restait bien établi, dégageant la vue de terre et les lignes de courant.

La vigie cria :

— Ohé du pont ! Voile dans le sudet ! Une coque chavirée !

Le vent continuait de dissiper la brume et Tyacke comprit qu'il s'agissait en fait de fumée. L'autre bâtiment, ou les autres, étaient déjà loin, puisque seule la vigie les apercevait. Des assassins.

Des marins s'éloignaient de leurs pièces, ou de ce qu'ils étaient en train de faire et de la manœuvre pour regarder dans cette direction.

On aurait pu croire qu'il s'agissait d'un récif, sauf qu'il n'y en avait aucun dans les parages. Ou encore, une coque réduite à l'état d'épave et laissée à la dérive au gré de l'océan. Mais non, ce n'était pas cela. C'était la coque chavirée d'un vaisseau, à peu près de la même taille que la *Larne*. Des bulles sales crevaient à la surface de l'autre bord, restes sans doute de cette grosse explosion. Elle allait couler d'un moment à l'autre. Tyacke ordonna d'une voix rauque :

— Mettez en panne, Mr Ozanne ! Bosco, aux canots !

Les hommes coururent aux palans et aux bras, la *Larne* monta lentement dans le lit du vent, toutes voiles battantes dans la plus grande confusion.

Tyacke n'avait jamais vu ses gens mettre aussi vite à l'eau la drome. C'était le résultat de l'expérience acquise lorsqu'ils arraisonnaient des négriers suspects. Mais ces hommes, ses marins, n'avaient pas besoin de cette carotte.

Il leva sa lunette. Des petites silhouettes se débattaient, pathétiques, pour tenter de s'accrocher à quelque chose, d'autres étaient prises dans les débris du gréement qui traînait le long du bord.

Cette fois, il ne s'agissait pas d'étrangers. Non, des gens comme eux. Un officier qui portait le même uniforme qu'Ozanne et les autres, des marins en chemises à carreaux. Il y avait aussi du sang dans l'eau, du sang qui sortait des cales, le vaisseau lui-même paraissait avoir été saigné à mort.

Les canots faisaient force rame et Tyacke vit le premier lieutenant, Robyns, qui désignait du doigt quelque chose à son maître d'hôtel.

Sans avoir besoin de vérifier, il savait que le chirurgien et son aide étaient déjà sur le pont pour prodiguer leurs soins aux premiers rescapés. Ils ne devaient pas être nombreux.

Des bulles de plus en plus grosses éclataient et Tyacke détourna les yeux en voyant apparaître un homme apparemment aveuglé par l'explosion, les bras tendus devant lui, la bouche grande ouverte dans un cri muet.

Tyacke serra les poings : *cela aurait pu être moi.*

Il détourna les yeux ; un jeune matelot se signait, pris de sanglots convulsifs, sans tenir compte de ses compagnons.

Ozanne laissa retomber sa lunette.

— Il sombre, commandant. Je n'ai eu que le temps de voir son nom, *L'Impétueux* – Il regardait alentour, encore incapable d'y croire : Ça aurait pu être nous !

Tyacke revint sur les canots qui s'étaient approchés aussi près qu'ils avaient osé, avirons sortis et lignes à l'eau pour que ceux qui savaient nager puissent s'y accrocher.

Le brick commença à s'enfoncer sous l'eau, on voyait encore des silhouettes essayant de s'échapper avant la plongée finale.

Pendant longtemps, ou ce fut ainsi du moins que cela leur parut, les canots firent des ronds dans les tourbillons, jusqu'à ce que tout, cadavres, espars, vêtements calcinés, eût disparu.

— Un des bâtiments de Sir Richard, Paul.

Il entendait encore son cri indigné : *Ça aurait pu être nous !* Et cet aveugle qui appelait au secours alors qu'il n'y avait personne.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Pitcairn, le maître pilote, d'une voix rauque.

Tyacke alla accueillir les rares marins arrachés à la mort. Mais il s'arrêta sur le premier barreau de l'échelle. Ses terribles cicatrices étaient livides au soleil.

— Cela veut dire que c'est la guerre, mes amis. Une guerre sans pitié et où l'on ne fera pas de quartier jusqu'à ce que tout soit terminé.

Un homme se mit à hurler de douleur et Tyacke fit demi-tour.

Personne ne disait rien. Peut-être étaient-ce eux-mêmes qu'ils voyaient mourir.

XIV

CATHERINE

Sir Paul Sillitœ était assis à une petite table près des fenêtres de sa chambre. Il fronça le sourcil lorsqu'une rafale de pluie vint frapper les vitres comme de la grêle. Son déjeuner, repas frugal et sans manières, était le moment qu'il mettait à profit pour préparer sa journée. Guthrie, son valet de chambre, avait disposé journaux et dossiers dans un ordre bien précis, avant de laisser son maître les consulter un par un sur un petit pupitre à musique en bois.

Il jeta un coup d'œil à la Tamise qui faisait un méandre sous la maison, laquelle s'élevait dans le quartier chic de Chiswick Reach. Les eaux étaient hautes et elle pourrait bien sortir de son lit avant le soir.

Il se replongea dans un document relatif aux affaires étrangères et en particulier au petit paragraphe consacré aux projets de campagnes dans l'océan Indien. Ils ne pouvaient pas attendre un an de plus. Napoléon arriverait peut-être à camper sur ses positions, ce qui contraindrait Wellington à devoir mener une autre année d'opérations. Cela ne pouvait être. Il prit un biscuit que Guthrie avait préalablement tartiné de mélasse, l'un de ses caprices enfantins.

Et puis il y avait le prince de Galles. Impatient de prendre la place de son père, mais qui devait encore obtenir des assurances de la part de ceux pour lesquels la démence du roi était davantage une protection qu'une menace.

Sillitœ s'essuya les doigts et reprit du café. C'était le meilleur moment de la journée. Il était seul, il avait le temps de réfléchir et d'échafauder ses plans.

Il leva les yeux de ses papiers, irrité, en entendant un bruit de roues dans l'allée. Ceux qui le connaissaient bien n'osaient pas venir le déranger pendant cette heure sacro-sainte. Il agita une clochette et, instantanément, l'un de ses solides valets de pied apparut dans l'embrasure.

— Renvoyez cet importun, qui que ce soit !

L'homme hocha la tête et sortit.

Sillitœ reprit sa lecture. Il se demanda une seconde comment Richard Bolitho s'en sortait avec l'armée de terre. Comment pouvait-on consacrer toute son existence à la mer ? Comme ce pauvre Collingwood, qui servait sans interruption en Méditerranée depuis 1803, un poste harassant. Quelles raisons le roi avait-il de le détester à ce point et de lui interdire de rentrer ? Il avait même mis son veto à sa promotion d'amiral « plein », alors qu'il avait dix ans de plus que son ami et ancien chef, Horatio Nelson. On disait qu'il était mourant. Et il n'avait pas reçu la moindre récompense pour toutes ces années.

Le valet de pied réapparut.

— Je n'ai pas entendu la voiture s'en aller, lui dit Sillitœ d'un ton sec.

Cela avait tout d'un reproche.

L'homme ne broncha pas. Il était accoutumé aux manières de son maître qui savait se montrer sans pitié à l'occasion. Il s'éclaircit la gorge avant de répondre :

— C'est une dame, sir Paul. Elle insiste pour que vous la receviez.

Sillitœ repoussa ses liasses de papiers. La matinée était gâchée.

— Vraiment ? Eh bien, voyons voir !

— Il s'agit de Lady Somervell, sir Paul.

Pour la première fois de sa vie, il vit son maître complètement éberlué.

Sillitœ étendit les bras, son valet se précipita avec sa jaquette, tout en se demandant ce qui pouvait bien se passer.

— Faites-la entrer dans une pièce, avec un bon feu. Présentez-lui mes hommages et dites-lui que je descends immédiatement.

C'était insensé. Elle ne lui avait jamais manifesté le moindre encouragement, chose dont il avait rêvé plus souvent qu'à son tour. Elle devait avoir quelque souci. Rien à voir avec Bolitho, de cela au moins il était sûr : s'il ne l'avait pas appris avant elle, d'aucuns en auraient pris pour leur grade.

Il alla se regarder dans un miroir en essayant de rester calme. Elle était ici. Elle désirait le voir. Non, elle avait instamment besoin de le voir. Il se vit sourire dans la glace. Il se faisait certainement des illusions.

Elle était assise près d'une flambée que l'on venait d'allumer, dans l'une des pièces contiguës à l'imposante bibliothèque de Sillitœ.

Il ne mit que quelques secondes à tout comprendre. Elle portait un long manteau de voyage vert, une capuche ourlée de fourrure rejetée sur les épaules. Ses cheveux soigneusement ramenés en arrière brillaient à la lueur du feu vers lequel elle avait tendu une main.

— Chère Lady Catherine !

Il prit sa main et la porta à ses lèvres. Elle était glacée.

— J'imaginais que vous vous trouviez en Cornouailles, mais votre visite m'est un grand honneur.

Elle se tourna vers lui, on aurait dit qu'elle cherchait quelque chose des yeux.

— Je suis venue à Londres, j'ai des affaires à régler dans ma maison de Chelsea.

Sillitœ attendit la suite. Il avait souvent pensé à elle, dans cette maison. Elle se trouvait juste après le grand méandre du fleuve, en direction de Westminster et de Southwark.

Elle aurait aussi bien pu habiter à cent mille lieues. Jusqu'à cet instant.

— Auriez-vous quelque souci ?

Il tenta de réprimer un froncement de sourcil lorsqu'une servante arriva avec du café tout frais qu'elle posa à côté de la dame en vert.

— Vous m'avez dit un jour de venir vous voir si j'avais besoin d'aide.

Il attendit, osant à peine respirer.

— Milady, j'en serais fort honoré.

— Vous savez, une lettre m'attendait à Chelsea, personne n'avait songé à la faire suivre. Elle datait d'il y a une semaine, c'était sans doute trop tard – elle le regardait droit dans les yeux : Je dois me rendre à Whitechapel… Je n'ai personne d'autre à qui demander de m'accompagner.

Il hocha gravement la tête. Il s'agissait donc d'un secret.

— Ce n'est pas un endroit où laisser une dame se promener seule, en tout cas, par les temps difficiles que nous vivons.

Devait-il y aller ? Il évaluait dans sa tête toutes les possibilités. Certains endroits de Whitechapel étaient parfaitement respectables. Quant aux autres, mieux valait ne point y penser.

— Quand souhaitez-vous vous y rendre ? – il s'attendait à essuyer un refus lorsqu'il ajouta : Naturellement, je viens avec vous…

Il se tourna vers la porte en voyant arriver un homme de petite taille, le visage rondouillard, avec des lunettes, les bras chargés de dossiers dans de grandes enveloppes de toile.

— Non, pas maintenant, Marlow. Je sors !

Son secrétaire commença par protester en lui rappelant ses rendez-vous. Il aurait pu tout aussi bien se taire. Sillitœ lui ordonna :

— Dites à Guthrie de faire venir deux hommes solides – et tranquillement : Il comprendra ce que je veux dire.

Lorsqu'ils furent de nouveau seuls, il reprit :

— Nous pouvons partir dès que vous le souhaitez.

Il la fixait intensément des yeux, sans en perdre une miette.

Guthrie, qui connaissait parfaitement son affaire, eut tôt fait de trouver deux des hommes de Sillitœ qui portaient la même livrée à boutons dorés que lui. Ils ressemblaient plus à des lutteurs de foire qu'à des valets de pied. Ils dévisagèrent tous deux cette dame de haute taille, avec ses cheveux sombres et ses hautes pommettes. Ils avaient peut-être même deviné qui elle était.

Une voiture sans armes sortit des écuries et Sillitœ expliqua :

— Elle se fera moins remarquer que la vôtre, je pense.

Le jeune Matthew, qui attendait près de la voiture de Bolitho, avait l'air anxieux.

— Tout va bien, milady ?

Ici, son fort accent cornouaillais dénotait.

— Cela va aller.

Elle se dirigea vers les chevaux et leur donna une caresse.

— Tout ceci reste entre nous, Matthew. C'est bien entendu ?

Il ôta son chapeau et resta à le tortiller dans ses mains.

— J'emporterai tout dans la tombe si vous me l'ordonnez, milady !

Il était si sérieux qu'elle faillit sourire. Dans quoi s'était-elle lancée ? Et où cela allait-il se terminer ?

Elle entendit un grand bruit et vit l'un des hommes faire monter un molosse dans le coffre près du cocher, auquel le valet dit :

— Évite donc de sauter dessus, ça t'évitera d'y laisser une patte !

Catherine tendit au cocher une carte avec une adresse et le vit hausser légèrement les sourcils. Sillitœ lui dit :

— Venez, ma chère, avant que la pluie se mette à tomber plus fort – et, à l'intention de la seconde voiture armoriée sur les portes : Attendez-nous à Chelsea, euh, Mathieu. Je prends sur moi la sécurité de madame jusque-là.

Catherine se laissa aller sur les coussins de cuir humides et fit mine de contempler le paysage tandis que la voiture s'ébranlait sur la route qui longeait le fleuve. Elle sentait parfaitement qu'il était tout près d'elle, mais qu'il prenait grand soin de ne pas la provoquer.

Sillitœ prononçait quelques mots de temps à autre, en général pour lui poser des questions sur sa vie à Falmouth. Il mentionna le brick charbonnier, la *Maria José,* désormais remise en état, sans jamais lui dire d'où il tenait ses renseignements.

Il fit allusion une seule fois à Bolitho, à propos de George Avery, son neveu.

— Je crois qu'il est parfait dans son rôle d'aide de camp de Sir Richard. Il sait s'y prendre avec les gens, surtout lorsqu'il s'agit de canards boiteux.

Elle se tourna vers lui, mais ses yeux restaient cachés dans l'ombre. La voiture passait près d'arbres détrempés.

— Dans combien de temps…

— Sir Richard reviendra-t-il ?

Il fit semblant de réfléchir.

— Vous n'êtes pas sans connaître les tours et détours de l'Amirauté. Cette campagne s'annonce difficile et désormais, naturellement, les Américains semblent avoir l'intention de s'en mêler. A ce stade, nous ne pouvons dire…

— J'ai tant besoin de lui…

Elle n'acheva pas sa phrase.

La voiture zigzaguait entre des trous pleins d'eau et des branches tombées. Sillitœ sentait son corps contre le sien. Comment réagirait-elle, alors qu'elle avait pour quelque raison tant besoin de lui, si à ce moment précis, il la prenait dans ses bras et la forçait à se plier à ses désirs ? A qui irait-elle le dénoncer ? Et qui la croirait ? Seul Bolitho peut-être, qui était peut-être absent pour des années. Et à son retour, lui raconterait-elle tout ? Il s'essuya le front d'un revers de main, il se sentait fiévreux.

Le cocher l'appela :

— Nous ne sommes plus très loin, sir Paul.

Il jeta un coup d'œil à Catherine, elle tenait la poignée d'une main car les roues cahotaient sur les pavés, on commençait à voir de petites maisons de chaque côté de la route. Des silhouettes se hâtaient sous la pluie. Ils virent une ou deux charrettes, mais aussi, et à sa grande surprise, une voiture élégante avec deux laquais et qui aurait pu être la sienne.

Catherine dit, presque pour elle-même :

— Je me souviens à peine des lieux, c'était il y a si longtemps.

Sillitœ sortit de ses pensées. Un bordel, peut-être, où des clients respectables mais peu fortunés venaient se perdre. Il songea à celui qu'il fréquentait, beaucoup plus convenable. Décidément, l'argent pouvait permettre d'acheter n'importe quoi, les gens comme les biens.

Il essaya de mettre de l'ordre dans son esprit. Pourquoi venait-elle ici, dans cet endroit affreux ?

Elle baissa la vitre.

— C'est ici !

Elle était soudain fort agitée, désemparée.

La voiture s'immobilisa et le cocher leur dit :

— Je ne peux pas continuer plus loin, sir Paul. C'est trop étroit !

Elle descendit et il entendit le chien féroce gronder.

Sillitœ la suivit et déchiffra sur une plaque en fort mauvais état : Passage du Quaker. En dépit de ses propres hésitations, elle perçut sa gêne et se tourna vers lui sans se soucier de la pluie qui ruisselait sur ses cheveux et sur son manteau.

— Cela n'a pas toujours été dans cet état ! – on aurait cru qu'elle s'adressait à la rue tout entière : Il y avait des enfants ici – elle s'agrippa à une balustrade en fer : Nous y avons joué !

Sillitœ s'humecta les lèvres.

— Quel est le numéro que nous cherchons ?

— Le trois.

Un seul mot, mais on avait l'impression qu'il fallait le lui arracher.

— Jakes, ordonna Sillitœ à son valet, restez ici avec la voiture et le cocher – puis, à celui qui tenait le chien : Vous, vous venez avec nous.

Il mit une main dans sa poche pour s'assurer de la présence de son pistolet. *Il faut que je sois devenu fou pour me retrouver dans un endroit pareil.*

La porte de la maison était entrouverte, le sol jonché de paille pourrie. Ils n'avaient pas eu le temps d'arriver à l'entrée que quelqu'un cria :

— Voilà les baillis qui reviennent ! Quelle bande d'enfoirés !

Sillitœ s'arrêta, la main sur la poignée.

— Faites moins de bruit, la bonne femme !

Le valet qui tenait le chien arrivait, prêt à réagir et à se jeter sur quiconque le menacerait. Catherine prit la parole, très calme :

— Je suis venu voir Mr Edmund Brooke – elle hésita en voyant que la femme l'observait plus attentivement avant de tendre la main, les doigts crispés : C'est là-haut.

Catherine empoigna une rampe branlante et monta lentement au premier étage. Les lieux empestaient, une odeur de pourriture et de poussière, l'atmosphère était physiquement désespérante.

Elle frappa à la porte qui s'ouvrit toute seule, la serrure ayant disparu. Une femme assise sur une chaise, le visage dans les mains, releva la tête et lui jeta un regard mauvais en s'exclamant :

— Par tous les diables, mais qu'est-ce que vous voulez donc ?

Catherine resta silencieuse plusieurs secondes.

— C'est moi, Christie. Kate. Tu te souviens de moi ?

Tout surpris, Sillitœ vit la femme se précipiter vers Catherine pour l'embrasser. Elle avait dû être jolie, songea-t-il, et même probablement belle. Mais sa beauté s'était enfuie et l'on ne lui donnait pas d'âge. Il essaya de sortir son mouchoir, puis plongea la main dans sa poche en découvrant, allongé sur un lit, un homme qui l'observait.

Catherine s'en approcha et se pencha vers ce visage dont les yeux étaient fixes. L'autre femme lui dit d'une voix pâteuse :

— Voilà deux jours qu'il est mort. J'ai fait ce que j'ai pu.

— Qui était-ce ? demanda Sillitœ à voix basse. Essayait-il de vous extorquer de l'argent ?

L'odeur était pestilentielle et il avait envie de sortir au plus vite. Mais son attitude à elle l'en empêchait.

Elle regardait le mort, ce visage mal rasé, les yeux pleins de fureur comme elle les avait vus si souvent.

Elle parut entendre la question de Sillitœ et répondit :

— C'était mon père.

— Je vais faire le nécessaire – il ne savait trop que dire : Mes gens vont s'occuper de tout.

— Je vous en remercie.

Elle ne quittait pas des yeux le lit, puis son pied heurta quelques bouteilles vides que l'on avait jetées dessous.

Elle avait envie de lui crier dessus, de l'injurier. Il était trop tard désormais, même pour cela. Elle se retourna et dit lentement à Sillitœ :

— Auriez-vous de l'argent ?

— Bien sûr.

Il sortit une bourse et la lui tendit, heureux de faire enfin quelque chose.

Sans hésiter, elle prit une poignée de pièces d'or et les mit dans la main de la femme qui la regarda, avant de se mettre à hurler :

— D'une putain à une autre, hein, c'est ça ?

Et elle jeta les pièces contre un mur.

Sillitœ accompagna Catherine jusqu'à la porte ; la femme, derrière eux, éclata en sanglots, puis ils l'entendirent qui rampait sur le sol pour ramasser les pièces. Arrivé dehors, il dit rapidement quelques mots à l'un de ses hommes qui se contenta de hocher la tête pour manifester qu'il avait bien compris ses ordres.

Catherine ne bougeait pas. La pluie lui dégoulinait le long du cou et trempait ses vêtements.

Sillitœ la prit par le bras et la précéda dans le passage étroit. Quelle scène terrible. Et cela avait dû être bien pis pour elle. Mais comment croire que c'était vrai ? Il l'observa attentivement dans cette lumière blafarde, elle regardait toujours les petites maisons.

Elle se demandait à son tour pourquoi elle était venue. Sens de son devoir, curiosité ? En tout cas, ce n'était certainement pas la pitié qui l'avait poussée à le faire.

Elle s'immobilisa, un pied sur le marchepied de la voiture, et lui dit :

— Merci de m'avoir accompagnée, sir Paul.

Il se laissa tomber à côté d'elle.

— Je… je ne comprends pas…

Elle regardait la rue qui commençait à défiler, comme elle l'avait fait pendant tant et tant d'années.

— Il a tué mon enfant, finit-elle par dire.

Les roues de la voiture grinçaient sur les pavés, tout était trouble et flou à travers les vitres embuées par la pluie.

Sillitœ sentait bien à quel point elle était tendue, et savait que, s'il avait seulement mis son bras autour de ses épaules, elle aurait violemment réagi. Pour rompre le silence, il murmura :

— Mes gens vont s'occuper de tout, il ne faut pas que vous soyez impliquée.

Autant parler pour ne rien dire. Elle reprit :

— C'était il y a si longtemps. Parfois, j'ai encore du mal à y croire ; d'autres jours, j'ai l'impression que c'était hier.

Elle se retenait à la poignée à cause des mouvements chaotiques de la voiture, les yeux rivés sur la route mais sans rien voir.

Ils traversèrent un vaste terrain vague et, comme dans un rêve, elle aperçut quelques enfants qui ramassaient du bois mort. Elle en avait fait autant bien souvent. Il lui était arrivé aussi de rire, jusqu'au jour où sa mère, tombée malade, était morte dans cette même pièce sordide.

Elle entendit Sillitœ qui lui demandait :

— Quel était son métier, que faisait-il ?

Pourquoi lui poser cette question ?

Elle lui répondit pourtant :

— Il était acteur, il se produisait sur scène. Il avait beaucoup de talent.

Sillitœ avait l'impression qu'elle parlait de quelqu'un d'autre. Difficile d'y associer ce visage sans vie, irrité, mais agressif même dans la mort.

— J'ai rencontré un jeune homme – elle ne voyait pas Sillitœ, elle pensait à Zénoria et à Adam : Il avait quinze ans – elle haussa les épaules, le geste le plus désespéré qu'il l'ait jamais vu faire : Et puis voilà, c'est arrivé, j'ai attendu un enfant.

— Et vous l'avez dit à votre père, vous étiez bien obligée, après le décès de votre mère ?

— Oui, répondit-elle, je le lui ai dit.

— Peut-être était-il trop furieux pour savoir ce qu'il faisait ?

Elle laissa aller sa tête contre les coussins.

— Il était soûl, et il savait *exactement* ce qu'il faisait.

Je ne vous dois aucune explication. Le seul auquel je la doive est à l'autre bout du monde.

— Il m'a frappée, il m'a fait tomber dans cet escalier que vous avez vu. J'ai perdu mon bébé…

Il lui prit le poignet et le serra très fort.

— Peut-être était-ce…

— Peut-être était-ce mieux ainsi ? Oui, c'est ce qu'ont dit certains, y compris mon amant.

Elle s'essuya les yeux.

— Non, ce n'est pas cela. J'ai failli mourir. Je crois même que je voulais mourir… à ce moment-là.

Elle se tourna vers lui et, même dans l'ombre de la voiture, il distinguait l'intensité de son regard.

— Je ne peux plus avoir d'enfant, je ne peux même pas en donner à l'homme que j'aime plus que tout.

Un peu déconcerté, il répondit :

— Lorsque nous serons arrivés à Chiswick, je demanderai que l'on vous prépare une collation.

Elle éclata de rire, mais sans émettre un son.

— Non, s'il vous plaît, vous me déposerez à Chelsea. Je ne souhaite pas vous compromettre et je n'ai pas envie d'ajouter encore au scandale. Vous ne m'avez pas demandé pourquoi j'étais si sûre de moi lorsque je vous racontais la colère de mon père et quels étaient ses véritables motifs.

Elle sentait la pression de sa main sur son poignet, mais ce contact ne semblait pas la gêner. Elle poursuivit :

— Cet homme, mon propre père, voulait me mettre dans son lit. Il a essayé à plusieurs reprises. Peut-être étais-je trop désespérée pour réagir comme j'aurais dû. Aujourd'hui, je le tuerais.

Ils passèrent devant de riches demeures. Plus bas, on voyait l'eau scintiller. Et des navires qui déchargeaient ou attendaient de repartir vers tous les endroits du globe. Vers le monde de Richard, celui qu'ils partageaient même lorsqu'ils étaient séparés.

— Et cette femme que nous avons vue ? lui demanda doucement Sillitœ.

— Christie ? C'est une amie. Nous avions l'habitude de faire les mimes lorsque mon père récitait dans les marchés, avant que les choses tournent mal, et il a fini par tomber dans la boisson. Elle lui est restée fidèle lorsque je suis partie de la maison.

Elle se détourna, les yeux remplis de larmes. *La maison,* était-ce vraiment une maison ? Mais elle se reprit :

— Vous avez vu sa récompense. Il l'a mise sur le trottoir.

Ils se turent pendant un long moment, puis elle poursuivit :

— Vous parlez toujours de Richard avec tant d'enthousiasme, et pourtant, au fond de mon cœur, je sais bien que vous l'utilisez pour faire pression sur moi, pour que je cède à vos désirs, des désirs indignes de vous. Croyez-vous vraiment que je trahirais celui que j'aime, que je risquerais de le perdre pour cette raison ?

— Vous me traitez injustement, Lady Catherine ! s'exclama Sillitœ.

— Vraiment ? Je ne répondrais pas de votre vie si vous me faisiez du tort.

Il sembla retrouver un peu de son assurance et répliqua :

— Je crois être assez bien protégé !

Elle libéra doucement son poignet.

— Mais protégé contre vous-même ? Non, je ne crois pas.

Sillitœ était un peu désarçonné par sa franchise tranquille.

Il avait l'impression d'avoir été désarmé au cours d'un duel, de se retrouver à la merci de son adversaire. Elle reprit la parole, les yeux perdus par la fenêtre, tentant peut-être de reconnaître quelque chose.

— J'ai fait au cours de mon existence un certain nombre de choses que je ne raconterais à personne. J'ai connu aussi la chaleur et l'amitié, j'ai appris beaucoup depuis le temps où je dansais et faisais le mime dans les rues. Mais l'amour ? Je ne l'ai connu qu'avec un seul homme. Vous savez de qui il s'agit.

Elle secoua la tête comme si elle devançait une objection.

— Nous nous sommes perdus une fois, nous ne recommencerons pas – et, posant la main sur sa manche : C'est étrange, je me sens soulagée de vous avoir dit tout cela. Vous pourriez me déposer à Chelsea et raconter cette histoire à vos amis, si vous en avez. Mais personne ne peut plus m'atteindre. Je suis au-dessus de cela, même si certains me traitent de putain.

Elle lui serra plus fortement le bras :

— Ne faites pas de mal à Richard. C'est tout ce que je vous demande.

On apercevait le fleuve, les arbres nus comme des épouvantails dans le jour qui tombait.

— Chelsea, sir Paul !

Le cocher semblait très calme, peut-être parce que le molosse était resté avec les deux valets.

Puis elle aperçut au rez-de-chaussée, à la porte de la cuisine, le jeune Matthew qui regardait la voiture arriver. Depuis combien de temps attendait-il là son retour, elle ne savait. Elle se rendit compte qu'elle pleurait, ce qui lui arrivait rarement. Peut-être parce que cette fidélité toute simple était la chose la plus belle qu'elle ait vue depuis son retour à Londres.

— Tout va bien, milady ?

C'était Sophie qui avait ouvert la porte, tout l'intérieur était brillamment éclairé.

Elle entendit dans le lointain Sillitœ qui prononçait son nom en abaissant le marchepied pour elle. Elle ne l'avait même pas vu descendre.

Il la fixa pendant ce qui lui parut un très long moment. Puis il haussa les épaules de manière élégante et, se baissant, lui baisa la main. Il lui dit brusquement :

— Les sentiments que j'éprouve pour vous ne changeront jamais. Ne m'humiliez pas davantage en ne m'accordant même pas cela – et sans lâcher sa main : Je serai toujours à vos ordres si vous avez besoin de moi – et avant de remonter dans la voiture, d'une voix hésitante : Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir, vous avez ma parole.

Il la regardait comme s'il la voyait pour la dernière fois.

— Je vous ramènerai votre homme, je le ferai pour vous.

Et il partit, la voiture tourna au coin de la rue, les chevaux avaient peut-être déjà compris qu'ils regagnaient l'écurie.

Elle sentit le bras de Sophie autour de sa taille, elle la serrait contre elle. Elles restèrent ainsi sous la pluie qui n'avait pas cessé depuis qu'elle était partie pour Chiswick.

Elle pensait encore aux derniers mots de Sillitœ, presque effrayée de croire ce qu'elle avait entendu. Elle dit enfin :

— Rentrons.

Elle s'essuya les yeux, Sophie ne sut jamais si c'étaient des larmes ou des gouttes de pluie.

— Allons-y, lui dit Catherine, nous rentrons à Falmouth.

Elles montèrent ensemble les marches du perron puis elle se retourna pour scruter la nuit.

— De toute manière, ma place n'est plus ici. Mais elle revoyait très bien la ruelle et les deux petites filles qui y jouaient.

XV

UN PRESSENTIMENT

Le lieutenant de vaisseau George Avery passa devant le factionnaire et pénétra dans la chambre, content de profiter de la fraîcheur de l'entrepont, même s'il savait que ce n'était qu'une illusion.

— Vous m'avez fait demander, amiral ?

Il parcourut la chambre du regard en essayant de s'accoutumer à la lumière réfléchie par la mer, sur l'arrière, et à celle qui tombait d'une claire-voie. Yovell, assis sur un banc sous les fenêtres de poupe, tentait de se rafraîchir en agitant quelques papiers devant sa figure. Bolitho se tenait debout près de la table, comme s'il n'avait pas bougé depuis leur dernière réunion.

Lorsqu'il leva les yeux, Avery remarqua qu'il avait des cernes sombres et des plis profondément marqués aux commissures. Le voir dans cet état le mettait mal à l'aise, cela durait depuis des semaines, des recherches sans fin sur cet océan apparemment vide. L'atmosphère à bord était encore marquée par ce qu'ils avaient appris à l'arrivée au Cap de la *Larne,* le brick de Tyacke. Il avait à son bord la poignée de survivants, traumatisés et blessés, que ses canots avaient réussi à arracher à la mort. Aucun des officiers de *L'Impétueux* n'avait survécu. Quant aux autres, seul un aide du chirurgien avait réussi à articuler quelques mots et à leur fournir une description fragmentaire du désastre. Deux frégates, dont l'une semblait être ce gros vaisseau américain, *l'Unité,* étaient tombées sur le brick et sur le convoi de prises qu'il escortait. Cet homme se trouvait en bas, à l'infirmerie, et la terrible bordée lui avait été épargnée. Tiré à bout portant, le déluge de métal avait

écrabouillé le brick d'un bout à l'autre. Mâts, espars, gréement et toile s'étaient effondrés sur les canonniers, les prenant au piège dans un fouillis de débris avant qu'ils aient pu répliquer.

Comme l'avait raconté l'aide du chirurgien, la voix brisée : « On ne pouvait rien faire. Les gars étaient mourants. Qu'est-ce qu'on aurait bien pu faire ? » Il s'était tu, le temps de reprendre ses forces. « Mais le commandant a refusé de se rendre et, après la bordée suivante, je ne l'ai plus revu. Il y a eu une explosion, la sainte-barbe j'imagine, et je me suis retrouvé dans l'eau. Après ça, les canots sont arrivés. Jusque-là, j'avais jamais cru en Dieu… »

Bolitho commenta :

— On ne nous a signalé aucune autre attaque, pas de bâtiment qui ait été pris. Ils sont au courant de tous nos mouvements. J'ai parlé à ce Richie, mais il ne m'a rien appris. Où Baratte se trouve-t-il ? Que sait-il de nos plans d'invasion ?

Il visualisait dans sa tête tous ses bâtiments largement déployés, aussi clairement que sur une carte, ainsi qu'il le faisait depuis des semaines.

— Le major général Abercromby et son armée ont quitté les Indes. Notre Drummond fera l'autre branche de la tenaille et partira du Cap pour gagner Rodrigues, où il reformera ses forces si nécessaire, puis de là, l'île Maurice. La fin de la puissance française qui s'en prend à nos routes commerciales.

— Amiral, nous connaissons l'une des faiblesses de Baratte, lui dit Avery.

Bolitho se tourna vers lui, revivant des souvenirs. Ce jour où *L'Impétueux* avait été coulé, l'ennemi avait également tiré sur le corsaire, le *Trident,* jusqu'à lui faire subir le même sort. Cela signifiait que Baratte ne disposait pas de base où mettre au sec et réparer ses vaisseaux. Effectuer ce genre de travaux à l'île Maurice serait une invite à se faire attaquer, ou même à s'attirer une opération majeure. Il n'allait pas courir ce risque.

Le secret et un minutage précis étaient la clé de cette affaire. Pour les deux camps. Ils s'occupaient à des vétilles et pendant ce temps, à chaque tour de sablier, les deux armées achevaient leurs préparatifs.

Assez préoccupé, Avery lui demanda :

— Combien de vaisseaux américains sont-ils impliqués, amiral ?

— Un grand nombre, à mon avis.

Allday arrivait avec son vieux chiffon pour se livrer à son activité rituelle de chaque jour, le nettoyage du vieux sabre.

Comme il s'apprêtait à le décrocher, Bolitho le vit se raidir soudain, les bras en l'air, ses vieilles douleurs le reprenaient. Elles n'étaient jamais bien loin. Il était légèrement voûté désormais, ce qui ne lui arrivait jamais avant ce terrible jour, lorsqu'il avait reçu d'un Espagnol un coup de sabre dans la poitrine. N'importe qui en serait mort, mais pas Allday. Bolitho le vit remuer très lentement les bras, puis il se saisit fermement du sabre. Il devait savoir qu'il s'était rendu compte de quelque chose, tout comme il savait, lui, que Bolitho avait du mal à supporter une lumière un peu crue. Chacun savait de quoi souffrait l'autre, et chacun faisait mine de l'ignorer.

Cela faisait combien de temps ? C'était arrivé pendant la fausse paix d'Amiens. Difficile de croire qu'elle remontait à huit ans déjà. Les deux ennemis mortels avaient cessé les hostilités, le temps de panser leurs plaies et de préparer le conflit suivant. C'était miracle qu'ils aient survécu tous les deux, alors que tant de visages familiers avaient disparu. Dans quelle mesure *l'Unité* était-elle prête à intervenir pour défendre le commerce américain et les droits de ses marins en haute mer ? Comme Adam l'avait souligné, la frégate constituerait un adversaire formidable en face de leur petite escadre.

Bolitho prit une loupe. Il imaginait le profil de Tyacke en songeant à la description qu'il lui avait faite de ces eaux qu'il connaissait si bien.

— Mes compliments au commandant, demandez-lui de venir me retrouver.

Il avait parlé d'un ton calme, sans intonation particulière.

Simplement, le fait que le chiffon à reluire d'Allday se soit soudainement arrêté de frotter montrait qu'il avait deviné ce qui se passait.

Le capitaine de vaisseau Trevenen arpentait la dunette inclinée sous la gîte. Il regarda l'aide de camp d'un œil soupçonneux. Avery prit grand soin de ne pas l'irriter.

— Sir Richard souhaite vous entretenir d'une certaine affaire, commandant.

— Encore une de ses lubies ? Mon bâtiment est à court d'eau douce, à court de tout ! Nous perdons notre temps !

Avery devinait que les hommes de quart étaient tout ouïe, tout en sachant très bien ce qui l'attendait s'il attirait l'attention de Trevenen sur ce point.

Trevenen passa près de son second en aboyant :

— Gardez un œil sur ces fainéants, Mr Urquhart ! Il y aura des corvées pour tout lambin que je prendrai sur le fait !

En passant près de lui à son tour, Avery vit que l'officier formait avec ses lèvres un juron muet. Avery lui sourit. Urquhart était un être humain, après tout.

Trevenen, arrivé dans la chambre, s'approcha de la table en traînant les pieds. Il prit l'air incrédule, comme si le seul fait de lui poser la question était une insulte personnelle.

— Quoi ? Cet endroit-là ?

Bolitho resta de marbre. Décidément, quel était le problème de ce Trevenen ? Comment expliquer ce caractère impossible ?

— Cet endroit, commandant, s'appelle San Antonio.

Trevenen parut légèrement soulagé.

— Ce n'est rien du tout, amiral. Un tas de cailloux perdu au milieu de l'océan !

Il était un peu méprisant ou presque, autant que ce qu'il osait montrer.

— Je crois que vous connaissez le capitaine de frégate Tyacke ?

— Je l'ai *vu*.

Bolitho hocha lentement la tête.

— Vous avez raison, il ne faut pas confondre ces deux notions. Et connaître vraiment ce valeureux officier est une chose d'autant plus précieuse qu'elle est rare.

Puis il se pencha sur la carte, ne serait-ce que pour cacher sa fureur.

— James Tyacke est un navigateur expérimenté qui connaît parfaitement ces parages. Il m'a parlé un jour de San Antonio. Un endroit désolé et inhabité, à l'exception d'un petit monastère et d'un village de pêcheurs, quand la saison s'y prête. Le

monastère, à ce que je comprends, est occupé par un ordre assez peu nombreux, qui vit dans la pauvreté et la prière. Quel meilleur endroit pour observer nos mouvements ? A mon avis, pratiquement *aucun !*

Il voyait le bon visage d'Allday et devinait dans ses yeux de la détresse. Il devait se rappeler ce jour, à San Felipe. Encore une île, dans un autre océan. On leur avait donné l'ordre de la restituer aux Français conformément aux clauses de la paix d'Amiens. Là-bas aussi, il y avait une mission, et il avait manqué de payer l'aventure de sa vie.

Bolitho fit signe à Yovell :

— Je vais avoir quelques ordres à recopier.

Et il mit la main sur son œil pour se protéger de ces miroirs qui brillaient partout comme pour le narguer.

— Vous allez signaler à la *Larne* de se rapprocher. Tirez une fusée si nécessaire, mais je pense que James Tyacke comprendra !

— Ce qui n'est pas mon cas, amiral – Trevenen le regardait droit dans les yeux : Si vous attachez quelque importance à ce que je pense, je dois vous dire que je ne suis pas partisan de continuer à perdre notre temps.

— Cela relève de ma responsabilité, commandant. Je ne devrais pas avoir besoin de vous le rappeler.

Il entendit le pas lourd de Trevenen sur la dunette, puis un regain d'activité sur le pont. On hissait l'indicatif de la *Larne*.

Bolitho se représentait la disposition de ses modestes forces : la *Larne* était à une extrémité d'une ligne invisible dont l'autre bout était tenu par *l'Orcades* de Jenour, très loin au vent à eux et dont seule la vigie distinguait les têtes de mâts.

Et puis plus loin, très loin sur leur arrière, l'autre frégate, la *Laërte*, prise autrefois à Baratte dont elle avait été le bâtiment amiral.

Il songeait à Adam, à leur dernière rencontre, au Cap, cette lueur de révolte qu'il avait lue dans son regard quand il lui avait ordonné de rester avec le convoi de Keen et son escorte. Son rôle allait être vital, il devait assurer la liaison entre eux et l'amiral resté à bord de la *Walkyrie*.

Adam avait essayé de protester, disant que sa place était au sein de la force et non auprès de ces traînards de transports. Ce qu'il voulait dire, en réalité, c'était : *Pas avec Valentine Keen.*

Bolitho avait été aussi honnête que possible.

— Vous êtes sans conteste l'un des meilleurs commandants de frégate de la Flotte et vous venez de le prouver amplement. Seulement, la capture de nos prises et la perte de *L'Impétueux* ne doivent pas nous détourner de notre véritable objectif. Vous retrouverez la place qui doit être la vôtre, à ma droite, lorsque j'aurai besoin de vous.

Adam s'était alors un peu amadoué et il avait ajouté :

— Si je vous gardais tout le temps près de moi, ce qui me tente assez, les autres pourraient le prendre pour du favoritisme, n'est-ce pas ?

Mais cet échange démontrait que les craintes exprimées par Catherine sur les relations d'Adam et de Zénoria étaient probablement fondées.

Yovell tenait la plume dans sa grosse patte, tandis qu'Avery prenait des notes sur la carte.

Dans tous les cas, il était obligé d'attendre. Allday lui fit un petit sourire ennuyé en lui disant :

— Vous pensiez que j'avais oublié, c'est bien cela, sir Richard ? Ce jour où nous étions tous deux sur la *Vieille Katie ?*

Il avait utilisé le surnom affectueux dont on avait affublé ce petit deux-ponts, *l'Achille*.

— C'est bizarre, comme les choses évoluent. Le commodore était votre commandant, et le jeune capitaine Adam était votre aide de camp – il esquissa un timide sourire : Et puis, y avait moi.

Bolitho s'approcha de la table et lui mit la main sur le bras.

— Mon vieil ami, ce jour-là, j'ai bien cru que vous étiez perdu.

Il y avait une telle émotion dans sa voix qu'Avery et Yovell s'interrompirent dans ce qu'ils étaient en train de faire, mais Bolitho ne remarqua rien.

Un aspirant frappa à la porte et le factionnaire tendit le bras pour lui barrer le passage, comme s'il n'était pas assez important pour qu'on le laisse entrer.

— Vous d'mand'pardon, sir Richard, le commandant vous présente ses respects. La *Larne* a fait l'aperçu.

Bolitho lui sourit.

— Que de choses à la fois, Mr Rees. Merci.

— Voilà qui va faire le tour du poste des jeunes messieurs, marmonna Allday, y a pas d'erreur.

— Sir Richard, je suis prêt, lui dit Yovell.

Bolitho mit la main sur l'épaule d'Avery.

— Je vais mettre du monde à terre, j'aimerais que vous y alliez.

— Pour compléter ma formation, amiral ? lui demanda Avery.

— Ne prenez pas pour une offense tout ce que je vous dis, lui répondit Bolitho avec un sourire – il hocha la tête : Mr Urquhart est un officier de valeur – il était sur le point d'ajouter : *serait, si on lui en laissait la possibilité –,* mais, sous sa vareuse de lieutenant de vaisseau, c'est encore un enfant.

Il jeta un coup d'œil à Allday, non sans avoir noté l'étonnement d'Avery.

— Allday, je considérerais comme un honneur que vous acceptiez d'accompagner mon aide de camp.

Quand Allday se retourna, Bolitho s'était déjà approché de Yovell, le front plissé sous la concentration.

A tous les commandants et tels officiers responsables des bâtiments placés sous mon commandement…

Il songea soudain à la dernière goélette courrier qui les avait rejoints. Il ne se souvenait plus de la date, tant chaque jour ressemblait au précédent.

Il n'avait pas reçu d'autre lettre de Catherine, encore un sujet d'inquiétude et un nouveau souci. Mais il entendait pourtant sa voix. *Ne me quitte pas…*

Avery, lui, ne voyait que le vice-amiral qu'il avait en face de lui.

Même en mettant dessus toute la toile que la *Walkyrie* était capable de porter, il leur fallut encore une journée entière avant que la vigie annonce la petite île de San Antonio. Depuis qu'ils n'avaient plus de conserve, ils se sentaient étrangement seuls et

Bolitho avait surpris des marins scrutant la mer dans l'espoir de voir un autre vaisseau ami.

L'île semblait surgir de l'océan. La *Walkyrie* gîtait sous une brise de suroît bien établie. Il s'agissait peut-être des restes d'un volcan éteint, sur le flanc duquel Bolitho aperçut l'austère monastère. Il semblait avoir surgi en un jour du sol sur lequel il avait été construit.

A l'aube, toutes les lunettes étaient pointées sur l'île. Le maître pilote et ses adjoints étudiaient la carte qu'on avait montée près de la roue.

Avery vint rejoindre Bolitho à la lisse de dunette. Il mastiquait encore, et le plus discrètement possible, une bouchée de porc salé trop dure pour qu'il ait réussi à l'avaler.

— Nous y serons dans combien de temps, amiral ?

Bolitho posa ses mains sur la lisse déjà tiède, un des prémices de la chaleur qui envahirait bientôt tout le bâtiment.

— Deux heures. Un peu plus, un peu moins.

Il se frotta l'œil et reprit sa lunette. Un filet de fumée, qu'il avait pris tout d'abord pour de la brume, s'élevait du fond d'une cuvette. A sa connaissance, le monastère avait plusieurs fois changé de mains au cours de sa longue histoire. La maladie avait prélevé son dû, et Tyacke lui avait raconté qu'un jour tous les moines étaient morts de faim, tout simplement parce qu'une mer démontée les avait empêchés de mettre leurs bateaux à l'eau. Quel genre d'homme fallait-il être pour se retirer ainsi du monde, pour mener une vie aussi exigeante et, diraient certains, pour se sacrifier ainsi en pure perte ?

Il entendit Trevenen crier des ordres à ses officiers. Il était très énervé, peut-être craignait-il pour la sécurité de son bâtiment ? Le maître pilote annonça :

— En route au nord quart nordet, commandant.

Trevenen avait les mains dans le dos.

— Un homme à sonder dans les bossoirs, Mr Urquhart, et vivement !

Le second se trouvait avec le pilote.

— Mais il n'y a pas de fond dans les parages, commandant.

— Bon sang de bois, faut-il que je répète chacun de mes ordres ? Faites ce que je vous dis !

Bolitho pouvait comprendre son anxiété, mais l'endroit était connu pour être une terre isolée et pour l'impossibilité où l'on était d'y débarquer sans faire usage d'embarcations.

Avery, qui en pensait autant, ne dit rien. Il regarda Urquhart passer en courant, rouge d'humiliation de s'être fait rabrouer ainsi devant tout l'équipage.

La voix de l'homme de sonde se fit entendre à l'arrière :

— Pas de fond, commandant !

Bolitho reprit sa lunette pour examiner le paysage désolé qui s'étalait de chaque bord. On apercevait une petite tache de verdure en contrebas du monastère, peut-être un potager.

L'eau était profonde et une grosse houle mourait sur quelques rochers tombés. A en croire Tyacke et la carte, il y avait là quelques huttes de pêcheurs qui y séjournaient à la saison de leurs prises préférées.

Bolitho aperçut Allday qui traînait près d'un dix-huit livres, son coutelas tout neuf passé dans la ceinture. Urquhart n'appréciait peut-être guère d'avoir Avery et Allday dans les pattes, alors que c'était lui, le responsable désigné. Trevenen allait y mettre bon ordre.

Ozzard arriva.

— Dois-je vous monter votre vareuse, sir Richard ?

— Non, il y a peut-être quelqu'un en train de nous observer. C'est mieux ainsi.

Il nota l'expression d'Ozzard qui découvrait l'île, comme s'il détestait ce qu'il avait sous les yeux. Que lui avait-elle fait ?

— Pas de fond, commandant !

— Mr Urquhart, ordonna Trevenen, réduisez la toile ! Rentrez les perroquets et les voiles d'étai, nous allons trop vite sur l'eau !

Les hommes se précipitèrent dans les enfléchures. Quand le commandant était sur le pont, nul besoin de les houspiller.

Bolitho se raidit. Ils arrivaient au point de débarquement et il distinguait un peu plus loin l'une des cabanes en bois. Même le pire des réprouvés se serait senti damné à cet endroit-là. Il dit à Trevenen :

— Vous pouvez rassembler la compagnie de débarquement, commandant.

Trevenen le salua, mais sans le regarder.

Bolitho observa l'une des chaloupes qui passait par-dessus la lisse. Les hommes que l'on avait choisis semblaient convenables. Tous étaient armés, le canonnier se préparait à superviser la mise en place d'un pierrier à l'avant de la chaloupe dès qu'elle aurait touché l'eau.

Urquhart s'était défait de son sabre et passait la suite au premier lieutenant. Il semblait assez mal à l'aise.

Bolitho vit que l'on ferlait les voiles sur leurs vergues, le vaisseau commençait à rouler lourdement sur la houle. Il dit au second :

— Assurez-vous simplement que tout va bien, Mr Urquhart. Ce sont des hommes de paix, toute démonstration de force inutile serait mal vécue. Essayez de trouver ce que vous pouvez – et, se tournant vers Allday : Soyez prudent.

Urquhart signifia d'un geste raide qu'il avait compris, conscient du sourire ironique de son commandant.

— Paré à venir dans le vent ! ordonna Trevenen. Nous allons mettre en panne !

Bolitho songea aussitôt que les nageurs allaient être à la peine. Et pourtant, il sentait bien que les marins restés à bord enviaient ceux qui allaient débarquer.

— A déborder !

La *Walkyrie* venait dans le vent, toutes les voiles faseyaient dans la plus grande confusion. Puis les hommes désignés descendirent dans l'embarcation. Les deux lieutenants de vaisseau embarquèrent les derniers. Bolitho nota qu'Urquhart avait pris grand soin de descendre derrière tout le monde, comme s'il éprouvait le besoin, en tout cas pour l'occasion, de montrer que c'était bien lui qui commandait.

— Poussez ! Dehors partout !

La chaloupe paraissait ridiculement petite dans cette grande houle, mais elle prit bientôt de l'erre et commença à bondir sur les vagues tel un dauphin.

— Vous pouvez remettre en route, commandant, lui ordonna Bolitho. Ne vous éloignez pas trop du rivage tout de même.

La *Walkyrie* se stabilisa lorsque l'on renvoya voiles et huniers. Bolitho se sentait étrangement déprimé de ne plus avoir d'interlocuteur après le départ d'Allday et d'Avery. Il porta instinctivement la main au col de sa chemise et effleura le médaillon. *Je suis là. Tu n'es jamais seul.*

Il se frotta l'œil gauche en faisant la grimace. Personne ne devait deviner que son état empirait.

Il reprit sa lunette et essaya de trouver le canot qui était noyé dans le fond de côte et avançait rapidement, peut-être aidé par le courant. Il se rendit dans sa chambre pour se baigner l'œil.

Yovell lui demanda gentiment :

— Y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour vous, sir Richard ?

Bolitho rejeta sa serviette, irrité contre lui-même. Il demandait aux autres de déléguer, de faire confiance à ceux qui se trouvaient sous leurs ordres, que lui arrivait-il donc ? Il répondit :

— Tout le monde doit croire que je perds mon temps.

Yovell sourit intérieurement. Bolitho voulait parler du commandant.

— C'est sans importance, sir Richard. Mr Avery et Allday vont recevoir un accueil chaleureux. Dans un endroit tel que celui-ci, de nouveaux visages doivent paraître plus précieux que le christianisme !

A sa surprise, Bolitho se tourna vers lui, les yeux brillants. Puis, sans un mot, il décrocha son vieux sabre de la cloison et le boucla à sa ceinture en grimpant l'échelle.

— Commandant ! – il fit volte-face, incapable de rien voir, aveuglé qu'il était par le soleil : Mettez en panne immédiatement !

Les autres le regardaient, le prenant pour un fou. Dyer, le premier lieutenant, se tourna vers son commandant, ne sachant trop que faire.

Trevenen restait très calme et répondit avec presque un air de défi :

— Vous me demandez de faire des choses bien étranges, sir Richard.

— Je ne vous demande rien ! Exécutez, c'est tout !

Et il ne put se retenir d'ajouter :

— Faut-il que je répète chacun de mes ordres ?

C'était assez misérable, et il le regretterait plus tard, mais le temps pressait. En essayant de dominer le fracas des poulies et le tonnerre des voiles, il cria :

— Je veux deux chaloupes, une escouade de fusiliers dans chaque !

Des hommes couraient dans tous les sens, faisant de leur mieux pour éviter ceux qui s'étaient mis aux drisses et aux bras pour faire venir le bâtiment dans le vent.

Bolitho aperçut près des filets Plummer, le sergent fusilier, et lui ordonna :

— Trouvez-moi votre meilleur tireur, et vivement !

Il n'avait pas le temps de faire chercher le débonnaire capitaine Loftus. Il était peut-être déjà trop tard.

Comment n'y ai-je pas pensé avant ?

— J'exige de savoir ce qui se passe, sir Richard ! En tant que commandant…

Trevenen ne put aller plus loin.

— Allez au diable, commandant ! Rapprochez-vous de terre et surveillez les signaux !

Puis il franchit la coupée et se laissa glisser contre la muraille dans la chaloupe la plus proche.

— Laissez-moi y aller, sir Richard !

C'était Loftus, avec son grand sourire.

— Je soupçonnais bien qu'il se passait quelque chose !

Bolitho regardait tout autour de lui, sans se rendre compte, ou presque, que les chaloupes avaient déjà poussé de la frégate. Les avirons s'emmêlèrent un peu dans l'eau, puis les nageurs trouvèrent la cadence.

Il se sentait si impuissant, sans Allday à ses côtés. *Je n'aurais jamais dû l'envoyer là-bas.*

— Pouvez-vous me dire ce qu'il en est, sir Richard ? Il semble que je sois le seul officier présent.

Bolitho lui prit le bras. *Ils vont croire que je suis fou.*

Mais, Dieu soit loué, Loftus gardait la tête froide. Il jeta un coup d'œil par-dessus les nageurs qui se couchaient et se

redressaient devant lui, l'air tout ragaillardis. La côte semblait toujours aussi loin.

— C'est mon secrétaire qui a tout compris. Moi, je n'ai rien vu venir. Une impression, rien de plus. *Parce que je n'avais plus rien d'autre.*

— Amiral ?

L'officier essayait de suivre. Bolitho lui demanda sèchement :

— Vous avez un bon tireur avec vous ?

Loftus fit signe que oui.

— Behenna, sir Richard. A ce que je crois deviner, c'est un pays à vous – il sourit : Un braconnier. En fait, il avait le choix entre s'engager et se faire pendre. A mon avis, il ne sait pas s'il a fait le bon choix !

Cet humour léger fit beaucoup pour calmer Bolitho, qui réfléchissait à toute vitesse.

— Dites à votre chasseur de charger son arme. Et quand il aura ordre de tirer, j'ai peur d'avoir du sang sur les mains.

Tout le monde entendit à bord de la chaloupe, qui passa le mot à sa conserve. Les nageurs redoublèrent d'efforts sur les avirons, tandis que les autres se saisissaient de leurs armes dans les fonds.

Le tireur d'élite avait pris place à l'avant. Il se retourna et vit l'amiral, la chemise flottant au vent, son sabre serré entre les genoux.

Bolitho leva la main pour attirer son attention. Le tireur essayait de lui signifier quelque chose. Comme le jeune marin qui un jour lui avait souri, portant encore la marque d'un coup de garcette sur son épaule nue.

Et à supposer que les choses tournent vraiment mal ? Il effleura son médaillon, bien conscient que Loftus le regardait. *Ne me quitte pas…*

Mais la situation n'était pas brillante, au point que Yovell, le plus pacifique et le plus étranger à la guerre des hommes, s'en était rendu compte et avait noté le manque d'accueil total.

Il répondit intérieurement à Catherine. *Jamais*. Ce qu'il lui avait dit lorsqu'ils avaient dû abandonner *Le Pluvier Doré*. Et miracle, ils avaient survécu.

Il entendait le fracas de l'eau qui s'écrasait dans une caverne, sous la falaise, ils étaient maintenant tout près. Il serra son sabre de toutes ses forces en murmurant : *J'arrive.* Ces mots n'étaient destinés qu'à lui.

— Tout semble calme.

Le lieutenant de vaisseau Urquhart s'adressa aux autres, le front plissé.

— Bon, nous voilà arrivés, j'imagine qu'il va falloir fouiller l'endroit. Et pardieu, je ne comprends pas pourquoi !

Il chercha des yeux un bosco et lui ordonna :

— Protherœ, allez avec votre détachement jusqu'aux cabanes qui se trouvent là-bas et faites ce que vous pouvez ! – puis, désignant un jeune aspirant : Vous y allez avec eux, Mr Powis, *et c'est vous qui commandez !*

— Que disiez-vous donc à Sir Richard ? demanda Avery à Allday.

Allday lui sourit, mais ses yeux étaient durs :

— C'est que je lui dis bien des choses, à Sir Richard.

— Non, au sujet de l'endroit où vous avez été si gravement blessé.

— Oh, ça, quand on était ensemble à bord de la *Vieille Katie*…

Il observait le petit aspirant qui s'en allait avec son détachement de marins. C'était lui qui avait fait fouetter à mort le matelot Jacobs. Sale petit crapaud, se dit-il. Puis il reprit :

— … à San Felipe que c'était. Juste après que vous avez été relâché de votre prison en France, si je calcule bien.

Il vit que ses mots faisaient mouche. *Toujours cette souffrance.*

Mais, de façon surprenante, Avery eut un petit sourire d'excuse.

— Même la prison valait mieux que cet endroit abandonné de Dieu !

Urquhart avait l'air totalement découragé.

— Bon, je vais monter moi-même jusqu'à ce monastère, si c'est comme ça que ça s'appelle !

Allday le regarda. Le second imaginait tous les pièges possibles et, à la fin des fins, savait bien que Trevenen passerait ses nerfs sur lui.

— Pas besoin, monsieur, lui dit Allday en faisant jouer légèrement son coutelas dans sa ceinture, le vieux est en train de descendre nous voir.

Avery se demandait s'il arriverait jamais à s'habituer à son humour. Mais Allday restait aux aguets, comme un renard qui rôde et sent arriver le chasseur.

Ils levèrent tous la tête vers le sentier qui descendait du mur à demi écroulé du monastère. Parfois, le chemin était si raide qu'il avait fallu tailler des marches sommaires dans la pierre.

Avery vit une silhouette en robe de bure qui avançait lentement. L'homme avait rabattu sa capuche sur sa tête pour se protéger du vent humide et salé. Chaque marche, comme les pierres du couvent, avait visiblement été taillée à la main. Il se retourna pour chercher la frégate des yeux, mais elle s'était déplacée ou avait dérivé derrière une pointe. De voir la mer si vide lui fit passer un frisson dans le dos.

Il se secoua, de mauvais poil, et leva les yeux vers Urquhart. Visiblement, il ne savait que faire.

La silhouette était plus proche maintenant, l'homme se déplaçait toujours du même pas tranquille. Il tenait à la main un long bâton bien poli sur lequel il s'appuyait de temps en temps, reprenant son souffle. Lorsqu'il fut plus près, Avery distingua un beau crucifix sculpté au sommet du bâton, au-dessus d'une bague en or. C'était sans doute l'objet le plus précieux que l'on pût trouver ici.

Urquhart dit brusquement :

— Cela doit être l'abbé ! Vous voyez bien, j'avais raison, nous n'avons rien à craindre !

Voyant qu'Avery ne disait rien, il ajouta :

— Il va sûrement nous demander ce que nous fabriquons sur cette… sur cette terre sacrée !

Allday cracha dans le sable, mais Urquhart était trop énervé pour le remarquer.

Avery finit par répondre :

— Parlez-lui. S'il ne se montre pas raisonnable, nous pourrions lui offrir des vivres, non ?

Allday grommela. Dans dix minutes, Urquhart affirmerait que l'idée venait de lui. Il savait bien ce qu'en pensait Bolitho, que le second pourrait faire un bon officier. Il ricana : en tout cas, ce n'était pas demain la veille.

L'abbé s'arrêta un peu avant la dernière marche et leva sa crosse, si bien que le crucifix faisait face à Urquhart et à ses compagnons. Puis il commença de branler du chef. Tout cela se passait dans un silence total, mais il aurait pu tout aussi bien leur ordonner d'une voix de tonnerre de pénétrer dans le monastère.

Urquhart se découvrit avant de s'incliner légèrement.

— Je suis ici au nom du roi George d'Angleterre…

L'abbé le regardait d'en haut, ses yeux étaient inexpressifs. Puis il recommença de hocher la tête à plusieurs reprises.

Urquhart fit une nouvelle tentative.

— Nous ne vous voulons pas de mal. Nous vous laisserons en paix.

Il finit par se décourager et se retourna :

— Il ne parle pas anglais !

Avery se sentait bouillir. Une émotion qu'il pensait avoir oubliée ou qu'il avait appris à maîtriser.

Les autres furent tout étonnés lorsque, prenant la parole, il déclara lentement :

— *Ducere classem, regem sequi.*

L'abbé en resta bouche bée et Avery ajouta rudement :

— Ni latin non plus, on dirait !

Il savait qu'Urquhart n'avait rien compris et cria :

— *Emparez-vous de cet homme !*

Un marin l'attrapa par sa robe, mais il était trop fort pour lui. Allday arriva en trombe :

— Désolé, mon père !

Puis il lui donna un coup de poing dans la figure et l'envoya rouler au bas des marches. Quelqu'un cria :

— Voilà un canot qui arrive, monsieur !

Allday se redressa et laissa la main de l'imposteur retomber sur les pierres.

— Regardez-moi ce goudron, capitaine ! Si c'est un curé, moi, je suis la reine d'Angleterre !

Puis il sembla se rendre compte que quelqu'un avait crié et dit, soulagé :

— C'est Sir Richard. Je savais bien qu'il viendrait.

Deux coups de feu éclatèrent et roulèrent en écho dans la petite anse étroite, comme si vingt mousquets avaient tiré.

Quelqu'un poussa un cri déchirant et, alors que leurs oreilles sifflaient encore, ils virent un cadavre tomber des rochers en surplomb. L'homme avait encore dans les mains un mousquet fumant, puis il s'écrasa par terre et finit sa chute dans l'eau.

— Qui a été touché ?

Urquhart regardait dans tous les sens, l'œil hagard.

Un marin lui répondit :

— Mr Powis, capitaine ! Il est mort !

Un autre commenta :

— C'est vraiment pas une perte.

— Silence !

Urquhart essayait de reprendre la situation en main.

Bolitho et le capitaine fusilier apparurent au point de débarquement et une escouade de tuniques rouges se dispersa parmi les rochers. Leurs baïonnettes brillaient au soleil.

Bolitho grimpa jusqu'à eux et fit un signe de tête à Allday :

— Alors, mon vieux, tout va bien ?

Allday lui fit un grand sourire, mais sa douleur à la poitrine s'était réveillée et il parlait lentement.

— Ce gaillard devait être l'un d'eux, sir Richard – il lui tendit un pistolet : Bizarre, pour un type qui porte le froc, non ?

Bolitho se pencha sur l'abbé qui reprenait peu à peu ses sens.

— Nous avons beaucoup à faire.

Protherœ, qui se trouvait avec cet aspirant détesté, apparut dans la pente, encore bouleversé. En sa qualité de bosco, il devait de temps à autre exécuter les punitions et pourtant, conformément aux us de la marine, personne ne lui en voulait. Surtout avec un commandant comme Trevenen.

— Quoi, qu'y a-t-il ?

Protherœ s'essuya les lèvres.

— Deux femmes qu'on a trouvées, capitaine. A mon avis, elles se sont fait violer et pas qu'une fois avant d'être atrocement mutilées !

Il avait beau en avoir vu pas mal dans le service, il en tremblait encore.

Bolitho se tourna vers la forme dans sa robe brune et vit que l'homme bougeait les yeux. Il dit seulement :

— Apparemment, il n'y a pas un seul arbre par ici. Emmenez-le au bord de l'eau. Loftus, rassemblez un peloton d'exécution. Et sur-le-champ !

Ledit Loftus avait l'air si ravi que l'on se demandait s'il n'allait pas l'exécuter lui-même. Comme il s'avançait, l'imposteur se jeta en avant et il aurait pris Bolitho par les pieds si Allday ne lui avait pas mis son gros soulier sur la nuque.

— Couché, racaille ! Violer des femmes… tu n'es bon à rien d'autre ?

— Je vous en prie ! Je vous en prie !

L'homme avait perdu la belle assurance grâce à laquelle il avait réussi à tromper Urquhart.

— C'est pas moi, c'est sûrement les autres !

— C'est bizarre, n'est-ce pas, le nombre de fois où ce sont « les autres » !

Avery tenait la garde de son sabre d'une main tremblante. Il réussit à articuler :

— Tiens, tout d'un coup, il parle fort bien anglais !

— Combien êtes-vous ici ?

Bolitho se détourna, écœuré. Ces femmes étaient sans doute des épouses de pêcheurs, leurs filles peut-être. Quelle fin horrible. Plus tard, il irait voir les corps et leur rendre les derniers devoirs. Mais pour l'instant… sa voix se durcit :

— Répondez !

L'homme ne résista pas lorsqu'un fusilier lui arracha son froc avant de lui prendre délicatement son bâton, comme s'il était fragile.

L'homme se recroquevilla et se mit à sangloter.

— On a reçu l'ordre d'rester ici, m'sieur ! C'est la vérité vraie ! Les moines sont saufs, m'sieur ! J'ai d'la religion – j'étais contre ce qu'est arrivé. Pitié, m'sieur !

Bolitho ordonna sèchement :

— Donnez-lui un drapeau de parlementaire, Mr Urquhart, et accompagnez-le à la porte. Ses amis sauront qu'ils ne recevront aucun secours tant que nous serons ici. S'il résiste, brisez la porte, et pas de quartier.

Urquhart semblait le voir pour la première fois. Bolitho regardait l'homme que l'on tirait pour le remettre debout et à qui l'on donnait un chiffon blanc trouvé on ne sait où. Il ne remarqua rien sur le coup, mais le tissu était taché de sang. Sans doute la chemise de cet aspirant abhorré.

— Combien y a-t-il d'hommes ? Je n'ai pas eu de réponse ! Mais leur prisonnier regardait, tout ébahi, quelque chose derrière lui, Bolitho savait que c'était la *Walkyrie* qui défilait devant la passe. Il y avait de quoi convaincre les pirates ou qui que ce fût, si nécessaire. Avery murmura :

— Je vais y aller, amiral. Si jamais ils vous reconnaissaient…

Bolitho essaya de sourire :

— Dans cette tenue ? fit-il en tirant sur sa chemise sale.

Si ce tireur dissimulé l'avait aperçu en grand uniforme, c'était lui qui serait étendu mort à cet instant, et non pas l'aspirant Powis. Il nota qu'Avery avait usé de son titre en dépit de ce qu'il lui avait dit. Il n'était pas aussi calme qu'il essayait de le paraître. Il grimpa quelques marches et demanda au prisonnier :

— Et où est l'abbé ? L'avez-vous tué, lui aussi ?

L'homme essaya de se retourner, mais deux fusiliers le tenaient solidement. Il se mit à gémir :

— Mais non, amiral, pas un homme de Dieu ! L'idée semblait le choquer.

— Il est enfermé dans une pièce avec les autres prisonniers. Comme si quelqu'un lui avait murmuré dans le creux de l'oreille : Tu as intérêt à ne pas mentir.

La porte s'ouvrait lorsqu'ils arrivèrent. Ils étaient dix. S'ils l'avaient voulu, ils auraient pu soutenir un siège contre une

armée entière. Mais ils jetèrent leurs armes et les fusiliers les rassemblèrent dans un coin à coups de crosse.

Bolitho vit le tireur d'élite essayer de faire disparaître un pistolet de grand prix. Ses yeux brillaient. Malgré son bel uniforme, il avait l'air d'un braconnier déguisé en furet.

Au milieu de ces murs qui suintaient l'humidité, les voix résonnaient en écho. Ici, le chant grégorien devait ressembler aux gémissements des damnés.

Bolitho avait le cœur qui battait à se rompre et il dut faire une pause pour recouvrer son souffle. Il dit au capitaine Loftus :

— Fouillez le bâtiment, encore que je doute que vous trouviez quoi que ce soit. Faites descendre les prisonniers sur la plage.

Il parlait d'une voix hachée, grave, qu'il avait du mal à reconnaître. Il se sentait la bouche sèche.

— Sir Richard, lui dit Allday, je crois que c'est ici.

Il avait l'air d'hésiter.

Avery décrocha une grosse clé accrochée à un clou près de la porte et, après avoir hésité, ouvrit.

Un grand rai de lumière filtrait à travers une fenêtre, assez étrange en ce lieu. Il n'y avait pas de meubles, le sol était jonché de paille. Un homme à la barbe blanche se tenait appuyé contre un mur, une jambe enchaînée à un anneau. Il respirait péniblement, en émettant des bruits rauques.

Bolitho dit doucement :

— Prévenez à bord que l'on envoie le chirurgien.

Il s'accroupit près d'un second homme recroquevillé contre le mur. Il avait une main enveloppée dans un pansement souillé. Bolitho crut d'abord qu'il était mort. Il lui dit :

— Thomas, vous m'entendez ?

Herrick releva un peu le menton avant d'entrouvrir les yeux. Le soleil les faisait paraître plus bleus que jamais, on avait l'impression qu'il n'y avait plus que cela de vivant chez lui.

Un fusilier tendit sa gourde à Bolitho. Herrick fixait la tunique écarlate, sans arriver à croire que ce n'était pas une illusion.

Bolitho porta la gourde à ses lèvres, Herrick dut faire des efforts pathétiques pour essayer d'avaler quelques gouttes. Puis il s'écria :

— Allday ! C'est bien vous, espèce de forban !

Mais il fut pris d'une quinte de toux, de l'eau lui ruisselait sur le menton.

Allday resta de marbre.

— Eh oui, amiral, vous ne vous débarrasserez pas si facilement de moi !

Bolitho leva les yeux et remarqua la tenue de cérémonie de Herrick accrochée à un mur, soigneusement protégée de la poussière et de l'humidité par un linge.

Herrick avait dû surprendre son regard, car il dit :

— Ils voulaient me faire marcher au pas avec cette tenue, c'est pour ça qu'ils l'ont soigneusement mise de côté.

Il se mit à rire, avant de pousser un grognement de douleur.

Bolitho souleva très délicatement sa main bandée. Il fallait prier le Ciel que le chirurgien arrive vite.

— Qui vous a fait cela, Thomas ? Est-ce Baratte ?

— Il était présent, mais je ne l'ai pas vu. Non, c'est quelqu'un d'autre.

— Français ou américain ?

Herrick baissa les yeux sur l'horrible pansement.

— Ni l'un ni l'autre, non. Un salaud d'Anglais !

— Ménagez vos forces, Thomas. Je crois que je sais de qui il s'agit.

Mais Herrick s'était tourné vers le prisonnier qui s'était fait passer pour l'abbé.

— Peu importe qui c'est, il savait qu'il perdait son temps en m'interrogeant sur les plans de l'escadre.

Il fut secoué d'un rire silencieux.

— Ainsi donc, ce renégat, ou appelez-le comme vous voudrez, m'a fait une promesse avant de partir. Il m'a promis que je ne me servirais plus jamais de mon sabre au service du roi.

D'un signe de tête, il montra à Bolitho une grosse pierre posée au pied du mur.

— Ils m'ont pris le bras, puis ils l'ont écrabouillé avec ça !

Il leva son bras bandé, Bolitho imaginait aisément ce qu'il avait dû endurer.

— Mais là aussi, ils se sont trompés, pas vrai, Richard ?

Bolitho baissa la tête, ému.

— Oui, Thomas, je sais : vous êtes gaucher.

Herrick luttait pour ne pas perdre conscience.

— Ce prisonnier, là, près de la porte. C'est lui qui m'a fait ça.

Et il s'évanouit. Bolitho le prit dans ses bras pendant qu'un fusilier, à l'aide de sa baïonnette, brisait l'anneau de fer.

Il détourna les yeux, Herrick l'avait appelé par son prénom. Et puis, alors qu'il faisait des efforts désespérés pour parler, quelque chose s'était brisé, comme une pendule qui s'arrête. Le sergent Plummer lui dit lentement :

— Le vieillard est mort, amiral.

Il était rare de voir quelqu'un aussi grandi dans la mort, se dit Bolitho.

— Sergent, détachez-le de son anneau et portez-le avec les autres cadavres.

Il se dirigeait vers la porte lorsque Urquhart arriva avec ses hommes. Avery demanda :

— Et celui-là, amiral, qu'en fait-on ?

Les yeux du prisonnier luisaient dans l'ombre.

— Nous le laisserons avec les autres. Et mort.

Les cris de protestation de l'homme emplirent la pièce et Herrick remua, comme s'il se réveillait d'un mauvais rêve.

— Je ne vais pas m'embarrasser de lui à bord, les hommes ont déjà eu suffisamment d'exemples de punition.

On lisait sur le visage du prisonnier un mélange d'horreur et d'incrédulité.

— Les seuls témoins seront ces femmes que vous avez martyrisées !

Une fois sorti de la pièce, Bolitho s'adossa contre un mur. Les pierres étaient étrangement fraîches contre sa chemise. On entraîna l'homme qui poussait des hurlements dans l'escalier raide.

Avery attendit avec Allday que des marins aient fait passer le corps flasque de Herrick par l'embrasure. Avery demanda soudain à Allday :

— Mais qu'est-ce que ça signifie, tout ça ? Vous pouvez m'expliquer ?

Allday le regarda, l'air triste.

— Cela signifie qu'il a retrouvé un vieil ami.

Ils s'engagèrent dans l'escalier derrière les autres. Puis Allday demanda :

— Qu'est-ce que vous lui avez dit, à ce rat ?

— A vrai dire, je ne sais plus très bien. Mais tous les prêtres parlent latin. J'ai répondu à la question qu'il aurait dû poser. Je lui ai dit : Commander la Flotte, servir le roi.

Un coup de feu isolé claqua et se réverbéra sur les murs. Allday cracha par terre.

— J'espère qu'il aura dit ses prières !

XVI

TOUS LES COMMANDANTS

Yovell se poussa un peu tandis que Bolitho relisait les ordres qu'il venait de rédiger. La grosse frégate grinçait, on avait mis en panne pour accueillir le canot du commandant de la *Laërte*.

Deux jours avaient passé depuis que le détachement de débarquement avait pénétré dans le monastère et libéré Herrick.

Ils avaient découvert d'autres captifs retenus dans les mêmes conditions spartiates. En dehors des moines survivants, il y avait aussi une vingtaine d'officiers et patrons, faits prisonniers lorsque Baratte s'était emparé de leurs bâtiments.

Bolitho avait écouté avec grande attention les récits des prisonniers, ce qui lui avait permis de se faire une idée plus claire de l'état des forces ennemies. Baratte s'était servi de petits bâtiments pour mener ces attaques, puis il avait armé certaines de ses prises pour en faire des corsaires ou pour repérer les navires en navigation isolée.

Baratte était à la fois bien informé et préparé au cas où les transports de troupes, sans lesquels les Anglais auraient été battus d'avance, appareilleraient.

La force du major général Drummond était bien évidemment sa cible. Baratte connaissait sans doute l'importance de l'escadre du Cap qui, même avec le soutien de Keen, courait de gros risques.

Bolitho avait déjà dépêché le brick *Orcades,* muni de tous les renseignements qu'il avait pu recueillir. Il avait ordonné à Jenour de dire à Keen qu'il fallait surseoir au départ de l'armée, tant qu'il n'aurait pas pu s'occuper des vaisseaux de Baratte.

Jenour lui avait paru fatigué et sans ressort, Bolitho aurait aimé pouvoir lui parler plus longuement. Mais le temps était compté, *L'Impétueux* était perdu, Jenour était parti à la recherche des bâtiments de Keen, bien conscient que l'on en aurait un besoin pressant. James Tyacke avait fait un bref passage à bord à la demande de Bolitho. Il lui avait confirmé que ce capitaine anglais non identifié était un ancien officier de marine qui avait commandé autrefois une frégate légère. Il était passé en conseil de guerre pour traitements cruels envers des prisonniers de guerre. C'était exactement le genre d'homme sans scrupule qui convenait aux visées de Baratte. Il avait recruté la lie des ports, des gens dont la plupart auraient été passibles de la corde si l'on avait pu les traîner en justice. Il s'appelait Simon Hannay : corsaire, pirate et assassin, il avait pendant longtemps semé la terreur chez les capitaines de navire qui naviguaient isolément en haute mer.

Tyacke s'était opposé à lui alors qu'il disposait d'une grosse flottille de navires et faisait régulièrement des descentes sur les côtes d'Afrique. Lorsque la traite avait été mise hors la loi, et que l'on avait renforcé les croisières, Hannay avait compris que les négriers arabes avaient encore plus peur du « diable à la demi-figure » que de lui-même. Une fois de plus, il avait proposé ses services aux Français et, à en croire certains des prisonniers libérés, avait obtenu d'eux une frégate de trente-deux baptisée à point nommé *Le Corsaire*. Baratte avait hissé sa marque à bord d'une autre frégate, *Le Chacal*. Une frégate toute neuve, mais dont on savait peu de chose. Baratte disposait de bien d'autres petites unités, bricks, brigantins et goélettes, construites pour le cabotage.

Bolitho s'éloigna de la table pour aller contempler, l'œil rêveur, l'océan scintillant. Il était midi. A cette heure, Tyacke devait avoir repris son poste au vent, paré à revenir vers les frégates s'il apercevait quelque voile bizarre.

Il entendit des piétinements, des coups de sifflet, on accueillait le capitaine de vaisseau Dawes, commandant la *Laërte,* à la coupée. Avery était monté l'accueillir en compagnie de Trevenen.

Bolitho revoyait le visage bouleversé d'Avery lorsqu'ils avaient enterré les deux femmes et le vieil abbé dans la colline, parmi les fleurs sauvages. Lui-même avait été très ému en découvrant les corps des femmes assassinées. Jeunes toutes deux, des femmes de pêcheurs. On ne leur avait rien épargné, pas même le soulagement d'une mort expéditive. L'un des marins libérés lui avait raconté qu'une nuit, alors que les gardiens étaient ivres morts, il avait entendu leurs cris furieux mélangés aux hurlements des prisonnières. Simon Hannay n'était pas là, mais il aurait tout aussi bien pu être présent. Et cela, il allait le payer.

Quant aux moines, songeait Bolitho, leur attitude avait été plus difficile à comprendre. Ils n'avaient manifesté ni gratitude ni colère, la mort de leur abbé semblait les laisser assez froids. Peut-être cette existence sur une île désolée avait-elle émoussé chez eux les sentiments humains et les émotions des hommes ordinaires.

Il pensait aussi à Herrick, qui se trouvait en bas, à l'infirmerie, confié aux soins attentifs de George Minchin, leur chirurgien. Herrick avait beaucoup souffert, Minchin avait insisté pour qu'on le laisse seul jusqu'à ce qu'il ait un peu récupéré.

Bolitho l'entendait encore l'appeler par son prénom, dans cette cellule infâme.

On frappa à la porte, Trevenen entra, suivi du capitaine de vaisseau Dawes. Dawes était jeune, à peu près de l'âge d'Adam, mais avec le maintien sévère d'un homme mûr. Peut-être se voyait-il déjà amiral, tout comme son père.

Yovell se retira dans un coin où il pourrait prendre des notes si nécessaire. Ozzard, une serviette sur le bras, attendait le moment de servir les rafraîchissements.

Trevenen s'assit pesamment. Il avait manifesté quelque chose qui ressemblait à de la surprise en voyant l'homme déguisé en abbé, et qui avait brisé le bras de Herrick, abattu par le capitaine fusilier. Il commença d'une voix rauque :

— Voilà qui était tout à fait inattendu, sir Richard.

Bolitho le regarda froidement, il avait encore devant les yeux l'image de ces femmes, ces visages torturés.

— Je n'aime pas voir mourir un homme, fut-ce même un rebut de ce genre. Simplement, je n'ai trouvé aucune raison de le laisser vivre.

Tandis qu'Avery déroulait la carte, Bolitho commenta la dépêche qu'il avait confiée à Jenour.

— Même si son départ nous affaiblit un peu plus, cela peut nous permettre de sauver des vies plus tard.

Dawes se pencha sur la carte.

— Deux frégates, sir Richard ?

Il plissa les yeux, il entrevoyait déjà la gloire, des parts de prise.

— Nous devrions arriver à leur donner une bonne correction !

Trevenen se montra sceptique :

— Ce renégat, Simon Hannay : que savons-nous de lui ?

— Le capitaine de frégate Tyacke le connaît comme tout le monde, mais les histoires de massacre abondent sur son compte.

Pourquoi Trevenen était-il si soucieux de mettre en doute la parole de Tyacke ? Il donnait l'impression d'aller renifler un peu partout pour essayer de trouver une faille. Ou il considérait que tout cela était pure perte. Comme les marins qu'ils avaient sauvés et les prisonniers, par exemple. Bolitho l'avait entendu se plaindre à son commis de toutes ces bouches supplémentaires à nourrir. On aurait dit que la dépense allait être pour sa poche.

Bolitho reprit lentement :

— La véritable inconnue, c'est le rôle exact de cette frégate américaine, *l'Unité*. Si elle n'intervient pas, nous sommes en mesure de nous occuper de Baratte et de l'emporter.

Trevenen s'exclama :

— Mais il ne prendrait pas le risque de déclencher un conflit, sir Richard !

Il paraissait indigné à cette idée.

— Il a peut-être imaginé un plan.

Bolitho les observait, il aurait aimé qu'Adam soit présent.

— Son gouvernement ne s'amuse pas à envoyer le meilleur de ses commandants de frégate pour le seul plaisir de *montrer le pavillon*. A sa place, je sais ce que je ferais. Je provoquerais

un incident. Ce n'est pas quelque chose de très nouveau en temps de guerre, ni en temps de paix, d'ailleurs.

Trevenen n'était toujours pas convaincu.

— Et supposons que Baratte ait davantage de vaisseaux que ce que nous croyons ?

— Je suis même certain que c'est le cas. Mais le convoi qui arrive des Indes sera puissamment escorté. Il y aura même quelques bâtiments de la Compagnie. A mon avis, Baratte va se déployer dans cette direction – et, à l'intention de Dawes : Souvenez-vous bien, votre vaisseau a été le sien, et je suis celui de ses ennemis qu'il déteste le plus. Deux bonnes raisons pour *nous* engager, hein ?

Il entendit le factionnaire parler à voix basse derrière la portière ; Ozzard se précipita d'aller ouvrir.

Bolitho se sentit défaillir. C'était Minchin, le chirurgien.

— Si vous voulez bien me pardonner, messieurs. Buvez donc un peu de vin avant le repas.

Il parlait si calmement qu'aucun des commandants n'aurait deviné son anxiété.

Minchin attendit que la porte se fut refermée.

— Je ne voudrais pas vous déranger, sir Richard, mais…

— C'est au sujet du contre-amiral Herrick ?

Le chirurgien passa les doigts dans ses cheveux grisonnants.

— Je m'inquiète pour lui. Il souffre beaucoup. Je ne suis qu'un chirurgien de marine – un *boucher*, comme on nous appelle…

Bolitho posa la main sur son bras.

— Auriez-vous déjà oublié *l'Hypérion* ? Sans vous, bien des gens seraient morts ce jour-là.

Minchin hocha la tête.

— Pour certains, cela aurait mieux valu.

Ils se dirigèrent vers le pied de l'échelle. Allday, assis sur un fût retourné, travaillait à une sculpture. Il leva les yeux : il avait tout compris.

Ils étaient au plus profond de la coque dans un entrepont de la *Walkyrie*, sous la flottaison. Ici, tous les bruits du vent et de la mer ne parvenaient qu'étouffés, seuls étaient audibles les grincements des membrures, comme des voix venues du fond

des mers. C'était là que l'on serrait vivres, cordages, goudron et peinture, là aussi que se trouvaient les soutes à voiles et l'armurerie. Le cœur du vaisseau.

Ils pénétrèrent dans l'infirmerie, un local spacieux et bien éclairé, comparé à ce qu'avait connu Bolitho. L'aide du chirurgien referma le livre qu'il lisait avant de s'éclipser.

Herrick avait le regard fixé sur la porte, comme s'il savait qu'ils allaient arriver.

Bolitho se pencha sur sa couchette.

— Comment allez-vous, Thomas ?

Il craignait que Herrick ait oublié leurs relations passées, qu'il se détourne à nouveau de lui.

Les yeux de Herrick étaient particulièrement bleus à la lumière des fanaux.

— Je suis las, Richard, mais cela me donne le temps de réfléchir. De penser à vous, à moi – il reprit : Vous me semblez fatigué, Richard… – il tenta de se redresser, mais ferma les yeux avant d'ajouter : Je vais perdre mon bras, c'est cela ?

Bolitho vit que le chirurgien acquiesçait. Un bref signe de tête, comme s'il avait déjà décidé. Il se tourna vers Minchin :

— Eh bien ?

Le chirurgien s'assit sur un coffre.

— Il n'y a pas moyen d'y échapper, amiral – il hésita : Sous le coude.

— Oh, mon Dieu ! s'écria Herrick.

— Vous êtes bien sûr de vous ?

Le chirurgien rougit violemment, mais fit signe que oui.

— Le plus tôt sera le mieux. Sans quoi…

Il n'eut pas besoin de terminer sa phrase.

Bolitho posa doucement la main sur l'épaule de Herrick.

— Y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour vous ?

Herrick ouvrit les yeux.

— Je vous ai manqué.

Bolitho essaya de sourire.

— Non, Thomas, ne pensez qu'à vous, essayez de tenir le coup. On lui avait fait sa toilette, il était rasé, et quelqu'un qui ne l'aurait pas connu aurait cru qu'il était dans son état normal.

Il regarda le pansement taché de sang qui enveloppait sa main fracassée.

— Vous enverrez la lunette à ma sœur… si je n'en réchappe pas, Richard.

Bolitho, qui regardait la porte, revint vers lui.

— Mais si, *vous allez vous battre*. Et vous allez gagner.

Le chemin du retour jusqu'à sa chambre lui parut sans fin. Il dit à Allday :

— Mon vieux, j'ai une faveur à vous demander.

Allday secoua sa tête tout ébouriffée et roula le morceau de cuir dans lequel il rangeait les couteaux et l'alêne de voilier avec lesquels il réalisait le gréement de ses maquettes.

— Ayez pas peur, sir Richard, je resterai près de lui – Bolitho semblait désespéré : Je vous préviendrai s'il arrive quoi que ce soit.

— Merci, répondit Bolitho.

Il lui prit le bras, incapable d'en dire davantage. Allday le regarda se diriger vers la porte près de laquelle le factionnaire se tenait raide comme une baguette de fusil en dépit des mouvements du bâtiment.

Une fois passée la porte, face aux commandants, Bolitho réussirait à ne rien montrer de sa détresse. Allday en était sûr. Que savaient-ils de ce qui se passait ? Tout ce qu'ils cherchaient, c'était la gloire, et quelqu'un pour les entraîner sur ses chemins et pour les protéger.

Ozzard sortit et Allday lui dit sans ménagement :

— T'aurais pas un peu de cognac, Tom ? Et du fameux ? Ozzard le regarda. Ce n'était pas pour lui qu'il le demandait.

Là, c'était différent.

— Je vais t'en chercher, John.

— Et après, je m'en jetterais bien un.

Après. La vraie signification de ce mot poursuivit longtemps Ozzard lorsqu'Allday fut parti.

Le capitaine de vaisseau Adam Bolitho se mirait dans la glace de la chambre. Il fronça le sourcil en ajustant sa vareuse puis son sabre. *L'Anémone* plongeait lourdement dans une mer qu'elle prenait par l'avant du travers et l'humidité qui régnait

annonçait l'arrivée imminente de la pluie. Pas cette pluie qui arrose les villages et la campagne de Cornouailles, non, mais des déluges torrentiels à vous rendre fou et qui passaient souvent sur un navire sans qu'on ait le temps de recueillir un peu d'eau douce. Son second pourrait bien s'en occuper.

Adam Bolitho détestait ce rituel des punitions corporelles, même si la plupart des marins s'accordaient à penser qu'il était difficile de s'en passer. Cette fois-ci, c'était peut-être la conséquence de ces croisières sans fin, où l'on ne voyait rien, si ce n'est un brick courrier ou quelque navire marchand qui essayait de garder de bonnes relations avec les deux belligérants, sans rien comprendre à la guerre qui faisait rage. Lassitude, déception d'avoir dû laisser leurs prises à l'ennemi alors qu'ils poussaient des hourras un peu plus tôt ; un équipage bien soudé, jusqu'au jour où ils avaient reçu des nouvelles par l'un des vaisseaux qui pourchassaient les négriers. Les marins de *l'Anémone* n'avaient pas de repos, ils en devenaient d'humeur maussade. Ni l'école à feu ni les exercices de manœuvre ne pouvaient plus contenir leur énervement. L'espoir de se mesurer bientôt à leur véritable ennemi avait laissé place à un sombre ressentiment.

L'homme en question avait frappé un officier marinier à la suite d'une dispute, pour une histoire de changement de poste. En d'autres circonstances, Adam aurait provoqué une enquête, mais, dans ce cas précis, il s'agissait d'un officier marinier plutôt expérimenté et excessivement patient. Adam avait connu de nombreux cas où c'était exactement l'inverse, des officiers qui abusaient de leur autorité. Le châtiment qui en résultait était alors particulièrement injuste, même si on l'infligeait au nom du devoir.

Cet homme était un terrien, l'un de ceux qui s'était fait cueillir par la presse près de la pointe de Portsmouth. En dépit de plusieurs avertissements sévères, c'était resté un rebelle, un pinailleur d'entrepont, comme disait son oncle.

On frappa à la porte et le second passa la tête, l'air surpris. Comme s'il avait oublié à quoi pouvait ressembler son commandant lorsqu'il était en grande tenue.

— Oui, Aubrey, c'est à quel propos ? – il regretta immédiatement sa sécheresse : Êtes-vous paré ?

— Je pense que c'est ma faute, commandant, répondit Martin en hésitant un peu. Je suis le plus ancien à bord, j'aurais dû voir venir le coup. J'aurais pu tuer l'affaire dans l'œuf.

Comme pour infirmer ce qu'il venait de dire, ils entendirent les trilles des sifflets et le bruit des pieds nus.

— L'équipage sur le pont ! L'équipage sur le pont aux postes de punition !

— D'une certaine manière, répondit Adam, je comprends ce que vous ressentez, mais la sympathie est un sentiment qu'un commandant ne peut pas s'autoriser bien longtemps. Nous courons toujours un risque, Aubrey, même venant de ceux que nous croyons le mieux connaître. Je l'ai entendu dire bien des fois. Lorsqu'un vaisseau se transforme en briquet, quelle qu'en soit la raison, faire simplement preuve de compréhension peut être pris pour de la faiblesse.

Martin hocha la tête en se disant que son commandant tenait en bonne partie de Richard Bolitho ce qu'il venait de lui déclarer. Il lui demanda :

— D'autres ordres, commandant ?

Adam détourna les yeux. Le simple fait d'accepter la discussion montrait qu'il succombait à une certaine forme de faiblesse.

— Les deux bordées sur le pont à six heures de l'après-midi. Nous virerons de bord pour continuer la croisière à une autre route.

Il essaya de sourire, mais l'effort était trop grand.

— Dans deux jours, trois peut-être, nous devrions voir le convoi du commodore. Nous aurons tous du travail à ne savoir qu'en faire !

Il était bien conscient qu'il n'avait pas cité le nom de Keen. Était-ce encore ce sentiment de culpabilité ?

Ils montèrent ensemble sur le pont. Au-dessus d'eux, le soleil rendait transparentes les voiles, par contraste avec le gréement sombre.

Les fusiliers étaient alignés sur la dunette avec leur lieutenant, Montague Baldwin. Il avait dégainé le sabre courbe

qu'il affectionnait et avait mis arme sur l'épaule. Le lieutenant de vaisseau Dacre, officier de quart, se tenait près de Partridge, leur maître pilote. La jeunesse et la vieillesse côte à côte. Les aspirants et officiers mariniers avaient pris place près de la lisse de dunette ; l'équipage, massé sur le pont principal et les passavants ou accroché dans les enfléchures, observait la scène.

Martin vit son commandant lui faire un signe du menton et donna le signal du rituel. On amena le prisonnier, un marin de grande taille, bien droit, la tête haute comme un criminel célèbre que l'on conduit au gibet. Il était flanqué de Gwynne, maître bosco, et de l'un de ses aides et suivi de McKillop, chirurgien, ainsi que du capitaine d'armes. Un silence total se fit, les voiles elles-mêmes paraissaient immobiles.

— Chapeau bas !

Les rares spectateurs qui portaient une coiffure se découvrirent. Certains des marins regardaient le prisonnier, un homme peu aimé jusque-là. Les autres gardaient les yeux baissés sur la mince silhouette aux cheveux noirs, avec ses épaulettes brillantes, entourée de ses officiers, protégée par deux rangs de fusiliers, et pourtant si seule.

Adam se découvrit et sortit le Code de justice maritime de sa vareuse. En même temps, il fixait le prisonnier du regard. Il faisait partie de l'équipage, et pourtant, il en était si éloigné.

Il prit la parole d'une voix calme et sans émotion, si bien que la plupart des marins et des fusiliers l'entendaient à peine. Peu importait : les vieux loups de mer connaissaient par cœur les articles concernés. Adam crut même voir le charpentier donner un coup de coude à l'un de ses adjoints lorsqu'il en arriva à la dernière ligne : «… ou bien encourra la peine de mort comme il est indiqué ci-après ». Il ferma le livre et ajouta :

— Fait et signé de ma main à bord du vaisseau de Sa Majesté britannique *Anémone* – il se recoiffa : Que l'on exécute la sentence.

On avait déjà saisi le caillebotis contre le passavant et, sans avoir eu le temps d'esquisser la moindre résistance, le prisonnier se trouva saisi par la taille, bras étendus, puis on lia chacune de ses jambes et il se retrouva écartelé.

Adam vit le plus jeune de leurs aspirants ouvrir et refermer alternativement les poings, mais sans manifester la moindre pitié. Il avait le regard rivé sur le dos de l'homme, avec l'air d'un chien qui chasse le cerf et voit venir la curée.

Adam ordonna sèchement :

— Faites votre devoir, Mr Gwynne !

Un homme cria alors :

— Fais leur voir ce que tu vaux, Toby !

Le lieutenant Baldwin dit d'un ton très calme à ses fusiliers :

— Soyez prêts !

La scène rappelait à Adam ce qu'avait fait Keen un jour, alors qu'il servait sous ses ordres. Il avait usé du même ton à un moment d'extrême tension comme un palefrenier qui tente de calmer un cheval.

— Notez le nom de cet homme !

Gwynne, le bosco, devenu complètement sourd d'une oreille après un combat au corps à corps contre un vaisseau français, demanda :

— Combien, commandant ?

Adam s'avança vers la lisse pour voir le prisonnier, lequel avait aussi tourné la tête dans sa direction.

— Trois douzaines !

L'homme se mit à hurler :

— Espèce de salaud, vous aviez dit deux douzaines !

— J'ai changé d'avis, lui répondit Adam.

Aux premiers roulements de tambours, les lanières tombèrent sur le dos nu. Le capitaine d'armes cria : « Un ! »

La première douzaine de coups stria la peau d'un lacis de raies sanglantes, comparables aux traces de griffes d'une bête sauvage.

Le prisonnier commença à se plaindre. La punition continuait, et il avait déjà la figure toute rouge lorsque le bosco passa le fouet à son adjoint.

Le capitaine d'armes cria d'une voix enrouée : « Vingt-six ! »

Le chirurgien leva la main :

— Il s'est évanoui, commandant !

— Détachez-le, ordonna Adam qui vit l'homme s'effondrer dans son sang.

On l'emporta pour le descendre à l'infirmerie. Cet homme robuste se remettrait après qu'on lui aurait rincé le dos à l'eau de mer et fait avaler autant de rhum que son estomac pouvait en contenir. Mais il emporterait dans la tombe les marques des lanières.

Le second avait un air un peu méfiant. Il ne connaissait pas cette humeur à son commandant. Adam lui dit :

— Je ne veux pas avoir de martyrs à bord de mon bâtiment, Mr Martin.

Et il sourit d'un air las, alors que les hommes retournaient à leurs travaux ou dans leurs postes.

— Croyez-moi, il n'y a pas que les parts de prise lorsque l'on commande !

Il n'était pas descendu se changer que des trombes d'eau s'abattirent sur le vaisseau.

Il s'approcha des fenêtres de poupe et en ouvrit une pour contempler l'horizon. La pluie était déjà presque finie : elle allait refroidir les ponts et tendre les voiles, prêtes à prendre la prochaine risée. Il regarda sa vareuse posée sur un siège, ses épaulettes rutilantes. Il avait été si fier, le jour où on l'avait confirmé dans son grade. Mais il tendit les mains, il se sentait comme pris de nausée.

Trois douzaines de coups. Etait-ce tout ? *En tant que commandant, j'aurais pu le faire pendre à une vergue pour avoir porté la main sur un officier marinier*. La conscience du pouvoir qu'il détenait sur ses hommes l'avait toujours effrayé. Mais pas maintenant. Il était dans son droit. Fallait-il qu'il ait parcouru un long, un très long chemin…

Au cours de l'après-midi, alors qu'il était installé à table devant une assiette de bœuf salé insipide qu'il avait à peine touchée, il songea encore une fois à sa lettre. Il se demandait si elle l'avait reçue, et même, si elle l'avait lue.

Si seulement ils se croisaient par hasard, sur quelque sentier tortueux comme celui où il lui avait offert ces roses sauvages. Et puis elle l'avait embrassé…

Il se raidit en entendant l'appel de la vigie du grand mât :

— Ohé du pont ! Voile devant, sous le vent !

Adam sauta sur ses pieds. Voilà qui allait mieux. Il n'y avait personne entre *l'Anémone* et les vaisseaux de son oncle. La perspective de l'action allait faire la différence et souder tous ses hommes. Les nettoyer, comme cette pluie qui avait lessivé le pont après la séance de punition.

Les gens se pressaient sur la dunette lorsqu'il y monta.

Le lieutenant de vaisseau Dacre le salua et repoussa une mèche de cheveux trempés qui lui tombait sur l'œil.

— Je ne sais pas très bien ce que c'est, commandant. La vigie dit qu'il y a de la brume sous le vent – peut-être des grains.

— Dans ce cas, nous ne l'aurions pas vu.

Il se précipita sur la carte que les aides du pilote étaient en train de sortir.

Partridge lui dit :

— C'est peut-être un négrier. Vois pas ce que ça pourrait être d'autre dans cette zone perdue.

— C'est exactement mon avis, Mr Partridge ! Rappelez les deux bordées et établissez les perroquets. Il va sans doute tourner les talons en nous voyant !

Aux appels des sifflets, les hommes se ruèrent sur le pont. Adam profita de ce qu'il les voyait passer pour jauger leur humeur. Certains pensaient sans doute encore à la séance de fouet, mais la plupart d'entre eux avaient mis leur mouchoir dessus. *Il ne l'a pas volé.* Ou encore : *A quoi tu t'attends de la part d'un salaud d'officier ?* Ils pouvaient bien le haïr s'ils en avaient envie ; ou, peut-être, lorsqu'il le méritait. Mais le craindre ? Non, cela ne devait jamais se produire.

Il vit que l'aspirant Dunwoody le regardait.

— En haut, prenez une lunette. J'ai besoin de vos yeux aujourd'hui !

Il grimpa dans les haubans, sa longue lunette lui battait sur les fesses à chaque pas.

Martin, tout excité, était venu le rejoindre. Comme je l'étais dans le temps, songea Adam.

— Établissez la grand-voile, Aubrey. Je veux que nous volions sur l'eau avant de le perdre !

Ils échangèrent un grand sourire, tout le reste était oublié.

L'*Anémone* se comportait magnifiquement. Courant au largue, elle prenait les grands creux et les hautes lames tel un pur-sang sautant des haies. Les embruns volaient par-dessus la figure de proue en rideaux serrés. Les voiles, au fur et à mesure qu'on les bordait, se raidissaient comme saisies entre des mains de géants et la pluie qui avait détrempé la toile jaillissait sur les marins avant de s'évacuer par les dalots en petits ruisseaux.

Dans le fracas de la toile et du gréement, on entendait à peine la voix de Dunwoody.

— Ohé du pont ! Deux mâts, commandant ! Je crois qu'il nous a vus !

Adam s'essuya le visage avec la manche de sa chemise, il était trempé jusqu'aux os.

— Si la pluie ne se remet pas à tomber, ça ne va pas arranger leurs affaires.

Il traversa le pont, manquant à plusieurs reprises se faire projeter contre les canons quand le vaisseau pointait son boute-hors vers le ciel, illuminé comme une lance dorée par le soleil qui était revenu. Puis il replongeait, la coque s'écrasait dans un creux, les membrures tremblaient comme s'ils avaient heurté un banc de sable.

La vigie rappelait. Dunwoody était peut-être trop sonné par les embruns pour crier lui-même.

— Ohé du pont ! C'est un brick, commandant ! Peux pas en dire plus !

— Prenez votre porte-voix, Aubrey, lui dit Adam, et dites à Dunwoody de redescendre. Tout ceci n'a pas de sens !

Dunwoody arriva sur le pont, tout tremblant encore, alors que de la vapeur d'eau s'échappait de sa chemise trempée.

— Qui donc vous a rappelé, Mr Dunwoody ?

Il se surprenait de rester si calme en dépit de son appréhension.

Dunwoody avait baissé les yeux et serait tombé lorsque la frégate plongea dans un creux si Bond, un second maître pilote, ne l'avait pas rattrapé par le bras. Le jeune garçon se tourna vers la mer, comme s'il voyait encore ce navire.

— Ce n'est pas un négrier, commandant. C'est l'un des nôtres, *l'Orcades*.

Adam s'adressa à Martin.

— Il est dans un sale état ? – il secoua doucement le garçon en lui prenant le bras : Dites-moi. *J'ai besoin de savoir !*

Dunwoody secoua la tête, refusant encore d'y croire.

— Il est désemparé, commandant, mais je n'ai pas vu un seul pavillon !

— A la dérive, abandonné ? insista Martin. Allez, mon vieux, parlez !

Adam empoigna les enfléchures sous le vent et entreprit de monter. Les haubans lui écorchaient les doigts à chaque coup de roulis.

Il dut attendre un bon moment, calé contre les enfléchures, que le bâtiment se stabilise sur une crête puis que la lunette s'éclaircisse.

L'Orcades roulait et tanguait violemment, le soleil jouait sur les fenêtres de poupe et les dorures du tableau, on avait l'impression qu'il était en feu. La chaloupe était à poste, mais un canot pendait au bout de ses palans le long de la muraille et s'écrasait contre la coque à chaque coup de roulis.

Il n'avait donc pas été abandonné. Il attendit qu'une nouvelle vague soulève la quille et fit un second essai. Le pavillon était entortillé dans le gréement. Adam savait que tous les visages étaient levés vers lui, les hommes voulaient savoir ce qui se passait. Il sentait leur inquiétude après la première excitation de cette découverte. Il jeta encore un regard dans la lunette ruisselante, mais il savait bien ce qu'il avait vu. Il se laissa descendre rapidement. Très bientôt, tout le monde aurait compris.

Il alla retrouver son second et Partridge. Inutile de laisser traîner les choses.

Il leur fit face et leur dit simplement :

— Rassemblez la garde et prenez des armes, messieurs.

Il leva la main en voyant le lieutenant de vaisseau Lewis partir en courant :

— C'est *l'Orcades* – il mourait d'envie de s'humecter les lèvres, mais n'osait pas : Il a hissé le pavillon de quarantaine.

— La fièvre ! dit Lewis d'une voix rauque.

— Comme vous venez de le dire, Mr Lewis – puis, plus durement : Ce que les marins craignent et détestent plus encore que le feu.

Le lieutenant Baldwin arriva en boutonnant sa tunique, jetant les yeux de tous les côtés. Adam reprit :

— Nous allons nous placer au vent à lui et mettre un canot à la mer – et voyant qu'ils s'échangeaient des regards : Je vais faire appel à des volontaires, et j'irai moi-même à son bord.

— Vous ne comptez pas monter à bord, commandant ? lui demanda Dacre. Il semblait déjà imaginer l'horreur qui devait régner à bord de la frégate surpeuplée.

— Je déciderai plus tard.

Des fusiliers émergeaient des écoutilles, armés jusqu'aux dents, parés si nécessaire à se battre et à tuer pour maintenir l'ordre.

Martin voyait que la nouvelle se répandait, les pires craintes étaient maintenant devenues une certitude.

— Je crois que le commandant de *l'Orcades* est un ami de Sir Richard, n'est-ce pas ?

— Et mon ami à moi aussi.

Il songeait au Jenour qu'il avait connu, confiant, franc, si agréable. Adam avait cru qu'il était mort avec les autres le jour de ce service funèbre à Falmouth. Lorsque Sargeant, son second, et Aubrey Martin étaient arrivés de Plymouth à bride abattue et lui avaient annoncé que celui qui lui était le plus cher au monde était vivant. C'était alors qu'il avait perdu Zénoria à jamais.

— Comptez-vous le prendre à la remorque, commandant ?

Lorsqu'Adam se retourna, Martin, bouleversé, vit qu'il avait les larmes aux yeux, des larmes qui roulaient sur ses joues et se mêlaient aux embruns.

— Pour l'amour du Ciel, Aubrey, vous savez bien que je n'oserais pas !

Martin découvrait un autre commandant, un homme qu'il n'avait encore jamais vu.

Adam s'adressa à Dunwoody, oubliant tous les autres.

— Cela dit, Jenour venait de la part de mon oncle. Ce doit être important.

Il essaya de fixer son regard sur le brick, jusqu'à ce que sa vue trop brouillée l'empêche de rien voir. Il entendit Martin qui criait :

— Du monde en haut ! Parés à rentrer la toile, Mr Lewis !

Dunwoody fut le seul à entendre ce que disait son commandant lorsqu'il murmura : « Dieu tout-puissant, pardonnez-moi ce que je vais devoir faire ! »

Ils se rapprochaient, ils se rapprochaient toujours davantage de *l'Orcades,* jusqu'au point où toutes les lunettes braquées à partir de la dunette de *l'Anémone* purent constater la désolation absolue qui y régnait : la roue double désarmée et qui tournait d'un bord puis de l'autre, le brick qui dérivait et roulait sous les effets de la mer et du vent. Adam aperçut près de l'habitacle deux hommes allongés, comme endormis, les corps qui ballottaient au gré des mouvements brusques du navire. Il y avait encore un cadavre retenu par un filin près du canot déchiqueté, le long du bord, et, comme *l'Anémone* se rapprochait toujours, vergues brassées pratiquement dans l'axe, naviguant aussi près du vent que possible, il commença à distinguer d'autres amas de corps détrempés, ce qui avait été l'équipage de *l'Orcades*.

Il entendit le chirurgien qui lui disait :

— Ce doit être une fièvre de la pire espèce, commandant. Sur un bâtiment de cette taille, la maladie se répand comme une traînée de poudre.

Adam ne lui répondit pas. Il avait entendu parler des fièvres virulentes qui sévissaient dans ces eaux, mais n'en avait jamais fait l'expérience. Les hommes tombaient comme des mouches à leurs postes, quelquefois avant d'avoir compris ce qui leur arrivait. L'infection pouvait se propager à partir de n'importe où, par exemple à bord d'un navire suspecté de se livrer à la traite. Ce genre de maladie n'était pas rare dans ces bâtiments où s'entassaient jusqu'aux barrots les cargaisons humaines. Leurs capitaines qui voulaient avant tout faire du chiffre se retrouvaient souvent à destination avec une cargaison d'esclaves morts et un équipage qui n'allait pas tarder à connaître le même sort.

— Nous sommes assez près, Mr Martin, lui dit Adam.

Il avait parlé d'un ton sec et, pour ceux qui ne le connaissaient pas, sans la moindre émotion.

Les deux bordées étaient montées pour observer la scène. Quelques marins regardaient le brick désert comme s'il abritait une force destructrice. Un vaisseau fantôme qui revenait pour se venger d'une horreur du passé.

Plusieurs têtes se retournèrent lorsqu'Adam cria :

— Il me faut des volontaires pour armer le canot.

Les expressions sur les visages étaient diverses, peur, hostilité, terreur incontrôlée.

Personne ne bougea lorsqu'il poursuivit :

— C'est l'un des nôtres, comme l'était *L'Impétueux*. *L'Orcades* a été victime de cette guerre, il aurait pu tout aussi bien succomber sous les boulets de l'ennemi. Je dois absolument savoir s'il y a encore âme qui vive à bord.

McKillop, le chirurgien, lui fit un bref signe de tête. Mais cela ne fit qu'ajouter à son désespoir et à renforcer ses sombres pressentiments.

— *L'Orcades* apportait des dépêches destinées à l'escadre. Elles sont certainement de la plus haute importance, sans quoi mon onc… Sir Richard ne se serait pas séparé de lui. Son commandant est l'ami de plusieurs d'entre nous. Puissent ses souffrances ne pas avoir été vaines.

Son maître d'hôtel, George Starr dit d'un ton bourru :

— Je ne vous laisserai pas tomber, commandant.

Puis un autre cria :

— Vous pouvez me mettre sur la liste !

C'était Tom Richie, bosco à bord de *l'Aiglon,* celui qui avait changé de camp au risque de sa vie. Adam lui répondit calmement :

— Toujours avec nous, Richie ?

Un marin dont il ne se savait pas le nom battit bruyamment des mains et réussit même à sourire.

— T'engage jamais, comme y disent ! Regarde où c'que ça m'a mené !

Tendus, hésitants, des marins se dirigèrent un par un vers l'arrière, jusqu'à ce que Starr dise à voix basse :

— L'armement est complet, commandant.

Adam se retourna en entendant Dunwoody :

— J'y vais, commandant.

Il avait beau redresser le menton, il n'en paraissait que plus jeune.

— Non, lui dit gentiment Adam, restez avec le second, il aura besoin de vous.

Puis à l'intention de Martin :

— Alors, toujours envie d'obtenir un commandement, Aubrey ?

Il essayait de sourire, sans y arriver.

Mon bâtiment. Mon Anémone bien-aimée… et voilà que je t'abandonne.

On mit le canot à l'eau avant de le faire venir sous le vent de la frégate.

Quelques marins qui l'avaient entendu sursautèrent au bruit d'un coup de feu isolé. D'autres levèrent la tête, s'attendant à découvrir un trou dans un hunier arisé.

Adam commenta, sans s'adresser à quelqu'un en particulier :

— Oui, je savais que cela devait se terminer ainsi.

Et il mit la main sur le pistolet passé dans sa ceinture, se demandant ce qu'il allait découvrir.

— Paré, commandant ! cria Starr.

Adam quitta la dunette et gagna la coupée. Quelques marins essayaient de le toucher, il s'arrêta. Comme s'ils le voyaient pour la dernière fois.

— Bonne chance, commandant !

— Et faites bien attention s'ils essayent d'embarquer, commandant !

C'était un vieux marin qui connaissait le danger que l'on courait en cas de contact, qui venait de parler. En quelques mots très simples, il avait fait de *l'Orcades* un ennemi.

— Sortez ! Poussez devant ! Avant partout !

Le canot vira et prit de l'erre, Adam pensait à Allday. Il y eut un nouveau coup de feu et les nageurs perdirent la cadence, l'un d'eux s'était retourné pour essayer de voir ce qui se passait. Le nommé Richie cria entre deux coups de pelle :

— Paraît que vous êtes plutôt bon au pistolet, commandant ?

Adam se tourna vers lui. Il était content d'avoir jeté son coutelas à la mer, d'avoir détruit cette preuve. Il avait l'impression que cela remontait à une éternité.

— Lorsqu'on me provoque ! répondit-il.

Puis il prit Starr par la manche :

— Sous la poupe, mais pas trop près. Nous risquerions d'être entraînés par les remous contre le safran.

Pendant tout ce temps, il avait senti derrière eux *l'Anémone* qui surveillait leur progression, mais lorsqu'il se retourna, il vit, tout surpris, que lorsqu'elle plongeait dans un creux, elle paraissait très éloignée et que la mer montait jusqu'aux sabords comme pour l'engloutir.

Il s'empara d'un porte-voix :

— Ohé, *Orcades* ! Je suis le capitaine de vaisseau Bolitho, de *l'Anémone*.

Les appeler ainsi le rendait malade, il leur donnait peut-être un espoir alors qu'il n'y en avait aucun, c'était une sorte de trahison.

— Ça ne sert à rien, commandant, murmura Starr, vous avez fait tout votre possible.

— Faites le tour – il ne pouvait cacher son désespoir : Puis nous rentrerons.

Deux des nageurs se regardèrent, l'air gêné. Le premier mouvement qui les avait fait se porter volontaires s'estompait, ses derniers mots leur apportaient le soulagement dont ils avaient besoin.

Starr poussa la barre, avant de s'exclamer :

— Regardez, commandant ! Dans la chambre !

Le canot roulait et tanguait en faisant des bonds à vous donner la nausée et les avirons peinaient à le garder manœuvrant. Mais Adam, les yeux fixés sur la fenêtre de poupe ouverte, en oubliait le danger. La chambre était sans doute la copie conforme de celle qu'il avait connue à bord de son premier commandement, la *Luciole,* de quatorze canons.

Il y avait quelqu'un là-dedans, une ombre plus qu'une forme humaine, et Adam ressentit quelque chose qui ressemblait à la

peur en la voyant s'approcher lentement des vitres recouvertes de sel séché. Peu importe qui était cet être, il avait dû entendre le porte-voix, le son avait réussi à franchir les brumes de son agonie, suffisamment pour lui rendre un peu de conscience.

Adam était persuadé que c'était Jenour, sans même savoir pourquoi il avait cette impression. Il s'était réfugié là, il se mourait tandis que son petit brick se battait, que les hommes tombaient, jusqu'au dernier timonier qui avait fini par abandonner la barre. Quelques survivants avaient sans doute tenté de s'enfuir dans le canot retourné. Il y avait même eu une dernière tentative pour rétablir un semblant d'ordre, mais il était déjà trop tard.

Un marin dit d'une voix hoquetante :

— Un sac, commandant !

Il en avait presque les yeux hors de la tête, la petite sacoche en cuir commença soudain à descendre de la chambre.

Le mourant avait dû y mettre ses ultimes forces. Si le sac tombait maintenant, il serait définitivement perdu.

— Tiens bon, Starr !

Adam gagna l'avant en enjambant les bancs, s'accrochant ici et là à une épaule pour éviter de se faire projeter à l'eau. Il sentait bien que ses hommes avaient peur, même d'un contact aussi bref.

— Sciez ! *Partout !*

Arrivé à l'avant, Adam s'empara de la sacoche et la fit passer par-dessus le plat-bord.

— *Sciez partout !*

Starr surveillait la sacoche, le tableau du brick se soulevait au-dessus du canot, menaçant de l'écraser et de le réduire en miettes au prochain creux. Après coup, il songea qu'heureusement, les hommes, tournés vers l'arrière, n'avaient pu voir le navire désemparé. Peu importe qui était cet homme. Il avait dû amarrer le bout à son poignet et, lorsqu'Adam avait déhalé dessus, il l'avait tiré presque jusqu'au rebord de la fenêtre.

Tout comme Adam, il ne parvenait pas à en détacher ses yeux. Un commandant à une seule épaulette, mais qui n'avait plus rien d'un être humain, et pourtant toujours vivant ?

Pareil à un déchet qui pourrit. Un visage sorti de la tombe.

Adam trancha le filin et la forme disparut dans la chambre. Il cria :

— *Dieu soit avec toi, Stephen !*

Seuls les cris des mouettes lui répondirent, paraissant le narguer.

Starr poussa sur la barre et lâcha un grand soupir de soulagement en voyant les huniers de *l'Anémone* grandir, ils leur souhaitaient la bienvenue. Mais Adam, lui, ne put quitter *l'Orcades* du regard. Il dit brusquement :

— *Dieu ?* Qu'a-t-il à faire de gens comme nous ?

Il se souvenait à peine de ce qu'avait été leur retour jusque sous le vent de *l'Anémone*. De nombreuses mains se tendirent pour l'aider, quelqu'un se mit à pousser des vivats. Était-ce pour tous les volontaires ? Il n'en sut rien.

Puis l'obscurité se fit, le pont s'inclina sous la pression du vent dans la toile.

Le lieutenant de vaisseau Martin était assis avec lui dans la chambre, il voyait son commandant avaler du cognac verre après verre, sans effet visible. La sacoche en cuir était posée sur la table, toujours fermée, tel un objet maléfique.

Le premier lieutenant arriva à son tour et, après avoir jeté un regard interrogateur, dit à Martin :

— Nous l'avons perdu de vue, monsieur. Dans ces eaux, il risque de dériver ainsi pendant des mois, pour ne pas dire des années.

— Ouvrez les dépêches, ordonna Adam.

Il gardait les yeux fixés sur son verre vide, ne sachant même plus qu'il avait bu. Comme cette fois où elle était venue le retrouver à Falmouth, une nuit. Et elle était restée lui tenir compagnie.

Martin déplia une feuille qui craquait. Adam reconnut la grosse écriture ronde de Yovell.

— Elle est destinée au commodore Keen, commandant. Il devait essayer de vous retrouver pour vous dire de rallier l'escadre sans délai. Sir Richard pense que Baratte s'est mis en mouvement.

— Et Jenour a fini par nous retrouver.

Il essayait de chasser ce souvenir de son esprit.

— Maintenant, nous n'avons plus le temps d'établir le contact avec le commodore.

Il se tourna vers les fenêtres de poupe, le safran soulevait des tourbillons d'eau phosphorescente, la lune qui se levait se reflétait sur la mer.

On n'avait peut-être jamais le temps.

— Nous allons rallier Sir Richard. Dites à Mr Partridge de tracer une route et virez de bord.

Puis il se tut, commença à dodeliner de la tête, il ne sentit même pas ses officiers lui allonger les jambes sur le banc. Et il n'entendit pas non plus Martin dire à voix basse : « Je m'occupe de tout, commandant. Pour une fois, vous êtes prioritaire. »

XVII

TOUT N'EST PAS PERDU

Bolitho prit la tasse de café que lui tendait Ozzard et consulta de nouveau la carte. Avery et Yovell l'observaient en silence, sachant très bien qu'il pensait en réalité à Herrick, en bas, à l'infirmerie.

Bolitho avala une gorgée de café brûlant. Catherine l'avait fait livrer tout spécialement à bord, mais il ne devait plus en rester beaucoup.

Frappant la carte de ses pointes sèches, il commença :

— Au moins, nous avons gagné un peu de temps, puisque le commodore Keen sait désormais ce qui se passe. Le major général Drummond aura déjà assez de soucis avec ses soldats qui auront le mal de mer et des chevaux qui ont à peine la place de se tenir debout, pour ne pas devoir en outre subir une attaque au large.

Comme les autres l'avaient deviné, il ne pensait qu'à Herrick. Il s'était rendu plusieurs fois à son chevet, alors qu'il devait rester en contact avec ses bâtiments, mais il avait été bouleversé par ce qu'il avait vu. Dès le début, Minchin lui avait dit : « Le contre-amiral Herrick a trop de caractère pour se résigner. La plupart des patients s'évanouissent de douleur ou boivent jusqu'à tomber dans une sorte de torpeur. Mais pas lui, sir Richard. J'approchais le scalpel qu'il se débattait encore. »

Lors de sa dernière visite, Herrick avait paru vulnérable et sans défense. Ses traits, habituellement très soulignés, semblaient marqués par l'ombre de la mort. Entre ses périodes de répit, il était ailleurs, à bord de tel ou tel de ses anciens vaisseaux, criant des ordres et exigeant que l'on réponde à des questions auxquelles personne ne comprenait rien. Une fois, il

avait crié le nom du dernier bâtiment à bord duquel ils avaient servi ensemble, la *Phalarope*. A plusieurs reprises, il avait même évoqué avec le plus grand naturel sa Dulcie tant aimée.

Bolitho redescendit sur terre en sursautant lorsqu'il entendit Avery lui demander :

— Baratte ignore l'existence de vos dépêches, amiral, mais il ne va pas traîner très longtemps avant de se décider à agir.

Bolitho en convint.

— Il existe dans le nord de l'île Maurice toute une zone parsemée de petites îles. Gunner's Quoin, par exemple. Une escadre au complet ne suffirait pas à les explorer toutes.

Il tapota la carte.

— Je suis persuadé que Baratte et son assassin de complice vont rester par-là, en attendant d'avoir des nouvelles du premier convoi.

Avery tendit sa tasse à Ozzard.

— C'est notre seul atout.

— Vous me semblez troublé.

Avery haussa les épaules :

— Cela dépasse mes compétences, amiral.

Bolitho était sur le point de le sonder plus avant, mais on entendit des voix derrière la porte. Il se retourna et sentit son sang se glacer lorsque, Ozzard ayant ouvert la portière, il vit apparaître la tête grisonnante de Minchin.

— Qu'y a-t-il ?

Minchin entra en s'essuyant les mains sur son tablier. Il souriait presque.

— Nous sommes en eaux calmes, sir Richard. C'est passé de justesse.

— Vous voulez dire qu'il est sauvé.

Il avait essayé de se préparer moralement, mais pas à ça.

Minchin acquiesça.

— Cela va prendre un certain temps, mais la fièvre tombe. J'en suis le premier surpris.

— Puis-je aller le voir ?

Minchin fit un pas.

— En fait, il a demandé à vous voir, sir Richard, répondit-il dans un large sourire et répandant ainsi une forte odeur de

rhum. Tout le mérite revient à mon aide, il lit des ouvrages de médecine et de chirurgie à toute heure du jour et de la nuit. Il fera un chirurgien aussi bon que bien d'autres et probablement meilleur que la plupart d'entre nous, si vous voulez mon avis !

Sans attendre, Bolitho descendit les deux échelles qui menaient à l'infirmerie. Après tout ce qui s'était passé, il ne pouvait souhaiter meilleures nouvelles.

Herrick, allongé dans sa couchette, leva la tête en le voyant arriver et essaya de sourire.

— Vous m'avez dit que nous allions gagner, dit-il d'une voix faible avant de refermer les yeux.

Allday, un verre de cognac à la main, souriait de toutes ses dents. L'aide du chirurgien, Lovelace, un garçon pâle et presque efféminé, aussi livide qu'un prisonnier car il ne quittait guère l'infirmerie, commenta :

— Le bâtiment reste assez stable, sir Richard, j'ai donc utilisé la méthode du double recouvrement. Elle est plus douloureuse, mais réduit les risques de gangrène.

Bolitho le regarda attentivement.

— Je vous en suis débiteur, et je veillerai à ce que l'on mentionne vos services dans mes prochaines dépêches.

Ils attendirent que Lovelace soit parti, puis Herrick leur dit :

— Il aime bien son métier, celui-là.

Il bougea un peu, ce qui le fit grimacer, mais il semblait calme et parfaitement lucide, semblant avoir enfin accepté son sort. Comme si la chose lui revenait soudain, il demanda :

— Et alors, quelles nouvelles de l'ennemi et de cet Anglais renégat ? J'ai cru comprendre que le convoi du commodore Keen avait reçu ordre de rester au large – est-ce exact ?

Bolitho répondit d'un ton léger :

— Décidément, il n'y a de secrets pour personne à bord, Thomas. Vous avez raison, j'ai pensé que c'était mieux ainsi.

Il se retourna en entendant des claquements de souliers dans la descente. Le pantalon blanc d'un aspirant apparut dans la lueur glauque de l'entrepont.

— Le commandant vous présente ses respects, sir Richard…

Il ne put s'empêcher de lancer un regard vers la couchette, les pansements qui remplaçaient ce qui avait été une main de Herrick.

— Nous sommes tout ouïe, Mr Harris.

Le jeune garçon rougit brusquement et bredouilla :

— La vigie signale qu'elle a entendu des coups de canon, elle croit que c'est dans le sud.

Bolitho se contraignit à ne pas succomber à ses pulsions et à ne pas monter immédiatement sur la dunette. Il arrivait assez fréquemment qu'une vigie entende quelque chose dans le lointain, tout comme elle voyait une voile longtemps avant tout le monde. Mais dans ce cas précis, cela ne venait pas de la bonne direction. Sinon, la *Larne* de Tyacke l'aurait entendu aussi.

— Je monte – et à l'intention de Herrick : Je ne sais pas ce que cela signifie.

Herrick restait pensif, paraissant se débattre avec quelque chose. Il finit par dire :

— Est-ce si extraordinaire, Richard ? Sommes-nous un adversaire digne de ce nom pour eux ?

Le *nous* qu'avait utilisé Herrick l'émut plus qu'il ne l'aurait cru. Il posa la main sur son bras indemne.

— Il m'est arrivé assez souvent, en tant qu'amiral, de n'avoir que deux vaisseaux sous mes ordres. Mais c'est la première fois que j'ai un vaisseau sous le commandement de deux amiraux !

— Il vaudrait mieux que j'y aille, lui dit Allday, inquiet.

Herrick se rendormait : peut-être quelque chose que lui avait donné Minchin, ou, plus vraisemblablement, le cognac d'Allday. Il dit seulement :

— Je n'oublierai pas, espèce de canaille !

Allday lui répondit d'un grand sourire :

— Eh ben voilà, amiral, le naturel reprend le dessus !

Bolitho trouva Trevenen et quatre de ses officiers près de la lisse de dunette. Ils avaient tous une lunette en main et scrutaient l'horizon brouillé.

— Ohé du pont ! Voile dans le sud !

Trevenen avait l'air sinistre.

— Nous ferions mieux de rappeler aux postes de combat, sir Richard !

Bolitho s'essuya les yeux du bout des doigts. Rappeler si tôt ? Pourquoi se montrait-il si tendu ? Les voiles claires de la *Laërte* faisaient une tache minuscule à l'horizon, la *Larne* était loin au vent. Les trois bâtiments restaient en contact, sous la garde de leurs vigies qui s'apercevaient mutuellement.

Trevenen reprit :

— Une bordée, sir Richard – il en semblait encore tout surpris et ne pouvait le cacher : Une seule bordée.

— Eh bien, commandant, cet inconnu a dû nous voir. Apparemment, il n'a pas changé de route.

Il pointa sa lunette avec grand soin en prenant appui sur l'épaule de l'aspirant Harris. Encore une anecdote qui allait occuper bien des quarts du soir, songea-t-il.

— Ohé du pont ! Frégate, commandant !

— Mais quelle frégate ? demanda Avery.

Quelqu'un murmura :

— Dieu tout-puissant ! voilà un commandant qui sait faire marcher son vaisseau !

— Mr Monteith, aboya Trevenen, je vous serais obligé de garder ce genre de remarque sans intérêt pour vous !

Le jeune officier eut un mouvement de recul, mais s'éclipsa en voyant qu'Avery le regardait.

Bolitho avait surpris l'échange. La frégate ne pouvait être que *l'Anémone*. En très peu de temps, Adam avait montré de quoi il était capable, et il n'hésitait pas à prendre une initiative chaque fois que l'occasion lui en était donnée.

Mais pourquoi Adam ? Peut-être Keen avait-il jugé plus prudent de le dépêcher ? Ils étaient tous les deux comme des prolongements de lui-même, ses yeux et ses oreilles, des armes en acier entre ses mains. Bolitho décida :

— Nous ne rappellerons pas aux postes de combat, commandant – il décida de courir le risque : Faites-moi prévenir dès que *l'Anémone* sera à portée de signaux. Mr Avery, venez avec moi.

Yovell était en train de sortir de la chambre, Ozzard préparait une mixture qu'il s'apprêtait à descendre à

l'infirmerie. Il était comme Allday, ces deux-là devinaient son humeur et savaient tout de suite quand il avait besoin de s'entretenir en privé avec son aide de camp.

Avery commença :

— Je suis enchanté d'apprendre que le contre-amiral Herrick se remet.

Bolitho s'approcha des fenêtres et abrita ses yeux pour observer les huniers de la *Larne*.

— Lorsque vous êtes venu me voir, lorsque j'ai accepté de vous prendre comme aide de camp, nous avons prudemment passé un accord. Voyez-vous les choses de cette façon ?

Il regardait la mer, attendant le moment où sa vue se brouillerait. Il savait qu'Avery l'observait et sentait sa réticence à parler de ce qui le préoccupait.

— Vous pouvez être certain que je suis parfaitement loyal, amiral.

Bolitho se retourna, mais la chambre était très sombre et il n'y voyait guère.

— Et que je bénéficie également de votre amitié, j'espère ?

— Ceci m'honore plus que je ne saurais dire, amiral. Mais, compte tenu de mon expérience, portant encore les stigmates d'une cour martiale qui m'a traité injustement, je reste prudent en paroles comme en actes.

— Au cas où vous perdriez votre position, où vous descendriez du barreau de l'échelle où vous êtes et que nous désirons tous atteindre à un moment ou à un autre, et qui vous a été refusé par cette marine que vous aimez tant.

Avery entendit de nouveaux appels de la vigie, des martèlements de pieds nus sur le pont. On brassait les vergues. Lorsqu'il reprit la parole, ce fut d'une voix détachée.

— Me taire et faire mon devoir… j'ai pensé que cela suffirait.

Je ne pouvais pas deviner à quel point est grand le pouvoir de l'Amirauté.

Bolitho se souvint de ce que lui avait dit Catherine, comme dans une autre vie. Elle l'avait alerté sur le fait que Sir Paul Sillitœ pourrait utiliser Avery à ses propres fins. Cela l'avait blessé plus qu'il ne l'aurait cru possible.

Avery reprit d'une voix égale :

— J'ai écrit à mon oncle, de Gibraltar, à dire vrai. Il m'avait dit un certain nombre de choses.

— A mon sujet ?

Avery sursauta :

— Au grand jamais, amiral ! J'étais simplement curieux de savoir comment on avait pu donner la *Walkyrie* au capitaine de vaisseau Trevenen.

— Vous avez mal agi et de façon peu convenable.

Bolitho aurait aimé distinguer ses traits, mais, après avoir regardé la surface brillante de l'océan, il avait l'impression que la chambre était aussi sombre qu'une grotte.

— J'attends vos explications, Mr Avery.

— J'ai agi ainsi à cause de vous, amiral, et non contre vous. J'avais vu à quel point vous détestiez les séances de fouet, les privations dont les hommes étaient victimes, je sentais que vous étiez impuissant et ne vouliez pas vous en mêler.

Bolitho attendit la suite. Côtoyer quelqu'un tous les jours, partager avec lui un repas, des souvenirs, et ne savoir en fait rien de lui… C'était peut-être en train de changer.

— Mon oncle était très bien informé. Je le soupçonne d'avoir déjà été au courant lorsque Leurs Seigneuries ont insisté pour vous envoyer au Cap.

Il s'emportait et avait du mal à le cacher.

— Ce vaisseau, c'est la récompense de Trevenen pour son faux témoignage devant une commission d'enquête. Il a servi dans le temps à bord de la frégate *Priam,* bâtiment où il ne faisait pas bon vivre, à en croire mon oncle. Son commandant a laissé à deux reprises des hommes mourir sous le fouet. Trevenen a témoigné à décharge et la commission s'est empressée de prononcer un non-lieu.

— Et puis-je savoir le nom du commandant du *Priam ?*

— Je pense que vous le connaissez, amiral. C'était Hamett-Parker, à présent l'amiral Sir James Hamett-Parker. Celui qui s'est arrangé pour vous faire nommer ici.

Il semblait à bout de souffle.

Bolitho serrait des deux mains le rebord du banc de poupe.

— Il m'a dit un jour qu'il n'avait jamais servi à bord de frégates.

— L'amiral, reprit lentement Avery, sait pertinemment qu'il existe un vieux différend entre votre famille et celle de Trevenen, amiral. Une arme très simple, mais terriblement efficace.

Et il continua plus vite, comme s'il craignait d'hésiter et d'en rester là :

— Trevenen est d'assez humble extraction, amiral.

— Et cela ne lui a pas porté tort, il me semble.

En disant cela, Bolitho revoyait encore les discussions interminables entre Trevenen, son commis et son secrétaire au sujet des vivres et des fruits frais, si indispensables sous ces mauvais climats.

— Ce n'est pas ainsi que je souhaitais conclure, amiral, reprit Avery. Vous avez ma parole.

A entendre le son de sa voix, on aurait cru qu'il s'était retourné pour regarder tout autour de lui.

— Je savais que c'était une grande chance pour moi de servir avec vous, et je sais que je viens de tout anéantir.

— Autre chose ?

— J'ai le pressentiment que nous allons combattre. J'en ai l'habitude, et je ne vous ferai pas défaut.

Bolitho entendait des grincements de drisses et de poulies au-dessus de sa tête, on faisait sans doute l'aperçu aux signaux de l'autre frégate.

Il essayait de rester calme.

— Je n'ai jamais douté de vos aptitudes.

— Si je vous disais un secret… répondit Avery.

— Dites-le moi si vous le désirez. Mais vous en avez déjà assez avoué pour vous briser.

— Le capitaine de vaisseau Trevenen est un lâche, amiral. Je l'ai bien observé. Et je crois que je m'y connais en hommes.

Ils entendirent des pas lourds dans la descente et Trevenen frappa impatiemment du poing sur la porte.

Pendant un moment, Bolitho et Avery restèrent là. Puis Bolitho lui dit :

— Cela aussi vous a demandé du courage – il se tut avant de reprendre : C'est un secret, Mr Avery – puis, assez sèchement : Entrez !

Trevenen fit presque irruption dans la chambre.

— C'est *l'Anémone,* sir Richard – cela sonnait comme une accusation : Son commandant vient à bord !

— Est-ce tout, commandant ?

Trevenen essayait de se maîtriser, sa haute silhouette se dandinait comme s'il avait oublié où il était.

— *L'Orcades* est perdu ! Le pavillon de quarantaine !

Bolitho retint son souffle. Point besoin de poser la question pour deviner ce qui s'était passé. Dans un intervalle aussi bref, Adam n'avait pas eu le temps de retrouver Keen, ce qui signifiait que ses bâtiments avaient sans doute déjà mis à la voile.

— Je monte.

La porte se referma en claquant et Allday arriva par une autre issue.

— Pauvre Stephen Jenour, dit lentement Bolitho. Il ne voulait pas de commandement, comme vous le savez. C'est moi qui l'y ai forcé. J'aurais pu aussi bien lui tirer une balle dans la tête.

Avery était assez déconcerté et ne savait trop que dire.

— Je suis sûr que c'est le souhait de tout officier, amiral.

— J'en doute.

Il tendit la main pour prendre son bras, mais le manqua dans l'obscurité.

— Nous avons une guerre à mener, Mr Avery. Chassez toute autre pensée de votre esprit. Ce que vous avez fait, vous l'avez fait pour moi et vous avez eu raison. Lorsque l'on commande, il convient d'être conscient de ses faiblesses comme de ses forces.

Allday posa un verre près de lui.

— Un godet, sir Richard.

Il était incapable d'en dire davantage.

— Nous allons vous attendre sur le pont, amiral.

Avery suivit le gros maître d'hôtel sur le pont où les rayons du soleil filtraient. Aussi incroyable que cela puisse paraître, *l'Anémone* avait déjà eu le temps de changer d'amure et de venir sous le vent à eux. Avery distinguait même des visages, des hommes qui se précipitaient de derrière les canons pour armer les palans d'embarcation.

Se retournant, il vit qu'Allday le regardait d'une façon bizarre.

— Qu'y a-t-il ?

Allday répondit très tranquillement :

— Je ne vous connais pas depuis bien longtemps, monsieur, mais je finis par me dire que vous faites partie du petit équipage de Sir Richard, comme il nous nomme – il ne souriait pas du tout : Sans ça, je ne vous aurais pas dit un mot, voyez-vous ?

— Je suis désolé de ce qui est arrivé à Jenour, même si je le connaissais à peine.

Allday écarta la remarque d'un revers de main.

— C'était un homme bien. J'veux dire, tous ici, on lui faisait confiance – puis, revenant à ses moutons : Je crois que je dois vous dire quelque chose, monsieur, après que j'ai vu comment qu'il vous traitait – il hésita un peu, avant de reprendre vivement : Si que vous parleriez de ça à n'importe qui d'autre, de toute façon, je le saurais.

Avery attendait la suite. Il comprenait qu'il ne s'agissait pas seulement d'un élément important, mais vital.

— Il devient aveugle, monsieur. L'œil gauche. Il a été salement blessé, et faut qu'on s'occupe de lui.

— Je vous remercie de votre confiance. Je le dis du fond du cœur.

Allday paraissait ne pas l'entendre.

— Sir Richard a eu dans le temps un aide de camp, l'honorable Oliver Browne qu'y s'appelait. Un vrai gentilhomme çui-ci, je veux dire, d'la seule façon qui compte. Y parlait toujours des « Heureux Élus », c'est com'ça qu'y disait. Mais y s'est fait tuer – son regard se fit plus dur : Pas à la mer, ça non.

Il s'éloigna. *L'Anémone* masquait sa voilure et le canot s'affala avec grâce le long de la muraille. Allday ajouta par-dessus l'épaule :

— Et maintenant, *vous en faites partie*, monsieur !

La *Walkyrie* vint à son tour dans le vent, ses voiles claquaient dans un fracas de tonnerre car la brise était fraîche. Avery gagna les filets de branle tandis que la garde se préparait à accueillir le commandant de *l'Anémone*.

— Enfin, te voilà !

Bolitho émergea de la descente et jeta un coup d'œil au compas avant de répondre au salut de l'officier de quart.

Avery l'observait. Cette facilité qu'il avait de passer de la dunette au gaillard d'avant l'émouvait. Aussi à l'aise avec un héros qu'avec un matelot enrôlé par la presse. On devait lire sur la figure de l'aide de camp de l'admiration, mais aussi de la tristesse. Bolitho se tourna d'abord vers *l'Anémone,* puis vers Allday, qui se tenait près d'un affût. Il dit alors à Avery :

— Il vous a mis au courant, n'est-ce pas ?

— Quelques petites choses, amiral. Vous pouvez me faire confiance – il hésita : Il n'y a rien à faire ?

— Je ne crois pas, non – il sourit : Allons accueillir mon neveu et entendre ce qu'il a à nous dire !

C'était vraiment étonnant. Je *ne crois pas,* voilà ce qu'il avait dit. Mais le ton de sa voix disait le contraire.

Avery aperçut Allday, qui lui fit un signe de tête imperceptible. Il était accepté.

Bolitho resta à la porte de l'infirmerie. Dehors, la mer devait être plongée dans une obscurité profonde, brisée de temps à autre par une raie phosphorescente ou par une crête qui déferlait, seuls indices de leur vitesse. Le vaisseau semblait plus calme qu'à l'habitude, mais, cette fois, ce n'était pas par crainte d'une punition.

Juste avant que la nuit dissimule les bâtiments, la *Larne* avait fait un dernier signal. Tyacke avait aperçu plusieurs voiles dans le nordet. Aucune hésitation possible, c'était l'ennemi.

Bolitho songeait au bref entretien qu'il avait eu avec Adam, venu prendre ses ordres et lui décrire les horreurs qu'il avait vues à bord de *l'Orcades,* désemparé et laissé à la dérive. Cela dit, il pressentait que, même si ce récit avait été pénible, Adam lui en avait épargné le pire. Il lui avait dit ce qu'il avait ressenti en quittant la zone pour le rallier, comment il avait tiré une bordée pour annoncer son arrivée, celle qu'avait entendue la vigie. Il avait aperçu une goélette arabe à hunier qui le suivait sans doute depuis que *l'Anémone* avait laissé *l'Orcades* à son sort. Certainement l'un des navires d'éclairage de Baratte, ou encore, un négrier qui courait le risque de se faire arraisonner.

De toute manière, il n'avait pas le temps de lui donner la chasse, sans compter qu'il risquait de le perdre dans un grain. Adam lui avait lâché une bordée en limite de portée avant de le laisser se débrouiller, démâté et désemparé.

Ils ignoraient tout des forces de l'ennemi, mais Baratte, lui, savait sûrement déjà à qui il aurait affaire, et avait arrêté ses plans.

Quelle que soit sa position présente, ils ne pouvaient guère aller plus loin en pleine nuit. Ils allaient se contenter de rester aussi groupés que possible jusqu'à l'aube.

Bolitho imaginait la bordée de repos de la *Walkyrie,* plus bas, les hommes qui ressassaient l'inévitable, les terriens et les plus jeunes interrogeant les anciens sur ce qui les attendait. *A quoi est-ce que ça ressemble ?*

Avery arriva en silence derrière lui. Attentif à ne pas le déranger au milieu de ses pensées, mais prêt à agir en cas de besoin.

Comment savait-il que Trevenen était un lâche ? A l'entendre, il n'était pas effleuré par le moindre petit doute. Était-ce Sillitœ qui le lui avait dit, ou encore son père mort au combat ?

La récompense obtenue par Trevenen pour avoir menti sous serment n'était certes pas une mince affaire. D'avoir été nommé au commandement de la *Walkyrie* lui assurait d'accéder au rang d'amiral, à condition qu'il ne commette pas de bourde ou qu'il ne mette jamais Hamett-Parker dans une situation délicate. Dans ce dernier cas, il ne s'agirait plus de lâcheté, mais ce serait tout aussi dangereux.

Minchin émergea de l'ombre.

— Oui, sir Richard ?

— Comment va-t-il ?

Minchin se gratta le crâne.

— Il dort, pour l'instant. Il se plaint, mais la chose est assez habituelle.

Il arbora un large sourire en entendant Herrick appeler :

— Qu'est-ce que c'est ?

Bolitho s'approcha dans le cône de l'unique fanal.

— Je suis là, Thomas.

Herrick poussa un gémissement de douleur en essayant de s'asseoir. Puis, les dents serrées, il s'exclama :

— Bon Dieu ! N'avoir qu'un seul bras vous cause encore plus d'ennuis que d'en avoir deux !

Et il se laissa retomber ; on ne voyait plus que ses yeux qui brillaient à la lueur du fanal.

— Ainsi donc, nous allons combattre ?

— Et nous devons absolument *gagner,* Thomas.

Lovelace lui tendit une tasse et Herrick en but une petite gorgée.

— C'est toujours la même chanson, pas assez de vaisseaux le jour où l'on en a besoin. Combien de fois avons-nous vu ça, pas vrai ? Mais ils ne comprendront jamais, parce qu'ils ne sont pas là pour assister au spectacle. Ni pour y participer !

— Du calme, Thomas.

— Je sais, je sais.

Il remuait la tête d'un bord et de l'autre.

— Et en plus, je ne vous suis d'aucune utilité.

Puis il se rendit compte pour la première fois de la présence d'Avery.

— Je vous ai maltraité à Freetown, Mr Avery. On m'a dit ce qui était arrivé à Jenour. Ce n'est pas un âge pour mourir.

Bolitho s'arrêta près de la porte.

— Essayez de dormir un peu, je veillerai à ce que l'on s'occupe de vous au cas où…

— *Au cas où,* répliqua Herrick en levant le bras. C'est bien là le fond de l'affaire.

Une fois sorti de l'infirmerie, on avait l'impression que le vaisseau dormait en paix. Quelques aspirants se tenaient accroupis en cercle, et, à la lueur des fanaux, on devinait les expressions peintes sur leurs visages. On aurait cru voir les adeptes d'une secte. Mais Bolitho savait qu'ils se posaient des colles de navigation et de matelotage. Comme tous les « jeunes messieurs » de la Flotte, ils se préparaient pour le jour magique où ils passeraient l'examen d'enseigne. Pour les aspirants, c'était le premier barreau de l'échelle ; si difficile, et bien peu nombreux étaient ceux qui parvenaient à aller plus haut.

Lovelace quitta l'infirmerie, portant deux livres sous le bras, et Bolitho se souvint de ce que le chirurgien lui avait dit. Il lui demanda :

— Vous est-il arrivé de songer à franchir le pas, Lovelace ? D'entrer au Collège de chirurgie ? Mr Minchin ne tarit pas d'éloges sur votre compte.

C'était la première fois qu'il le voyait sourire.

— Moi aussi, j'aimerais bien rouler carrosse, sir Richard.

Mais son sourire s'évanouit :

— Je vous demande pardon, amiral, je ne voulais pas vous offenser.

Appuyé contre des membrures courbes, un peu derrière, Avery observait la scène. Il vit Bolitho tendre la main à cet homme et lui dire doucement :

— Si nous vainquons l'ennemi aujourd'hui, je m'occuperai de vous.

Avery retenait son souffle, de peur d'en perdre une seule miette. Bolitho ajouta :

— Mon ancien aide de camp, qui vient de mourir, aurait dû faire des études de médecine au lieu de choisir le métier des armes, comme son père et son oncle avaient fait avant lui. Et au lieu de cela…

Il se détourna.

— Mais le sort en a décidé autrement. Dieu ait son âme.

Et ils grimpèrent l'échelle, sans que Lovelace réussisse à en détacher les yeux.

— Votre offre est très généreuse, amiral.

— On ne récolte que ce que l'on a semé.

Le vaisseau partit à la gîte dans un creux et il dut s'accrocher à une main courante. Puis il dit à Avery :

— Je vous convie à souper avec moi, ce soir. Il faut que nous parlions des signaux, pour demain. Plus tard, nous n'aurons pas le temps.

Le repas était très simple et ils l'arrosèrent avec le bordeaux que Catherine se procurait dans St James's Street. Mais, grâce au talent d'Ozzard, le repas acheva agréablement la journée.

Encouragé par son aide de camp, il entreprit de raconter ses campagnes. Les souvenirs remontaient et Avery savait bien que

Bolitho lui parlait d'êtres – tel Jenour – dont seuls ceux qui avaient partagé la même vie se souviendraient.

Bolitho, le regard perdu, effleura le médaillon accroché sous sa chemise et lui dit :

— Je vais ajouter quelques lignes à ma lettre pour Catherine avant de me coucher. Elle aimait bien Stephen. Il avait coutume de la croquer, de même qu'il dessinait des scènes de la vie quotidienne.

Il n'aurait pas besoin de lui dire ce qu'elle aurait à faire après avoir reçu ce courrier. Elle irait à Southampton voir les parents de Jenour, pour leur éviter la brutalité d'une lettre officielle de l'Amirauté.

Le secrétaire d'État à la marine a le regret de vous informer…

On ne pouvait imposer à personne de subir cela.

Puis, assez brusquement, il reprit :

— S'il m'arrive quoi que ce soit… – il regardait Avery droit dans les yeux : J'ai serré une lettre dans mon coffre, pourriez-vous la remettre à…

— Je préférerais que personne ne la lise jamais, sir Richard.

Bolitho sourit.

— Bien dit.

Et, sans se rendre compte de ce qu'il faisait, il effleura son œil malade du bout des doigts. Si bien qu'il ne vit pas l'air subitement inquiet du lieutenant de vaisseau.

— Baratte est un homme retors, un filou capable d'imaginer n'importe quelle ruse pour nous avoir. Peu importe celui qui perd, c'est lui, le bouc émissaire, et vous êtes bien placé pour le savoir. Son père a été dénoncé comme un de ces *aristos* si détestés, pendant la Terreur, il a été décapité avant les assassins qui lui braillaient dessus. C'était un officier de valeur, la France doit bien regretter sa mort et le sang qu'elle a désormais sur les mains, le sien et celui de tant d'autres comme lui. Baratte a fait l'impossible pour prouver sa valeur et montrer qu'il pouvait être utile à son pays, peut-être pour mieux se protéger lui-même.

C'est une faiblesse qui le rend sans doute trop imprudent, et cela le pousse à utiliser trop souvent les mêmes coups tordus.

— Et cet Anglais, Hannay, amiral ?

— Il va se battre comme un lion.

— Ce ne sera donc pas un maillon faible ?

La puissance qui émanait de cet homme, l'intensité de ces yeux gris, cette émotion lorsqu'il parlait de ses ennemis avec autant de lucidité, tout cela fascinait Avery. Il les voyait presque devant lui. Et, lorsqu'il se montrait sous ce jour, personne n'aurait deviné que l'amiral était à moitié aveugle. Encore un secret.

— Sauf, compléta Bolitho en haussant les épaules, qu'il n'est pas accoutumé à recevoir des ordres. Surtout venant d'un Français !

La chose semblait l'amuser. Il se tourna vers Avery :

— La première impression de Mr Yovell, lorsqu'il vous a rencontré à Falmouth, était la bonne. Votre connaissance du latin l'avait particulièrement impressionné, même s'il ne savait pas alors à quel point elle se révélerait utile.

— Demain, bien des choses vont dépendre de votre neveu, amiral.

— Oui. Je suis très fier de lui, il est comme mon fils.

Mais Avery n'insista pas.

— Mr Yovell me racontait qu'il avait rencontré Nelson, qui en parlait avec beaucoup de chaleur – il hésita : Et vous-même, amiral, l'avez-vous connu ?

Bolitho hocha négativement la tête, soudain un peu las. Ceux qui maintenant chantaient des chansons à la gloire du « petit amiral » étaient ceux-là mêmes qui avaient essayé de le descendre en flammes avant qu'il tombe à bord du *Victory*. Et sa chère Emma ? Qu'était-elle devenue ? Comment, se demandait-il, ceux qui lui avaient fait des promesses alors qu'il gisait, mourant, pouvaient-ils encore se regarder en face ?

Et Catherine. Que lui arriverait-il s'il tombait à son tour ?

— Allez donc voir le second, finit-il par dire à Avery. Il a besoin qu'on le rassure.

Avery se leva, le vaisseau vibrait autour de lui chaque fois qu'il repoussait, plein de dédain, les assauts de l'océan contre ses flancs.

— Ce sera donc demain, amiral ?

Bolitho acquiesça.

— Que vouliez-vous donc savoir, au sujet de Nelson ?

Avery posa la main sur la portière.

— Des gens qui ne le connaissaient pas, qui ne l'avaient même jamais vu, se sont mis à pleurer comme des femmes à l'annonce de sa mort – il ouvrit la porte : Je ne pensais pas voir une chose pareille avant de devenir votre aide de camp, amiral.

Et il disparut.

Bolitho ne put s'empêcher de sourire. Avery allait penser différemment si, le lendemain, le sort leur était contraire.

Lorsque Ozzard, après avoir nettoyé la chambre, eût regagné, pensif, son office, Bolitho sortit un petit ouvrage de son coffre et le retourna entre ses mains. Il ne s'agissait pas de l'un de ces livres que Catherine lui avait offerts, un recueil de sonnets de Shakespeare joliment relié de cuir vert, mais un livre beaucoup plus ancien, taché de sel et qui avait beaucoup servi, l'un des rares objets dont il avait hérité de son père. Il s'agissait du *Paradis perdu*[3]. Comme le commandant James, Bolitho l'avait lu par tous les temps, sous le soleil de plomb des tropiques, sous la tempête, en croisière de blocus devant Brest ou Lorient, au calme d'un mouillage dans quelque endroit vierge.

Que peut-on perdre sur le champ de bataille ?
Mais tout n'est pas perdu ; la volonté inexpiable,
L'espoir de la vengeance, la haine éternelle,
Le courage, voilà qui ne se soumettra ni ne cédera jamais.

Il referma son livre et s'approcha de la table où était étalée la carte. Peut-être tout était-il déjà réglé, le sort en avait décidé et il n'y pouvait rien changer.

---

3 Œuvre de John Milton (1608-1674).

Le vaisseau fit une embardée et la lumière du fanal effleura un instant le vieux sabre accroché à la cloison. Comme si l'acier revenait à la vie.

« Tout n'est pas perdu », prononça-t-il à haute voix.

Il regarda par les fenêtres de poupe et ne vit que son propre reflet qui se découpait sur l'obscurité de la mer. Il ressemblait à un fantôme ou encore à l'un des portraits sur les murs, à Falmouth.

Il se sentait soudain plus calme, comme si quelque chose venait de se résoudre. Cela lui était souvent arrivé par le passé, lorsque tout ce qui allait décider de la victoire ou du désastre était le courage des adversaires qui se battaient sous leurs propres couleurs.

Il alla s'asseoir et sortit d'un tiroir sa lettre inachevée. C'était l'été en Cornouailles, l'air devait être empli des bruits de la ferme, des moutons et du bétail, bruissant du bourdonnement des abeilles. Et de l'odeur des roses. Ses roses…

Il effleura son médaillon en relisant les dernières lignes de cette très longue lettre. Une lettre qu'elle ne recevrait peut-être jamais.

J'ai de bien tristes nouvelles à t'apprendre, il s'agit de Stephen Jenour…

Il écrivait en s'appliquant, comme s'il lui parlait, comme si elle le regardait à sa table.

Je suis intimement persuadé que nous allons combattre demain. Il leva les yeux en entendant des bruits de pas qui se dirigeaient vers l'arrière. La relève pour le second quart de nuit. Il se laissa aller à sourire, raya le dernier mot et inscrivit : *aujourd'hui.*

Il imaginait ses trop rares commandants, noyés dans la nuit, chacun différent des autres. Le jeune Adam, songeant à la femme qu'il aimait et qui ne serait jamais sienne. Peter Dawes, fils d'amiral, qui pensait un peu trop à faire des prises et qui voulait s'assurer qu'on n'aurait pas besoin d'aller le chercher lorsqu'il s'agirait de se battre. Un jeune officier intelligent, qui ne se laissait pas aller à son imagination ni envahir par le doute. James Tyacke, complètement seul et pourtant si impliqué dans ce qui allait se passer. Et enfin, bien sûr, le plus ancien des

capitaines de vaisseau, Aaron Trevenen, hostile, plein de rancœur et, en matière de discipline, d'une rigidité à toute épreuve.

Il entendit quelques marins qui regagnaient leurs postes. La plupart d'entre eux n'allaient guère fermer l'œil.

Il songeait aussi à Nelson, à cette comparaison surprenante qu'avait faite Avery. Nelson qui avait écrit à son Emma bien-aimée, au moment même où les flottes combinées de l'ennemi appareillaient.

Il avait terminé par ces mots : « J'espère que je serai vivant pour terminer cette lettre après la bataille. »

Bolitho plia sa lettre, mais sans la sceller. *Je la finirai plus tard.*

XVIII

LE PLUS DANGEREUX DES FRANÇAIS

Le lieutenant de vaisseau Avery inspecta une dernière fois sa chambre minuscule, aussi exiguë qu'un placard. On allait bientôt la mettre sens dessus dessous et la vider avant de retirer les portières de toile qui, dans tout le bord, ménageaient un semblant d'intimité. Et l'on allait descendre en soute les coffres de marin, les effets, les souvenirs, les portraits d'êtres aimés, tout devait disparaître dans le ventre de la *Walkyrie*. C'était un bâtiment de guerre, il fallait tout dégager de l'étrave à l'étambot afin que les affûts puissent se déplacer sans gêne, jusqu'à la victoire. Quant à l'autre issue possible, on n'y songeait guère.

Avery s'habilla avec grand soin, sachant que Bolitho y attachait de l'importance. Son ventre refusait de songer à l'idée même de nourriture, l'odeur écœurante de graisse qui s'échappait de la cambuse lui donnait des haut-le-cœur. Il alla se regarder dans le petit miroir posé près de son coffre, il s'était rasé, avait enfilé une chemise et des bas propres. Son image lui renvoyait son sourire. *Les ultimes rites*. Il n'avait jamais douté qu'ils eussent à se battre, et Bolitho avait fini de l'en convaincre.

Avery avait connu d'autres officiers de marine qui possédaient ce don, si l'on pouvait appeler cela un don, mais aucun qui lui ressemblât. Comme il n'était jamais trop sûr de lui lorsqu'il s'adressait à l'amiral, il se demandait s'il n'était pas allé trop loin en évoquant Nelson. Enfin, sa franchise avait paru plutôt amuser Bolitho qui semblait trouver un peu absurde que l'on puisse le comparer à son héros.

Il tira sa montre de son gousset, seul objet qui ait survécu à la mort de son père, à Copenhague, et l'approcha du fanal. Il était l'heure de réveiller l'amiral. Le vaisseau était calme, il ne faisait pas encore jour lorsqu'il emprunta l'échelle qui menait à la dunette.

Il entendit Trevenen qui, d'une voix rauque, admonestait un homme. Lui non plus, comme la plupart de ses hommes, n'avait pas réussi à fermer l'œil. Avery eut un petit sourire : *Et tout comme moi.*

Le caporal d'armes discutait avec un fusilier de faction et Avery leur trouva l'air bien sombre. Le factionnaire écoutait ses ordres. Si la bataille avait lieu, il allait être chargé d'empêcher les marins de se réfugier en bas, sous peine de mort.

La portière s'ouvrit, Allday apparut avec son bol à raser rempli d'eau sale. Avery se tourna vers lui :

— Sir Richard est-il déjà levé, de si bonne heure ?

Allday le regarda, l'air sarcastique :

— Nous avons cru que vous resteriez couché jusqu'à la fin de la bataille, capitaine !

Avery hocha la tête. L'humour d'Allday était encore plus agaçant que tous les préparatifs de combat qu'il voyait autour de lui.

Il faisait très clair dans la chambre, plusieurs fanaux se balançaient dans leurs montures et les rideaux baissés devant les fenêtres donnaient aux lieux une atmosphère intime et plutôt rare. Il jeta un coup d'œil à un dix-huit livres encore saisi et recouvert d'une toile, pour ne pas trop donner le sentiment qu'on allait bientôt se battre. Car la grand-chambre n'allait pas être davantage épargnée que le reste.

Bolitho sortit de sa chambre à coucher en enfilant une chemise propre, tandis qu'Ozzard trottinait impatiemment derrière lui en essayant de mettre en place son ceinturon.

— Bonjour, Avery.

Il alla s'asseoir pour consulter la carte alors qu'Ozzard s'occupait de remonter ses bas.

— Le vent reste stable, mais un peu trop faible.

Il se déplaça pour fouiller dans son bureau et Avery le vit placer une lettre dans son gilet. Une de ses lettres à elle. Pour l'avoir avec lui, comme le médaillon posé sur sa peau.

Bolitho lui dit :

— Nous allons pouvoir rappeler aux postes de combat, je crois que les deux bordées ont pris leur déjeuner.

Cela aussi semblait l'amuser. Certainement avait-il dû, une fois de plus, intervenir auprès de Trevenen. Le commandant avait peut-être eu dans l'idée d'attendre *la fin* de la bataille pour envoyer les hommes aux rations : moins de vivres à dépenser, moins de bouches à nourrir.

Il tapa du doigt sur la carte.

— Nous allons continuer ainsi, cap au nord. Si le vent se maintient, nous serons en route de rapprochement avec l'ennemi. Dans ce cas, nous devrons serrer au plus près, tant que nous avons l'avantage du vent. Enfin, pendant encore un certain temps.

Yovell émit un énorme bâillement tout en continuant à écrire dans son dossier. Ici, il avait l'air de tout, sauf d'être à sa place, se dit Avery. Un homme qui avait de l'instruction, qui préférait la vie en mer et ses périls à l'existence bien plus facile qu'avaient à terre les gens de son état.

Allday arriva et s'approcha de la cloison à laquelle étaient habituellement accrochés les sabres de Bolitho. Avery remarqua que le magnifique sabre d'honneur offert par les habitants de Falmouth avait déjà disparu dans les fonds. Il regarda Allday décrocher l'autre, la vieille lame que l'on voyait sur les portraits alignés dans la demeure de Falmouth.

Bolitho semblait calme et dispos, il ne montrait aucun signe de doute ni d'inquiétude. Avery essaya d'en tirer quelque réconfort.

Des pas lourds résonnèrent sur le pont : le commandant.

Bolitho, levant à peine les yeux, lâcha :

— Celui-là, il va falloir que je le convainque.

Les bruits s'éloignèrent, se dirigèrent vers la descente. En entrant dans la chambre, Trevenen marqua une certaine surprise. Peut-être s'attendait-il à les trouver en conférence,

rongés par le désespoir, se dit Avery, ou encore en train de chercher le courage dans le cognac.

— Les feux de la cuisine sont éteints, sir Richard. Les deux bordées sont parées.

Il avait le regard terne et son assurance habituelle avait disparu. Bolitho songea que c'était mauvais signe.

— Vous pouvez rappeler aux postes de combat, commandant. Ce qui devrait prendre… dix minutes ?

— *Huit* minutes, répliqua Trevenen d'un ton irrité.

Bolitho hocha lentement la tête.

— Cela va être une journée mémorable pour beaucoup de vos hommes. Ne les menez pas trop durement. Ce ne sont pas nos ennemis – il le laissa s'imprégner de ce qu'il venait de dire avant d'ajouter : Pas encore.

Trevenen, qui était déjà à la porte, se retourna :

— M'autorisez-vous à dire quelque chose, sir Richard ?

— Naturellement.

— Je crois que nous commettons une erreur. Nous n'avons pas assez de bâtiments pour soutenir une bataille rangée…

Bolitho soutint tranquillement son regard.

— Nous ne renoncerons pas, commandant, tant que ma marque sera hissée en tête de misaine.

Lorsque Trevenen se fut retiré, il garda les yeux fixés sur la porte close. L'atmosphère était encore lourde de la rancœur et de la colère de cet homme. Puis il dit à Avery :

— S'il devait m'arriver quelque chose… – il leva la main pour l'empêcher de protester : Faites ce que je vous demande.

Les sifflets résonnaient dans tout le bord, les tambours se mirent à battre.

— À tout l'équipage ! A tout l'équipage ! Aux postes de combat !

Le pont se mit à trembler, marins et fusiliers couraient à leurs postes. On démontait les portières, il n'y avait pas de temps à perdre.

Avery regarda Allday capeler le vieux sabre à la taille de Bolitho tandis qu'Ozzard sortait la vareuse aux épaulettes dorées, et non la vareuse de mer déteinte qu'il portait habituellement. Ce spectacle lui fit passer un frisson glacé le

long de l'échine. Ce même uniforme qui avait alerté les tireurs d'élite français qui avaient tiré sur Nelson. Était-ce pour provoquer Baratte, ou pour montrer à ses hommes qu'il était au milieu d'eux, qu'il leur faisait entièrement don de sa personne ? Yovell ramassa sa sacoche et annonça :

— Je vais aller donner un coup de main dans l'entrepont, sir Richard – et, avec un sourire timide : Mort aux Français !

— Ça, murmura Allday, y a pas d'erreur !

Ozzard, que les grincements des meubles que l'on descendait rendaient nerveux, demanda :

— Avez-vous encore besoin de moi, sir Richard ?

— Descendez tenir compagnie au contre-amiral Herrick si vous voulez.

Mais Ozzard avait déjà disparu. Bolitho rectifia sa tenue et déclara :

— Eh bien, mon vieux, les choses ne sont pas plus faciles que d'habitude, non ?

Allday lui répondit dans un grand sourire :

— Je me demandions parfois à quoi que ça sert. Bolitho entendait des hommes courir de tous les côtés. – J'imagine qu'ils se posent la même question – puis, se tournant vers Avery, le regard décidé : C'est ce qu'on doit leur dire, hein ?

Ils quittèrent la chambre tous les trois tandis que des matelots arrivaient pour finir de vider les lieux. Le lieutenant de vaisseau Urquhart cria :

— Parés aux postes de combat, commandant ! Trevenen consulta sa montre :

— Neuf minutes. J'attendais mieux de vous, monsieur ! Allday surprit l'expression de Bolitho. Il était assez facile de deviner ce qu'il pensait. Trevenen ne faisait jamais de compliment à personne, même lorsque le danger était imminent. Le seul sentiment qu'il était capable d'inspirer, c'était la crainte.

Après la chaleur de la veille, il faisait étonnamment sombre et frais sur le pont. Mais, dans ces parages, le jour se lève vite, le soleil allait se montrer pour dissiper les souffrances et effacer la furie du combat.

Bolitho jeta un coup d'œil autour de lui. Le pilote et ses adjoints se tenaient près de la roue avec des timoniers en renfort. On avait frappé des chaînes pour assurer les basses-vergues, au cas où le gréement s'effondrerait. Et des filets également, même si Bolitho ne les distinguait pas encore, pour protéger les servants de pièces des chutes de poulies ou d'espars. Il s'agissait de choses qu'il connaissait par cœur, qu'il avait connues toute sa vie, depuis l'âge de douze ans, lorsqu'il avait pris la mer pour la première fois et découvert ce monde étrange et impitoyable qu'était un quatre-vingts, le *Manxman*.

Herrick était resté en bas, relativement à l'abri dans l'entrepont, sous la flottaison. Il devait pleurer son bras manquant, souffrir de son impuissance, mais, surtout, remuer de vieux souvenirs.

Bolitho s'approcha des filets de branle où l'on avait serré les hamacs et manqua de glisser sur des planches détrempées. Il dit à Trevenen :

— Cet endroit n'a pas été sablé, commandant.

Il avait parlé d'une voix calme, mais bouillait intérieurement en songeant que quelqu'un n'avait pas fait son travail. Un homme, ou même plusieurs risquaient de glisser dans le feu du combat. Et une seule pièce qui ne tirait pas, cela pouvait suffire à faire la différence.

La réponse de Trevenen ne fut pas moins surprenante :

— Je n'ai pas fait sabler le pont, sir Richard. Si l'ennemi ne se montre pas, nous aurons gaspillé du bel et bon sable pour rien.

— Eh bien, faites sabler *immédiatement*, je vous prie. Je suis sûr que dans un océan aussi immense, nous pourrons en trouver d'autre sans mal !

Il entendit un officier faire passer la consigne et les mousses qui rôdaient autour des affûts comme des terriers se mirent immédiatement au travail.

Allday avait entendu le vif échange qui venait de se produire. Il était fort satisfait que Trevenen ait vu de quoi Bolitho était capable. Il leva la tête vers le gréement et dit :

— J'aperçois la flamme de guerre, sir Richard.

Bolitho leva les yeux à son tour vers le ciel obscur et crut voir lui aussi la longue flamme rouge et blanche onduler autour du mât.

— Dès que le soleil se lèvera, ce sont *eux* qui nous verront.

Avery, lui, observait les ombres qui se déplaçaient autour de lui : les hommes écoutaient, pesaient leurs chances de voir un nouveau jour.

Ne pas voir l'ennemi, ignorer tout de sa force, cela avait quelque chose d'assez troublant.

Bolitho lui ordonna :

— Dites à vos timoniers de se tenir parés, Mr Avery. Dès qu'il y aura assez de jour, faites hisser « prendre poste conformément aux ordres » et dites à la *Larne* : « se rapprocher de l'amiral ».

A présent, Avery distinguait les parements blancs sur le col de ses deux aspirants, mais les pavillons déjà frappés aux drisses étaient encore ternes dans cette faible lumière.

Et Bolitho laissa tomber, comme sans y attacher d'importance :

— Je suis certain qu'ils ont déjà tout préparé, Mr Avery, mais le signal suivant sera « préparez-vous au combat ».

Il entendit Trevenen demander :

— Et en supposant que l'ennemi ne soit pas là, sir Richard ?

Avery sentait presque physiquement la force qui émanait de son amiral. Bolitho répondit froidement :

— Dans ce cas, j'aurai échoué et, demain, Baratte tombera sur le convoi du commodore Keen. Quant à la suite, vous l'imaginez aisément.

Trevenen marmonna :

— En tout cas, personne ne pourra rien reprocher à la *Walkyrie !*

— Vous et moi savons très bien qui supportera le blâme, commandant ! Par conséquent, un peu de patience.

Assez furieux contre lui-même de s'être laissé ainsi emporter, Bolitho nota :

— Je vois la tête de mât.

Il laissa aller son regard sur le gréement bien tendu, le fouillis des manœuvres que l'humidité et les embruns faisaient

briller dans l'obscurité. Des hommes qu'il n'avait jamais vus se tenaient contre les pâles filets de branles, d'autres, accroupis comme des athlètes, attendaient l'ordre de s'atteler aux bras et aux drisses.

Bolitho se tourna du bord au vent : on commençait à distinguer une lueur, un soupçon de lumière. Elle allait bientôt s'étendre au-dessus de l'horizon et les exposer en pleine vue. Trevenen dit d'une voix grinçante :

— Mais *que fabrique* donc la vigie, Mr Urquhart ? Elle roupille pendant son quart ?

Urquhart allait s'emparer de son porte-voix lorsque Bolitho dit à Avery :

— Montez donc dans les hauts, ce matin, vous serez mes yeux.

Avery se hâta lentement, l'esprit encore occupé par cette dernière remarque et se demandant si Bolitho ne s'était pas exprimé au second degré. L'amiral lui sourit :

— Alors, on n'aime pas trop grimper ?

Avery en fut bizarrement remué.

— Ça peut aller, amiral.

Il sortit une lunette de signaux du râtelier et empoigna les enfléchures tandis que deux matelots ouvraient le filet pour lui permettre de passer. Bolitho distinguait désormais très nettement le blanc de leurs yeux quand ils levèrent la tête vers le lieutenant de vaisseau qui commençait à grimper, avec sa lunette qui lui battait sur la cuisse.

Avery montait régulièrement, il sentait les enfléchures vibrer sous ses pieds et percevait la puissance du vaisseau qui se découvrait en bas. Les pièces noires avec leurs servants nus jusqu'à la taille, puis les hunes où des fusiliers qui armaient les pierriers le virent arriver, tout surpris et fort intéressés.

Il s'arrêta un instant pour regarder plus bas les épaules nues de la figure de proue, le foc et les voiles d'étai qui battaient, taches d'un blanc immaculé sur la surface doucement ondulée de l'eau. En se tournant légèrement, il vit le soleil émerger de la mer, s'élever sur l'horizon avant d'inonder de sa lumière dorée tout le panorama. Il dégagea sa lunette et passa une jambe

autour d'un hauban pour se retenir. *Vous serez mes yeux, ce matin*. Il avait l'impression de voir ces mots inscrits devant lui.

Il se sentait l'épaule un peu raide, suite de sa blessure lors de ce terrible jour. Il tâtait souvent la cicatrice du bout des doigts, mais ne pouvait la voir sans l'aide d'un miroir. Le chirurgien français avait probablement aggravé les choses ; la blessure avait laissé un profond sillon dans sa chair, comme si on l'avait creusée avec une gouge. Elle lui faisait presque honte, il se sentait sale.

Il leva les yeux vers la tête de mât en entendant la vigie appeler :

— Ohé du pont ! Voiles devant sous le vent !

Tout en bas, sur la dunette, Bolitho dut mettre les mains sous sa vareuse pour cacher son impatience. Trevenen aboya :

— Et quel genre de voiles ?

Cette fois-ci, la vigie n'hésita pas :

— Bâtiments de ligne, commandant ! Et d'autres encore de moindre tonnage !

Trevenen en avait les narines rouge vif.

— Même mon bâtiment est incapable de se mesurer à un vaisseau de ligne, sir Richard !

Bolitho avait remarqué ce ton triomphant, comme s'il s'adressait à tout son équipage. Baratte avait gardé cette carte jusqu'à ce jour. Trevenen avait raison sur un point : une frégate ne pouvait pas résister à un vaisseau habitué à la ligne de bataille et conçu pour encaisser des bordées massives.

Il pensait à Adam et à l'autre frégate, celle qui avait été le vaisseau amiral de Baratte lorsqu'il avait été fait prisonnier. La partie était jouée avant même d'avoir commencé.

Il observa ce qui se passait autour de lui : près des pièces, les servants s'étaient tournés vers l'arrière pour tenter de voir ce qui se passait. Les fusiliers en tunique rouge se tenaient avec leurs mousquets près des filets de protection. Même eux ne pourraient rien faire si les marins refusaient de se battre et, dans leur esprit en tout cas, refusaient de se faire tuer pour rien.

Bolitho entendit un bruit de pas sur le pont, c'était Avery qui venait vers lui sans trop se presser.

— Je ne vous ai pas donné l'ordre de redescendre, Mr Avery ! – mais quelque chose sur la figure de l'officier le radoucit : Qu'y a-t-il ?

Avery parut à peine voir Trevenen.

— Ce n'est pas un bâtiment de ligne, amiral, c'est l'USS *Unité*. Tout à fait conforme à la description de votre neveu, pas un espar ne manque.

Il avait entendu les propos de Trevenen pendant qu'il redescendait sur le pont, son air soulagé lorsque le soleil qui éclairait maintenant tout l'océan lui avait laissé entrevoir une possibilité de se défiler.

Tout cela avait disparu. Trevenen semblait incapable de refermer les mâchoires et le dévisageait, hébété, comme s'il débarquait de l'enfer.

— Je ne voulais pas crier de là-haut, amiral – et, désignant l'horizon où le soleil pointait à travers un rideau de brume : Elle est accompagnée de plusieurs bâtiments de plus petite taille, sur l'avant et sur l'arrière, sans doute des navires marchands, à en juger par leur forme.

— Un convoi, donc ? dit tranquillement Bolitho.

Avery regarda le commandant, mais il ressemblait à une statue de pierre.

— Assez loin dans le nordet, j'ai aperçu d'autres voiles – on les voit très nettement de la hune d'artimon. Vous aviez raison, amiral, ce sont les frégates de Baratte, j'en suis absolument certain.

Bolitho s'approcha pour lui mettre la main sur l'épaule.

— Bon, nous savons désormais comment se présente la partie. Les vaisseaux américains vont s'interposer entre les frégates et nous, mais sans intervenir. Ils vont essayer de diviser nos forces et de nous affaiblir pour *permettre* au convoi de poursuivre tranquillement sa route.

Puis il se tourna vers Trevenen :

— Eh bien voilà, commandant, c'est le bâtiment dont vous doutiez qu'il existe. La plus puissante frégate que l'on ait jamais vue.

— Nous devrions rompre, sir Richard, avant qu'il soit trop tard !

— Il était déjà trop tard lorsqu'on a laissé Baratte sortir de prison – il s'approcha de la carte, les hommes s'effacèrent pour le laisser passer : Hissez le signal « préparez-vous au combat ».

— Il est déjà frappé sur une drisse, amiral.

Bolitho entendit les poulies grincer et les pavillons s'élevèrent lentement, claquant au vent.

— Dites à la *Larne* de répéter si *l'Anémone* et la *Laërte* sont encore à la vue. Elles savent ce qu'elles ont à faire.

Trevenen avait l'air furibond.

— Elles ne peuvent pas engager le combat sans soutien, sir Richard !

Il chercha un appui autour de lui.

— Nous voilà enfin d'accord sur quelque chose, commandant.

Bolitho s'empara d'une lunette et balaya lentement l'horizon éblouissant. Les ennemis n'étaient encore que de petites taches claires, comme des feuilles qui auraient glissé sur du verre.

— Nous allons traverser le convoi. Conservez le même cap. Et faites mettre les canots à la mer.

Il allait ajouter : *pour que les vainqueurs les récupèrent,* mais se retint. La plupart des officiers et les marins les plus vieux savaient fort bien ce que signifiait cet ordre. Il était destiné à épargner aux hommes de recevoir des éclis si des boulets s'écrasaient sur un chantier. Mais tout terrien, tout nouvel embarqué, jugeait que c'était se priver du seul moyen d'en réchapper si le pire se produisait.

Le lieutenant de vaisseau Urquhart cria :

— Je vois le yankee, commandant !

— Les bâtiments serrent le vent du plus près qu'ils peuvent, nota Bolitho. Le commandant de *l'Unité* n'a certainement pas envie de tomber sous notre vent et de laisser croire qu'il prend la fuite.

Il songeait au capitaine de vaisseau Nathan Beer. Un homme solide, déterminé, qui pratiquait depuis bien longtemps la manœuvre de frégates. Son vaisseau était si armé qu'il pouvait probablement battre un soixante-quatorze. Pas besoin de se demander pourquoi la vigie s'était laissé abuser.

Il allait donc conserver le même cap, en route de collision avec la *Walkyrie*.

Avery lui demanda :

— Ne pensez-vous pas qu'ils vont essayer de nous en empêcher, amiral ?

Nulle inquiétude dans sa voix, mais une simple remarque d'ordre technique, le constat que cela faisait partie de l'inévitable.

Bolitho commençait à se sentir moite de sueur dans sa grosse vareuse.

— Le commandant Beer ne peut guère faire autre chose que d'essayer de nous éloigner. Il n'est pas idiot – contre son gré et de façon officieuse peut-être, il se retrouve allié de fait à Baratte –, mais il est trop soucieux de son devoir pour tolérer qu'on lui marche sur les pieds.

— Je dois porter ceci dans mon journal de bord, sir Richard, lui dit Trevenen.

— Je vous en prie, commandant. Cela dit, j'ai toujours l'intention de couper le convoi à l'endroit le plus faible tant que le vent nous est favorable.

Il surprit quelques marins qui, tournés vers l'arrière, regardaient les embarcations s'éloigner à la dérive, reliées les unes aux autres par des bosses assez longues pour ne pas se cogner entre elles.

— Au point le plus faible, sir Richard ? lui demanda Trevenen.

— Eh oui, droit sur l'arrière de *l'Unité !*

Voyant l'air abasourdi de Trevenen, il conclut sèchement :

— Je souhaite m'entretenir avec votre canonnier et vos officiers.

Il reprit sa lunette. Peut-être Baratte avait-il prévu ce mouvement. Pouvait-il s'attendre à voir les vaisseaux anglais battre en retraite ?

Les points blancs sur l'horizon n'avaient pas changé de taille, mais l'affrontement allait commencer dans les deux heures. Il s'entendit annoncer :

— Nous avons tout le temps de charger et de mettre en batterie.

Il regarda attentivement le commandant qui criait des ordres. Craignait-il de voir son bâtiment gravement touché et son avenir peut-être compromis ? Ou bien, n'était-ce, comme l'affirmait Avery, qu'un lâche ?

— Voudriez-vous faire rassembler les hommes à l'arrière, commandant ? Vous pourriez avoir envie de leur dire un mot avant…

Trevenen brandit le poing :

— Il faudra bien qu'ils apprennent, sir Richard, qu'ils apprennent et qu'ils obéissent !

— Je vois. Eh bien, Mr Urquhart, faites-les rassembler au sifflet. Je vais exiger beaucoup d'eux en ce jour. Je leur dois une explication, c'est bien le moins.

Les trilles de sifflet retentirent et les hommes arrivèrent d'un pas lourd. Ceux qui se trouvaient sur le gaillard et n'avaient rien entendu des échanges sur la dunette fixaient le passavant sous le vent, l'air apeuré, comme s'ils s'attendaient à voir mettre en place le caillebotis pour une séance de fouet, alors même que l'on était en face d'un ennemi qu'ils ne connaissaient pas.

Ils regardèrent d'abord Trevenen puis, lorsqu'il devint évident qu'il ne s'adresserait pas à eux, fixèrent leur attention sur le vice-amiral qui tenait leurs vies entre ses mains, qui pouvait disposer d'eux.

Le silence se fit, on n'entendait plus que le bruit de la mer et du vent, comme si tous les autres sons étaient étouffés.

Bolitho posa les mains sur la lisse de dunette et contempla les hommes assemblés devant lui.

— Marins de la *Walkyrie,* j'ai jugé que je devais vous dire quelques mots sur ce que nous allons faire par cette belle matinée. Mon maître d'hôtel me faisait remarquer, juste avant que nous rappelions aux postes de combat, que l'on se demande fréquemment à quoi tout cela peut bien servir.

Plusieurs têtes se tournèrent vers la solide silhouette d'Allday.

— Beaucoup d'entre vous ont été arrachés à leurs maisons ou à leurs villages, certains servaient à bord d'honnêtes bâtiments marchands. Ils sont ici contre leur volonté, pour mener une vie qui n'a jamais été facile. Mais nous ne devons

jamais céder à la tyrannie, quelque difficile qu'il soit d'attribuer de la valeur à notre sacrifice, même si nous le faisons au nom du roi et de notre pays.

À présent, tout le monde l'écoutait attentivement. Quelques officiers mariniers ou marins assez anciens pensaient sans doute que pareil discours, tenu dans un poste ou un carré, aurait été considéré comme un acte de trahison.

— L'Angleterre doit paraître bien lointaine à certains d'entre vous.

Il les regardait toujours, il voulait leur faire entendre ce qu'il désirait leur dire, il avait besoin qu'ils comprennent.

— Ce n'est pas parce que je me tiens ici, avec mes deux étoiles d'argent et une marque en tête de mât, que je la regrette moins. Ma maison me manque, tout comme celle que j'aime. Mais sans nous, ceux qui nous sont chers, nos foyers, nos campagnes, tout cela disparaîtrait si l'ennemi devait l'emporter !

Avery regardait ses mains posées sur la lisse, serrées à en devenir blanches. Quoi qu'il advînt, il savait qu'il n'oublierait jamais ce moment. Il pensait à Stephen Jenour, et comprenait maintenant pourquoi il avait tant aimé cet homme.

Bolitho reprit à voix plus basse, si bien que certains marins se serrèrent contre leurs camarades pour mieux entendre :

— Ce vaisseau qui se met sur notre route n'est pas en guerre contre nous, mais tout pavillon qui se dresse pour aider notre ennemi devient lui aussi notre ennemi ! Lorsque nous combattrons, ne pensez pas aux causes ni à la justice des choses, c'est ainsi que raisonne mon maître d'hôtel.

Il savait que, dans son dos, Allday devait sourire de toutes ses dents, il vit plusieurs marins en faire autant.

— Pensez les uns aux autres, pensez d'abord à votre bâtiment ! Alors les gars, voulez-vous bien faire ça pour moi ?

Il se retourna, brandissant sa coiffure, tandis que les vivats éclataient par tout le vaisseau et faisaient autant de tintamarre qu'une grosse averse de pluie.

Allday surprit de la tristesse dans son regard, l'émotion qu'il éprouvait d'avoir dit ce qu'il avait dit, mais lorsque Bolitho s'adressa à Trevenen, il se montra impitoyable :

— Voyez-vous, commandant, être commandé, c'est tout ce qu'ils demandent, ce ne sont pas des dos que l'on déchiquette pour votre satisfaction personnelle !

Il fit volte-face pour se tourner vers les marins qui criaient toujours en regagnant leurs postes par petits groupes.

Le lieutenant de vaisseau Urquhart, les yeux brillants d'enthousiasme, lui dit :

— A présent, sir Richard, ils vous suivront !

Bolitho ne répondit pas, Urquhart n'avait rien compris. Personne ici n'avait rien compris. Ces hommes, il venait de les trahir, tout comme il avait trompé Jenour en l'obligeant à accepter un commandement.

Lorsqu'il reprit la parole, il se surprit lui-même de parler d'une voix aussi calme.

— Parfait, commandant, vous pouvez charger, mais ne mettez pas encore en batterie.

Trevenen porta la main à sa coiffure, ses yeux étaient rougis de tension et de désespoir.

— Quant à vous, Mr Avery, faites frapper des pavillons de rechange. Les couleurs doivent continuer à flotter, quoi qu'il advienne !

Puis il conclut, et Avery ne savait pas trop si ces propos lui étaient destinés ou non : « Lorsque je pense que le capitaine de vaisseau Beer a rencontré mon frère… Moi, il m'arrive de croire que je ne l'ai jamais connu. »

Debout près de la roue, très détendu, Bolitho observait les officiers et officiers mariniers qu'il avait fait chercher. Des visages juvéniles, des regards tendus, une détermination pathétique. Les officiers mariniers, hommes de métier, avaient tous participé à des batailles sur un vaisseau ou un autre. En dehors d'Urquhart et, naturellement, d'Avery, ce n'était le cas d'aucun des officiers.

Il se souvenait de ces moments de furie et de folie, lorsque l'on faisait voile pour livrer combat. Parfois, fifres et tambours jouaient une musique entraînante pour faire baisser la tension. Mais pas ce matin.

Le vent avait légèrement fraîchi, assez pour gonfler toute la voilure, pas suffisamment cependant pour troubler la surface ondulante de l'océan. Quelques mouettes et divers autres oiseaux de mer faisaient des cercles autour des mâts de hune, pas troublés le moins du monde par le vaisseau menaçant qu'ils survolaient.

En se tournant très légèrement, Bolitho voyait les autres bâtiments, bricks et brigantins pour la plupart, ainsi que l'*Unité* qui se tenait entre eux comme une forteresse. Il ordonna :

— Nous allons rester en route de collision. Si nous parvenons à nous rapprocher assez sans prendre quelques bordées de *l'Unité,* nous changerons de cap au dernier moment et tenterons de passer juste sur son arrière. Il s'agit d'une manœuvre délicate. Mais c'est la seule solution pour ne pas laisser nos bâtiments sans soutien. Tous les officiers doivent s'assurer que les gabiers volants et que tous les hommes disponibles restent parés à renvoyer de la toile sans délai. Nous sommes au largue, quand nous virerons, nous viendrons vent arrière – il sourit : Une brise de fond de culotte !

Il examina l'embelle, toute la longueur du pont encombré de monde, des hommes accroupis près de leurs pièces, d'autres au pied des mâts avec leurs aspirants et officiers mariniers.

Les canons avaient été chargés, mais il n'avait pas ordonné de charger à la double. Quelques-uns des nouveaux embarqués risquaient de perdre leur sang-froid et la probabilité n'était pas nulle de faire exploser un canon s'il n'était pas convenablement chargé, tuant tout le monde autour de lui. Pis encore, cela pouvait mettre le feu à bord.

Lorsqu'il avait expliqué à Trevenen ce qu'il comptait faire, garder les sabords fermés et ne laisser ouverts que ceux qui faisaient face pour l'instant à une mer vide, le commandant s'était exclamé : « Ils vont bien voir que nous sommes aux postes de combat, sir Richard, ils vont deviner votre plan ! »

— Si nous mettions un seul affût en batterie, le commandant Beer se sentirait le droit de nous tirer dessus en limite de portée. La *Walkyrie* risquerait de se faire démâter avant d'avoir tiré un seul coup de canon. La neutralité de Beer ne joue que dans un seul sens. Avoir rassemblé ce ramassis de

navires américains pour faire semblant de les escorter là où il risque d'y avoir bataille, cela est assez clair pour moi. C'est du Baratte tout craché. Il veut à tout prix remporter cette victoire.

— Est-ce ce que cela constitue une violation de nos droits légitimes, sir Richard ? lui demanda Urquhart.

— Il appartiendra à d'autres d'en décider.

Il mourait d'envie de se frotter l'œil pour y voir plus clair, mais résista à cette tentation.

— Bonne chance, messieurs. Dissimulez les canonniers aux regards jusqu'à nouvel ordre. Mais lorsque vous mettrez en batterie, nous allons battre tous les records !

Et à sa surprise, quelques-uns des officiers se fendirent d'un large sourire. Bolitho se tourna vers Trevenen :

— Souhaitez-vous ajouter quelque chose, commandant ? Aujourd'hui, tous vos hommes auront le regard fixé sur vous.

Mais Trevenen resta obstinément muet, ou peut-être n'avait-il même pas entendu. Il regardait la ligne de vaisseaux qui continuait d'avancer un peu en désordre. Une mouette aurait vu quelque chose qui ressemblait à une gigantesque pointe de flèche.

Bolitho dit à Avery :

— Il me faut deux bonnes vigies supplémentaires en haut. Je veux savoir si et quand nos vaisseaux engagent le combat.

Il se tourna vers Allday qui disait d'une voix amère :

— Le spectacle doit être plus laid que tout ce que j'ai jamais vu !

Les sabords de *l'Unité* s'ouvrirent tous à la fois. L'équipage était bien entraîné : on aurait dit que tout était manœuvré par une seule et unique main.

Puis les affûts s'avancèrent dans de lourds grincements et émergèrent en pleine lumière comme une rangée de dents irrégulières. Il fallait certainement beaucoup de monde pour faire mouvoir toutes ces masses sur un pont qui gîtait légèrement.

En son for intérieur, Beer préférait certainement éviter le combat, même si ce n'était pas l'avis des autres. Un incident pareil aurait de graves répercussions, quel que soit le pavillon vainqueur à l'issue de la journée.

Le commandant américain devait être passablement surpris en voyant que tous les sabords de la *Walkyrie* restaient hermétiquement fermés. On pouvait en conclure qu'elle avait décidé de passer au milieu des navires marchands, mais sans attenter aux droits des neutres.

Bolitho entendit Urquhart qui disait lentement :

— Encore combien de temps, à votre avis ?

Et Avery qui lui répondit tranquillement :

— Une demi-heure si ça marche, incessamment si ça ne marche pas.

Quand on y songeait, l'accueil distant que lui avait réservé le carré à cause de rumeurs, de cruelles demi-vérités répandues sur la reddition et la capture de la *Jolie*, était surprenant. Tout cela avait désormais changé.

Bolitho s'arracha à la contemplation des navires, de l'énorme silhouette menaçante de la frégate américaine. Bob Fasken, le maître canonnier, arpentait le pont, s'arrêtant auprès de chaque pièce pour causer avec les hommes, sans plus de façons qu'un paysan qui parle à son chien.

Bolitho prit une lunette.

— Venez donc par ici, Mr Harris !

Il posa l'instrument sur l'épaule de l'aspirant, il le sentait qui tremblait. Ce n'était qu'un gamin. *Comme nous l'avons tous été.*

Il retint son souffle lorsque sa lunette arriva sur la frégate qui occupait tout l'oculaire, les grands pavillons ondulaient à la corne et en tête de mât, on distinguait très nettement les bandes rouges et les étoiles qui brillaient.

Il s'arrêta sur une haute silhouette debout sur la dunette près d'une pièce de petit calibre qui y était installée.

Sans doute un neuf-livres, se dit-il. L'homme prit une lunette à son tour pour la braquer sur la *Walkyrie,* la déplacer lentement, jusqu'au moment où il eut presque la sensation que l'Américain le regardait.

Le commandant Beer agita sa coiffure pour lui faire un salut ironique et resta ainsi jusqu'à ce que Bolitho lui rende la pareille.

Il se tourna vers Urquhart en souriant.

— Établissez les grands-voiles et les perroquets, Mr Urquhart !

C'était la manœuvre qu'il convenait de réaliser s'ils voulaient remonter *l'Unité* avant de passer sur son avant.

Il y eut une détonation sèche et, une seconde après, une gerbe s'éleva sur la mer, puis le boulet se mit à ricocher comme un poisson volant. Un marin dit en se moquant :

— Je n'aurais pas fait mieux !

Bolitho ordonna :

— Comme ça, venir plein nord !

— En route au nord, amiral !

Une bouffée de fumée s'échappa de la pièce la plus sur l'avant, suivie par le hululement d'un gros boulet qui leur passa au-dessus de la tête.

— Attention, les gars, cria Urquhart, le prochain, c'est nous qui le tirons !

Les hommes s'accroupirent près des pièces ou essayèrent de s'abriter derrière ce qu'ils croyaient pouvoir les protéger.

Bolitho voyait le boute-hors de *l'Unité* leur arriver dessus comme une lance prête à empaler la figure de proue de la *Walkyrie*. Mais c'était une illusion d'optique, les deux bâtiments étaient encore à sept ou huit encablures l'un de l'autre.

Une seconde pièce ouvrit le feu et, cette fois, s'écrasa sur la coque avec la force d'un bloc de roche. Plusieurs hommes se mirent à hurler, d'autres regardaient les mâts comme s'ils s'attendaient à les voir tomber.

Trevenen parut sortir de sa torpeur.

— Tous les hommes disponibles aux pompes ! Et les prisonniers aussi – ils vont bientôt comprendre ce que c'est que se trouver vraiment en danger !

Bolitho lui ordonna sèchement :

— Changez de cap, commandant !

Mais Trevenen, le regard fou, ne quittait pas des yeux l'autre vaisseau.

Il n'y avait plus que deux possibilités. L'*Unité* serait obligée de se laisser tomber sous le vent pour éviter la collision si elle maintenait route et vitesse. Beer ne s'y résoudrait certainement

pas, car il exposerait ainsi sa poupe. Et s'il réduisait la toile, il serait trop tard.

C'était maintenant ou jamais.

— Changez de route, *immédiatement,* venir de trois rhumbs sur tribord !

L'attente avait enfin cessé, ce qui fit que les marins qui se tenaient parés pour la suite se précipitèrent à leurs postes, tandis que la roue double commençait à tourner.

— Les bras, là-bas ! Mr Jones, du monde aux bras au vent !

Au-dessus du pont, toutes les voiles se mirent à craquer et à se tendre sur leurs vergues. On envoyait de la toile, Bolitho surveillait l'américain qui donnait l'impression de surgir entre les bossoirs.

— En route nordet quart nord, amiral !

— Ouvrez les sabords ! *En batterie !*

La *Walkyrie* portait dès lors presque toutes ses voiles bien gonflées et fonçait sur l'autre vaisseau. Le boute-hors passa comme une balise par le travers du grand mât, puis Bolitho découvrit la dunette alors qu'ils se dirigeaient droit sur l'arrière surélevé, et les sculptures qui brillaient de tout leur éclat.

Puis toute la muraille de *l'Unité* parut exploser dans de longues flammes rageuses et la fumée commença de s'élever dans le gréement telle une nappe de brouillard.

La masse de métal frappa les bossoirs et le gaillard de la *Walkyrie,* bousculant quelques pièces au passage, mais sans faire trop de victimes car on avait envoyé la plupart des servants à bâbord, parés à engager de ce côté. S'ils n'avaient pas changé aussi rapidement de route, le plus gros des boulets de vingt-quatre livres aurait fait but.

Mais il avait tout de même causé des dégâts considérables. Quelques hommes sanguinolents couraient, hébétés ; d'autres gisaient là où ils avaient été frappés. Il y avait du sang, des cadavres, des débris humains un peu partout, éparpillés comme de la bouillie, officiers et officiers mariniers tentaient de rétablir l'ordre. Quelques coups étaient passés trop haut et des marins se précipitaient déjà dans la mâture pour réparer le fouillis des cordages arrachés.

Ils arrivèrent au niveau de la haute poupe de l'*Unité,* les vitres de la chambre brillaient au-dessus des bossoirs de la *Walkyrie,* faisant ressembler l'arrière à une espèce de falaise décorée.

Dyer, le premier lieutenant, hurla :

— Parés les gars ! Feu sur la crête !

Puis il mit les mains sur son visage et tomba. Un aspirant terrifié le remplaça immédiatement. Les Américains leur tiraient dessus depuis le couronnement et de longs éclis commencèrent de voler comme des quilles. Des tireurs dissimulés avaient vu les épaulettes de l'amiral.

L'artillerie principale de *l'Unité* était déjà remise en batterie, mais, si Beer voulait attaquer la frégate anglaise, il allait devoir faire usage des pièces de tribord. Et cette fois, les gros canons ne feraient pas de quartier.

Le boute-hors dépassait déjà l'arrière de l'américain. Bolitho voyait distinctement son nom inscrit en lettres d'or sur le tableau. Il entendait encore la description qu'en avait faite Adam, sous l'œil sceptique de Trevenen.

La grande caronade, mise en œuvre par le maître canonnier en personne, recula dans sa glissière. L'espace d'une seconde, Bolitho crut d'abord qu'il y avait long feu. L'arrière de *l'Unité* sembla s'ouvrir comme une caverne déchiquetée. Le gros boulet de la caronade allait exploser profondément à l'intérieur, lâchant une grêle de mitraille et fauchant le pont sur toute sa longueur.

— Dès que parés, *feu !*

Les dix-huit livres de la *Walkyrie* ouvrirent le feu en tir échelonné avant de reculer dans leurs bragues. A cette distance, il aurait fallu être aveugle pour manquer la cible. Les coups soigneusement calculés allaient s'enfoncer dans la coque de l'adversaire qui, tout comme la leur, avait été dégagée de l'avant à l'arrière.

— Nettoyez les lumières ! Ecouvillonnez ! Chargez ! En batterie !

Malgré la peur, en dépit des cris pitoyables des blessés graves, les heures d'entraînement sans cesse recommencé et la discipline portaient leurs fruits.

Un aspirant blanc comme un linge se figea brusquement sur place et glissa dans une mare de sang en apercevant Avery près de la lisse.

— Je vous demande pardon, monsieur !

Il ferma les yeux lorsqu'un boulet perça la brigantine au-dessus de sa tête.

— Les vigies ont aperçu nos bâtiments ! Ils engagent l'ennemi !

— Je vais en informer l'amiral, lui répondit Avery. Merci, Mr Warren. Et, s'il vous plaît, *marchez,* ne courez pas !

Urquhart cria :

— Le yankee ne manœuvre plus, amiral !

On sentait qu'il ne parvenait pas à y croire.

— Oui, mais il se bat toujours !

Avery n'avait pas prononcé ces mots qu'un autre boulet vint s'écraser dans les filets de branle et bouscula trois fusiliers comme des fagots sanglants. Le coup venait de l'un des neuf-livres de *l'Unité,* sans doute chargé à mitraille.

Le pilote gisait sur le pont, l'un de ses adjoints courut prendre sa place. Son pantalon blanc était couvert du sang de son chef. Il cria d'une voix entrecoupée :

— En route au cap ordonné, amiral !

Mais Avery avait les yeux rivés sur Allday qui essayait de protéger Bolitho de son corps. Il accourut :

— Que se passe-t-il ?

Allday avait le visage tordu par l'angoisse.

— Des éclis, monsieur ! Envoyez chercher le chirurgien !

Ils transportèrent délicatement Bolitho au pied de l'artimon. Bolitho parvint à articuler d'une voix rauque :

— Des éclis… dans le visage ! – il serrait le bras avec une force terrifiante ! *Je n'y vois plus rien !*

Il se prit le visage dans les mains, les yeux fermés. Avery palpa sa joue et sentit quelques os qui sortaient de la peau.

La coque se remit à trembler sous l'impact d'une bordée, seules quelques pièces de la *Walkyrie* étaient encore en état de répliquer à leur adversaire. Avery n'y fit même pas attention ; en levant les yeux, il vit à travers la fumée que Trevenen les regardait.

— Est-ce grave ?

— Il n'y voit plus, commandant !

Bolitho essayait de se relever, mais Allday l'en empêcha d'une main ferme.

— *Rapprochez-vous*, commandant ! Ne lui laissez pas le temps…

Il se tut, grognant de douleur car il avait essayé d'ouvrir les yeux.

Trevenen se mit à crier :

— Sir Richard est blessé ! Mr Urquhart, préparez-vous à dégager ! C'est un ordre !

Avery le regarda droit dans les yeux :

— Vous vous apprêtez à vous *enfuir ?*

Trevenen avait retrouvé toute son assurance.

— C'est moi qui commande ! J'avais bien dit que tout ceci échouerait ! A présent, Sir Richard ne peut s'en prendre qu'à lui-même !

Une silhouette apparut, l'homme portait un tablier souillé de sang. Il traversa le pont. Ce n'était pas Minchin, mais son assistant, Lovelace. Trevenen lui cria :

— Emmenez Sir Richard en bas. Sa place n'est plus ici !

— *Mais qui se permet de parler comme ça, bon sang de bois !*

Avery aperçut une autre silhouette qui émergeait de la descente. L'amiral serrait les dents pour oublier la douleur que lui causait son bras amputé. De loin, on aurait pu croire que Herrick souriait. Il fit lentement des yeux le tour du pont pour observer les dégâts causés par la bataille, les morts et les mourants et enfin, les cadavres des fusiliers qui gisaient un peu partout, comme ceux qui s'étaient battus jusqu'à la mort à bord de son propre vaisseau amiral.

Il s'arrêta ensuite sur la frégate américaine qui dérivait de plus en plus loin sous le vent. Quelques-uns des navires qu'elle escortait essayaient de s'éloigner d'elle, comme si l'*Unité* transportait quelque objet maléfique. Herrick prit enfin la parole :

— Le yankee ne va plus nous embêter, en tout cas, pas pour cette fois. Nous allons immédiatement rallier les nôtres.

Puis il ferma les yeux pour lutter contre la douleur.

Trevenen le regardait, incapable de croire à ce qu'il voyait.

— Que dites-vous ? J'exerce le commandement…

Il n'eut pas le temps d'en dire davantage. Herrick s'avança d'un pas vers lui :

— Vous ne commandez *rien du tout*. Je vous relève de votre commandement et je m'arrangerai pour que votre trahison vous mène droit en enfer ! Maintenant, quittez le pont !

Trevenen hésita, essaya de protester. Puis, comme à tâtons, il fit demi-tour et se dirigea vers l'écoutille. Il était obligé de se frayer un chemin parmi ses hommes, ceux-là mêmes qui craignaient autrefois de seulement croiser son regard. Maintenant, ils le regardaient en silence, sans peur, avec une nuance de mépris.

Herrick se désintéressa de lui.

— *Vous,* Urquhart – ou peu importe comment vous vous nommez –, êtes-vous capable de manœuvrer le bâtiment ?

Le second fit signe que oui, comme un chiot. Il était livide, mais néanmoins parfaitement déterminé après la scène à laquelle il venait d'assister.

— Oui, amiral.

— Alors, faites. Nous allons rallier nos vaisseaux. Ils doivent être à la peine !

L'un des mousses du chirurgien arriva pour porter assistance à Herrick, mais l'amiral le renvoya sans ménagement et assura plus fermement sa vareuse sur ses épaules.

— Allez donc vous occuper des autres, que diable !

Bolitho était à demi allongé sur les genoux d'Allday. Il manqua de crier lorsque Lovelace, d'une main ferme, lui ouvrit l'œil pour lui poser un pansement adoucissant puis un onguent piquant. Au loin, la bataille faisait toujours rage, mais elle lui semblait irréelle.

Ce qu'il avait toujours craint plus que tout venait de se réaliser. Sans avertissement, de manière impitoyable, il allait retrouver tous les hommes que l'on avait descendus en enfer, dans l'infirmerie de Minchin. Comment croire qu'il allait garder Catherine désormais ? Comment pouvait-il seulement l'espérer ?

— Allday, dit Lovelace, tenez-le bien.

Délicatement, il dirigea la tête de Bolitho vers la lumière et examina attentivement l'intérieur de l'œil. Puis :

— Sir Richard, regardez en l'air.

Bolitho ouvrit l'œil, il sentit Allday se raidir. Pendant un instant, il ne vit qu'une espèce de brouillard et des taches rouge sang. Puis les objets commencèrent à se détacher les uns des autres, mais les images étaient encore floues. Herrick, ses épaulettes dorées de contre-amiral, qui se retenait à la lisse de sa seule main, occupé à observer on ne savait quoi au-dessus des filets de branle déchirés et couverts de sang. Le petit aspirant sur l'épaule de qui il avait posé sa lunette, qui le regardait en sanglotant sans bruit. Les canons s'étaient tus. Un peu plus loin, des manœuvres arrachées, les voiles constellées de trous, un fusilier dans la hune qui agitait son tricorne. Qui saluait-il ? se demanda-t-il.

Ce fut à peine s'il osa dire :

— Je vois.

Lorsque Lovelace lui souleva la paupière gauche, il se laissa faire. Lovelace manifesta d'abord de la surprise et même, quelque émotion, mais déclara d'une voix calme :

— Celui-ci, sir Richard, je ne pense pas que son état changera.

— Aidez-moi à me lever.

Bolitho se remit debout entre les deux hommes tandis que Lovelace lui retirait quelques éclis autour des yeux. Les morceaux de bois étaient si minuscules qu'on les voyait à peine à la lumière du soleil voilée par la fumée. Mais il aurait suffi d'un seul.

Lovelace esquissa un sourire et dit gravement :

— J'ai aussi trouvé des écailles de peinture, sir Richard.

Il tourna la tête en entendant des cris déchirants.

— Je dois y aller, amiral, on a besoin de moi.

Il regarda Bolitho et Avery se demanda s'il ne cherchait pas quelque chose. Enfin, Lovelace ajouta :

— Et à propos, c'est oui. J'accepte bien volontiers votre offre !

Urquhart criait :

— Le *Chacal* de Baratte est aux prises avec *l'Anémone,* amiral !

L'excitation le rendait fou.

Bolitho s'approcha de la lisse de dunette, suivi comme son ombre par Allday.

— Et que devient la *Laërte ?*

Il prit une lunette, mais fit la grimace lorsque le soleil lui tapa droit dans l'œil.

Avant que sa vue ne se brouille, il réussit à voir *l'Anémone,* pratiquement bord à bord avec la frégate française. Son mât de misaine était tombé et reposait sur le pont de Baratte, faisant une sorte de planche de coupée. À deux encablures de là, la *Laërte* était aux prises avec le bâtiment de ce renégat, *Le Corsaire*. Si Adam réussissait à s'emparer de son bâtiment, ce serait un nouvel et double affront pour Baratte. Il continua à regarder ainsi jusqu'à ce que la lumière trop vive l'oblige à abandonner. Les voiles de *l'Anémone* étaient en lambeaux, le gréement ressemblait à un fouillis de plantes grimpantes, mais il crut entendre des cris de victoire. Adam était sauf, pas un seul commandant ne serait battu comme lui.

Il sentit la présence de Herrick près de lui et devina qu'Allday était tout sourire, en dépit du spectacle de mort et de désolation qui régnait autour d'eux.

Herrick lui dit d'une voix tranquille :

— Après tout, ils n'ont pas besoin de nous. Mais si le yankee avait vraiment dit son dernier mot, inutile de songer à ce qui se serait passé.

— Aucun signal, amiral, cria Urquhart.

Bolitho acquiesça.

— C'est le plus dangereux Français qui fasse la guerre sur mer. Et ils l'ont battu. Dire que je n'ai rien vu.

Herrick tituba un peu et baissa les yeux sur des gouttes de sang qui tombaient de son moignon bandé.

— Et il aurait bien eu envie de nous faire défiler comme prisonniers, hein ? Que Dieu l'envoie au diable !

— Sir Richard, quels sont vos ordres ? lui demanda Avery.

— Nous devons aller aider les autres à s'occuper de leurs prises. Ensuite…

Il se retourna pour demander à Urquhart :

— Toujours pas de signaux ? Pas étonnant que Hannay ait abandonné le combat. Baratte était encore en train de jouer un de ses coups tordus !

Ils le regardaient tous, comme s'ils avaient peur que sa blessure à l'œil ne lui ait un peu dérangé l'esprit. Bolitho cria soudain :

— Et où est le brick ?

— Loin sous le vent, amiral !

Herrick observait sans ciller un officier marinier qui essayait de remettre son pansement rougi de sang en place, mais, soudain, la douleur devint insupportable. Il bredouilla :

— On y est arrivés, Richard, comme toutes les autres fois…

Et il s'évanouit.

— Occupez-vous de lui.

Bolitho le couvrit de sa vareuse, puis des marins le transportèrent sur un caillebotis.

— S'il n'avait pas été là… – et, revenant à sa première idée : Baratte dirigeait l'action à partir du brick et il a mis sa marque à bord du *Chacal*. Juste au cas où *l'Unité* n'aurait pas suffi à nous faire déguerpir.

— Si le commandant Trevenen avait fait comme il l'entendait, répondit lentement Avery… Il haussa les épaules. Tout cela appartenait désormais au passé. Tout ce qui restait, c'étaient d'amers souvenirs.

— Mr Urquhart, lui ordonna Bolitho, mettez à la voile.

Il laissa tomber son regard sur le cadavre du maître pilote, comme s'il pouvait encore faire quelque chose. Mais ses traits étaient déjà rigides, figés tels qu'ils étaient au moment de l'impact.

— Cette fois-ci, Baratte ne s'en tirera pas.

Allday lui sourit en mettant un doigt sur sa paupière.

— On peut dire que vous m'avez fichu une sacrée trouille, sir Richard.

Bolitho se tourna vers lui, il y voyait clair désormais.

— Je le sais bien, mon pauvre vieux.

Il effleura le médaillon à travers sa chemise salie par la fumée.

— Maintenant, le convoi du commodore Keen ne risque plus rien. A l'armée de terre de jouer.

Il imaginait tout par la pensée. Trop d'hommes, trop de bâtiments. Le prix à payer était toujours insupportable.

Mais il se ressaisit vite.

— J'espère que l'on n'aura plus besoin de nous pendant un certain temps.

Quelqu'un cria :

— Le brick a renvoyé de la toile, amiral !

Bolitho serra les poings.

— Trop tard. Dites au canonnier de venir à l'arrière.

Bob Fasken apparut sous la lisse et salua.

— Je suis paré, sir Richard.

Mais on lisait dans ses yeux une interrogation muette : *Comment le saviez-vous ?*

Bolitho voyait le brick qui semblait dériver derrière le gréement emmêlé de la *Walkyrie*.

— Tirez dès que vous serez paré, Mr Fasken – il eut un bref sourire – Vos canonniers se sont magnifiquement comportés.

Il fallut ce qui leur parut une éternité pour rattraper le brick ennemi. On avait commencé à passer les cadavres par-dessus bord et à évacuer les blessés du pont, en dépit de leurs protestations.

Les affûts grinçaient, on mit en position à bras l'un des gros dix-huit livres de chasse. Le canonnier, bras croisés, surveillait la manœuvre. A l'aide d'anspects, on pointa la pièce. Des marins inoccupés pour le moment regardaient ce qui se passait du passavant. D'autres cherchaient toujours des amis, un visage connu, qu'ils ne reverraient jamais.

La pièce de chasse fit feu et, pendant que la fumée se dissipait, les servants entreprirent immédiatement d'écouvillonner puis de recharger.

Le boulet tomba un peu court, derrière le tableau du brick. Quelques marins faisaient des paris, alors que, peu de temps avant, ils avaient affronté la mort.

— Paré, amiral !

— *Feu !*

Cette fois-ci, Bolitho crut bien voir l'endroit où tombait le coup. Une tache sombre, puis des morceaux de bois, des bouts de gréement qui s'envolaient avant de retomber à la mer.

— Il devrait se rendre, bon Dieu, lâcha Urquhart, les dents serrées.

Mais Avery tendit le bras :

— Regardez, il hisse ses couleurs !

Bolitho laissa retomber sa lunette. Urquhart avait sa réponse, il ne se rendrait jamais.

— *Feu !*

Le coup fit but, une fois encore ; des hommes couraient un peu partout comme des fous pour tenter d'éviter les espars qui s'écrasaient sur eux.

Fasken s'abrita les yeux pour voir ce qui se passait à l'arrière. Comme on ne lui donnait aucun ordre, il prit le boutefeu que tenait le chef de pièce et s'accroupit à sa place le long de la volée sombre. Chose qu'il n'avait probablement plus jamais faite depuis l'époque où il était lui-même simple canonnier.

Bolitho sentit le pont se soulever avant de se stabiliser, le boutefeu se tendit et Fasken tira d'un coup sec.

Pendant un long moment, ils crurent que le coup avait manqué. Puis des hurlements d'horreur éclatèrent lorsque tout l'avant du brick explosa dans une tornade de feu. Les voiles partirent allègrement dans les airs, toiles et manœuvres goudronnées ne mirent que quelques minutes à se consumer. Des nappes de feu léchaient la coque, les sabords laissaient s'échapper des langues de flammes et des gerbes d'étincelles.

Lorsque l'explosion finale se produisit, ce fut comme un claquement de tonnerre isolé. La sainte-barbe avait peut-être pris feu, ou peut-être le brick transportait-il de la poudre destinée aux corsaires de Baratte.

Le grondement roula en écho répété, le brick partit dans la mort, faisant une grosse tache noirâtre dans le ciel.

Bolitho voyait la mer tout ensevelir et effacer les gros remous. Tout cela, pourquoi ? se demanda-t-il. Baratte avait-il voulu prouver qu'il était meilleur que son père, qu'il était resté

fidèle à la cause de sa patrie ? Ou alors, était-ce par pure vanité ?

Il s'entendit qui disait :

— Allons rallier les autres, Mr Urquhart. Et dites au commis de mettre du rhum en perce.

Il regardait cet homme qui, jusqu'alors, était trop timide pour oser seulement prendre la parole.

— Aujourd'hui, ce sont tous des héros.

— Et ensuite, sir Richard ? risqua prudemment Avery.

— On rentre à la maison, s'il y a encore une justice en ce monde.

Il se tut, méditant ce qu'il venait de dire, mais sa bonne humeur reprit rapidement le dessus.

— Accessoirement, nous sommes conviés à une noce ! – il donna une grande tape dans le dos d'Allday : Nous devons nous assurer que ce gaillard tienne parole !

A sa grande surprise, Allday resta d'abord sans réaction. Puis il lui dit :

— Vous feriez cela, sir Richard, vraiment ?

A bord des autres vaisseaux, les hommes poussaient des cris d'enthousiasme, toute peur et toute souffrance oubliées. Jusqu'à la prochaine fois.

Mais Bolitho n'entendait que ce que venait de lui dire son vieil ami. Son chêne.

Un vieux souvenir remontait du passé, un signal qu'il avait envoyé dans le temps. Cela paraissait particulièrement adapté aux circonstances, pour cet homme avec qui il avait des relations si particulières.

— Ce sera un honneur pour moi.

ÉPILOGUE

Richard Bolitho s'accrocha à la poignée pour résister aux mouvements de la voiture qui tanguait et tressautait dans des ornières, comme un canot chahuté dans le clapot. Il se sentait recru de fatigue, ce voyage interminable lui brisait les os. Dans sa pauvre tête, tout se mélangeait, il ne lui restait que des images confuses depuis l'instant où il avait mis pied à terre à Portsmouth avant de repartir immédiatement pour Londres où il était allé faire son rapport.

Tout ce temps, il n'avait cessé de se languir, partir de là, entamer le long voyage qui devait le mener chez lui, dans l'ouest. Il avait traversé le Surrey, le Hampshire, le Dorset, le Devon. Il ne se souvenait plus combien de fois ils avaient fait halte pour changer les chevaux, dans combien d'auberges ils étaient passés. Même lorsqu'il avait interrompu sa route pour passer la nuit dans un relais de poste, les images n'en étaient pas devenues plus nettes pour autant. Des gens le regardaient, se demandant quelles affaires pressantes pouvaient bien le pousser à gagner l'ouest, mais trop polis ou intimidés, évitaient de lui poser la question. Il se souvenait d'odeurs de pâtés de viande, de la bière tiède, de servantes à l'œil coquin, d'aubergistes pleins de jovialité qui vivaient du trafic des diligences avec plus de réussite que les voleurs de grand chemin.

Allday était étalé en face de lui sur la banquette. Son visage bronzé était calme et il dormait paisiblement. Comme la plupart des marins, il était capable de dormir n'importe où, et quand l'occasion se présentait.

Bolitho avait du mal à prendre conscience qu'il était en Angleterre, après toutes ces aventures. Baratte était mort. Tyacke avait fouillé toute la zone avec sa *Larne*, mais n'avait trouvé aucun survivant après cette terrible explosion.

Sous gréement de fortune, pansant vaille que vaille leurs blessures, les vaisseaux, y compris les deux prises faites aux Français, avaient rallié péniblement Le Cap. Arrivé là-bas, et à son grand étonnement, Bolitho avait trouvé des ordres qui l'y attendaient. Il devait passer la suite au commodore Keen et rentrer en Angleterre. Ils avaient croisé sur leur route le convoi de Keen, pas d'assez près pourtant pour échanger des signaux. La marque de Bolitho en tête d'artimon avait appris à Keen tout ce qu'il avait besoin de savoir. La zone était désormais dégagée, on allait pouvoir effectuer les premiers débarquements sur les îles qui entouraient l'objectif principal, Maurice.

Bolitho essuya la vitre avec sa manche. Ils étaient partis fort tôt, comme pratiquement tous les jours, du moins quand la route était bonne. Les arbres étaient noirs et dénudés, luisants encore du brouillard nocturne ou de la pluie tombée. Plus loin, c'étaient des champs vallonnés et des collines. On était en novembre, le froid était mordant.

Il songeait aux adieux, ainsi qu'à quelques séparations insolites. La *Walkyrie* avait été laissée sous la responsabilité du lieutenant de vaisseau Urquhart qui devait superviser les réparations, en attendant que soit désigné un nouveau commandant. C'était bien là le plus étrange de l'affaire. Trevenen avait disparu au cours de la nuit qui avait précédé leur atterrissage au cap de Bonne-Espérance. Un dernier tour du Destin ? Ou bien était-il incapable de supporter les conséquences de ses actes, lorsque Bolitho avait été blessé ? Il n'avait pas laissé la moindre lettre, rien dit à personne. On avait fouillé le bâtiment de la cale aux huniers, sans succès. Comme s'il s'était évanoui.

Ou alors, il s'agissait d'un meurtre. Mais, dans tous les cas, l'enquête qu'il aurait fallu mener afin de déterminer pourquoi Hamett-Parker lui avait confié un commandement d'une telle importance, allait devoir être rouverte.

Et le moment des adieux. Tyacke, grave, étrangement triste, qui arrivait à oublier son visage défiguré pendant qu'ils échangeaient une dernière poignée de main. Des frères, des amis, ils étaient tout cela à la fois.

Puis Adam, dont *l'Anémone* avait supporté le plus dur du combat et connu les plus grosses avaries. Adam lui avait parlé de ses hommes avec une immense fierté, triste aussi de toutes les pertes qu'ils avaient subies. Deux de ses officiers s'étaient fait tuer. C'était d'une voix brisée par l'émotion qu'il lui avait décrit l'action, comment ils avaient abordé le *Chacal* qui portait la marque de Baratte. L'un de ses aspirants, Dunwoody, était lui aussi tombé. « Je l'avais proposé pour une promotion prochaine. Il va tant nous manquer. »

Bolitho avait senti à quel point il souffrait. C'était souvent ainsi, lorsque la bataille prenait un tour personnel, des noms, des visages, lorsque le prix à payer était si élevé, lorsque l'on connaissait si bien les disparus.

Bolitho était parti avec un certain soulagement. On lui avait aimablement proposé de prendre passage à bord d'un petit sixième rang de trente-six canons, assez délabré, *l'Argyll*. Son jeune commandant était parfaitement conscient de l'importance de son passager et de celle des dépêches qu'il portait, tout en se demandant ce qui pouvait bien inciter un officier aussi prestigieux à ne pas attendre pour bénéficier d'un bâtiment plus confortable.

Il avait trouvé au Cap une lettre de Catherine. Pendant leur traversée rapide à partir du Cap, il avait eu le temps de la lire et de la relire un nombre incalculable de fois. Il avait ressenti un fort sentiment de jalousie, de l'appréhension même, au récit qu'elle lui faisait de sa visite chez Sillitœ. Il en était même à craindre pour sa sécurité et pour sa réputation.

« Je devais accomplir ce devoir pour nous, pour toi comme pour moi. Je ne veux à aucun prix que ce que j'ai dû subir dans la jeunesse te blesse comme tant d'autres t'ont blessé.

Tu peux me faire entièrement confiance, mon chéri, et il n'y avait personne d'autre à qui je pusse me confier en sachant que, quelle qu'en fût la raison, il garderait le secret. Parfois, il m'est arrivé de me demander si j'avais bien agi, mais dans ce cas, je n'ai pas eu le moindre doute. Et d'une certaine façon, je crois même que Sir Paul Sillitœ s'est surpris lui-même de sa réserve. »

Arrivé à Londres, il y avait laissé Herrick qui devait bénéficier de soins après son amputation. Un Herrick qui avait tellement changé. Il était toujours aussi bourru, peu porté à laisser transparaître ses sentiments intimes, comme il le lui avait dit. « Ils peuvent bien me proposer autre chose, Richard. » Et puis il avait baissé ses yeux gris sur sa manche vide. « Ce jour-là, s'il avait fallu, je me serais encore plus démené, ne serait-ce que pour reconquérir votre estime. »

— Et mon amitié, Thomas.

— Oui, c'est vrai, voilà une chose que je n'oublierai jamais – puis, se décidant lentement à sourire : Bon, j'ai un certain nombre de choses à remettre au carré.

Bolitho bougea un peu dans son siège pour se soulager les reins et serra sur lui son manteau de mer. Ce brusque changement de climat, passer de l'océan Indien à l'hiver anglais, avait été plus rude que ce qu'il s'était imaginé. Était-ce qu'il se faisait vieux ? Il songeait à la tête qu'il avait vue dans la glace ce matin, pendant qu'Allday le rasait, à l'auberge de St Austell. Ses cheveux étaient encore bien noirs, exception faite de cette mèche grise qui recouvrait sa cicatrice et qu'il détestait tant, là où il avait reçu ce coup de couteau. Cela faisait si longtemps.

Mais comment allait-elle le voir, elle ? Se pourrait-il qu'elle regrette sa décision de vivre avec lui ?

Il pensait également à Yovell et à Ozzard qui voyageaient séparément à une allure plus paisible dans une seconde voiture avec tout leur bagage. Il jeta un coup d'œil à la forme endormie en face de lui. Leur « petit équipage » s'était encore réduit davantage lorsque la voiture s'était arrêtée dans le Dorset, la nuit précédente. Avery, son compagnon qui avait partagé tant de choses, devait rester à Dorchester chez sa sœur mariée. Leurs adieux avaient été empreints d'une réserve étonnante. Bolitho soupçonnait que c'était à cause de la proposition qu'il avait faite à son aide de camp de lui obtenir une promotion. Il se demandait s'il était judicieux de rester au service d'un amiral qui risquait de rester sans emploi pendant un certain temps.

Bolitho sentit la voiture s'arrêter au sommet d'une colline et entendit les chevaux piaffer.

Toutes ces semaines passées en mer ; il revoyait des vaisseaux, des visages disparus, puis ces jours et ces jours de voiture. Il baissa la fenêtre pour regarder le champ qu'ils longeaient, séparé de la route par un gros mur de schiste gris couvert de mousse et suintant d'humidité. Il y avait un peu de glace sur le côté du chemin, mais le soleil brillait et l'on ne voyait pas de neige.

Il sentit qu'Allday s'était réveillé et s'était assis au bord de son siège. Tout solide et bien bâti qu'il était, il était capable de se mouvoir comme un chat.

Il se tourna vers lui, songeant encore à son désespoir lorsqu'il avait essayé de repousser Lovelace.

— Hé, mon vieux, vous entendez ça ?

Allday finit par comprendre et hocha lentement la tête.

— Les cloches de l'église, lui dit lentement Bolitho. Falmouth.

Tout ici paraissait si lointain. L'île Maurice devait être à présent tombée aux mains des Anglais. L'honorable Compagnie des Indes devait être grandement soulagée qu'on l'ait débarrassée des corsaires de Baratte et des pirates dans le genre de Hannay. Désormais, tout ce beau monde n'aurait plus de repaire où se dissimuler pour échapper aux frégates anglaises.

De son côté, il était fort impatient de se retrouver chez lui, et pourtant, les doutes qu'il éprouvait le faisaient hésiter. Il posa le doigt sur son œil sans faire attention à l'éclair d'inquiétude qui passait sur la figure d'Allday. Il revoyait la pointe de Portsmouth, l'endroit où *l'Argyll* les avait déposés à terre. Une fois assis dans la chambre, il s'était retourné pour donner un dernier regard à la frégate qui avait jeté l'ancre, débarrassée de ses passagers et de ses responsabilités.

C'était une belle matinée, le temps était très clair, comme en ce jour. La frégate brillait de toutes ses couleurs devant l'île de Wight, sur une mer parsemée de moutons.

Il avait mis la main devant son œil indemne, l'œil qu'il avait eu si peur de perdre lorsqu'il avait reçu ces éclis. La mer lui était alors apparue moins nette et la silhouette de la frégate, beaucoup plus sombre.

Allday se pencha vers lui :

— Vous d'mand'pardon, sir Richard, mais finalement je crois que j'vais point me marier.

— Et pourquoi donc ? lui répondit Bolitho.

Allday esquissa un sourire.

— Parce que je crois que vous avez trop de soucis pour que je vous abandonne !

Bolitho baissa les yeux sur ses mains.

— Vous savez, mon vieux, je ne sais pas ce que je vais devenir.

Il se sentait rempli de bonheur, tout à coup.

— Mais vous, vous allez vous marier !

Puis il passa la tête par la fenêtre et cria :

— Garde ! Sonnez de la trompe quand vous apercevrez la passe de Carrick !

Le cocher desserra le frein, les chevaux s'ébranlèrent d'eux-mêmes et s'engagèrent dans la descente.

Au son de la corne, des hordes de corbeaux s'envolèrent des champs en croassant. Quelques mouettes tournaient paresseusement dans le ciel.

Des ouvriers qui travaillaient à réparer des murets levèrent la tête en apercevant cette voiture inconnue couverte de boue. Puis l'un d'eux cria à ses compagnons :

— *Voilà un Bolitho qui revient ! Voilà un Bolitho qui revient !*

Le cri que poussaient les gens de Falmouth depuis des générations.

Bolitho se pencha à la fenêtre, oubliant son œil qui le piquait, oubliant tout et même la fatigue qu'effaçait la fraîcheur de l'air.

Et puis il la vit : sa jolie jument, Tamara, celle qu'il lui avait offerte. Elle avait fait le dernier mille au grand galop.

— Arrêtez la voiture ! cria Bolitho.

Catherine fit avancer sa monture jusqu'à se trouver le visage presque contre la tête de Bolitho qui s'était penché à la fenêtre.

Elle était hors d'haleine, ses cheveux défaits volaient au vent. Elle laissa tomber sa capuche ourlée de fourrure.

Il sauta sur la route, la prit par la taille et elle descendit de selle sans effort.

— *Je le savais,* Richard, je savais que tu arrivais !

Il baisa les larmes qui ruisselaient sur sa peau glacée, elle le serrait dans ses bras, ils s'étreignirent sans faire attention au cocher ni au garde. Oubliant tout, sauf le bonheur de cet instant.

Voilà un Bolitho qui revient.

John Allday et Unis Polin se marièrent dans la petite église de Fallowfield, une semaine avant la Noël de 1810.

Ozzard avait répété sur tous les tons que c'était une bonne chose, si cela devait au moins empêcher Allday de taper sur les nerfs de tout le monde avec sa manie de s'inquiéter de tout et de rien.

C'était une belle journée, le ciel était clair et dégagé. Parmi les gens venus assister à la cérémonie, nombreux furent ceux qui arrivèrent à pied à l'église, bien couverts pour se protéger du fort vent de suroît qui soufflait de la baie.

La modeste église n'avait jamais connu pareille foule et le jeune officiant était visiblement plus nerveux que le couple qu'il s'apprêtait à unir. Ce n'était pas uniquement le nombre des assistants, car Allday était très populaire et on l'accueillait avec chaleur lorsqu'il revenait de mer. Non, c'était la variété des gens. Depuis le héros naval de l'Angleterre et fils chéri de Falmouth accompagné de sa femme, jusqu'à ceux qui vivaient et travaillaient sur le port ou dans les fermes. Il y avait peu de marins, mais les ouvriers, gardes-côtes, agents des impôts, fermiers, cochers, plus sans doute un ou deux braconniers, suffisaient amplement à remplir l'édifice.

Fallowfield se trouvait sur les terres de Lewis Roxby et, bien qu'il n'ait pas assisté au mariage, il avait fait aménager pour la circonstance une vaste grange décorée de guirlandes et de pavillons où Allday et sa femme puissent accueillir tout le monde. Et il y avait encore de la place à en revendre.

Roxby avait également approvisionné assez de bœufs et d'oies, payés de sa poche. Comme avait dit Allday : « On aurait de quoi régaler l'armée du « duc de fer » ! »

Tandis que la foule entassée sur les bancs entonnait des cantiques, Bolitho sentait tous les yeux se poser sur Catherine et lui. Unis Polin était conduite à l'autel par son frère, l'air fier, très

droit, et dont on remarquait à peine qu'il boitait avec sa jambe de bois. Allday, accompagné par Bryan Ferguson, extrêmement calme et très élégant dans la vareuse neuve que Bolitho lui avait fait confectionner en temps et en heure. Elle avait des boutons dorés et Allday portait une écharpe de soie blanche pour l'occasion.

A Falmouth, une ou deux avaient dû espérer qu'Allday ferait un autre choix.

Étaient là également un certain nombre d'officiers de marine. Le lieutenant de vaisseau George Avery, arrivé du Dorset comme il l'avait promis, pour rappeler combien le courage et la force d'Allday, son indépendance aussi, avaient changé le cours de son existence. Tout comme James Tyacke lors du mariage de Keen et de Zénoria, Avery était resté au fond de l'église, même lorsque le petit orgue avait commencé à jouer. Il restait à l'écart, caché, encore partagé entre ses doutes et sa fidélité, mais bien conscient qu'il était l'un d'eux. « Les élus. »

A un moment, pendant une interruption de la cérémonie, Bolitho surprit Catherine qui s'essuyait les yeux. Elle regardait Avery, caché dans l'ombre d'un pilier.

— Qu'as-tu donc ?

Elle avait hoché la tête :

— Pendant une fraction de seconde, j'ai cru voir Stephen Jenour.

Et puis il y avait eu un moment amusant, lorsque le célébrant avait posé la question de la plus haute importance : « Vous, John Allday, acceptez-vous de prendre pour épouse… »

On n'avait pas entendu la fin de la question, couverte par la grosse voix d'Allday : « Oui, j'accepte, et y a pas d'… »

Tout le monde avait éclaté de rire, suscitant un haussement de sourcil du ministre. Bolitho se disait que, s'il n'avait pas été aussi bronzé, on aurait vu Allday rougir.

Et voilà, la cérémonie s'était achevée, une voiture avait emporté Allday et son épouse toute souriante. Selon la coutume, la voiture était tirée, non par des marins et des fusiliers, mais par des gens employés sur les terres de Bolitho. Plusieurs d'entre eux avaient été rayés des rôles pour avoir subi des blessures ou des infirmités à bord de l'un des bâtiments de

Bolitho. On n'aurait pu souhaiter garde d'honneur plus adaptée et Allday en était rouge de plaisir.

Bolitho leur avait fait une petite surprise, il avait offert la petite voiture de Ferguson pour le trajet jusqu'à l'église. Il voulait que ce jour soir le plus beau de toute sa vie, quelque chose dont il se souvienne à jamais. C'était *leur jour*. On avait donc mis le jeune Matthew et la voiture armoriée de la famille à la disposition du couple.

Catherine lui avait dit :

— Cela te ressemble tellement, Richard, et tu ne t'en rends même pas compte. Tu te mets au niveau des gens, tu évites les courbettes et les ronds de jambe… personne d'autre que toi n'en serait capable.

Puis ils se dirigèrent vers la grange pour porter un toast à la mariée et à son homme venu de la mer.

Bolitho était sensible à la paisible simplicité de cette fête et se demandait si Catherine regrettait qu'ils ne puissent se marier.

Comme souvent dans ce cas, elle lut dans ses pensées. Tout comme elle avait deviné qu'il arrivait à Falmouth, alors qu'il voyageait dans une voiture qu'elle ne connaissait pas.

Elle ôta son gant et posa la main sur sa manchette. Les rubis et les diamants qu'il lui avait offerts dans l'église, après le mariage de Keen, brillaient de tous leurs feux. *C'est mon alliance, Richard. Je suis ta femme, quoi que tentent ceux qui voudraient nous séparer. Et tu es mien. Qu'il en soit ainsi à jamais.*

Bolitho aperçut des hommes qui se préparaient à servir nourritures et boissons. Un groupe de violoneux attendait dans un coin, prêt à ouvrir le bal. Il était temps de s'éclipser.

Sa présence ici lui rappelait celle d'un officier supérieur invité au carré : les gens étaient respectueux, aimables, curieux, mais ils ne pouvaient être vraiment eux-mêmes tant que leur grand homme était là.

Il savait qu'il se souviendrait longtemps de ce jour. Catherine le regarda dire au revoir à Allday et à sa femme ; elle savait très bien qu'il ne s'adressait qu'à son maître d'hôtel, à cet homme qu'elle avait appris à connaître et à respecter, à aimer

même, pour son courage et sa fidélité, un homme qui avait consacré au sien vingt années de sa vie.

— Au revoir, mon vieux. Mais ne vous faites pas oublier.

Allday lui serra la main de toutes ses forces, les yeux embués.

— Mais non, sir Richard, vous allez avoir bientôt besoin de moi ?

Bolitho hocha lentement la tête. Tous ces visages évanouis, ces bâtiments et ces batailles qui ne se laisseraient jamais oublier. Il avait essayé de se détacher, dans une certaine mesure, de se durcir contre la peine. Mais, au tréfonds de lui-même, il savait qu'aucune défense ne tenait. Comme cet aspirant, Dunwoody, qu'Adam aurait voulu aider, et qui était mort avec les autres.

— J'aurai toujours besoin de vous, mon vieux. Soyez-en certain.

Leurs mains se détachèrent. Tout était dit.

Lorsqu'ils furent sortis dans l'air vif, Catherine lui souffla :

— Maintenant, nous sommes seuls.

Elle le laissa l'aider à monter dans la petite voiture. Puis elle prit les rênes, saluant au passage les gens qui arrivaient encore à pied de l'église.

— Je suis si heureuse, Richard. Lorsque tu es parti, j'ai senti mon cœur se fendre. Cela m'a paru durer une éternité et pourtant, je craignais bien pis. Maintenant, tu es avec moi. Je suis tienne, ce sera bientôt Noël. Je me souviens, une fois que tu passais Noël avec moi, tu m'as dit que c'était ton premier Noël à terre depuis que tu avais embarqué comme aspirant. Et puis il y aura le Nouvel An, nous serons encore ensemble. Avec ce pays toujours en guerre, ce roi dérangé… rien ne compte, rien n'a de sens, sauf nous.

Il passa le bras autour de ses épaules, conscient de la passion qu'il éprouvait pour elle, comme dans ces rêves où il s'imaginait être près d'elle, alors qu'ils étaient si éloignés.

Elle rejeta la tête en arrière pour libérer ses longs cheveux noirs. Puis, se tournant vers la mer, au-delà de la pointe de Rosemullion, elle lui dit :

— Tous nos amis sont quelque part là-bas. Val, ce pauvre Adam, Tyacke… Et d'autres encore qui ne reviendront plus jamais – elle avait les yeux brillants : Mais nous nous souvenons d'eux !

Puis, changeant d'idée, elle tira sur les rênes et fit prendre au poney un petit chemin étroit.

— Je suis allé voir plusieurs fois Unis Polin. Elle est gentille, exactement la femme qu'il lui faut. Il a besoin d'amour, comme nous tous.

Bolitho lui prit le bras :

— Tu es un véritable mystère pour moi, Kate !

Elle tourna la tête, mais sans le regarder.

— S'il n'y avait pas ce vent glacial, je t'emmènerai dans notre petite crique. Et je te dévoilerais ce mystère !

Ils prirent le virage où se trouvait la petite auberge, étrangement déserte, tout le monde devait être à la fête dans la grange de Roxby. Désormais, *La Tête de Cerf* allait attendre le retour d'Allday.

Il regarda l'enseigne qui se balançait doucement avec le vent. Sauf que l'établissement ne s'appelait plus *La Tête de Cerf*. L'enseigne, joliment peinte, représentait un bâtiment de ligne dans la tempête, sabords dans l'eau. Il devina que c'était une idée de Catherine. L'auberge s'appelait désormais *Au vieil Hypérion*. Catherine lui dit :

— J'ai entendu si souvent Allday parler de votre vieux vaisseau. Après tout, il est à part pour quelques-uns d'entre nous. C'est à son bord que tu m'as retrouvée à Antigua alors que je croyais t'avoir perdu – et tandis qu'elle parlait, elle le regardait intensément : C'est à son bord qu'Unis a perdu son premier mari, c'est par son entremise qu'Allday a trouvé l'amour de sa vie.

Bolitho contemplait toujours l'enseigne qui se balançait, comme si le vieux vaisseau était toujours vivant.

— Comme ils disaient alors, le vieux bateau refuse de mourir. Elle hocha la tête, heureuse.

— Et désormais, il ne mourra jamais.

Elle lui passa les rênes pour se blottir contre lui.

— Maintenant, ramène-nous à la maison, tu veux bien ? Chez nous.